

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt in Halle

LES COMEDIES DE TERENCE TRADUITES EN FRANÇOIS PAR MADAME DACIER.

TROISIEME EDITION
CORRIGE'E TRES-EXACTEM NT ET AUGMENTE'E DE QUELQUES LETTRES TRES-UTILES
PAR
MARTIN DESCHNER,
MAITRE EN PHILOSOPHIE.
TOM. II.

A FRANCFOURT ET A LEIPSIC,
Chez ERNESTE GOTTLIEB KRUGE,
MDCCXXXIII

ad pag. 567.

ACTE SECOND.

SCENE I.

CLINIA, CLITIPHON.

Clinia.

SI je devois avoir de bonnes nouvelles de ma Maitreſſe, je ſuis ſûr qu'il y a déja du tems qu'ils ſeroient ici. Mais je crains qu'en mon abſence elle ne ſe ſoit gâtée; (1) mille choſes concourent à me tourmenter & à me donner ce ſoupçon? (2) l'occaſion, le lieu, l'âge, la mere qu'elle

(1) *Mille choſes concourent à me tourmenter.*) Il faut bien ſe donner de garde de lire *exaugeant*. Les Anciens ont dit *exango* & *exangeo*, comme *abnuo* & *abnueo*, *excello* & *excelleo*, *ſtrido*, *ſtrideo*, *ferve*, *ferveo*, *fulgo*, *fulgeo*, *congruo*, *congrueo*.

(2) *L'occaſion, le lieu, ſon âge, la mere qu'elle a. Clinia.*) raſſemble ici les quatre choſes qui peuvent lui donner du ſoupçon, *l'occaſion*, ſa Maîtreſſe étoit ſeule, & n'avoit perſonne qui veillât à ſa conduite. *Le lieu*, elle étoit dans une ville pleine de jeunes

a; qui ne lui donne que de mauvais exemples, & qui n'aime que l'argent.

Clitiphon. Clinia.

Clinia. Que je ſuis malhûreux!

Clitiphon. Veux-tu donc prendre garde que par hazard perſonne ne te voie en ſortant de chez ton pere?

Clinia. J'y prens garde. Mais en vérité j'ai un certain preſſentiment de je ne ſai quel malheur.

Clitiphon. Jugeras-tu toujours des choſes, avant que d'en ſavoir la vérité?

Clinia. S'il ne m'étoit arrivé quelque malheur, il y a longtems qu'ils ſeroient ici.

Clitiphon. Ils y ſeront dans un moment. *Cli-*

jeunes gens fort débauchés *Son âge*, elle étoit fort jeune, & par conſéquent peu experimentée, & facile à tromper. *La mere*, &c. elle avoit une mere avare & corrompue, qui auroit vendu cent fois ſa fille.

Clinia. (3) Quand arrivera donc ce moment?

Clitiphon. Tu ne penſes pas qu'il y a un peu loin d'ici, & d'ailleurs ne connois-tu pas les femmes, (4) pendant qu'elles ſe coëffent & qu'elles s'ajuſtent, un an ſe paſſe.

Clinia. Ah, Clitiphon j'apréhende...

Clitiphon. Prens courage, voici Dromon avec Syrus.

ACTE

(3) *Quand arrivera donc ce moment?*) Il faut corriger *quando iſtuc jam erit?*

(4) *Pendant qu'elles s'ajuſtent & qu'elles ſe coëffent un an ſe paſſe.*) *Moliri* eſt ici pour *conari*, il explique parfaitement les ſoins & les peines que bien des femmes ſe donnent pour leurs ajuſtemens; & le tems qu'elles emploient à eſſayer ce qui leur ſied bien.

ACTE SECOND.

SCENE II.

SYRVS, DROMON, CLITIPHON, CLINIA.

Syrus.

(1) ME dis-tu vrai?

Dromon. Cela eſt comme je te le dis.

Syrus. Mais (2) pendant que nous nous amuſons à cauſer, nous les avons laiſſées derriere.

Clitiphon. Tu vas avoir tout à l'heure ta Maitreſſe ici, entens-tu, Clinia? *Cli-*

(1) *Me dis-tu vrai.*) *Syrus* répond ainſi à *Dromon*, en s'étonnant ſans doute de ce que ce Valet lui contoit, de tout ce que ſon Maitre avoit ſouffert dans ſon voyage.

(2) *Pendant que nous nous amuſons à cauſer.*) Cette maniere de parler eſt aſſez remarquable, *cædere ſermones*, *fendre des diſcours*, pour dire *s'entretenir*, *cauſer*. Les *Latins* ont imité cela des *Grecs*, qui ont dit κόπτειν & τέμνειν λόγους. *Pindare* a dit, ψευδῆ τέμνειν, dire des menſonges.

(3)

Clinia. Oui, j'entens enfin, je vois & je commence à reſpirer.

Dromon. Je ne m'étonne pas qu'elles ſoient demeurées derriere, elles ſont ſi embarraſſées; elles menent avec elles une troupe de Servantes.

Clinia. Je ſuis perdu! d'où lui viennent ces Servantes?

Clitiphon. (3) Eſt-ce à moi qu'il faut le demander?

Syrus. Nous ne devions pas les quitter ainſi; elles portent tant de hardes!

Clinia. Ah, mon Dieu!

Syrus. Tant de bijoux, tant d'habits! il commence à ſe faire tard, & elles ne ſavent pas le chemin. Nous avons fait une ſottiſe; Dromon, retourne ſur tes pas, va au devant d'elles, hâte-toi; marche donc.

Clinia. Que je ſuis malhûreux!

(3) *Eſt ce à moi qu'il faut le demander?*) C'eſt le véritable ſens de ce mot. C'eſt comme s'il lui diſoit, *comment veux-tu que je le ſache?*

reux ! quelles eſperances n'ai-je point perdues !

Clitiphon. Qu'as tu ? qu'eſt-ce qui te chagrine donc encore ?

Clinia. Peux-tu me faire cette demande ? (4) n'entens-tu pas qu'elle mene des Servantes, qu'elle fait porter des bijoux, des habits, (5) elle que j'ai laiſſée avec une ſeule petite Servante ; d'où crois-tu qu'elle ait eu tout cela ?

Cliti-

(4) *N'entens-tu pas qu'elle mene des ſervantes ?*) Toutes ces femmes ne paroiſſent pas encore, puis que *Dromon* ne vient que d'aller au devant d'elles. Il ſemble donc qu'il faudroit lire *audin' tu ancillas. N'entens-tu pas ce qu'ils viennent de dire ;* mais cet amant jaloux parle comme s'il les voyoit déja. Ou bien *viden'* eſt ici comme nous diſons, *ne vois-tu pas qu'ils diſent, &c.*

(5) *Elle que j'ai laiſſée avec une ſeule petite ſervante.*) *Clinia* croit que ces ſervantes, ces hardes, ces bijoux ſont à *Antiphile*, & le tout eſt à la Courtiſane *Bacchis* maitreſſe de *Clitiphon* qui vient avec elle. Voila le fondement de l'erreur de *Clinia* qui fait ici un jeu fort agréable.

(6)

Clitiphon. (6) Ha? je t'entens enfin.

Syrus. Bons Dieux, quelle troupe ! je suis sûr que notre maison aura peine à les loger. Quelles vont manger! qu'elles vont boire! Peut-on voir quelqu'un de plus malheureux que va l'être notre bon-homme! Mais je vois les gens que je souhaitois fort de trouver.

Clinia. Oh, Jupiter, où est la bonne foi ! pendant que j'ai la foiblesse de quitter ma patrie pour l'amour de vous, & d'être errant comme un fugitif, vous vous enrichissez, Antiphile, & vous m'abandonnez dans ces malheurs, vous qui êtes cause que je suis blâmé de tout le monde, & que je n'ai pas obéi à mon pere comme je le devois : présentement je meurs de honte & de depit, qu'il m'ait averti

(6) *Ah, je s'entens enfin.*) Il entend enfin le sujet qu'il a d'avoir peur & d'être jaloux.

averti tant de fois inutilement, lui qui ne ceſſoit de me chanter toujours les manieres de faire de ces créatures, & qu'il n'ait jamais pu m'arracher d'auprès d'elles. Je m'aviſe à l'heure qu'il eſt de lui obéir; (7) & lorsqu'il m'en auroit ſu quelque gré, je ne l'ai pas voulu faire : perſonne n'eſt plus malhûreux que moi.

Syrus. Voila un homme qui eſt apparemment trompé par ce que nous venons de dire Dromon & moi. Monſieur, vous prenez votre Maitreſſe pour tout autre qu'elle n'eſt: car & ſa maniere de vivre eſt toujours la même, & ſon cœur n'eſt point changé, au moins autant que nous avons pu en juger par ce que nous avons vu.

Cli-

(7) *Et lors qu'il m'en auroit ſu quelque gré, je ne l'ai pas voulu faire.*) L'on a toujours mal traduit ce paſſage, car on a cru que *gratum* ſignifioit ici *agréable*, & rien n'eſt moins vrai. *Gratum*, c'eſt à dire *dont on a de l'obligation.* (8)

Clinia. Et qu'avez-vous vu? dis-le moi, je te prie, car de toutes les choses du monde, il n'y en a point que je souhaite avec tant d'ardeur, que de voir que je la soupçonne injustement.

Syrus. Premierement, afin que vous soyez instruit de tout, la Vieille qui passoit pour la mere d'Antiphile, ne l'étoit pas, & elle est morte; j'ai ouï cela par hazard en chemin comme elle le contoit à une autre.

Clitiphon. Eh qui est cette autre?

Syrus. Donnez-vous patience, Monsieur, que j'achève avant toutes choses ce que j'ai commencé, après cela je vous le dirai.

Clitiphon. Dépêche.

Syrus. D'abord, lorsque nous sommes arrivés à la maison, Dromon a heurté à la porte; une certaine vieille femme est venue, qui n'a pas eu plutot ouvert, qu'elle

est rentrée; je l'ai suivie, en même tems elle a fermé la porte au verrou, & est retournée à son travail. (8) C'est en cette occasion, ou jamais, Monsieur, que vous pouvez connoître la vie que votre Maîtresse a menée en votre absence: quand on surprend une femme, & qu'on arrive auprès d'elle à l'heure qu'elle s'y attend le moins, on doit être persuadé que l'état où on la trouve est une suite de ses occupations ordinaires; & ce sont ces occupations ordinaires qui marquent parfaitement les inclinations des gens. En arrivant nous l'avons trouvée qui travailloit à

(8) *C'est en cette occasion ou jamais, Monsieur.*) L'on ne peut rien voir de plus beau que ces six Vers, c'est une regle générale pour trouver les caracteres, & c'est aussi ce qui m'a obligée à mettre celui en général dans ma Traduction. quoi que *Syrus* en fasse l'application à *Antiphile* seulement. J'ai trouvé que celà étoit mieux ainsi en notre Langue.

(9)

Tapisserie avec grande aplication: elle étoit vétue fort simplement en habit de deuil, sans doute à cause de la Vieille qui étoit morte. Elle étoit sans aucun ornement, comme sont celles qui ne s'habillent que pour elles. Elle n'avoit rien de tout ce dont les femmes se servent pour relever leur beauté; ses cheveux étoient épars, mal rangez, flotans négligemment autour de sa tête, ah!

Clinia. Je te prie, mon cher Syrus, ne me jette pas dans une fausse joie.

Syrus (9) La Vieille lui filoit des laines; de plus il y avoit là une petite Servante fort mal vétue,

(9) *La Vieille lui filoit des laines.*) *Subtemen*, c'est proprement la *trame*, ce qui passe avec la navette entre les fils qui sont attachés au métier. *Subtemen* de *subtexo, subtexi, subtemen.* Je croi qu'il n'y a personne qui ne soit touché de la naïveté & du naturel du tableau que *Terence* fait.

tue, fort negligée, fort mal propre, qui travailloit au métier avec Antiphile.

Clitiphon. Si cela est vrai, comme je le croi, Clinia, qui est plus heureux que toi? prens tu garde à cette Servante qu'il dit qui étoit si mal vétue, si sale? c'est une grande marque que la Maitresse vit sans reproche, quand on voit les confidens si negligés: car c'est une regle générale, on fait des presens aux Servantes quand on veut être bien reçu des Maitresses.

Clinia. Continue, je te prie, Syrus, & prens bien garde à ne te pas faire de fête auprès de moi sans sujet. (10) Qu'a-t elle dit quand tu m'as nommé?

Syrus.

(10) *Qu'a-t-elle dit quand tu m'as nommé?*) *Syrus* veut faire voir deux choses à *Clinia*, la prémiere qu'*Antiphile* a toujours mené la même vie pendant son absence, & la seconde, qu'elle l'aime toujours. Ces deux choses sont comprises dans le 74. Vers.

Nam

Syrus. Lorſque nous lui avons dit que vous étiez de retour, & que vous la priiez de vous venir voir, (11) elle a quitté d'abord ſon ouvrage, & dans le moment ſon viſage a été tout couvert de larmes, de maniere qu'il étoit fort aiſé de reconnoître que c'étoit de l'impatience qu'elle avoit de vous voir.

Clinia. En vérité j'ai tant de joie, que je ne ſai où je ſuis, après toutes les frayeurs que j'ai eues.

Clitiphon. Mais pour moi je ſavois bien que tu n'avois rien à crain-

Nam & vitæ eſt eadem, & animus te erga ſitem ac fuit. Il a ſatisfait à la premiere dans tout ce qu'il vient de dire, & il va préſentement s'aquiter de l'autre.

(11) *Elle a d'abord quitté ſon ouvrage.* Pour traduire mot à mot il auroit fallu dire, *elle a d'abord quité le métier*; car *tela* n'eſt pas ici l'ouvrage, mais le métier ſur lequel on le fait. Comme *Virgile* a dit *licia telæ addere*, & *Ovide*.

Licia Barbarica ſuſpendit licia tela.

C'eſt ce que *Caton* apelle *jugalem telam.*

craindre Oça, Syrus, dis-moi à mon tour qui eſt cette autre dont tu as parlé?

Syrus. Nous avons amené votre Bachis.

Clitiphon. Oh, comment? vous avez amené Bacchis? Et dis-moi, pendard, où la menes-tu?

Syrus. Où je le mene? chez nous aparemment.

Clitiphon. Quoi, à mon pere?

Syrus. A lui-même.

Clitiphon. Oh, l'horrible impudence!

Syrus. Savez-vous bien, Monſieur, qu'on ne fait point ſans peril des actions extraordinaires & mémorables?

Clitiphon. Prens garde à ce que tu fais, coquin, tu veux acquerir de la gloire aux dépens de mon repos; pourpeu que tu aies mal pris tes meſures, me voila perdu. Que prétens-tu faire enfin?

Syrus. Mais.

Clitiphon. Quoi, *mais?*

Syrus. Si vous me vouliez laiſſer parler, je vous le dirois,

Clinia. Laiſſe-le parler.

Clitiphon. Et bien parle.

Syrus. (12) Cette affaire eſt préſentement comme ſi. ..

Clitiphon. Quel diable de galimatias me commence-t-il là?

Clinia. Syrus, Clitiphon a raiſon, laiſſe tous ces détours, & viens au fait.

Syrus. En vérité je ne puis plus me contenir, vous êtes injuſte en toutes manieres, Monſieur, & l'on ne peut plus vous ſouffrir.

Clinia. Mon Dieu, Clitiphon, tais-toi, il le faut entendre.

Syrus.

(12) *Cette affaire eſt preſentement comme ſi ...)* *Syrus* veut raſſûrer *Clitiphon* & pour y reüſſir il cherche une comparaiſon, mais comme il a de la peine à la trouver, il traîne ces deux derniers mots *quaſi cum.* C'eſt ainſi que dans l'*Eunuque* le Capitaine dit, *quaſi, neſtin?* C'eſt là le veritable ſens.

Syrus. Vous voulez être amoureux, vous voulez posseder votre Maitreſſe, vous voulez qu'on trouve dequoi lui donner, & vous voulez ne courir aucun riſque; vous n'êtes pas ſot, ſi pourtant c'eſt ne l'être pas que de vouloir l'impoſſible: il faut prendre le bien avec les charges, ou renoncer à tout: voyez lequel de ces deux partis vous aimez le mieux.) Je ſuis pourtant perſuadé que j'ai bien pris mes meſures, & qu'il n'y a nul peril: car par là vous pouvez avoir votre Maitreſſe chez votre pere avec vous ſans aucune peur: de plus, par ce moyen je trouve l'argent que vous lui avez promis; & pour lequel vous m'avez rompu la tête ſi ſouvent, que j'en étois déja preſque ſourd. Que vous faut il davantage?

Clitiphon. Pourvuque cela ſoit ainſi.

Syrus. Ah, *pourvu*; faites en l'experience, vous le ſaurez.

Cli-

Clitiphon. Oça, dis-moi les mesures que tu as prises. Qu'eſt-ce que c'eſt?

Syrus. Nous allons feinde que votre Maitreſſe eſt celle de Monſieur.

Clitiphon. Fort bien. Mais je te prie de me dire ce qu'il fera de la ſienne? paſſera-t-elle encore pour être à lui, comme ſi une ſeule ne lui faiſoit pas déja aſſez de tort dans le monde?

Syrus. Elle ne paſſera nullement pour être à lui, au contraire on la menera à votre mere.

Clitiphon. A ma mere! & faire quoi?

Syrus. Il ſeroit long, Monſieur, de vous conter pourquoi je le fais; *il vous doit ſuffire* que j'ai mes raiſons.

Clitiphon. Ce ſont là des contes; & dans tout ce que tu me dis, je ne vois rien qui doive me raſſûrer.

Syrus. Attendez; j'ai un autre expedient, où vous ſerez obligés d'avouer l'un & l'autre qu'il n'y a nul peril.

Clitiphon. Ah, je te prie, trouves en quelqu'un comme cela.

Syrus. Cela eſt fait; j'irai au devant d'elles, & je leur dirai qu'elles n'ont qu'à s'en retourner.

Clitiphon. Quoi? que dis-tu?

Syrus. Ne vous mettez pas en peine, je vous ôterai tout ſujet de crainte, de ſorte que vous dormirez tranquillement de vos deux yeux. (*)

Clitiphon. Que dois-je faire préſentement?

Clinia. Je ſuis d'avis que tu profites.

Clitiphon. (13) Tu as raiſon. Syrus, Syrus, parle à moi ſeulement.

Syrus.

(*) *Il s'en va en même tems.*

(13) *Tu as raiſon, Syrus parle à moi ſeulement.*) *Clitiphon* devoit dire naturellement *verum, Syre dic mihi.* Mais il eſt ſi trouble qu'il commence d'abord par rapeller

Syrus,

Syrus. Allez, laissez-moi faire; aujourd'hui même vous vous en repentirez, mais il sera trop tard, & vous le voudrez en vain.

Clinia. Je suis d'avis, dis-je, que tu profites du bien qui se presente; car tu ne sais pas si jamais tu retrouveras une pareille occasion.

Clitiphon. Syrus, hola, arrête, te dis-je.

Syrus. Criez, criez, je ne laisserai pas d'aller mon chemin.

Clitiphon. Tu as raison en vérité; Syrus, Syrus, hola, Syrus, encore une fois, arrête.

Syrus. Mon homme l'a eu chaude; que voulez vous?

Clitiphon. Reviens, reviens.

Syrus. Et bien me voila, que me voulez-vous? j'aurai beau faire, vous

Syrus, & après cela, il dit à *Clinia*, *verum*, tu as raison. Ce desordre marque fort bien la passion, mais dans la Traduction cela n'auroit point eu de grace.

vous direz encore que cela ne vous plaît pas.

Clitiphon. Bien loin de cela, mon cher Syrus, je me remets entre tes mains, je t'abandonne mon amour, mon honneur & mon repos, je t'en fais le maître, prens garde seulement de n'être point blâmé.

Syrus. Voila un plaisant avis à me donner, comme si j'avois moins d'interêt à cela que vous-même; si par malheur cette affaire n'alloit pas réussir, vous en seriez quitte pour quelques reprimandes que vous auriez à essuyer, mais l'homme qui vous parle n'en seroit pas quitte à si bon marché, c'est pourquoi vous pouvez juger si je négligerai rien. Mais obtenez de Clinia qu'il fasse semblant que Bacchis est sa Maitresse.

Clinia. Oh, (14) cela s'entend, je le ferai; & la chose est présentement

(14) *Cela s'entend, je le ferai.*) Cette façon de

rement en tel état, qu'il eſt abſolument néceſſaire que je le faſſe.

Clitiphon. Je te ſuis bien obligé, mon cher Clinia.

Clinia. Mais l'affaire eſt qu'elle ne bronche pas.

Syrus. Hoi elle eſt parfaitement bien inſtruite.

Clitiphon. Mais je ſuis bien ſurpris que tu aies pu la perſuader ſi facilement, car quelles gens ne recevra-t-elle pas tous les jours?

Syrus. Je ſuis arrivé chez elle juſtement dans le moment favorable, (15) & dans toutes les affaires, c'eſt ce qu'il y a de plus important; car j'y ai trouvé un Capitaine qui la preſſoit vivement;

(16)

de parler eſt remarquable, *Lucrece* s'en eſt ſervi dans le II. livre.

(15) *Et dans toutes les affaires c'eſt ce qu'il y a de plus important.*) Il a traduit ce mot d'*Heſiode*,

.. ... ἐν πάντεσσι δὲ καιρὸς ἄριστος.

(16)

(16) elle menoit cèt homme avec beaucoup d'adreſſe ; trouvant toujours des prétextes pour le refuſer, afin de l'enflamer davantage par ce refus, & de vous en faire en même tems un ſacrifice qui vous fût agréable. Mais à propos, Monſieur, prenez bien garde de ne rien faire imprudemment ; vous connoiſſez votre pere ; vous ſavez comme il voit clair en ces ſortes de choſes. Or eſt-il que je ſai la peine que vous avez à vous contenir. Je connois (17) vos mots

à

(16) *Elle menoit cet homme avec beaucoup d'adreſſe.*) Car c'eſt là une grande adreſſe de faire à un amant un ſacrifice de ſon rival, de maniere que ce rival n'en ſoit que plus amoureux; voila auſſi pourquoi *Syrus* vient de dire à *Clitiphon* qu'il étoit arrivé chez *Bacchis* dans le moment favorable, puiſqu'elle ſongeoit à lui plaire en lui ſacrifiant ſon rival.

(17) *Vos mots à double entente.*) C'eſt ce que *Plaute* apelle *verbum perplexabile.*

Neque ullum verbum facies perplexabile.

„Qu'elle

à double entente, (18) l'agilité de votre cou, qui fait aller votre tête comme une girouette, votre maniere de touſſer, rire, cracher. Treve à tout ce manege-là, je vous prie.

Clitiphon. Tu me donneras des louanges.

Syrus. Prenez-y bien garde.

Clitiphon. Tu m'admireras.

Syrus. Mais nos femmes nous ont ſuivi de bien près.

Clitiphon. Où ſont-elles? pourquoi me retiens tu?

Syrus. Dès ce moment elle n'eſt plus à vous.

Clitiphon. Oui, chez mon pere, s'entend; Mais, en attendant...

Syrus.

„Qu'elle ne diſe point des mots à double „entente.

(18) *L'agilité de votre cou, &c.* C'eſt proprement un cou mobile, flexible, qui tourne facilement, comme s'il étoit demonté; c'eſt pourquoi *Lucien* a fort bien dit, de la même maniere τράχηλον ἐπιπεπλασμένον, *un cou ſimpli-*

Syrus. En attendant, point de nouvelles.

Clitiphon. Permets-le moi.

Syrus. Je ne le ſouffrirai pas, vous dis-je.

Clitiphon. Eh, je t'en prie, un moment.

Syrus. Je vous le défens.

Clitiphon. Au moins que je la ſalue.

Syrus. Si vous êtes ſage, allez-vous-en.

Clitiph. Je m'en vais. Et celui-ci?

Syrus. Il demeurera.

Clitiphon. Ah, qu'il eſt heureux!

Syrus. Allez ſeulement, marchez.

ACTE SECOND.

SCENE III.

BACCHIS, ANTIPHILE, CLINIA, SYRUS, CLITIPHON.

Bacchis.

EN vérité, ma chere Antiphile, je vous trouve bienheureuſe,

reuſe, & vous méritez toute ſorte de louanges, d'avoir pris ſoin que vos mœurs répondiſſent à votre beauté; je ne ſuis pas ſurpriſe que tout le monde vous deſire, car je puis juger de votre vertu par la converſation que je viens d'avoir avec vous: & lorſque je conſidere la maniere de vivre de toutes celles qui comme vous ne veulent pas recevoir tout le monde, & qui ne ſe donnent qu'à un ſeul; je trouve qu'il ne faut pas s'étonner que vous ayez les inclinations honnêtes, & que nous ne les ayons pas. Il vous eſt avantageux d'être ainſi; (1) mais nous ne le ſaurions, car les gens avec qui nous avons à vivre

(1) *Mais nous ne le ſaurions, car les gens, &c.*) La vertu eſt louée même par les perſonnes qui y ont renoncé *Bacchis* veut excuſer ici la vie qu'elle mene & en rejetter la faute ſur la néceſſité. Excuſe très-frivole, car qui eſt-ce qui l'empêchoit d'abord de faire ce qu'*Antiphila* a fait?

vivre ne nous le permettent pas. Comme ils ne nous aiment que pour notre beauté, si-tot que cette beauté change, ils changent aussi & portent ailleurs leurs inclinations; de sorte que si nous n'avons été un peu prévoyantes, nous nous trouvons abandonnées de tout le monde; & pour vous, lorsqu'une fois vous avez resolu de passer toute votre vie avec un seul homme dont l'humeur vous convient, vous avez le plaisir de voir qu'on s'attache absolument à vous, & vous êtes liés également par ce choix que vous avez fait l'un de l'autre; de sorte qu'il est impossible que votre amour finisse jamais.

Antiphile. (2) Je ne sai pas ce que font les autres; mais je sais bien

(2) *Je ne sai pas ce que font les autres?* Le caractere d'*Antiphile* est admirable. Il n'y a rien de contraint dans sa vertu, elle ne se mêle point de ce que font les autres, ainsi

Bien que pour moi j'ai toujours été apliquée à faire mon unique plaisir de celui de Clinia!

Clinia. Ah, ma chere Antiphile, vous êtes aussi la seule cause de mon retour; car depuis que je vous ai quittée, toutes les fatigues que j'ai eues n'ont été rien au prix du chagrin de ne vous pas voir.

Syrus. J'en suis persuadé.

Clitiphon. (3) Syrus, je ne puis me retenir. Malheureux que je suis!

ainsi la peur des accidens fâcheux qui arrivent à toutes ces créatures, n'a rien contribué à lui faire prendre le parti qu'elle a pris.

* * *Il dit cela sans qu'elle l'entende, elle ne l'a pas encore vu.*

(3) *Syrus, je ne puis me retenir.*) Tous ceux qui ont travaillé sur *Terence* ont été trompés en cet endroit, car ils ont fait dire ceci par *Clinia*, sous prétexte que *Syrus* a dit à *Clitiphon* à la fin de la Scène précedente, *nubulo, allez-vous-en*. Mais ils devoient bien sentir que *Clitiphon* étoit trop amou-

reux

fuis! faut-il qu'il ne me ſoit pas permis de me ſatisfaire?

Syrus. Oh, vous n'êtes pas au bout, & de l'humeur que je connois votre pere, (4) il vous en fera bien avaler d'autres.

Bacchis. Qui eſt ce jeune homme qui nous regarde?

Antiphile. Ah, ſoutenez-moi, je vous prie.

Bacchis. Qu'avez vous?

Antiphile. Je n'en puis plus.

Bacchis.

ceux pour obéir ſi facilement, & pour s'en aller ſi volontiers, il demeure caché en quelque coin du Theatre pour voir, & pour entendre ſa *Bacchis*, & de là il dit à *Syrus, je ne puis plus me retenir.* Cela fait un jeu de Théatre fort agréable, & peint admirablement le caractere de *Clitiphon.* Cette remarque eſt de mon pere, & je ne doute pas que ceux qui aiment *Terence* ne lui en ſachent bon gré.

(4) *Il vous en fera bien avaler d'autres.* Il ne faut rien changer à ce paſſage. *Durus dubit*, on ſous-entend *plagas*, & *dare plagas* eſt dit comme *dare ictus, dare vulnera*, dans *Virgile, Ovide & Lucrece.*

(5)

Bacchis. (5) D'où vous vient cette défaillance?

Antiphile. Est-ce Clinia que je vois?

Bacchis. Qui voyez-vous?

Clinia. Bonjour, ma chere Antiphile.

Antiphile. Bonjour, mon cher Clinia, que j'avois d'impatience de vous voir!

Clinia. Comment vous portez-vous?

Antiphile. Que j'ai de joie de vous trouver en bonne santé!

Clinia. Est-ce bien vous que je tiens, mon Antiphile, que j'ai desirée avec tant de passion?

Syrus. Entrez au logis, car il y a déja long-tems que vous faites attendre notre bon homme.

ACTE

(5) *D'où vous vient cette défaillance.*] On avoit mal expliqué cet endroit, *stupere*, signifie ici *tomber en foiblesse*, & non pas *s'étonner*.

(I)

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

CHREMES, MENEDEME.

Chremès.

(1) IL commence déja à faire jour; pourquoi ne vais-je donc

(1) *Il commence déja à faire jour.*) Dans cette façon de parler *hoc* se rapporte à *cœlum*, qui est sous entendu, car on dit cela en regardant le Ciel. *Plaute* dans le *Curculio*, A. III.

Nam hoc quidem edepol haud multo post, luce lucebit.

On ne peut pas douter que cette Comédie n'ait été jouée à deux reprises; les deux premiers Actes furent jouez le soir après le coucher du Soleil, & les trois autres le matin à la pointe du jour. L'intervalle qui separe le second & le troisiéme Acte, est rempli par le souper qui se fait chez Chremès dans une nuit de débauche. La Fête que l'on célebroit alors donnoit à *Menandre* la liberté de partager ainsi sa Piéce, & *Terence* n'étoit pas obligé de rien changer à cette conduite, parce que comme ses Comédies étoient aussi jouées chez les *Romains* dans les Fêtes solemnel-

donc pas tout à l'heure hurter à la
lemnelles, ces Fêtes pouvoient donner lieu à *Terence* de ſuivre le même partage. *Eugraphius* qui a fait des Commentaires ſur cette Piéce, a cru que cela étoit ſans exemple. Mais il s'eſt trompé. J'ai fait voir qu'*Ariſtophane* avoit fait la même choſe; & que les deux premiers Actes du *Plutus* furent joués le ſoir, & les trois autres le lendemain au matin & que l'intervalle du ſecond au troiſiéme Acte eſt rempli par le voyage que *Plutus* fait au Temple d'*Eſculape*, ou il paſſe la nuit. Si l'on ſavoit bien préciſement à quelle heure s'ouvre le Théatre dans *Ariſtophane*, on trouveroit ſans doute que la liberté qu'il a priſe ne lui a pas fait paſſer la regle des douze heures qui doivent limiter l'action Théatrale. Il eſt au moins certain que *Terence* ne la paſſe point ici, & qu'il eſt auſſi regulier en cela qu'en tout le reſte. Le Théatre s'ouvre après huit heures du ſoir, les deux prémiers Actes ne durent tout au plus que deux heures, on ſoupe, & je veux que cet intervalle dure ſix ou ſept heures. Le troiſiéme Acte commence à la petite pointe du jour, comme *Terence* a eu ſoin de le marquer, en faiſant dire à *Chremes*, *Lucescit hoc jam*, „il commence déja à faire „jour.„ Ainſi les trois Actes, qui ne ſauroient durer plus de trois heures, finiſſent

à la porte de notre voisin, afin

(2) de

avant les sept heures du matin Mais ce qui mérite d'être bien remarqué ici, c'est que ce troisiéme intervalle entre dans l'action, & devient une partie du sujet aussi bien que dans *Aristophane*. C'est dans cet intervalle que *Chremès* s'aperçoit des libertés que *Clitiphon* prend avec *Bacchis*, & c'est ce qui donne lieu à tout le jeu de Théatre du troisiéme Acte. Si les Critiques avoient bien pris garde à cela, ils n'auroient jamais écrit, *vastu & hians & inanis Comedia est*. „Cette Comedie est vuide, il y a du „tems perdu.„ On ne sauroit faire ce reproche à *Terence*, puisque ce qu'ils apellent vuide & rems perdu, *vastum & hians*, a une liaison necessaire avec le sujet, & qu'il en est même le fondement. Si *Terence* avoit partagé sa Piéce de maniere que cet intervalle n'eût point fait partie de son sujet, cela auroit été ridicule & insuportable. Si l'on faisoit aujourd' hui jouer le commencement d' une Piéce de *Moliere*, & demain la fin, il n'y a personne qui ne se moquât de ce partage, mais *Terence* & *Menandre* étoient trop habiles pour prendre de ces libertés, ils connoissoient trop bien l'art du Théatre On trouveroit aujourd'hui des occasions où l'on pourroit faire avec grace ce qu'ils ont fait, & où ce seroit même une nécessité de le faire; mais pour cela il faut de l'adresse & du jugement.

(2)

(2) de lui aprendre le prémier que son fils est de retour? quoi qu'on me dise que ce jeune garçon ne veut pas qu'il le sache. Mais voyant la douleur que ce pauvre pere a de l'absence de son fils qu'il aime si tendrement, pourrois-je lui cacher un bon heur qu'il attend si peu; sur tout puis que cela ne peut faire aucun tort à ce jeune garçon. En vérité je ne saurois m'en empêcher; & je servirai ce bon-homme en tout ce qu'il me sera possible; & comme mon fils & le sien sont fortunis, & qu'ils vivent dans une parfaite amitié, & n'ont rien de caché l'un pour l'autre, il est juste que nous autres vieillards nous rendions tous les bons offices que nous pourrons.

Mene-

(2) *Et pourquoi n'être pas le prémier à lui aprendre.*) Mon pere lisoit, *primo è me ne sciat*, comme dans la seconde Scene de l'Acte 1.

Ut hanc lætitiam nec opinanti primus ei objicerem domi.

Menedeme.(3)Ou je ſuis né plus que tous les autres hommes pour la peine & pour les ennuis, ou, ce qu'on dit d'ordinaire eſt faux, que le tems emporte nos chagrins, car chaque jour je ſens augmenter ceux que j'ai de l'abſence de mon fils ; & plus il y a de tems qu'il m'a quité, plus je deſire avec impatience de le revoir, & plus j'ai de regret de l'avoir perdu.

Chremès. Mais le voïla lui-même qui ſort, je vais lui parler. Bonjour, Menedeme ; je vous apporte une nouvelle que vous ſerez bien-aiſe de ſavoir.

Mened. Avez-vous apris quelque choſe de mon fils, Chremès ?

Chre-

(3) *Ou je ſuis né plus que tous les autres hommes.*) *Menedeme* ſort de ſa maiſon dès la pointe du jour pour retourner à ſon travail. Car il a déja dit qu'il ne veut ſe donner aucun relâche. Celà eſt fort bien conduit.

(4)

Chrem. (4) Il se porte fort bien.

Menedeme. Eh, où est-il, je vous prie?

Chremès. Chez moi.

Menedeme. Mon fils?

Chremès. Oui.

Menedeme. Il est venu?

Chremès. Il est venu.

Menedeme. Mon cher Clinia est venu?

Chremès. Cela est comme je vous le dis.

Menedeme. Allons; que je le voie, je vous prie.

Chremès. Il ne veut pas que vous sachiez encore qu'il est de retour; il vous fuit à cause de la faute

(4) *Il se porte fort bien.*) Le Latin dit mot à mot: *Il se porte bien & est plein de vie*, *Chremès* devoit dire, il est plein de vie, *vivit*, & il se porte fort bien, *valet*. Mais comme *il est plein de vie* ne rassûre pas si tot un pere plein d'affection il commence par le plus consolant, *il se porte bien*. Mais comme cela n'auroit point de grace en notre Langue, où il ne seroit pas même senti, il a fallu se contenter de mettre *il se porte bien*.

faute qu'il a faite; & il craint que la dureté que vous aviez pour lui ne soit encore augmentée.

Menedeme. Est-ce que vous ne lui avez pas dit dans quels sentimens je suis présentement?

Chremès. Non.

Menedeme. Et pourquoi non, Chremès?

Chrem. Parceque vous prenez là un mauvais parti, & pour vous & pour lui, de lui faire concevoir que vous êtes si doux, & que vous ne pouvez resister davantage.

Menedeme. Je ne puis faire autrement; j'ai eu assez de rigueur jusqu'ici.

Chremès. Ah! Menedéme, vous outrez tout; & vous passez d'une extrémité à l'autre (5) vous êtes ou trop prodigue, ou trop ménager.

(5) *Vous êtes ou trop prodigue, ou trop menager.*) Cela est hûreux, il apelle *prodigalité*, la trop grande douceur, la trop grande complaisance & *menage*, & économie trop grande, la trop grande rigueur.

ger. Quelque chemin que vous preniez de ces deux-là, vous tomberez dans le même précipice. Autrefois quand l'amour de votre fils ne faiſoit que commencer, au lieu de ſouffrir qu'il allât (6) chez une femme qui en ce tems-la ſe contentoit de peu, & qui avoit de l'obligation des moindres choſes qu'on faiſoit pour elle, vous le chaſſates de votre maiſon. Cette créature contrainte par la néceſſité, reçut enſuite malgré elle tous ceux qui la vouloient aller voir. Préſentement qu'il ne peut avoir ce commerce ſans faire une dépenſe prodigieuſe, vous voila prêt à tout donner. (7) Car afinque vous ſachiez

(6) *Chez une femme qui en ce tems-là ſe contentoit de peu.*) *Chremès* parle ainſi parce qu'il croit que *Bacchis* eſt la maitreſſe de *Clinia*.

(7) *Car afinque vous ſachiez comme elle a maintenant.*) *Chremès* prend *Bacchis* pour la Maitreſſe du fils de *Menedeme*, & c'eſt celle de ſon fils. Ce jeu de Theatre eſt admirable,

chiez comme elle a maintenant tout ce qu'il faut pour bien ruïner les gens,(8)elle mene avec elle plus de dix filles couvertes d'or & d'argent. (9) Quand son Amant seroit un Satrape, il ne pourroit fournir à

(8) *Chargées d'habits & de bijoux,*) Ces Servantes portoient des habits & des bijoux pour leur Maitresse. J'ai expliqué cette coutume dans les Remarques sur la seconde Comédie. Car *Terence* n'a pas voulu dire que ces Servantes avoient elles-mêmes des habits d'or & d'argent, cela seroit ridicule; mais on n'a pas laissé de s'y tromper.

(9) *Quand son Amant seroit un Satrape:*) On a cru que *Menandre* s'étoit servi du mot de *Satrape*, parceque'il étoit du tems des Rois de *Perse*; car c'est un mot Persan qui signifie *Gouverneur de Province*. Mais c'est une fort méchante raison. Dans la seconde Comédie, que est aussi tirée de *Menandre*, il est parlé de *Pyrrhus*; il faut donc dire aussi que *Pyrrhus* étoit du tems des Rois de *Perse*. Il y avoit long tems que *Darius Codomanus*, le dernier des Rois de *Perse*, étoit mort, quand *Menandre* vint au monde, car ce grand Poëte vivoit du tems de *Ptolomée Philadelphe*.

(10)

à ces dépenſes, à plus forte raiſon n'y pourrez-vous reſiſter.

Menedeme. Eſt-elle chez vous?

Chremès. Si elle y eſt? belle demande! je l'ai bien ſenti qu'elle y eſt; je lui ai donné un ſoupé & à toute ſa troupe, & ſi j'en devois donner un autre, je ſerois ruiné; car ſans parler des autres choſes, (10) en goutant ſeulement le vin avec ſa mine dédaigneuſe, quelle quantité ne m'en a-t-elle pas gâté! en me diſant, (11) celui-ci eſt un peu rude, bon pere, voyez, je vous prie, ſi vous n'en auriez pas de plus doux (12) j'ai percé tous

(10) *En goutant le vin.*) *Pytiſſare* eſt un mot imitatif, qui exprime le bruit qu'on fait des lévres quand on rejette le vin qu'on a pris dans la bouche pour y gouter. *Pytiſſo*, du Grec *pytizo*, qui vient de *ptuo*, qui ſignifie *ſpuere*, cracher.

(11) *Celui-ci eſt un peu dur.*) Ce ſont les propres termes, *aſperum* & *lene*. Caton, *vinum aſperum lene fieri.*

(12) *J'ai percé tous mes tonneaux.*) Mot à

tous mes tonneaux. Tous mes gens ſuffiſoient à peine à la ſervir. Et ce n'eſt là qu'une nuit. Que penſez-vous donc devenir, vous qui ſerez mangé tous les jours de cette maniere? quand j'ai vu cela, je vous jure que vous m'avez fait pitié.

Menedeme. Qu'il faſſe tout ce qu'il lui plaira, qu'il dépenſe, qu'il conſume, qu'il perde, j'ai reſolu de tout ſouffrir, pourvuque je l'aie avec moi.

Chremès. Si vous voulez en uſer ainſi, il me ſemble au moins, qu'il eſt fort important qu'il croie que vous lui donnez de quoi faire toute cette dépenſe ſans le ſavoir.

Menedeme. Que dois-je faire?

Chremès. Tout ce que vous voudrez, plutot que ce que vous avez

mot, *j'ai percé tous mes tonneaux & toutes mes cruches.* Mais cela n'eſt pas à nos manieres. J'ai percé tous mes tonneaux dit tout. *Relinere*, c'eſt ôter la poix avec laquelle on bouchoit.

avez resolu; faites donner par quelqu'autre quel qu'il soit; laissez-vous tromper par un Valet. Vous n'attendrez pas long-tems, je me suis déja apperçu qu'ils y travaillent, & qu'ils machinent quelque chose entr'eux. Notre Syrus est toujours en chuchetant avec votre Valet. Les jeunes Maitres font aussi des conférences ensemble; il vous seroit plus avantageux de perdre (a) cinq cens écus de cette maniere, que trois (b) pistoles de l'autre. Ce n'est pas à l'argent qu'il faut prendre garde, mais à le donner à ce jeune homme avec le moins de peril que nous pourrons; car si une fois il connoit votre foible, & que plutot que de souffrir qu'il s'en aille, vous êtes en état de hazarder votre repos & votre bien: Oh quelle porte ne lui ouvrez-vous pas à la débauche! il arrivera

(a) *un talent.* (b) *une mine.*

rivera de là que la vie vous sera à charge; car la licence nous perd tous tant que nous sommes. Il voudra tout ce qui lui viendra dans l'esprit, sans jamais examiner si ce qu'il demandera sera juste ou non. Vous ne pourrez voir perir votre bien, & le voir perir lui-même, vous lui refuserez de l'argent; aussi tot il aura recours au moyen qu'il croira infaillible pour se faire valoir auprès de vous, il vous menacera sur l'heure de vous quiter.

Menedeme. Il me semble que ce que vous dites est vrai.

Chremès. En vérité je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit, pour chercher les moyens de vous rendre votre fils.

Menedeme. Donnez-moi votre main : je vous prie, mon cher Chremès, de continuer comme vous avez commencé.

Chremès. C'est mon dessein.

Mene-

Menedeme. Savez-vous ce que je voudrois que vous fissiez?

Chremès. Dites le moi.

Menedeme. Puis que vous avez apperçu qu'ils trament quelque fourberie, au nom de Dieu qu'ils se hâtent, je desire extrêmement de lui donner tout ce qu'il veut; je veux voir mon fils.

Chremès. J'en aurai soin; il me faut prendre Syrus & l'exhorter à le faire; mais quelqu'un sort de chez moi. (13) Allez-vous-en, afinqu'ils ne s'aperçoivent pas que nous soyons de concert; j'ai une petite affaire; Simus & Crito, deux de nos voisins, sont en differend sur les limites de leurs terres, ils m'ont pris pour arbitre, je m'en vais les trouver, & leur dire que je ne puis vaquer à cette affai-

(13) *Allez vous-en.*) *Chremès* trouve un prétexte plausible & nécessaire pour obliger *Menedeme* à rentrer chez lui, & à ne pas aller à son travail comme il l'avoit resolu.

affaire aujourd'hui, comme je leur avois promis, je ſerai ici dans un moment.

Mened. Je vous en prie. Grands Dieux! faut-il que tous les hommes ſoient faits de maniere (14) qu'ils voient beaucoup plus clair dans les affaires des autres que dans les leurs; cela ne viendroit-il point de ce que dans nos propres affaires la trop grande joie, ou le trop de chagrin, ne nous laiſſent pas le jugement libre? voyez comme ce Chre-

(14) *Ils voient beaucoup plus clair dans les affaires des autres que dans les leurs.*) *Menedeme* ne dit ceci que pour parler de lui-même, car quoi que cela ſoit vrai auſſi par raport à *Chremès*, cela ne ſe trouve vrai à cet égard, que parceque c'eſt une verité générale que l'on peut connoitre ſans rien ſavoir d'un tel, ou d'un tel. *Menedeme* ne connoiſſoit pas *Chremès*, & dans tout ce que nous avons vu il n'y a rien qui ait pu le lui faire connoitre, il ne pouvoit donc pas l'avoir ici en vue, & comme j'ai dit, il ne parle que de lui-même, autrement *Terence* auroit fait une faute qu'on ne pourroit excuſer.

(15)

Chremès eſt beaucoup plus habile en ce qui me concerne, que je ne le ſuis moi-même.

Chremès. (15) J'ai dégagé ma parole, afin d'avoir le tems de rendre ſervice à ce pauvre homme.

ACTE TROISIEME.

SCENE II.

SYRUS, CHREMES.

Syrus.

COurs tant que tu voudras de côté & d'autre, ſi faut-il toujours

(15) *J'ai dégagé ma parole afin d'avoir le tems de rendre ſervice à ce pauvre homme.*) *Chremès* eſt rentré un moment chez un de ſes voiſins qui étoient en different, & après s'être dégagé, il reſſort. Cependant *Menedeme* eſt rentré chez lui ; ainſi ceux qui ont écrit le dernier vers de cette Scene, *otioſus operam ut tibi darem*, ſe ſont trompés car *Menedeme* n'étant plus ſur le Theatre, *Chremès* ne peut lui adreſſer ces paroles. Il faut donc *otioſus operam ut huic darem.*

jours trouver de l'argent, (1) & tendre quelque piege au bon homme.

Chremès. Me ſuis-je trompé, quand j'ai dit qu'ils machinoient quelque choſe? ſans doute que le Valet de Clinia eſt un peu peſant, voila pourquoi l'on a donné cette commiſſion au notre.

Syrus, Qui parle ici? je ſuis perdu! n'a-t-il point ouï ce que j'ai dit?

Chremès. Syrus.

Syrus. Ha, Monſieur.

Chremès. Que fais-tu ici?

Syrus. Pas grand' choſe. Mais en vérité je vous admire d'être levé de ſi bon matin, vous qui bûtes tant hier au ſoir.

Chremès. Eh pas trop.

Syrus. Pas trop, dites vous! Ma foi, Monſieur, vous avez, comme dit

(1) *Et tendre quelque piege au bon homme*) *Chremès* croit que *Syrus* parle ici de *Menedeme* & c'eſt de lui même. C'eſt un jeu de Théatre fort plaiſant. (2)

dit le Proverbe, (2) la vieilleſſe de l'Aigle.

Chremès. Doucement, doucement.

Syrus. Cette femme eſt de bon commerce; elle eſt agréable, cette bonne piéce.

Chremès. Oui vraiment; je l'ai trouvée ainſi.

Syrus. Et en vérité elle eſt fort belle.

Chremès. Eh, aſſez.

Syrus. (3) Elle ne l'eſt pas comme les femmes de votre tems, mais

(2) *La vieilleſſe de l'Aigle.*) C'eſt à dire une vieilleſſe verte & vigoureuſe, comme celle de l'Aigle qui ne meurt jamais de vieilleſſe, & qui ſur la fin de ſa vie ne peut ſe conſerver qu'en beuvant toujours.

(3) *Elle ne l'eſt pas comme les femmes de votre tems.*) Je ſuis perſuadée que le ſens que j'ai ſuivi dans ma Traduction eſt le véritable. C'eſt une flaterie de *Syrus*, qui ſe conforme ici aux manieres des vieillards qui trouvent toujours ce qu'ils ont vu dans leurs jeunes ans, & plus beau, & meilleur que ce qu'ils voient. On peut pourtant donner un autre ſens à ce paſſage, &

mais pour ce tems-ci; elle eſt fort belle; (4) & je ne m'étonne pas ſi Clinia l'aime avec tant de paſſion; mais il a un certain pere avide de bien, un miſerable que l'avarice a rendu ſec comme une alumete. Ce voiſin que nous avons, le connoiſſez-vous ? ce vieux vilain, comme s'il n'avoit pas ſes coffres pleins d'argent, avoir ſouffert que la miſere chaſſat ſon fils de chez lui. Saviez-vous ce que je vous dis-là?

Chremès. Comment ? ſi je le ſavois? un homme qu'on devroit envoyer au moulin.

Syrus. Qui, Monſieur?

Chremès. Je veux parler du ſot Valet de ce jeune homme....

Syrus.

ge, & dire. *Elle n'eſt pas ſi belle qu'elle étoit il y a quelques années; mais en vérité elle eſt fort belle pour l'âge qu'elle a.* Mais cela ne me plait pas.

(4) *Et je ne m'étonne pas.*) Il parle ainſi pour confirmer *Chremès* dans la croyance ou il étoit, que *Bacchis* étoit la Maitreſſe de *Clinia*, & c'étoit celle de ſon fils.

(5)

Syrus. J'ai eu grand peur pour toi, mon pauvre Syrus.

Chremès. D'avoir souffert que son Maitre ait été contraint de s'en aller.

Syrus. Qu'auroit-il pu faire?

Chremès. Me le demandes-tu? il devoit trouver quelque expédient, inventer quelque ruse pour faire venir de l'argent à son Maitre qui l'auroit donné à sa Maitresse; en faisant cela, il auroit fait le bien de ce fâcheux vieillard malgré lui.

Syrus. Vous vous moquez.

Chremès. Encore une fois, Syrus, voila ce qu'il devoit faire.

Syrus. Ho, ho, je vous prie, louez-vous les Valets qui trompent leurs Maitres?

Chremès. C'est selon, il y a des occasions où j'aprouve qu'ils les trompent.

Syrus. Fort bien, vraiment.

Chremès. Car souvent ces sortes de tromperies épargnent de très

très-grands chagrins. Par exemple, ſans aller plus loin, ce fils unique, dont nous parlons, ſeroit demeuré chez ſon pere, ſi ſon valet avoit eu de l'eſprit.

Syrus. Je ne ſai s'il raille, ou s'il parle ſerieuſement; mais au moins ce qu'il dit me donne courage, & augmente l'envie que j'avois déja de le tromper.

Chremès. Et préſentement, Syrus, qu'attend donc ce benêt? que ſon Maitre ſoit encore obligé de s'en aller, pour n'avoir pas dequoi fournir à la dépenſe de cette femme? Eſt-ce qu'il ne dreſſera pas quelque batterie contre ce bon homme?

Syrus. C'eſt un ſourdaut.

Chrem. Mais toi, tu devrois lui aider, pour l'amour de ce pauvre garçon.

Syrus. En vérité je le ferois très-volontiers, ſi vous me l'ordonniez, car en ces ſortes d'affaires je ſuis aſſurément Maitre paſſé.

Chre-

Chremès. Je t'en estime davantage.

Syrus. (5) Le mensonge n'est pas mon vice.

Chremès. Oça, fais donc.

Syrus. Mais vous, Monsieur, souvenez vous au moins de ce que vous me dites, si par hazard, comme cela peut arriver humainement, votre fils, un jour alloit avoir quelque petite affaire de cette nature.

Chremès. Ho, j'espere que cela n'arrivera pas.

Syrus. Je l'espere aussi en vérité, & ce que je vous en dis, ce n'est pas que j'aie aperçu quoi que ce soit en lui. Mais si cela arrivoit, au moins n'allez pas vous.... vous voyez l'âge qu'il a. Et par ma foi, Monsieur, si l'occasion

(5) *Le mensonge n'est pas mon vice.*) Il veut dire qu'il ne ment point, quand il dit qu'il est Maître passé, & qu'il ne se vante de rien qu'il ne puisse faire.

ſion s'en préſentoit jamais, j'ai de-quoi vous regaler comme il faut.

Chremès. Quand cela ſera, nous aviſerons à ce que nous aurons à faire; à préſent ſonges à ce que je t'ai dit.

Syrus. De ma vie je n'ai ouï mon Maitre ſi bien parler; il me donne pleine liberté de mal faire, & je vois bien que je puis le tromper impunément. Qui ſort de chez nous?

ACTE TROISIEME.

SCENE III.

CHREMES, CLITIPHON, SYRUS.

Chremès.

QU'eſt ce donc, je vous prie, & quelles manieres, Clitiphon? eſt-ce ainſi qu'il en faut uſer?

Clitiphon. Qu'ai-je fait.

Chremès. Ne vous ai-je pas vu porter

porter la main au ſein de cette Courtiſane?

Syrus. (1) Voila nos affaires faites, tout eſt perdu.

Clitiphon. Qui moi?

Chremès. Ne le niez pas, je l'ai vu de mes propres yeux. Vous faites une injure à ce jeune homme, de ne pouvoir retènir vos mains; & c'eſt aſſûrément là un affront pour lui. Quoi, recevoir un ami chez vous, & vouloir toucher à ſa Maitreſſe! hier au ſoir encore à ſouper, de quelle immodeſtie ne futes vous pas?

Syrus. Cela eſt vrai.

Chremès. De quelle importunité! que je meure tout préſentement ſi cela n'alla ſi loin, que je craignis qu'il n'en arrivât du deſordre. Je connois l'eſprit des Amans,

(1) *Voila nos affaires faites.*) *Syrus* aprehende que ce que vient de faire *Clitiphon*, n'ait fait découvrir à ſon pere que *Bacchis* eſt ſa Maitreſſe & non pas celle de *Clinia*.

(2)

Amans, ils prennent en mauvaise part des choſes à quoi vous ne croiriez pas qu'ils priſſent ſeulement garde.

Clitiphon. Mais, mon pere, mon ami eſt fort aſſûré, que je ne ferai rien qui le fache.

Chrem. Je le veux; cependant vous devriez vous éloigner un peu, & n'être pas toujours ſur leurs talons. Les Amans ont mille choſes à ſe communiquer, qu'ils n'oſeroient dire devant vous: un tiers eſt toujours incommode. Je juge des autres par moi-même; voyez-vous, Clitiphon, il n'y a aucun de mes amis à qui je vouluſſe découvrir tous mes ſecrets: la dignité de l'un me retient, la honte m'empêche de les dire à l'autre, de peur de paſſer pour foible, ou pour éfronté. Croyez qu'il en eſt de même de ce jeune homme; c'eſt à nous de connoitre le tems & le lieu où nous devons avoir de la complaiſance pour nos amis.

Syrus. † Entendez-vous ce qu'il dit?

Clitiphon. Je ſuis mort!

Syrus. (2) Eſt-ce là ce que je vous avois tant recommandé? Vous vous êtes comporté en homme prudent & d'une fort grande ſageſſe!

Clitiphon. Tais-toi, ſi tu veux.

Syrus. Voïla comme il faut faire.

Chremès. Syrus, en vérité j'ai honte pour lui.

Syrus. Je le croi, Monſieur, & ce n'eſt pas ſans ſujet, cela me fâche bien moi, qui ne ſuis pas ſon pere.

Clitiphon. Tu continues?

Syrus. (3) Oui ma foi; je dis mon ſentiment.

Cli-

† *Il dit cela bas a Clitiphon.*

(2) *Eſt-ce là ce que je vous avois tant recommandé?*) C'eſt ainſi que ce paſſage doit être ponctué, c'eſt un interrogant, & le vers qui ſuit eſt une ironie. On s'y étoit trompé. C'eſt une remarque de mon pere.

(3) *Oui ma foi, je dis mon ſentiment.*) Mon

Clitiphon. Eſt-ce que je n'oſerois aprocher d'eux?

Chremès. Ho, ho, ne ſauriez-vous en aprocher ſans faire des ſottiſes?

Syrus. bas. Notre affaire eſt flambée; elle va ſe découvrir avant que j'aie tiré notre argent. Monſieur, voulez-vous ſuivre l'avis d'un ſot?

Chremès. Eh bien, quel eſt cet avis?

Syrus. Ordonnez-lui de s'en aller quelque part.

Clitiphon. Où eſt ce que j'irai?

Syrus. Où? où il vous plaira. Cedez-leur la place, allez vous-en un peu vous promener.

Clitiphon. Me promener? où?

Syrus. Voyez! (4) comme s'il man-

pere corrigeoit. *Hercle vero, dico quod videtur.* „Qui ſans doute, je dis mon ſenti„ment.

(4) *Comme s'il manquoit ici de promenades.)* Il dit cela, parceque la Scene eſt aux champs.

manquoit ici de promenades. Allez deçà, delà, où vous voudrez.

Chremès. Il dit fort bien; j'en suis d'avis.

Clitiphon. Que le diable t'emporte, Syrus, de me chasser d'ici.

Syrus. Mais vous une autre fois songez à retenir vos mains.

ACTE TROISIEME.

SCENE IV.

SYRUS, CHREMES.

Syrus.

EN bonne foi, Monsieur, qu'en pensez-vous? que croyez-vous qu'il deviendra, si vous ne le gardez de près autant que vous pourrez, si vous ne le châtiez, si vous ne l'avertissez?

Chremès. J'y prendrai garde.

Syrus. Voyez-vous, Monsieur, c'est présentement que vous devez l'observer.

Chremès. Cela se fera.

Syrus. Si vous êtes ſage: car de jour en jour il fait moins de cas de mes conſeils.

Chremès. Mais toi, que dis-tu de l'affaire dont je t'ai tantot parlé? y as-tu travaillé, mon pauvre Syrus? as-tu imaginé quelque choſe qui te plaiſe? on n'as-tu encore rien trouvé?

Syrus. Vous voulez parler de notre tromperie? ſi j'en ai trouvé une.

Chremès. Tu es un brave garçon; dis-moi ce que c'eſt.

Syrus. Je le veux. Mais comme une choſe fait ſouvenir d'une autre....

Chremès. Qu'eſt-ce, Syrus?

Syrus. Cette Bacchis eſt une fine mouche!

Chremès. Cela me paroit.

Syrus. Oh, vraiment ſi vous ſaviez! voyez ce qu'elle machine. Il y avoit autrefois ici une certaine vieille femme de Corinthe,

rinthe, (1) à qui elle dit qu'elle avoit prêté trente piſtoles.

Chremès. Eh bien?

Syrus. Cette vieille femme eſt morte, elle a laiſſé une jeune fille, & cette jeune fille lui eſt demeurée en gage pour ſon argent.

Chremès. J'entens.

Syrus. Elle l'a amenée ici avec elle, (2) & c'eſt celle qui eſt préſentement dans l'apartement de votre femme. *Chre-*

(1) *A qui elle dit qu'elle avoit prêté trente piſtoles.*) Il y a dans le Latin *mille drachmes*, Le dragme Attique valoit environ ſix ſous de notre mannoie, comme le *denier* Romain; de ſorte que mille drachmes ſont près de cent écus.

(2) *Et c'eſt celle qui eſt préſentement dans l'apartement de votre femme.*) *Antiphile* devoit être reconnue pour la fille de *Chremès*, c'eſt pourquoi *Terence* n'a garde de la mettre avec les autres, & de la faire trouver au Feſtin, où il n'y avoit que des Courtiſanes qui puſſent paroître. Il la met dans l'apartement de la femme de *Chremès*, afin qu'on n'eût rien à lui reprocher, & qu'elle fût hors de tout ſoupçon.

Chremès. Qu'y a-t-il encore?

Syrus. Elle prie Clinia de lui donner cet argent, (3) & elle dit qu'elle ne l'aura pas plutot touché qu'elle lui donnera cette fille pour nantissement de la somme; mais c'est qu'elle lui demande adroitement ces trente pistoles en pur don. *Chre-*

(3) *Et elle dit qu'elle n'aura pas plutot touché ces argent, qu'elle lui donnera cette fille pour nantissement de la somme.*) Ce passage m'a toujours paru très-difficile; & je n'ai jamais été contente de ce que l'on dit pour l'expliquer. J'espere que ma Traduction le fera assez bien entendre. Je mets un point après *daturam*:

— *illam illi tamen*
Post daturam. mille nummûm poscit.

„Et *Bacchis* dit à *Clinia* qu'elle lui donnera „cette fille après qu'elle aura touché cet „argent.“ *Tamen* est pour *postea*. Ces paroles *mille nummûm poscit*, c'est l'explication que *Syrus* donne à la demande de *Bacchis*; elle fait semblant, dit-il, de les demander à emprunter, & de vouloir donner cette fille pour gages; mais dans la verité, c'est qu'elle les lui demande en pur don. Ce qui a embarrassé tous ceux qui ont voulu expli-

Chremès. Elle les demande aſſûrément?

Syr. Ho cela s'en va ſans dire.

Chremès. Je croyois bien que cela aboutiroit là. Eh bien, ſur cela que veux-tu faire?

Syrus. Moi? j'irai trouver Menedeme, je dirai que cette fille eſt de Carie, & qu'elle y a été enlevée; qu'elle eſt riche & de bonne maiſon; & que s'il la rachete, il fera là un très-grand profit.

Chremès. Tu te trompes.

Syrus. Comment cela?

Chremès. Je vais te répondre pour Menedeme: Je ne veux pas l'ache-

pliquer cet endroit c'eſt qu'ils ont cru que *mille nummûm* étoit une ſomme fort differente de *mille drachmarum;* mais ils ſe ſont trompés, *drachme* & *numme* ſont ici la même choſe, car *numme* ne ſignifie que *piéce*, & en Latin ce mot va à toutes ſortes de monnoie. La drachme des *Grecs*, comme je viens de le dire, eſt la même choſe que le *denarius major* des *Romains*, qui étoit une piéce d'argent, *argenteus nummus.*

l'acheter moi, qu'as-tu à dire?

Syrus. (4) Ah, répondez-nous plus favorablement, s'il vous plait, Monsieur.

Chremès. (5) Mais il n'est pas besoin de tout cela.

Syrus.

(4) *Ah, répondez-nous plus favorablement, s'il vous plait, Monsieur.*) *Syrus* fâché de ce que ce bon homme trouve que son expedient n'est pas bon, lui dit: Ah, Monsieur, répondez nous de meilleures choses, ne nous découragez pas tout d'un coup. D'autres l'ont expliqué de cette maniere, *optata loqueris, vous dites ce que vous souhaitez*, vous lui faites répondre ce que vous voudriez qu'il répondit; mais ce ne peut être là le sens.

(5) *Mais il n'est pas besoin de tout cela.*) *Chremès* n'explique pas sa pensée, & ceux qui ont travaillé sur *Terence* ne se sont pas mis en peine de la deviner. Mais je croi que la voici, il voit que *Bacchis* demande mille drachmes, trente pistoles, & qu'elle offre de donner en gages *Antiphile*, que c'est un marché où il ne sauroit rien perdre, & que *Bacchis* ne sauroit le tromper, puisqu'il est déja nanti de cette fille qui est chez sa femme, je croi donc que sa pensée est de donner lui-même cette somme, & de retenir *Antiphile*. (6)

Syrus. Il n'en eſt pas beſoin?

Chremès. Non, te dis-je.

Syrus. Comment? je m'en étonne.

Chremès. Tu le ſauras tout à l'heure. Attens, attens: (6) d'où vient qu'on fait tant de bruit à notre porte?

ACTE TROISIEME.

SCENE V.

SOSTRATA, CHREMES, LA NOURRICE, SYRUS.

Soſtrata.

SI je ne me trompe, c'eſt aſſûrément là la bague que je ſoup-

(6) *D'où vient qu'on fait tant de bruit à notre porte?*) J'avois oublié d'avertir que les portes de la rue étoient faites de maniere qu'elles s'ouvroient toujours en dehors, & que ceux qui vouloient ſortir de la maiſon faiſoient du bruit à la porte, pour avertir ceux qui étoient dans la rue de s'éloigner, afin de n'être pas hurtez par les battans de la porte.

soupçonne, c'est celle qu'avoit ma fille quand elle fut exposée.

Chremès. Syrus, que signifie ce discours?

Sostrata. Qu'en dis-tu, Nourrice? crois-tu que ce soit elle?

La Nourrice. En vérité, Madame, vous ne me l'avez pas plutot montrée que je l'ai reconnue.

Sostrata. Mais au moins l'as-tu bien considerée?

La Nourrice. Assurément.

Sostrata. Va présentement au logis, & viens me dire si cette fille est déja hors du bain; cependant j'attendrai ici mon mari.

Syrus. C'est vous qu'elle demande, voyez ce qu'elle veut? je ne sai de quoi elle est triste; ce n'est pas sans sujet, j'aprehende ce que ce peut être.

Chremès. Ce que ce peut être? ma foi elle va faire de grands efforts pour me dire de grandes sotises.

Sostrata. Ha, mon mari.

Chre-

Chremès. Ha, ma femme.

Soſtrata. C'eſt vous-même que je cherchois.

Chremès. Dites-moi ce que vous me voulez.

Soſtrata. Prémierement, je vous prie, n'allez pas vous imaginer que j'aie rien fait contre vos ordres.

Chremès. Voulez-vous que je croie ce que vous dites, tout incroyable qu'il eſt? je le croi.

Syrus. Cette maniere de ſe juſtifier m'eſt un peu ſuſpecte.

Soſtrata. Vous ſouvenez-vous qu'il y a quelques années que j'étois groſſe, & que vous me dites fortement que ſi j'accouchois d'une fille vous ne vouliez pas qu'elle fût élevée?

Chremès. Je vois ce que vous avez fait; vous l'avez élevée, n'eſt-il pas vrai?

Syrus. Si cela eſt, Madame, c'eſt à dire que voila augmenta-

tion de dommage pour notre Maitre.

Soſtrata. Point du tout. Il y avoit ici une vieille femme de Corinthe, fort honnête femme ; je la lui donnai à expoſer.

Chremès. Oh, Jupiter! peut-on être ſi mal aviſée?

Soſtrata. Je ſuis perdue! qu'ai-je fait?

Chremès. Me le demandez-vous?

Soſtrata. Mon cher Chremès, ſi j'ai mal fait, c'eſt ſans le ſavoir.

Chremès. En vérité quand vous ne le diriez pas, je ſuis perſuadé que c'eſt ſans le ſavoir & ſans y penſer, que vous dites & que vous faites toutes choſes. Dans cette ſeule occaſion, combien de fautes de jugement! Prémierement, ſi vous vouliez exécuter mes ordres (1) il faloit lui ôter la

(1) *Il fallait lui ôter la vie ſans balancer.*) Je ne lis jamais ce paſſage ſans horreur. Eſt il poſſible qu'il y ait eu des hommes aſſez aveu-

la vie sans balancer; (2) & ne pas faire semblant de lui donner la mort,

aveugles, assez inhumains, assez barbares pour faire tuer ainsi leurs enfans sans aucune peine, sans aucun remors, pour le moindre interêt de famille & seulement parcequ'il ne convenoit pas à leurs affaires de les élever! Voici un mari qui sur ce que sa femme n'a pas obéi à l'ordre abominable qu'il lui avoit donné, non d'exposer sa fille, mais de la faire mourir, l'accuse de ne connoître ni ce qui est honnête ni ce qui est raisonnable. Cependant la Philosophie avoit déja montre l'horreur, je ne dis pas de ces meurtres, mais même des expositions, Mais la Philosophie est toujours foible contre des usages reçus & autorisés.

(2) *Et ne pas lui donner la mort en paroles, en la laissant en effet en état de vivre.*) J'ai été forcée de traduire ainsi ce Vers pour le faire bien entendre. *Simulare mortem verbis, faire semblant par ses paroles de lui donner la mort*, cela marque l'action de *Sostrata*, qui n'ayant pas la cruauté de tuer elle même son enfant l'a donné à exposer, car ce n'est proprement que faire semblant par ses paroles de lui donner la mort. *Re ipsa spem vitæ dare, lui laisser en effet l'esperance de la vie*, c'est à dire, lui laisser les moyens de conserver sa vie, en ne faisant

mort, en la laiſſant en effet en état de vivre. Cependant je paſſe ſur cela ; la compaſſion, la tendreſſe de mere, je le veux, Mais voyez que vous avez été d'une grande prévoyance ! quel étoit votre deſſein ? faites-y reflexion, je vous en prie. Vous avez entierement abandonné votre fille à cette Vieille, afinqu'il ne tint pas à vous qu'elle ne ſe proſtituât, ou qu'elle ne fût vendue publiquement ; & voici ſans doute quelle étoit votre penſée, de quelque maniere, que ce ſoit, diſiez-vous, pourvuqu'elle vive, cela me ſuffit. (3) Que peut-on faire

que l'expoſer. car la plupart de ces enfans expoſés étoient ſauvés par quelque hazard, comme on en a mille exemples.

(3) *Que peut-on faire avec des créatures?* L'on n'avoit aſſûrément rien compris à ce paſſage. *Cum illis* n'eſt pas ici avec ces Marchands d'Eſclaves, avec ces femmes qui proſtituent les autres, il veut dire ſimplement, mais que peuvent faire les maris, quelles précautions peuvent ils prendre quand ils ont des femmes ſi ſotes, &c.

(4)

faire avec des créatures qui ne connoissent ni ce qui est juste, ni ce qui est honnête, ni ce qui est raisonnable? que les choses soient bien ou mal, utiles ou nuisibles, elles ne voient rien que ce qui leur plait.

Sostrata. J'ai tort, je l'avoue mon cher Chremès, je me rens; (4) mais je vous prie que comme vous êtes plus âgé que moi, vous soyez aussi d'autant plus indul-

(4) *Mais je vous prie que comme vous êtes plus âgé que moi, vous soyez aussi plus indulgent.*) Je ne me suis pas amusée à marquer bien de petites differences de texte que j'ai trouvées dans le beau Manuscrit de la Bibliotheque du Roi dont j'ai parlé, parce qu'elles m'ont paru assez indifferentes, mais sur ce Vers j'en ai trouvé une qui mérite de n'être pas oubliée, car elle est necessaire pour la belle Latinité. Voici donc comme ce Vers nous est presenté dans ce Manuscrit:

Quanto tuus est animus natu gravior,
ignoscentior tanto sit.

Ces deux morts *tanto sit* manquoient assurément au texte & répondent à *quanto est.*

(5)

dulgent, (5) & que votre bonté excuſe mon imprudence.

Chremès. Eh bien voilà qui eſt fait, je l'excuſe, il faut bien en paſſer par là; mais, Soſtrata, ma trop grande facilité vous perd. Quoi qu'il en ſoit, dites moi par quelle raiſon vous fîtes cette faute.

Soſtrata. Comme nous autres femmes nous ſommes toutes ſotement & ridiculement ſuperſtitieuſes, lorſque je la donnai pour être expoſée, je tirai de mon doigt une bague que je mis entre les mains de cette bonne femme, & je lui dis qu'elle la mit dans les hardes de cette enfant quand elle l'expoſeroit, (6) afinque ſi elle mouroit elle ne fût

(5) *Et que votre bonté.*) Il y a *que votre juſtice*, mais ici juſtice ſignifie *bonté*, comme nous avons déja vu, *injuſtice* pour *dureté, rigueur.*

(6) *Afinque ſi elle mouroît, elle ne fût pas au moins entierement privée de ſa part de notre bien.*)

fût pas au moins entierement privée de ſa part de notre bien.

Chremès. (7) C'eſt fort bien fait, par

bien.) Les anciens auroient cru avoir fait un fort grand péché ſi leurs enfans étoient morts ſans avoir eu la part qu'ils devoient avoir de leurs biens; c'eſt pourquoi quand les femmes, toujours trop ſuperſtitieuſes, donnoient un enfant à expoſer, elles lui mettoient dans ſes langes ou ailleurs, quelque bijou, croyant que cela tiendroit lieu de legitime, & mettoit leur conſcience à couvert. Voila en quoi conſiſte la ſuperſtition dont parle *Suſtrata*, & elle trouve bien à propos cet expedient, pour ne pas donner lieu à ſon mari de croire qu'elle n'avoit donné cette bague, qu'afin de pouvoir un jour reconnoitre ſa fille, ſi elle étoit ſauvée.

(7) *C'eſt fort bien fait, par ce moyen vous l'avez conſervée, & vous vous êtes ſatisfaite.*) Ce paſſage eſt plus difficile qu'on n'a cru. *Chremès* dit à ſa femme qu'en donnant cette bague, elle a fait deux choſes au lieu d'une, elle a mis ſa conſcience à couvert, & elle a ſauvé ſa fille, car on auroit aſſûrément laiſſé mourir cette fille, & perſonne n'auroit voulu s'en charger, ſi elle n'avoit eu cette bague, qui avoit fait eſperer à ceux qui l'avoient trouvée, qu'elle pour-

roit

par ce moyen vous l'avez conſervée, & vous vous êtes ſatisfaite.

Soſtrata. La voila cette bague.

Chremès. D'où l'avez-vous eue.

Soſtrata. Cette jeune fille que Bacchis a amené avec elle...

Syrus. Oh!

Chremès. Que dit-elle?

Soſtrata. (8) M'a priée de la lui garder pour être un jour reconnue & rachetée fort cher par ſes parens. *Conſervaſti* a donc ici deux ſens, *conſervaſti te, vous vous êtes conſervée, vous êtes ſatisfaite*, en ſuivant les mouvemens de votre ſuperſtition; & *conſervaſti illam, vous l'avez conſervée*, en lui donnant une bague qui a fait venir l'envie à ceux qui l'ont trouvée, de l'élever, dans l'eſperance d'en tirer un jour une groſſe rançon.

(8) *M'a priée de la lui garder pendant qu'elle ſeroit dans le bain.*) *Antiphile* eſt la ſeule qui ſe met au bain après le feſtin, *Terence* a menagé cela ſagement pour la diſtinguer de toutes les autres, Comme elle avoit paſſé la nuit dans l'apartement de la femme de *Chremès*, aparemment elle n'y avoit pas fait ſi grand chere, & n'avoit pas été ſi long-tems à table, ainſi n'ayant fait aucun excès elle pouvoit bien ſe baigner quel-

garder pendant qu'elle feroit dans le bain. D'abord je ne l'ai pas quelque tems après le ſouper, outre que depuis le ſouper juſqu'a l'heure qu'il eſt, il s'eſt paſſé aſſez de tems pour faire qu'*Antipbile* puiſſe ſe baigner, peut-être même qu'elle a dormi, car on ne voit pas bien ce qu'elle a pu faire depuis le ſouper juſqu'à l'heure qu'elle ſe baigne. Ce bain d'*Antiphile* eſt plutot pour la propreté & pour la politeſſe, que pour la ſanté, car il faut ſe ſouvenir qu'elle eſt venue d'*Athènes* chez *Chremès* à pié, & il y a aſſez loin. comme *Terence* a eu ſoin de nous en avertir, en faiſant dire par *Clitiphon* Acte 2. Scene 1. *Non cogitas hinc longule eſſe. Tu ne penſes pas qu'il y a un peu loin d'ici.* Et ſans doute *Antiphile* a mieux aimé differer ſon bain, afin de n'avoir après cela qu'à ſe coucher. & de mieux dormir. Il n'y avoit point d'heure preſcrite pour le bain, chacun le prenoit à l'heure qu'il vouloit, avant ou après le repas; car il ne faut pas s'imaginer que ce fût la coutume dans ces ſortes de fêtes, de ſouper & de ſe baigner enſuite pour entrer dans le Sanctuaire. M. d'*Aubigné* qui l'a cru, a été trompé par ce paſſage du 39. liv. de *Tite-Live*, Section IX. *Decimo die cœnatum, deinde purè lautum, in Sacrarium deducturam.* „Et que le di„xiéme jour, après qu'il auroit ſoupé, & „qu'il

pas regardée; mais dès que j'ai eu jetté les yeux dessus, aussi-tot je l'ai reconnue, & je suis accourue vous chercher.

Chremès. Eh bien que croyez-vous de cette fille? ou qu'en avez vous découvert?

Sostrata. Rien autre chose; mais

„qu'il se seroit ensuite purifié dans le „bain, elle le meneroit dans le Sanctuaire. Mais M. d'*Aubignac* devoit prendre garde que dans ce passage de *Tite Live* il s'agit d'un jeune homme qui doit être initié aux *Bacchanales*. C'est ici toute autre chose, & les *Bacchanales*, dont parle *Tite-Live*, n'ont rien de commun avec cette fête de *Bacchus* que *Chremès* célèbre chez lui. Une autre faute que M. d'*Aubignac* a faite, c'est qu'il a crû qu'*Antiphile* ne se baigne que dans le tems du quatriéme Acte. Il n'avoit point du tout connu la disposition de cette Comédie, il est si peu vrai qu'*Antiphile* ne se baigne qu'au quatriéme Acte, que *Sostrata* envoie la Nourrice avant la fin du troisiéme, pour savoir si elle n'est pas déja sortie du bain.

Abi nunc jam intro, atque, illa si jam lo-verit, mihi nuntia

„Va présentement au logis, & viens me „dire si cette fille est déja hors du bain.

(9)

mais vous pouvez vous informer d'elle d'où elle a eu cette bague; afin de voir si nous pourrions retrouver notre fille.

Syrus. (9) Mes affaires vont mal; je voi mille fois plus d'aparence à cela que je ne voudrois; c'est là notre fille, si tout ce qu'elle vient de dire est vrai.

Chremès. Celle à qui vous l'aviez donnée vit-elle encore?

Sostrata. Je ne sai.

Chremès. Après avoir emporté cette enfant, que vous dit-elle qu'elle en avoit fait?

Sostrata. Ce que je lui avois ordonné.

Chremès. Dites moi le nom de cette femme, afin qu'on la cherche.

Sostra-

(9) *Mes affaires vont mal.*) *Syrus* avoit raison de parler ainsi, car il voyoit bien qu'*Antiphile* étant reconnue pour la fille de *Chremès*, *Clinia* ne manqueroit pas de la demander en mariage, & que par ce moyen *Chremès* découvriroit que *Bacchis* étoit la Maitresse de son fils.

Soſtrata. Philteré.

Syrus. C'eſt elle-même; c'eſt un grand hazard ſi cette fille n'eſt retrouvée, & ſi je ne ſuis perdu.

Chremès. Soſtrata, ſuivez-moi au logis.

Soſtrata. Comme les choſes ont réüſſi contre mon eſperance! que j'ai aprehendé que vous ne fuſſiez encore auſſi dur que vous l'étiez quand vous m'ordonnates d'expoſer cette enfant!

Chremès. (10) Les hommes ne ſont pas toujours ce qu'ils voudroient, à moins que leurs affaires ne le permettent. Préſentement les miennes ſont tournées de façon que je voudrois bien avoir

(10) *Les hommes ne peuvent pas toujours être ce qu'ils voudroient.*) *Chremès* dit cela pour excuſer la dureté qu'il avoit eu d'ordonner que l'on tuât l'enfant dont ſa femme accoucheroit, c'étoit une fille. Ses affaires ne lui permettoient pas alors d'élever des filles, qui ſont d'ordinaire à charge à une maiſon.

avoir une fille; ce n'étoit pas de même autrefois.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

Syrus.

(1) AUtant que je le puis comprendre, notre défaite n'eſt pas loin, car je vois mes troupes fort preſſées, & il n'y a point de ſalut pour moi, ſi je ne trouve quelque expedient pour empêcher que le bon homme ne ſache que Bachis eſt la Maitreſſe de ſon fils: car d'eſperer de pouvoir lui eſcroquer cet argent, ou de penſer à lui tendre quelqu'autre piége, ce ſeroit une fo-

(1) *Autant que je le puis comprendre.* Syrus ſort de la maiſon, où il a entendu tout ce qu'*Antiphile* a dit à *Chremès* pour lui donner l'éclairciſſement de ce qu'il vouloit ſavoir; c'eſt pourquoi il voit ſa ruine fort proche. Cela fait voir que ceux qui n'ont pas ſeulement fait ici une nouvelle Scene, n'ont

folie. (2) Ce ſera un aſſez grand exploit, ſi je puis me tirer d'ici vie & bagues ſuaves. Peſte! j'enrage, qu'un ſi bon morceau me ſoit échapé à l'heure que je m'y attendois le moins. Que ferai-je? ou que puis-je inventer? il me faut recommencer ſur nouveaux frais. Avec tout cela, il n'y a rien de ſi difficile qu'en cherchant on ne puiſſe trouver. Si je m'y prenois de cette maniere? non, cela ne vaut rien. Et de celle-ci? je n'avancerois pas davantage. Mais voila pourtant le moyen. Cela ne ſe peut; au contraire, fort bien; courage,

n'ont pas bien connu le Theatre, puiſque ce doit être le commencement du quatriéme Acte.

(2) *Ce ſera un aſſez grand exploit pour moi, ſi je puis me tirer d'ici vie & bagues ſauves.*) Ce mot de *Syrus* peut avoir donné lieu à ce beau mot qu'*Horace* fait dire des *Romains* par *Annibal*, dans l'Ode IV. du IV. Livre:

—— *quos opimus*
Fallere & effugere eſt triumphus.

(3)

rage; j'ai un expédient merveilleux (3) je pense ma foi qu'à la fin je rattraperai cet argent qui a si bien pris la fuite.

ACTE QUATRIEME.

SCENE II.

CLINIA, SYRUS.

Clinia.

DEsormais il ne sauroit m'arriver aucun malheur qui puisse me donner de l'inquiétude, j'ai un trop grand sujet de joie. A présent je me livre à mon pere,

(3) *Je pense ma foi qu'à la fin je rattraperai cet argent qui a si bien pris la fuite.*) Il parle de cet argent comme d'un Esclave fugitif; mais cette allusion etoit incomparablement plus agréable dans le Grec, car *Menandre* avoit aussi écrit ἀπορρέψω τὸν δραπέταν χρύσον. Le mot *Chrysis*, qui signifie or, est aussi le nom d'un Esclave, comme en Latin *Chrysis*, *Chrysalus*, *Chrysalis*. On peut voir mes Remarques sur l'Ode LIV. d'*Anacreon*.

pere, & je veux être encore meilleur ménager qu'il ne voudra.

Syrus. Je ne me ſuis point trompé; cette fille eſt reconnue, autant que je le puis comprendre par ce qu'il dit. Monſieur, je ſuis ravi que les choſes aillent comme vous le ſouhaitez.

Clinia. Ho, mon cher Syrus; dis moi je te prie, ſais-tu que....?

Syrus. (1) Pourquoi ne le ſauroit

(1) *Pourquoi ne le ſaurois-je pas, puiſque j'ai été preſent à tout?*) Ce que *Syrus* dit ici, *qu'il a été préſent à tout*, fait voir aſſez clairement qu'il étoit entré dans la maiſon avec *Chremès* & *Soſtrata*, & que par conſéquent le troiſiéme Acte a fini là, le Théatre demeurant vuide. La ſeule difficulté que l'on puiſſe opoſer à cela, c'eſt ce que *Syrus* vient de dire au quatriéme Vers:

Nihil me fellit, cognita eſt, quantum audio hujus verba.

„Je ne me ſuis point trompé, cette fille eſt „reconnue, autant que je le puis compren„dre par ce qu'il dit. „Car, dira-t-on, puiſque *Syrus* ne ſait que la fille eſt reconnue, que

rois-je pas, puiſque j'ai été préſent à tout?

Clinia. As-tu jamais vu arriver un pareil bonheur à qui que ce ſoit?

Syrus. Non aſſûrément.

Clinia. En verité je n'en ai pas tant de joie pour moi-même, que j'en ai pour elle, car il n'y a point de fortune qu'elle ne mérite.

Syrus. J'en ſuis perſuadé. Mais à préſent, Monſieur, il faut à votre tour que vous vous donniez à moi; car il eſt juſte de penſer à mettre auſſi les affaires de votre ami en ſureté, & de faire en ſorte que préſen-

que par ce qu'il entend dire à *Clinia*, c'eſt une marque qu'il n'a pas été preſent à la reconnoiſſance. Mais il n'eſt pas difficile de répondre à cette objection. *Syrus* entre avec *Chremès* & *Soſtrata*, il entend ce qu'*Antiphile* leur dit, & voyant que cela n'alloit que trop bien pour lui, il ne ſe donne pas la patience de voir la fin, il ſort pour penſer à ſon malheur, & pour tâcher d'y trouver quelque remede.

lentement ſon pere ne ſache rien de ſa Maitreſſe.

Clinia. Oh, Jupiter!

Syrus. Oh, finiſſez donc ces tranſports.

Clinia. J'épouſerai ma chere Antiphile!

Syrus. M'interromprez-vous toujours?

Clinia. Que veux-tu que je faſſe, mon pauvre Syrus? je ſuis tranſporté de joie, aie la complaiſance de me ſouffrir.

Syrus. Il faut bien que je l'aie malgré mes dents.

Clinia. Nous allons mener une vie auſſi douce que celles des Dieux?

Syrus. Je croi que je pers ma peine.

Clinia. O ça parle, j'écoute.

Syrus. Mais dans un moment vous n'écouterez plus.

Clinia. J'écouterai.

Syrus. Je vous dis qu'il faut ſon-

ſonger à mettre les affaires de votre ami en ſûreté, car ſi vous vous en allez preſentement de chez nous, & que vous y laiſſiez Bacchis, notre bon homme verra tout auſſi-tôt que c'eſt la Maitreſſe de Clitiphon, au lieu que ſi vous l'emmenez, elle paſſera pour ce qu'elle a toujours paſſé.

Clinia. Mais, Syrus, cela eſt entierement contraire à mon mariage; (2) car de quel front pourrai-je parler à mon pere? comprens-tu ce que je te dis?

Syrus. Pourquoi non?

Clinia. Que lui dirai-je, & quel prétexte trouver?

Syrus. Au contraire, je ne veux pas

(2) *Car de quel front pourrai-je parler à mon pere?*) Il veut dire qu'en menant *Bacchis* chez lui, il n'oſoit parler à ſon pere pour lui propoſer de demander la fille de *Chremès*. Ceux qui ont cru que *Clinia* demande de quel front il poutra parler au pere d' *Antiphile*, pour lui demander cette fille en mariage, ſe ſont fort trompés, comme la ſuite le fait aſſez connoitre.

pas que vous mentiez, dites-lui la choſe comme elle eſt.

Clinia. Que dis-tu là?

Syrus. Je vous dis que je veux que vous lui diſiez que vous êtes amoureux d'Antiphile, que vous ſouhaitez de l'épouſer, & que Bacchis eſt la Maitreſſe de Chitiphon.

Clinia. Ce que tu me demandes-là eſt très-juſte & très-facile. C'eſt à dire que tu veux que je prie mon pere de n'en rien dire à votre bon homme.

Syrus. Nullement, je veux au contraire qu'il lui conte la choſe comme elle eſt d'un bout à l'autre.

Clinia. Oh, es-tu en ton bon ſens? tu le pers. Car dis-moi, je te prie, comment pourra-t-il ſe tirer de là?

Syrus. Voila où je triomphe, voila où je ne ſaurois aſſez me louer de trouver en moi des fineſſes qui ont tant de force & de pouvoir,

qu'en

qu'en disant la vérité je tromperai nos deux vieillards, de telle sorte que lorsque le vôtre dira au nôtre que Bacchis est la Maitresse de son fils, il n'en croira rien pourtant.

Clinia. Encore une fois tu m'ôtes toute espérance de me marier, car pendant que Chremes croira que j'aimerai Bacchis, il ne me donnera jamais sa fille. Mais peut-être que tu ne t'embarrasses pas fort de ce que je deviendrai, pourvu que tu tires Clitiphon d'intrigue.

Syrus. Comment, diantre! croyez-vous donc que je veuille que cela dure un siécle? un jour me suffit, jusqu'à ce que j'aie tiré l'argent qu'il nous faut. Bon; pas un quart d'heure de plus.

Clinia. Te contenteras-tu de cela? mais quoi je te prie; si son pere s'aperçoit de tout ceci?

Syrus. Ah, mais si le Ciel tomboit présentement.

Clinia. Je crains fort ce que je vais faire.

Syrus. Vous craignez-là comme s'il n'étoit pas en votre pouvoir de vous debarrasser, quand vous le voudrez. Vous n'aurez qu'à dire la chose comme elle est.

Clinia. Voila qui est fait, que l'on amene donc Bacchis.

Syrus. Fort bien; la voila qui sort.

ACTE TROISIEME.

SCENE III.

BACCHIS, CLINIA, SYRUS, DROMON, PHRYGIA.

Bacchis.

EN bonne foi Syrus m'a fait venir ici fort impertinemment, avec les belles promesses qu'il m'a faites de me donner trente pistoles. Mais s'il me trompe cette fois, il viendra souvent en vain me prier de venir, ou si je lui promets, & que je prenne jour, je manquerai

au

au rendez-vous; Clitiphon à qui il aura assûré que je dois l'aller trouver, sera chagrin, s'en prendra à lui, le frottera, & je serai vangée de son impudence.

Clinia. Elle te fait là d'assez bonnes promesses.

Syrus. Mais croyez-vous qu'elle raille? elle le fera ma foi comme elle le dit, si je n'y prens garde.

Bacchis. Ils dorment, je les éveillerai assûrément. Ma chere Phrygia, (1) as-tu pris garde à la maison de Carinus, que cet homme nous a tantot montrée?

Phrygia. Oui.

Bacchis. C'est celle qui est la plus

(1) *As-tu pris garde.*) Ce passage seul prouveroit suffisamment que la fête de *Bacchus*, dont il est parlé dans cette Piéce, est *Dionysia in agris*, celle que l'on célebroit aux champs; car *Villa* est une Maison de Campagne, une maison qui fait partie d'un hameau, & par conséquent la Scéne n'est pas à *Athenes*, mais à la campagne.

plus proche de celle-ci du côté droit.

Phrygia. Je m'en souviens.

Bacchis. Va tout d'une course; il y a chez ce Carinus un Capitaine qui y célébre la Fête de Bacchus.

Syrus. Que veut-elle faire?

Bacchis. Dis-lui que je suis ici malgré moi, & que l'on me garde à vue; mais que de quelque maniere que ce soit, je leur jouerai un tour de ma façon, & que j'irai le trouver.

Syrus. Je suis perdu! Bacchis, arrêtez, arrêtez, où l'en voyez-vous? je vous prie de lui dire qu'elle demeure.

Bacchis. Non, marche.

Syrus. Mais je vous dis que votre argent est prêt.

Bacchis. Et moi je ce dis que je demeure donc.

Syrus. On vous le donnera tout à l'heure.

Bacchis. Comme il vous plaira; est-ce que je vous presse?

Syrus.

Syrus. Mais savez-vous ce qu'il faut que vous fassiez, s'il vous plaît?

Bacchis. Quoi?

Syrus. Il faut que vous passiez chez Menedeme avec tout votre train.

Bacchis. Que fais-tu là scélerat?

Syrus. Qui moi, je fais de l'argent pour vous donner.

Bacchis. Trouves-tu que je sois une femme qu'on doive jouer?

Syrus. Ce que je vous dis-là n'est pas raillerie.

Bacchis. (2) Est-ce que j'ai là quelque chose à démêler avec toi?

Syrus.

(2) *Est-ce que j'ai là quelque chose à démêler avec toi?*) Sy. *Point du tout, mais pour avoir ce qui vous apartient.* Ce passage étoit sans doute difficile, puisqu'on s'y est trompé. *Syrus* ayant proposé à *Bacchis* d'aller chez *Menedeme*, elle lui répond: Que veux tu que j'aille faire là? est-ce que j'y ai quelque chose à démêler avec toi? est-ce pour l'amour de toi que j'y dois aller? Non, dit le Valet, mais pour l'amour de vous-même.

Syrus. Point du tout, mais je veux vous rendre ce qui vous appartient.

Bacchis. Soit, allons chez Menedeme.

Syrus. Suivez-moi par ici. Hola, Dromon.

Dromon. Qui me demande?

Syrus. C'eſt Syrus.

Dromon. Qu'y a-t-il?

Syrus. Mene bien vite toutes les Eſclaves de Bacchis chez vous.

Dromon. Pourquoi cela?

Syrus. Ne t'en informe pas; qu'elles emportent de chez nous tout ce qu'elles y ont aporté. Quand notre bon homme les verra ſortir, il ſe croira délivré d'une grande dépenſe. Ma foi il ne ſait pas combien il payera cher ce petit gain. Au moins, Dromon, ſi tu es ſage, ignore tout ce que tu ſais.

Dromon. Tu diras que je n'ai point de langue.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE IV.

CHREMES, SYRUS.

Chremès.

EN vérité le pauvre Menedeme fait pitié, je le plains que cet orage soit allé fondre chez lui. Nourrir cette femme avec toute sa bande! je sai bien qu'il ne s'apercevra de rien ces premiers jours, tant il avoit d'envie de revoir son fils; mais lorsqu'il verra que tous les jours de la vie il faudra faire la même dépense; & que cela n'aura point de fin, il souhaitera encore que son fils s'en aille. Mais voilà Syrus fort à propos.

Syrus. Que ne vais-je l'aborder?

Chremès. Syrus.

Syrus. (1) Hé! qu'y a-t-il? il y a long

(1) *Hé! qu'y a-t-il? &c.* Il m'a paru qu'on

a long-tems que je souhaitois de vous trouver.

Chremès. Tu me parois avoir déja conclu je ne sai quoi avec notre vieillard.

Syrus. Voulez-vous parler de ce que nous disions tantôt ho, aussi-tot dit, aussi-tot fait.

Chremès. En bonne foi?

Syrus. Oui en vérité.

Chremès. Je ne saurois m'empêcher de t'embrasser; aproche, Syrus, je te ferai assûrement du bien pour cette action, & de tout mon cœur.

Syrus.

qu'on a fort mal distribué ici les personnages; car on a lu;

.... Sy. *hem!*

Ch. *Qui est!* Sy. *te mihi ipsum jamdudum exoptabam dari.*

Sy. *Hé!* Chr. *Qu'y a-t il?* Sy *Ah, Monsieur, il y a long-tems que je souhaitois de vous trouver.* C'est assûrément Syrus qui doit dire tout cela, *ce qu'y a t-il?* est froid dans la bouche de *Chremès*, il me semble que c'est une chose que l'on doit sentir.)

Syrus. Mais ſi vous ſavlez, Monſieur, que j'ai imaginé un joli tour.

Chremès. (2) Mais n'eſt-ce point une vanité que tu te donnes mal à propos d'avoir bien rencontré?

Syrus. Non par ma foi, ce que je vous dis eſt vrai au pie de la lettre.

Chremès. Dis-moi ce que c'eſt.

Syrus. Clinia a dit à ſon pere que Bacchis eſt la Maitreſſe de votre fils, qu'il l'a emmenée avec lui afinque vous ne vous en aperçuſſiez point.

Chremès. Fort bien.

Syrus.

(2) *Mais n'eſt-ce point une vanité que tu te donnes?*) On s'eſt trompé à ce paſſage: *gloriare evenisse ex ſententia*, ne ſignifie pas, *tu te glorifies, tu fais le vain de ce que tu as reüſſi*; car ſi cela étoit, *Syrus* ne pouroit pas répondre comme il fait, *verum dico, je dis la vérité*: mais il ſignifie, *tu te vantes faufſement d'avoir reüſſi, tu dis cela par vanité*. C'eſt la force du mot *gloriari*, qu'on a voulu changer en *bariolari*, parce que l'on ne l'a pas entendu.

(3)

Syrus. Dites-vous vrai, le trouvez-vous bien?

Chremès. On ne peut pas mieux, te dis-je.

Syrus. Oh si vous saviez. Mais écoutez, je vous prie, la suite. Clinia doit dire à son pere qu'il a vu votre fille, & qu'il la trouve bien faite; qu'il voudroit bien qu'on la lui donnât en mariage.

Chremès. Est-ce celle, qui vient d'être trouvée?

Syrus. Elle-même. Il prie Menedeme de vous la demander.

Chremès. Pourquoi cela? car enfin, je n'y comprens rien.

Syrus. Ouais, Monsieur, vous êtes aujourd'hui bien pesant.

Chremès. Cela peut être.

Syrus. Son pere lui donnera de l'argent pour ses nôces, afin qu'il... vous comprenez bien.

Chremès. Afin qu'il achete les bijoux & les habits.

Syrus. Cela même.

Chre-

Chremès. Mais pour moi je ne lui donne ni ne lui promets ma fille.

Syrus. Non; pourquoi cela?

Chrem. Pourquoi cela? peux-tu me le demander? je donnerois ma fille à un homme...

Syrus. Comme il vous plaira. Je ne disois pas que vous la lui donnassiez tout de bon, je voulois seulement que vous fissiez semblant.

Chremès. Je ne sai point faire semblant. Vois-tu, démêle ces affaires comme il te plaira, pourvuque je n'y sois point mêlé. Moi, que je promette ma fille à un homme à qui je ne veux pas la donner!

Syrus. Je le croyois.

Chremès. Tu te trompois.

Syrus. Il me semble que cela se pouvoit, & je n'ai donné là-dedans que parce que vous m'aviez tantot recommandé si fort cette affaire.

Chremès. Je le croi.

Syrus. Au reste, Monsieur, je fai tout pour le mieux.

Chremès. Oh, je souhaite fort encore que tu acheves; mais il faut trouver quelqu' autre moyen.

Syrus. Soit; cherchons en un autre. Mais pour cet argent que je vous ai dit que votre fille doit à Bacchis, il faut présentement le lui rendre; & pour ne la pas payer, je croi que vous n'êtes pas homme à dire comme la plupart des gens; Qu'ai-je affaire de cela? est-ce à moi qu'elle a donné cet argent? est-ce pour moi qu'il a été donné? (3) cette vieille femme pouvoit-elle donner ma fille en gage sans mon consentement? car ce que l'on dit d'ordinaire est très-

véri-

(3) *Cette vieille femme pouvoit-elle mettre ma fille en gage?* Il parle de la vieille femme à qui *Sostrata* avoit donné sa fille à exposer. Cette fille étant née libre, ne pouvoit être ni vendue ni engagée sans le consentement du pere. (4)

véritable; (4) le droit pris à la rigueur, eſt preſque toujours une grande chicane.

Chremès. Je n'ai garde.

Syrus. Cela pourroit être permis à d'autres, mais à vous, Monſieur, cela ne vous ſeroit jamais pardonné; tout le monde ſait que vous êtes fort riche, & que vous avez de très-beau bien très-légitimement acquis.

Chremès. Je te dis que je veux tout à l'heure le lui porter.

Syrus

(4) *Le droit pris à la rigueur, eſt très-ſouvent une grande chicane.*, Cette maxime eſt ſi ſûre, que je ne fais pas difficulté de dire qu'il eſt impoſſible qu'un homme ſoit homme de bien, s'il ne relâche jamais de cette rigueur du droit, & s'il n'explique ſouvent contre lui la loi qui ſera pour lui. *Malitia* ſignifie proprement chicane, que les Juriſconſultes apellent ſouvent *calumniam*, calomnie. *Menandre* avoit dit:

.... ὁ δὲ ὅρων τὸν νόμον
Λίαν συκοφάντης φαίνεται.

Celui qui regarde à la loi de trop près, eſt un Sycophante, un chicaneur fieffé.

Syrus. Point du tout, s'il vous plaît, envoyez-le plutôt par votre fils.

Chremès. Pourquoi cela?

Syrus. Parceque l'on a fait croire à Menedeme que c'eſt lui qui eſt amoureux de Bacchis.

Chremès. Qu'eſt-ce que cela fait?

Syrus. C'eſt que cela paroitra plus vraiſemblable lorsqu'on verra qu'il le lui donnera lui-même, & par ce moyen je ferai avec plus de facilité ce que je veux. Ha, voilà juſtement Clitiphon; allez, & apportez cet argent.

Chremès. Je vais l'aporter.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE V.

CLITIPHON, SYRUS.

Clitiphon.

IL n'y a point de chose si aisée qui ne devienne difficile lorsqu'on la fait à regret & à contre-cœur. Par exemple, cette promenade que je viens de faire, quoiqu'elle ne fût pas fort pénible, m'a mis dans un fort grand abatement, & à l'heure qu'il est je ne crains rien tant que d'être encore envoyé quelque part, & qu'on ne m'empêche de voir Bacchis. Que les Dieux & les Déesses te punissent, Syrus, pour ta belle invention, & pour ton maudit conseil; tu ne manques jamais de me jouer de ces tours-là pour me faire enrager.

Syrus. Vous en irez-vous où vous meritez d'aller ? vous qui m'avez pensé perdre entierement par vos imprudences. *Cli-*

Clitiphon. Je voudrois l'avoir fait ; par ma foi, tu le mérites bien.

Syrus. Je le mérite? & comment ? en vérité je ſuis ravi de vous avoir entendu parler ainſi avant que de vous avoir mis entre les mains l'argent que j'allois vous donner.

Clitiphon. Que veux-tu auſſi que je te diſe? tu t'en es allé, tu m'as amené ma Maitreſſe, & il ne m'a pas été permis d'en aprocher.

Syrus. Je ne ſuis plus en colere. Mais ſavez-vous où eſt préſentement votre Bacchis?

Clitiphon. Chez nous.

Syrus. Non.

Clitiphon. Où donc?

Syrus. Chez Clinia.

Clitiphon. Je ſuis mort!

Syrus. Prenez courage, vous lui porterez tout à l'heure l'argent que vous lui avez promis.

Clitiphon. Tu te moques ; d'où l'auras-tu?

Syrus. De votre pere.

Clitiphon. Tu ris peut-être.

Syrus. La chose va vous faire voir si je dis vrai.

Clitiphon. En vérité je suis bien heureux ! je t'aime de tout mon cœur, mon pauvre Syrus.

Syrus. Mais voila votre pere qui sort. Prenez bien garde de ne paroitre pas surpris ; suivez à propos ce que je dirai, faites ce qu'il vous ordonnera, & parlez fort peu.

ACTE QUATRIEME.

SCENE VI.

CHREMES, SYRUS, CLITIPHON.

Chremès.

Où est Clitiphon ?

Syrus bas. Dites, Me voici.

Clitiphon. Me voici, mon pere.

Chremès. Lui as-tu dit de quoi il s'agit ?

Syrus. Je lui en ai dit la plus grande partie.

Chre-

Chremès. Prenez cet argent, & le portez-là.

Syrus. Allez, pourquoi donc vous tenez-vous là? le stupide! voulez-vous le prendre?

Clitiphon. Ha, donnez.

Syrus. Suivez-moi vîtes, & vous, Monsieur, attendez-nous ici un moment, car nous ne ferons qu'entrer & sortir; nous n'avons rien à faire là qui nous arrête plus long-tems.

Chremès. Voila déja trente pistoles que ma fille a de moi, je compte que je les donne pour sa nourriture, il en faudra trente autres pour les habits, & après cela il faudra encore mille écus pour la doter. (1) Que la coutume autorise d'injustices! il faut présen-

(1) *Que la coutume autorise d'injustices.*) J'ai vu des éditions où il y a, *Quam multa justa mi la ac prava fiunt mo. ...bus!*

ce qui ne fait point de sens raisonnable, mais

préſentement que je quitte toutes mes affaires pour trouver quelqu'un à qui donner le bien que j'ai amaſſé avec beaucoup de peine.

ACTE

mais il ſert à me faire conjecturer que *Terence* avoit écrit,

Quam multa injuſta ac prava juſta fiunt moribus!

Mot à mot, *Combien de choſes injuſtes & mauvaiſes deviennent juſtes par la coûtume!* Je ſuis charmée de ce ſentiment, & encore plus de l'aplication que ce bon homme en fait: car effectivement il n'y a rien qui puiſſe paroitre plus ridicule, que de voir qu'en donnant ſa fille à un homme, il faille encore lui donner ſon bien. Et une marque bien certaine que ce n'eſt que la coutume qui autoriſe une façon de faire ſi mal entendue, c'eſt que les prémiers hommes en uſoient autrement, on donnoit de l'argent, ou l'on faiſoit d'autres préſéns aux peres quand on vouloit avoir leurs filles,

ACTE QUATRIEME.

SCENE VII.

MENEDEME, CHREMES.

Menedeme.

(1) MOn fils, à préſent que je vois que vous rentrez dans votre devoir, je me trouve le plus hûreux de tous les hommes.

Chremès. Qu'il ſe trompe!

Menedeme. Ha, Chremès, c'eſt vous même que je cherchois; ſauvez mon fils & moi, & toute ma famille; vous le pouvez.

Chremès. Et je vous prie, que faut-il faire?

Menedeme. Vous avez aujourd'hui retrouvé une fille.

Chremès. Eh bien?

Menedeme, Clinia voudroit que vous la lui donnaſſiez.

Chre-

(1) *Mon fils à préſent que je vois, &c.)* *Menedeme* en ſortant de ſa maiſon achevo de parler à ſon fils qui y eſt reſté.

(2)

Chremès. Mon Dieu, quel homme êtes-vous?

Menedeme. Pourquoi?

Chremès. Avez-vous déja oublié ce que nous avons dit enſemble de la tromperie qu'on vous doit faire afin d'avoir de l'argent?

Menedeme. J'entens.

Chremès. C'eſt à quoi l'on travaille à l'heure qu'il eſt.

Menedeme. (2) Que me dites-vous là, Chremès?

Chre-

(2) *Que me dites-vous là, Chremès?*) *Heinſius* & quelques autres ont lu ces deux Vers comme ils ſont imprimés dans cette édition, (la premiere Edition faite à Paris en 1688.) où c'eſt *Menedeme* ſeul qui parle; & ainſi il auroit falu traduire, *Ah, que me dites-vous là, Chremès! au contraire, cette créature qui eſt chez moi, c'eſt la Maitreſſe de Clitiphon, ils le diſent tous.* Mais je trouve plus de ſel à diſtinguer ainſi les perſonnages:

MENEDEMUS.

—— Quid dixti, Chremes?

Chremès. Mais bien plus, cette Bacchis que vous avez chez vous, c'eſt la Maitreſſe de Clitiphon, n'eſt-ce pas?

Menedeme. Ils le diſent.

Chremès. Et vous le croyez?

Menedeme. Je croi tout.

Chremès. Et ils vous diſent que votre fils veut ſe marier, afin que lorſque je lui aurai accordé ma fille, vous lui donniez dequoi acheter des bijoux, des habits, & tout ce qu'il faut.

Menedeme. Voila l'affaire aſſûrément;

CHREMES.

Imo hæc quidem quæ apud te eſt, Clitiphonis eſt Amica?

MENEDEMUS.

Ita aiunt.

Et c'eſt ce que j'ai ſuivi dans ma Traduction; mais je ne m'étois pas aperçue que dans le texte que j'ai donné aux Imprimeurs, on avoit ſuivi en cet endroit l'édition de *Heinſius*, & cela eſt cauſe de la difference qui eſt entre ma traduction, & le Latin qui eſt à côté. [Cette faute ne ſe trouve point dans la nouvelle edition.)

(3)

rément; & cèt argent ſe donnera à ſa Maitreſſe.

Chremès. Sans doute; quoi donc?

Menedeme. Ah, je me ſuis réjoui ſans ſujet, que je ſuis malhûreux! avec tout cela il n'y a rien que je n'aime mieux ſouffrir que de le perdre. Quelle réponſe lui dirai-je que vous m'avez faite, de peur qu'il ne s'aperçoive que je connois ſa ruſe, & qu'il n'en ait du chagrin?

Chremès. Qu'il n'en ait du chagrin? en verité, Menedeme, vous êtes trop indulgent.

Menedeme. Laiſſez-moi faire, la pierre en eſt jettée; je vous prie ſeulement de m'aider toujours comme vous m'avez promis.

Chremès. Dites que vous m'êtes venu trouver, que vous m'avez propoſé ſon mariage.

Menedeme. Que dirai-je encore?

Chremès. Que je ſuis prêt à faire tout ce que vous voudrez; que le gendre me plait; enfin vous pouvez encore lui dire, ſi vous voulez, que je lui ai accordé ma fille....

Menedeme. Ha, voila ce que je voulois.

Chremès. Afinqu'il ait plutot occaſion de vous demander de l'argent, & que vous puiſſiez auſſi plutot lui donner ce que vous avez tant d'envie de perdre.

Menedeme. C'eſt ce que je ſouhaite.

Chremès. En vérité, de l'air dont je vois que vont les choſes, je ſuis ſûr que vous en ſerez bien-tot ſou. Mais puiſque cela eſt ainſi, ſi vous êtes ſage, (3) vous donnerez avec précaution, & peu à peu.

Mene-

(3) *Vous donnerez avec précaution & peu à peu.*) Ce *cautim* eſt remarquable. *Accius* s'en étoit ſervi dans ſon Philoctete, *contrà eſt eundum cautim.* Mon pere a remarqué que

Menedeme. Je le ferai.

Chremès. Allez vous-en, & voyez ce qu'il vous demandera ; je ferai au logis, ſi vous avez beſoin de moi.

Menedeme. Je vous en prie, car je ne veux rien faire ſans vous le communiquer.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

MENEDEME, CHREMES.

Menedeme.

JE ſai fort bien que je ne ſuis pas le plus fin du monde, ni le plus clairvoyant. (1) Mais ce beau donneur de conſeils que j'ai

que ces adverbes en*im* ſe formoient des ſupins des verbes. Comme *minutim*, *certatim*, *reſtrictim*, *feſtinatim*, & quelquefois des adjectifs comme *paulatim*, *proprietim* ou *propritim*, & *minutatim* ou *minutim*.

(1) *Mais ce beau donneur de conſeils que j'ai là.*) Ces trois mots, *adjutor*, *monitor*, & *præmonſtrator*, ſont des mots de Theatre, & ſignifient tous celui qui redreſſe les

j'ai là, ce bon Chremès l'eſt encore moins que moi. J'avoue que toutes les épithetes que l'on donne d'ordinaire aux ſots, me conviennent, je ſuis une groſſe buche, une groſſe pierre, un âne bête, une maſſe de plomb : mais pour lui, ſa ſotiſe eſt au deſſus de toutes ces expreſſions.

Chremès. Ho, enfin, ma femme, ceſſez de rompre la tête aux Dieux à force de leur rendre graces de ce que vous avez retrouvé votre fille, à moins que vous ne jugiez d'eux par vous même, & que vous ne croyiez qu'ils ne puiſſent rien entendre ſi on ne le leur dit cent fois. Mais cependant

Acteurs, qui ſe tient derriere la tapiſſerie, pour leur ſifler les endroits où la memoire leur manque. Mais comme notre Langue n'a pas des mots qui puiſſent exprimer cela, j'ai traduit ſimplement & naturellement, cela ne peut pas avoir la même grace en François qu'en Latin, car la beauté de ce paſſage conſiſte particulierement dans la figure. (2)

dant d'où vient que mon fils demeure si long-tems avec Syrus?

Menedeme. Qui dites-vous qui demeure long-tems, Chremes?

Chremès. Ha, Menedeme! vous voila? eh bien, dites-moi, je vous prie, avez-vous dit à votre fils ce que je vous avois dit?

Menedeme. Oui, d'un bout à l'autre.

Chremès. Que dit-il?

Menedeme. Il a paru d'abord avoir presque autant de joie que s'il souhaitoit véritablement de se marier.

Chremès. Ha, ha, ha.

Menedeme. De quoi riez-vous?

Chremès. Les subtilités de Syrus me viennent dans l'esprit.

Menedeme. Oui?

Chremès. Il dresse les gens à merveille, il n'y a pas jusqu'à leur visage à qui il ne fasse prendre telle forme qu'il lui plait, le pendard!

Menedeme. Vous dites cela,

sans doute, parce que mon fils a fort bien contrefait l'homme joyeux?

Chremès. C'est cela même.

Menedeme. La même chose m'est venue dans l'esprit.

Chremès. Le vieux routier!

Menedeme. Plus vous le connoitrez, plus vous lui donnerez ce nom.

Chremès. Dites-vous vrai?

Menedeme. Oça, écoutez.

Chremès. Arrêtez; avant toutes choses, que je sache, je vous prie, ce que vous avez perdu; car je ne doute pas que si-tot que vous avez eu dit à votre fils que je lui accorde ma fille, Dromon ne vous ait lâché quelque mot, qu'il faut des habits, des bijoux & des Esclaves pour l'accordée; afin que sur cela vous donnassiez de l'argent.

Menedeme. Point du tout.

Chremès. Comment? Point du tout.

Mene-

Menedeme. Non, vous dis-je.

Chremès. Ni votre fils?

Menedeme. Pas le moindre mot, Chremès; la seule chose qu'il m'a demandée avec plus d'empressement que jamais, c'est que son mariage s'acheve aujourd'hui.

Chremès. Vous me dites là des choses qui me surprennent! eh notre Syrus? n'a-t-il rien dit non plus?

Menedeme. Rien.

Chremès. Pourquoi cela?

Menedeme. Je ne sai en vérité Mais je vous admire vous qui savez si bien les affaires des autres. Votre Syrus a si bien dressé votre fils, qu'il ne paroit en aucune maniere que Bacchis soit la Maitresse de Clinia.

Chremès. Que dites-vous?

Menedeme. Je ne parle point des baisers ni des embrassades, je compte cela pour rien.

Chremès. Que peut-on faire

de plus, je vous prie, en faisant semblant?

Menedeme. Ah!

Chremès. Qu'est-ce que c'est!

Menedeme. Ecoutez seulement. Sur le derriere de ma maison j'ai un certain cabinet éloigné des appartemens; on l'a fait meubler.

Chremès. Eh bien, après cela!

Menedeme. Après cela Clitiphon y est entré.

Chremès. Tout seul?

Menedeme. Tout seul.

Chremès. J'ai grand' peur.

Menedeme. Bacchis l'a suivi dans le moment.

Chrem. Toute seule?

Menedeme. Toute seule.

Chremès. Je suis mort!

Menedeme. Ils n'y ont pas plutot été qu'ils ont fermé la porte.

Chremès. Ha! Et Clinia voyoit tout ce beau manege?

Menedeme. Pourquoi non? il le voyoit avec moi.

Chre-

Chremès. Ah, Menedeme! Bacchis eſt la Maitreſſe de mon fils! je ſuis mort!

Menedeme. Pourquoi cela!

Chremès. A peine ai-je du bien pour dix jours.

Menedeme. Quoi? vous avez peur, parcequ'il ſert ſon ami.

Chremès. Non, mais parce qu'il ſert ſon amie.

Menedeme. Ho, c'eſt à ſavoir ſi cela eſt.

Chremès. En doutez-vous? y a-t-il un homme aſſez patient pour ſouffrir qu'on s'enferme ainſi avec ſa Maitreſſe?

Menedeme. Ha, ha, ha, pourquoi non? c'eſt afin qu'on m'en donne plus facilement à garder.

Chremès. Vous vous moquez? Que je ſuis en colere contre moi-même! Combien ont-ils fait de choſes qui devoient me faire tout ſoupçonner, ſi je n'avois pas été cruche. Que n'ai-je pas vu? que je ſuis malhûreux?

Mais ſi je vis, ils ne le porteront pas bien loin, car tout à l'heure...

Menedeme. (2) Ne voulez-vous pas vous moderer? n'aurez-vous aucun égard à vous-même? ne vous ſuis je pas un aſſez bel exemple?

Chremès. Menedeme, je ſuis tranſporté de colère.

Menedeme. Un homme comme vous, doit-il parler de la ſorte? n'eſt-ce pas une honte que vous donniez conſeil aux autres, que vous ſoyez ſi ſage pour les Etrangers, & que cette ſageſſe ne vous ſoit d'aucun ſecours pour vous-même?

Chremès. Que puis-je faire?

Menedeme. Ce que vous me diſiez

(2) *Ne voulez vous pas vous moderer? n'aurez vous aucun égard à vous-même?*) Une des grandes beautés de cette Scene conſiſte en ce que *Menedeme* dit à *Chremès* les mêmes choſes que *Chremès* lui a dites au commencement de la Piece.

(3)

diſiez tantot que j'avois tort de n'avoir pas fait; agiſſez de maniere qu'il ſente toujours que vous êtes ſon pere, qu'il oſe vous faire confidence de tous ſes ſecrets, & s'adreſſer à vous pour vous demander toutes les choſes dont il a beſoin, afin qu'il ne cherche pas d'autre ſecours, & qu'il ne vous quite jamais.

Chremès. Qu'il s'en aille en quelque lieu du monde que ce ſoit, plutot que de reduire ici ſon pere à l'aumône par ſes débauches; car, Menedeme, ſi je continue à fournir à ſes dépenſes, je n'ai aſſûrément qu'à me préparer à prendre le même rateau que vous aviez hier au ſoir.

Menedeme. Combien cette affaire va-t-elle vous donner de chagrin ſi vous n'y prenez garde! vous vous ferez tenir à quatre, vous ne laiſſerez pas de pardonner après cela, & votre fils ne vous en ſaura point de gré. *Chre-*

Chremès. Ah! vous ne ſavez pas encore quelle eſt ma douleur!

Menedeme. Faites, contentez-vous donc. Mais que me répondez-vous ſur le mariage que je vous propoſe de votre fille avec mon fils? à moins que vous n'ayez quelqu'autre parti qui vous plaiſe davantage.

Chremès. Nullement, & le Gendre & l'alliance, tout me plait.

Menedeme. Quelle dot dirai je à mon fils que vous voulez donner? quoi? vous ne dites rien.

Chremès. Quelle dot?

Menedeme. Oui.

Chremès. Ah!

Menedeme. Chremès, ne craignez point de dire ce que vous voulez donner, pour peu qu'il y ait. Ce n'eſt pas la dot qui nous tient.

Chremès. Je trouve que pour le

le bien que j'ai, je fais assez de lui donner mille écus. Mais pour mon repos & pour me conserver ce bien, & pour le salut de mon fils, il faut, je vous prie, que vous disiez que je donne tout à ma fille.

Mened. Qu'allez-vous faire?

Chremès. Faites semblant d'en être étonné, & demandez lui à lui-même d'où vient que j'en use ainsi.

Menedeme. Et en bonne foi, j'aurai raison de le lui demander, car je ne vois pas pourquoi.

Chremès. Pourquoi? pour sauver cet esprit entierement noyé dans le luxe & dans la débauche; je le reduirai en tel état, qu'il ne saura de quel côté se tourner.

Menedeme. Que faites-vous?

Chremès. (3) Laissez, souffrez qu'en

(3) *Laissez, souffrez qu'en cette occasion je me satisfasse, laissez moi faire.*) Dans ce Vers on a mal placé le personnage de *Menedeme*; au lieu de *sine*, il faut lire *fine*, & l'ajou-

qu'en cette occaſion je me ſatisfaſſe. Laiſſez-moi faire.

Menedeme. Le voulez-vous ainſi.

Chremès. Oui.

Menedeme. Soit.

Chremès. A préſent vous n'avez qu'à dire à votre fils qu'il ſe prépare à faire aller ſa femme chez lui. Pour le mien, je le traiterai comme il faut, en paroles pourtant, (4) comme il eſt juſte qu'on traite ſes enfans. Mais Syrus...

Menedeme. Que lui ferez-vous?

Chremès.

J'ajouter à ce que dit *Chremès ; mitte: sine in hac re gerere mihi morem : sine.* Men. *Itane vis?* car il eſt ridicule que *Menedeme* luſi diſe, *ſinu, je vous laiſſe* avant que de lui avoir demande, le *voulez vous ainſi? Itane vis?*

(4) *Comme il eſt juſte qu'on traite ſes enfans.*) *Chremès* ne veut pas que les peres battent leurs enfans, & il a raiſon, car c'eſt les traiter en eſclaves. Les coups ne corrigent pas ceux que les remontrances ne touchent point, & ils rabaiſſent le courage On peut voir ce que dit ſur cela *Micion* dans la prémiere Scene des *Adelphes.*

(1)

Chremès. Ce que je lui ferai? Si je vis? je l'ajusterai si bien, je l'étrillerai de maniere, qu'il ne sera jour de sa vie qu'il ne se souvienne de moi. Un pendard qui croit que je dois lui servir de jouet; je veux mourir, il n'auroit osé traiter une femme veuve si indignement qu'il m'a traité.

ACTE CINQUIEME.

SCENE II.

CLITIPHON, MENEDEME, CHREMES, SYRUS.

Clitiphon.

(1) EST-il donc vrai, Menedeme, qu'en si peu de tems mon

(1) *Est-il donc vrai, Menedeme, que mon pere.*) *Chremès* ne fait que d'achever de parler à *Menedeme*, *Menedeme* ne vient que de le quitter, & dans le moment on voit Clitiphon déja tout instruit de ce que son pere avoit resolu de faire à son desavantage. Il semble donc que *Terence* a manqué ici de conduite, car ce qui se passe entre la

mon pere ait entierement depouillé tous les ſentimens de la nature à mon égard ? qu'ai-je donc fait ? quel crime ai-je commis ? tous les jeunes gens ne font-ils pas de même ?

Menedeme. Je ſai que vous devriez être plus touché que moi de cette dureté, parceque c'eſt à vous

la fin de la Scene précedente, & le commencement de celle-ci, ſuffiroit pour remplir l'intervalle d'un Acte. Mais il n'eſt pas difficile de défendre *Terence* & de le juſtifier. *Menedeme* quitte *Chremès* pour aller parler à *Clitiphon*, il ne fait qu'entrer un moment dans la maiſon, il lui dit en deux mots de quoi il s'agiſſoit, & il reſſort en même tems avec lui ; cependant *Chremès* attend ſur le Théatre l'effet du compliment que *Menedeme* va faire de ſa part à *Clitiphon*. Ainſi le Théatre ne demeure pas vuide, & l'action n'eſt nullement interrompue, puiſque les ſpectateurs attendent auſſi que *Menedeme* ſoit de retour. Le lieu de la Scene, qui étoit devant les maiſons de *Chremès* & de *Menedeme*, donnoit lieu à *Menandre* & à *Terence* de faire cette liaiſon de ſcenes, où il n'y a rien que de fort ordinaire & de fort naturel.

vous qu'on l'a fait, cependant je vous assûre que je ne la ressens pas moins que vous, je ne sai pourquoi, & je ne connois point d'autre raison du déplaisir que j'en ai, que l'amitié que j'ai pour vous.

Clitiphon. Vous disiez que mon pere étoit ici.

Menedeme. Le voila.

Chrémès. Pourquoi vous plaignez-vous de moi, Clitiphon? dans tout ce que j'ai fait je n'ai eu en vue que votre bien, & que de pourvoir à vos déreglemens. Lorsque j'ai reconnu que vous étiez négligent, que les plaisirs présens tenoient dans votre esprit la premiere place, & que vous ne faisiez nulle reflexion sur l'avenir, j'ai cherché les moyens de vous empêcher de tomber dans l'indigence, & de dissiper mon bien. Voyant que vous ne me permettiez pas vous-même de vous faire mon héritier, com-

comme cela ſe devoit naturellement, j'ai eu recours à vos plus proches, je leur ai tout donné, ce ſera chez eux que vous trouverez une reſſource contre votre mauvaiſe conduite. Vous ſerez toujours nourri, logé, & vétu.

Clitiphon. Que je ſuis malhûreux!

Chremès. Cela eſt bien mieux ainſi que de donner tout à Bacchis, & ce ſeroit lui donner tout que de vous faire mon héritier.

Syrus. Me voila perdu! miſerable, quels deſordres ai-je fait ici ſans y penſer?

Clitiph. Je voudrois être mort!

Chremès. Aprenez auparavant ce que c'eſt que de vivre; quand vous le ſaurez, ſi la vie vous déplait, vous deſirerez de mourir.

Syrus. Monſieur, me ſeroit-il permis de vous dire....?

Chremès. Parle.

Syrus. Mais en toute ſûreté.

Chremès.

Chremès. Parle.

Syrus. Quelle injuſtice eſt-ce là, & quelle folie de vouloir qu'il porte la peine de ce que j'ai fait?

Chremès. C'eſt une affaire conclue. Ne te viens point mêler en tout ceci; perſonne ne t'accuſe, & tu n'as que faire de chercher ni autel, ni interceſſeur pour toi.

Syrus. Que faites-vous?

Chremès. Je ne ſuis en colere, ni contre toi, ni contre lui; de votre côté, vous ne devez pas non plus être fâchés contre moi de ce que j'ai fait.

ACTE CINQUIEME.

SCENE III.

SYRUS, CLITIPHON.

Syrus.

IL s'en eſt allé. Ah! Je voudrois bien lui avoir demandé....

Clitiphon. Et quoi, Syrus?

Syrus. Où il veut préſente-

ment

ment que j'aille chercher à manger, puisqu'il nous a chaſſés. Car pour vous, je comprens que vous en trouverez chez votre ſœur.

Clitiphon. Faut-il que je ſois réduit à cette extrémité, que je me voie en danger de n'avoir pas du pain?

Syrus. Pourvuque nous puiſſions vivre, il nous reſte encore une belle eſpérance,..

Clitiphon. Quelle?

Syrus. Que nous aurons toujours bon apetit.

Clitiphon. Tu railles dans une affaire de cette importance, & tu ne m'aides d'aucun conſeil?

Syrus. Vous vous trompez, je ne ſonge à autre choſe qu'à vous tirer de peine, & pendant tout le tems que votre pere a parlé, je n'ai eu que cela dans l'eſprit. Mais autant que je le puis comprendre...

Clitiphon. Quoi?

Syrus.

Syrus. Les choſes n'iront pas bien loin.

Clitiphon. Comment donc?

Syrus. Cela eſt comme je vous le dis (1) c'eſt que je croi que vous n'êtes pas leur fils.

Clitiphon. Comment cela? es-tu en ton bon ſens?

Syrus. Je vais vous dire ce qui m'eſt venu dans l'eſprit, vous en jugerez. Pendant qu'ils n'ont eu que vous, que vous faiſiez ſeul leurs plaiſirs, & qu'ils n'avoient perſonne qui leur touchât de plus

(1) *C'eſt que je croi vous n'êtes pas leur fils.*) La fineſſe de *Syrus* eſt merveilleuſe, il ne cherche qu'à faire la paix de *Clitiphon*, & qu'à fléchir & attendrir ſon pere. Il n'y avoit rien de plus propre à ce deſſein, que de faire en ſorte que *Clitiphon* feignit de croire qu'il n'étoit pas fils de *Chremès*: mais outre qu'il y a une grande difference entre les choſes que l'on fait tout de bon, & celles dont on ne fait que ſemblant, *Syrus* connoiſſoit trop ſon homme pour lui faire cette confidence, il le trompe tout le premier. Cela eſt très-bien conduit.

plus près, ils avoient de l'indulgence pour vous, ils vous donnoient de l'argent; (2) préſentement qu'ils ont retrouvé leur véritable fille, ils ont d'abord trouvé un prétexte pour vous chaſſer.

Clitiphon. Cela eſt vrai-ſemblable.

Syrus. Etes-vous aſſez bon pour croire que ce ſoit pour cette petite pecadille?

Clitiphon. Tu as raiſon.

Syrus. Conſiderez encore une autre choſe, (3) Quand les enfans

(2) *Préſentement qu'ils ont retrouvé une fille, qui eſt véritablement à eux.)* *Vera filia* par opoſition à *Clitiphon* qu'il prétend n'être pas le véritable fils.

(3) *Quand les enfans ont fait quelque ſotiſe, les meres ne manquent jamais de parler pour eux.)* Ceci eſt fort adroit. *Syrus* veut engager par là *Soſtrata* à prendre vivement le parti de ſon fils contre ſon mari, car le fils allant ſe plaindre à elle & lui dire le ſoupçon qu'il a de n'être pas leur fils, ne peut manquer d'émouvoir ſa compaſſion & ſa tendreſſe, d'ailleurs elle pourroit crain-

fans ont fait quelque ſottiſe, les meres ne manquent jamais de parler pour eux, elles prennent toujours leur parti contre les peres. Ici, nous ne voyons pas que cela ſe faſſe.

Clitiphon. Cela eſt vrai, que dois-je faire à préſent, Syrus?

Syrus. Demandez-leur à eux-mêmes l'éclairciſſement de ce ſoupçon. Dites-leur franchement votre penſée. Si ce que nous croyons n'eſt pas, vous les attendrirez tous deux & ils vous pardonneront ſur l'heure, & s'il eſt vrai que vous ne ſoyez pas leur fils, vous ſaurez à qui vous êtes.

Clitiphon. Le conſeil eſt bon; je le ſuivrai.

Syrus. Cela m'eſt venu dans l'es-

craindre que ſon mari ne ſe mit en tête que *Clitiphon* n'eſt pas ſon fils, ce qui pouvoit être pour elle d'une très-grande conſéquence.

l'eſprit bien à propos, (4) car, moins ce jeune homme aura d'eſpetance, plus il aura de facilité à faire ſa paix à ſon avantage avec ſon pere. Maintenant je ne ſai pas s'il ne faudra point qu'il ſe marie, j'aprehende qu'il ne m'en veuille pas grand bien. Que cela me fait-il, dans le fond? mais voici notre bon-homme, je m'enfuis. Vu les choſes qui ſe ſont paſſées, je ſuis fort ſurpris qu'il n'ait pas commandé qu'on m'enlevât ſur l'heure. Je vais chez Menedeme, c'eſt lui que j'ai choiſi pour mon interceſſeur; car quoiqu'ait dit notre vieux Maitre, je ne me fie pas trop à lui.

ACTE

(4) *Car moins ce jeune homme aura d'eſperance, plus il aura de facilité à faire ſa paix à ſon avantage.*) Il veut dire que ce jeune homme craignant tout de bon de n'être pas fils de *Chremès*, fera les choſes beaucoup plus naturellement, & parlera d'une maniere plus touchante que s'il étoit averti que ce n'eſt là qu'un jeu pour tâcher d'attendrir ſon pere. (1)

ACTE CINQUIEME.

SCENE IV.

SOSTRATA, CHREMES.

Sostrata.

EN vérité, mon mari, si vous n'y prenez garde, vous ferez cause qu'il arrivera quelque malheur à notre fils, & je suis fort surprise qu'une chose si déraisonnable ait pu vous venir dans l'esprit.

Chremès. Oh, continuerez-vous d'être femme? ai-je jamais voulu rien faire que vous n'ayez été toujours contraire à mes desseins? & si je vous demandois en quoi j'ai tort, ou par quelle raison j'en use de la sorte, vous ne pourriez le dire. Pourquoi donc, sotte que vous êtes, vous opposez-vous présentement avec tant d'opiniâtreté à ce que je veux?

Sostrata. Je ne pourrois le dire?

Chremès. Je me trompe, vous

le pourriez ; j'aime bien mieux le croire que de recommencer & de vous entendre rebatre cent fois la même choſe.

Soſtrata. Oh! vous êtes injuſte de demander que je me taiſe dans une choſe de cette importance.

Chremès. Je ne le demande pas, parlez; je n'en ferai pourtant pas moins.

Soſtrata. Vous n'en ferez pas moins?

Chremès. Non.

Soſtrata. Vous ne voyez pas les dangereuſes ſuites que cela peut cauſer; (1) Clitiphon croira qu'il n'eſt pas notre fils.

Chre-

(1) *Clitiphon croira qu'il n'eſt pas notre fils*) Il y a dans le texte, *Clitiphon ſoupçonne qu'il n'eſt pas notre fils.* Mais, comme mon pere l'a remarqué, c'eſt une faute très-conſiderable, & que *Terence* ne peut avoir faite, car il eſt merveilleux pour la conduite & pour l'œconomie de ſes Piéces; & c'eſt particulierement ce que les Anciens ont vanté & admiré en lui. Il n'y a qu'un moment que *Syrus* a donné à *Clitiphon*

Chremès. Qu'il n'eſt pas notre fils! Cela eſt-il poſſible?

Soſtrata. Oui aſſûrément, mon mari, cela ſera. *Chre-*

tiphon ce ſoupçon, qu'il n'eſt pas fils de *Chremès*: depuis que ce jeune homme l'a quitté, il n'a pas eu le tems d'aller trouver ſa mere, & de lui communiquer ce ſoupçon, pour lui en demander l'éclairciſſement; car à meſûre qu'il ſe retire, on voit paroître *Chremès* & *Soſtrata* qui continuent la diſpute qu'ils avoient eue enſemble à la maiſon. Cet endroit eſt fort important, & quoiqu'il n'y ait qu'une lettre à changer, on ne laiſſera pas de pouvoir juger par là avec quelle exactitude & avec quelle application il faut lire les ouvrages des Anciens. Il eſt certain que *Terence* avoit écrit *ſuſpicetur*, & non pas *ſuſpicatur*; ce *ſuſpicetur* change la choſe entierement, ce n'eſt plus qu'une conjecture, au lieu que c'étoit auparavant une affirmation. *Soſtrata* aprehende que les rigueurs que *Chremès* a pour *Clitiphon*, ne lui faſſent ſoupçonner enfin qu'il n'eſt pas leur fils; & cette aprehenſion eſt fort naturelle à une mere, ſur tout dans ce tems-là où l'on trouvoit tous les jours des enfans expoſés. Mais ſans aller chercher des preuves plus loin, ce qui ſuit dans ce même Vers, con-

Chremès. Eh bien, dites-lui qu'il a raiſon.

Soſtrata. Oh, je vous prie, pouvez-vous parler ainſi? que nos ennemis faſſent une action ſi déteſtable! je dirois à mon fils qu'il n'eſt pas à moi? à mon propre fils?

Chremès. Quoi? craignez-vous de ne pouvoir quand vous voudrez faire voir qu'il eſt à vous?

Soſtrata. (2) Eſt-ce parceque ma

fille confirme entierement cette correction: car *Soſtrata* dit, *certè ſic erit, mi vir*: *cela ſera aſſûrément, mon mari.* Si elle avoit dit *ſuſpicatur*, elle auroit continué par le préſent, *ſic eſt*; & puiſqu'elle a mis ici le futur, c'eſt une marque ſûre qu'elle n'a parlé que par conjecture.

(2) *Eſt-ce parce-que ma fille eſt retrouvée, que vous me dites cela:*) Ce paſſage m'a paru difficile, je ne ſuis pas contente de ce qu'on a dit pour l'expliquer. Je croi que *Soſtrata* veut dire que *Chremès* prétend qu'il lui ſera aiſé de faire voir que *Clitiphon* eſt ſon fils, puiſque ſa fille eſt retrouvée, parce-que le frere reſſemble à la ſœur. La ſuite fait voir que cela eſt fondé ſur cette

ma fille eſt retrouvée que vous me dites cela?

Chremès. Non, il y a une raiſon bien plus convaincante; c'eſt qu'il a toutes vos manieres; il vous reſſemble parfaitement, vous n'aurez nulle peine à faire voir qu'il eſt à vous; il n'a pas le moindre défaut que vous n'ayez tout comme lui. D'ailleurs il n'y a que vous au monde qui puiſſiez avoir un fils comme celui-là. Mais le voila qui ſort. (3) Qu'il a l'air grave! à le voir on connoit ce qu'il eſt.

ACTE

cette reſſemblance; car *Chremès* lui répond, *non, mais c'eſt parcequ'il vous reſſemble.* En effet, la premiere marque n'étoit pas fort ſûre, *Antiphile* avoit été expoſée, on ne venoit que de la retrouver, par conſéquent on pouvoit toujours douter que ce fût la véritable fille de *Soſtrata*; & ainſi cette raiſon, que *Clitiphon* reſſembloit à *Antiphile*, au lieu d'être un préjugé favorable pour lui, en devenoit un très-deſavantageux pour elle.

(3) *Qu'il a l'air grave! à le voir on connoit ce qu'il eſt.*) On a auſſi mal expliqué ce Vers

ACTE CINQUIÈME.

SCENE V.

CLITIPHON, SOSTRATA, CHREMES.

Clitiphon.

SI jamais vous avez eu quelque joie & quelque plaisir de m'entendre apeller votre fils, & de me donner vous-même ce nom; je vous prie, ma mere, de vous en souvenir, & d'avoir pitié d'un miserable. Ce que je souhaite, c'est que vous me fassiez connoitre ceux de qui je tiens le jour.

Sostra-

que s'il eût été fort difficile. *Terence* imite ici un Vers de *Plaute*, *Casina* Act. 3 Scen. 2.

Sed eccum incedit, ut quem aspicias tristem; frugi censeas.

Car *tristis* dans ce Vers de *Plaute*, est la même chose que *severus* dans celui de *Terence*. „Mais le voila qui sort, à voir son „air grave, on le prendroit pour un honnête homme.„ *Cum videns, censeas rem ita esse, nempe eum esse severum.* C'est ce que les Grecs disoient, τὸ χρῆμα ἰδὼν φαίης

Soſtrata. Ah! mon fils, je vous prie, ne vous mettez pas dans la tête que vous ſoyez à d'autres qu'à nous.

Clitiphon. Cela eſt aſſûrement?

Soſtrata. Que je ſuis malhûreuſe! avez-vous pu me faire cette demande? ainſi puiſſiez-vous ſurvivre à votre pere que voila & à moi, comme vous êtes fils de l'un & de l'autre; donnez-vous bien garde deſormais que j'entende jamais cela de votre bouche, ſi vous m'aimez.

Chremès. Et moi je vous dis, donnez-vous bien garde que je m'aperçoive jamais que vous ayez ces mêmes inclinations, ſi vous me craignez.

Clitiphon. Quelles inclinations?

Chremès. Je vais vous les dire, puiſque vous le voulez ſavoir, les inclinations d'un coquin, d'un fainéant, d'un fourbe, d'un débauché, d'un prodigue. Croy-

ez-moi, & ne doutez pas que vous ne ſoyez notre fils.

Soſtrata. (1) Ce ne ſont pourtant pas là les paroles d'un pere.

Chremès. (2) Non, Clitiphon, quand vous ſeriez ſorti de ma tête, comme on dit que Minerve eſt ſortie de celle de Jupiter, je ne ſouffrirois pas pour cela que

(1) *Ce ne ſont pourtant pas là les paroles d'un pere.*) On avoit fait dire cela à *Clitiphon*. J'ai remis le perſonnage de *Soſtrata*, car c'eſt elle qui doit dire, *ce ne ſont pourtant pas, &c.* Ces paroles ſont ridicules & fades dans la bouche de *Clitiphon*.

(2) *Non, Clitiphon, quand vous ſeriez ſorti de ma tête, comme on dit que Minerve eſt ſortie de celle de Jupiter*) Voici un ſtile plus relevé que le ſtile ordinaire de la Comédie: mais cela vient de la paſſion, qui en échauffant l'eſprit, lui fait trouver des expreſſions & des penſées plus nobles que celles que l'on a d'ordinaire quand on eſt de ſang froid; & c'eſt pourquoi *Horace* dit dans l'*Art. Poëtique*:

Interdum tamen & vocem Comœdia tollit
Iratusque Chremès tumido delitigat ore.

„La Comédie éleve pourtant quelquefois „la voix, & *Chremès* en colere parle d'une „maniere empoulée. „

(3)

que vous me deshonoraſſiez par vos infames débauches.

Soſtrata. (3) Que les Dieux faſſent...

Chremès. (4) Je ne ſai point ce

(3) *Que les Dieux faſſent.*) *Soſtrata*, comme une femme fort religieuſe, a toujours recours aux Dieux. Ici elle ſouhaite qu'ils changent en bien tout le deſordre qui eſt entre le pere & le fils, *Dii iſthæc in melius vertant* ou *prohibeant;* mais *Chremès* ne lui donne pas le tems d'achever.

(4) *Je ne ſai point ce qu'ils feront, les Dieux.*) On avoit expliqué ce paſſage d'une maniere que faiſoit grand tort à *Terence*; car on avoit cru qu'il faiſoit dire à *je ne me ſoucie point des Dieux. Lambin*, dans la belle Lettre qu'il écrivit à *Charles IX.* accuſe *Terence* d'impieté; mais il s'eſt fort trompé & a trompé tous ceux qui l'ont ſuivi. Quand même *Terence* auroit été impie, il n'auroit eu garde de mettre un mot ſi odieux dans une Piéce que les Magiſtrats faiſoient jouer. *Deos neſcio* ne ſignifie pas auſſi *je ne me ſoucie point des Dieux*, mais ſeulement, *je ne ſai pas ce que les Dieux feront;* & en voici un exemple bien ſenſible dans la Scene 4. de l'Acte 2. de cette même Piéce: *Antiphile* répond à ce que *Bacchis* lui diſoit des autres femmes:

ce qu'ils feront, les Dieux; mais pour moi je ferai tout ce qui me ſera poſſible pour l'empêcher. Vous cherchez ce que vous avez, un pere & une mere; & vous ne cherchez pas ce qui vous manque, le moyen de plaire à votre pere, & de conſerver par votre bonne conduite, ce qu'il a amaſſé par ſon travail. Ne rougiſſez-vous pas d'avoir eu l'inſolence de me tromper, & d'amener devant mes yeux & dans ma maiſon une.. (5) J'ai honte de dire un vilain mot en préſence de votre mere; & vous n'en avez

Neſcio alias, me quidem ſemper ſcio feciſſe ſedulò
Ut ex illius commodo meum compararem commodum.

Dans cet endroit *neſcio alias* ne ſignifie pas *je ne me ſoucie pas des autres*, *Antiphile* eſt trop modeſte pour parler ainſi; mais il ſignifie, *je ne ſai pas ce que font les autres, &c.*

(5) *J'ai honte de dire un vilain mot en préſence de votre mere.*) Les Grecs & les Romains

avez eu aucune de faire une action infame.

Clitiphon. Ah, que je me deplais à moi-même, que j'ai de confusion! je ne sai par où commencer pour l'apaiser.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VI.

MENEDEME, CHREMES, CLITIPHON, SOSTRATA.

Menedeme.

EN vérité Chremès traite ce jeune garçon avec trop de rigueur & d'inhumanité. Je sors aussi tout exprès pour faire sa paix. Je les vois fort à propos.

Chremès. Ha, Menedeme, d'où vient que vous ne faites pas aller ma fille chez vous? (1) & que

mains avoient un si grand respect pour leurs femmes, que pour rien du monde ils n'auroient voulu dire en leur présence un mot deshonnête; la Religion & la Politique les obligeoient également à cette bienséance.

(1) *Et que n'acceptez-vous ce que j'ai promis,*

pour

que n'arrêtons-nous donc ce que j'ai dit pour sa dot?

Sostrata. Mon mari, ne le faites pas, je vous en conjure.

Clitiphon. Je vous prie, mon pere, de me pardonner.

Menedeme. Pardonnez-lui, Chremès, laissez-vous fléchir à ses prieres.

Chremès. Moi, que le sachant, le voyant, je donne mon bien à Bacchis? je n'en ferai rien.

Menedeme. Mais nous ne le souffrirons pas.

Clitiphon. Mon pere, si vous voulez que je vive, pardonnez-moi.

Sostrata. Faites-le, mon cher Chremès. *Mene-*

pour sa dot?) Car afinque cela fût valable, il faloit l'acceptation du pere du mari. *Chremès* parle ici comme s'il vouloit donner tout son bien, c'est pourquoi *Sostrata* répond, *mi vir te obsecro, ne facias.* „Mon mari, ne le faites pas, „je vous en conjure.

Menedeme. Allons, ne vous obſtinez pas ſi fort.

Chremès. Enfin vous le voulez: je vois bien qu'il ne me ſera pas permis d'achever ce que j'avois commencé.

Menedeme. Vous faites une choſe digne de vous.

Chremès. Je le ferai, à condition qu'il fera auſſi ce que je trouverai à propos.

Clitiphon. Mon pere, je ferai tout ce qu'il vous plaira, commandez.

Chremès. Je veux que vous vous mariiez.

Clitiphon. Mon pere....

Chremès. Je n'écoute rien.

Menedeme. Je me charge de cela, moi, il le fera.

Chremès. (2) Je n'entens point encore qu'il me promette rien.

Clitiphon. Mon pere, je ne refuſe pas de me marier, mais....

Chremès. Je ne veux point de mais.

Clitiphon. Mon pere, ayez la bonté de m'écouter.

Chremès. Je ne veux point écouter.

Menedeme. Je me charge de cela, moi, il le fera.

Chremès. Je ne veux point entendre.

Clitiphon. Mon pere, je vous prie....

Chremès. Je ne veux point prier.

Menedeme. Je me charge de cela, moi, il le fera.

Chremès. Je ne veux point....

Clitiphon. Je ſuis mort!

Soſtrata. Eſt-ce que vous balancez, Clitiphon?

Chremès. (3) Sans tant barguigner, qu'aime-t-il mieux?

Menedeme. Il fera tout ce que vous voudrez.

Soſtrata. Cela vous paroit rude d'abord, parceque vous ne ſavez ce que c'eſt; mais ſi-tot que vous le ſaurez, vous n'y aurez aucune peine.

Clitiphon. Je vous obéïrai, mon pere.

Soſtrata. Mon fils, en vérité je te donnerai une jolie fille que tu aimeras; c'eſt la fille de notre voiſin Phanocratès.

Clitiphon. Quoi, cette rouſſe qui a les yeux de la couleur de ceux des chats, (4) le viſage plein

(3) *Sans tant barguigner, qu'aime-t-il mieux?)* C'eſt à dire, il n'a qu'à voir ce qu'il aime mieux, ou ſe marier, ou que je donne tout à ſa ſœur.

(4) *Le viſage plein de rouſſeurs.)* *Sparſum*

os

plein de rousseurs, le nez de Perroquet? je ne le puis, mon pere.

Chremès. Voyez un peu, (5) qu'il est délicat en beauté! auroit-on cru qu'il eût eu l'esprit tourné de ce côté-là?

Sostrata. Je t'en donnerai une autre.

Clitiphon. Ho bien, puisqu'il faut que je me marie, j'ai trouvé moi-même à peu près celle que je veux.

Sostrata. A présent, mon fils, je suis fort contente de toi.

Clitiphon. (6) C'est la fille d'Archonidès.

Sostra-

os ne signifie pas *une bouche fendue jusqu'aux oreilles*, comme beaucoup de gens l'ont cru; mais un visage marqueté, plein de rousseurs, comme les Anciens l'ont fort bien expliqué.

(5) *Qu'il est difficile & delicat en beauté*) Comme *Terence* a dit ailleurs, *quàm elegans formarum spectator siem.*

(6) *C'est la fille de notre voisin Archonidès.*) Mon pere a remarqué qu'il faut dire *Archonidi hujus filiam*, comme dans les bons ma-

Soſtrata. Elle eſt fort à mon gré.

Clitiphon. Mon pere, il ne reſte plus qu'une choſe.

Chremès. Quoi?

Clitiphon. Que vous pardonniez à Syrus tout ce qu'il a fait pour l'amour de moi.

Chremès. Voilà qui eſt conclu. Adieu, Meſſieurs, battez des mains.

manuſcrits; *bujus* c'eſt à dire notre voiſin, car c'eſt ainſi que parloient les Anciens. *Archonidi* pour *Archonidis*, comme *Achilli* pour *Achillis*, *Perſi* pour *Perſis*.

LES ADELPHES DE TERENCE.

LE TITRE.

CEtte piéce fut (1) *jouée pour les Jeux funebres de L. Æmilius Paulus,* (2) *Sous les Ediles Curules Q. Fabius Maximus, & P. Cornelius Africanus, par la troupe de L. Attilius de Preneſte, & de Minutius Prothymus. Flaccus affranchi de Claudius fit la Muſique. On la joua* (3) *avec les flutes Tyriennes. Elle eſt priſe du Grec de Menandre. Elle fut repréſentée pour la premiere fois.* (4) *Sous le Conſulat de L. Anicius, & de M. Cornelius.*

REMARQUES.

(1) *Jouée pour les Jeux funebres de L. Æmilius Paulus.*) C'eſt *L. Æmilius Paulus* qui fut apellé *Macedonius*, parcequ'il avoit vaincu *Persès* Roi de *Macedoine*. Il mourut l'an de

de *Rome* 593. cent cinquante huit ans avant la naissance de Notre Seigneur; & il mourut si pauvre, qu'il falut vendre son bien pour payer la dot de sa femme.

(2) *Sous les Ediles Q. Fabius Maximus, & P. Cornelius Africanus.*) Ce titre est corrompu, comme *Scaliger* & beaucoup d'autres l'ont remarqué; car ce n'étoit pas les Ediles qui avoient soin des Jeux funebres, mais les enfans ou les parens du mort. D'ailleurs il est certain que *P. Cornelius Scipio Africanus*, fils de *Paulus Æmilius*, ne fut jamais Edile, puisque la même année qu'il demanda l'Edilité, il fut fait Consul avant l'âge. *Aurelius Victor* dans le petit Traité qu'il a fait des Hommes Illustres: *Cùm Ædilitatem peteret, Consul ante annos ultro factus.* Et cela n'arriva que douze ans après la mort du pere, & la représentation de cette Piéce, ce *Scipion* n'ayant alors que trente six ans, qui étoient l'âge legitime pour l'Edilité. *Muret* a corrigé ce Titre sur un ancien Manuscrit qu'il avoit vu à *Venise. Acta Ludis funebribus L. Æmilii Pauli, quos fecere Q. Fabius Maximus, & P. Cornelius Africanus.* „Elle fut représentée „aux Jeux funebres de L. „ Æmilius Paulus, „qui furent faits par Q. Fabius Maximus, & „Pub. Cornelius Scipio Africanus.„ C'étoit les deux enfans de *Paulus Æmilius* Le premier fut apellé *Q. Fabius Maximus*, parce-

qu'il

qu'il avoit été adopté par *Q. Fabius Maximus*, & l'autre fut apellé *P. Cornelius Scipio* parcequ'il avoit été adopté par le fils du prémier *Scipion l'Afriquain*. Cette correction eſt très certaine. Car il eſt faux d'ailleurs que *Q. Fabius Maximus* & *P. Cornelius Africanus* fuſſent alors Ediles. Les Ediles de cette année étoient *Q. Fulvius Nobilior* & *L. Marcius*.

(3) *Avec les flutes Tyriennes.*) *Tyr* étoit apellé anciennement *Sor* par les *Pheniciens*. Les *Carthaginois*, qui étoient une Colonie de ces Peuples, diſoient *Sar* pour *Sor*. De *Sur* on a dit *Sarra*. *Sarranus* eſt donc *Tyrius* de *Tyr*; comme dans *Virgile Sarrano dormiat oſtro*: „Qu'il dorme ſur la pour„pre, de Tyr.„ *Sarranis Tibiis*, c'eſt à dire *avec les flutes égales gauches*. Mais voici une très-grande difficulté. Ces flutes *Tyriennes* avoient le ſon aigu, & étoient celles qu'on employoit toujours dans les occaſions de joie; comment donc eſt il poſſible que les enfans de *Paulus Æmilius* aient employé une Muſique enjouée à la repréſentation d'une Piéce qu'ils faiſoient jouer aux funerailles de leur pere? cela ne peut être. Ce titre n'eſt pas ſeulement corrompu, il a été tronqué, comme il eſt aiſé de le faire voir. Il faut lire, *ACTA PRIMUM TIBIIS LYDIIS, DEINDE TIBIIS SARRANIS. Elle fut jouie avec les flutes Lydiennes,*

diennes, & enſuite avec les flutes de Tyr. Avec les flutes Lydiennes, c'eſt à dire, avec les deux flutes droites qui avoient le ſon grave, & que l'on employoit par conſéquent dans les occaſions de deuil. Après la premiere repréſentation on la joua avec les flutes gauches, pareeque ce fut ſans doute dans des occaſions moins triſtes que celle-ci. Et afinque l'on ne m'accuſe pas de faire cette correction ſans quelque fondement, voici ce que *Donat* en écrit dans la Préface de cette Piéce, *Modulata eſt autem tibiis dextris, id eſt Lydiis ob ſeriam gravitatem, & ſæpe tamen mutatis per ſcenam modis, cantica mutavit, quod ſignificat titulus ſcenæ habens ſubjectas perſonis literas M. M.C.* „Elle fut jouée d'abord avec les flu„tes droites, c'eſt à dire Lydiennes, à cau„ſe de la gravité du ſujet. *Terence* y chan„gea pourtant enſuite la Muſique, comme „nous l'apprenons par le titre, au bas du„quel, après les Perſonnages, on voit ces trois lettres, M. M. C. c'eſt à dire, *mutatis modis cantici*. Ces trois lettres que *Donat* avoit vues dans les titres de ſon tems, ne ſont pas dans celui-ci; ce qui prouve encore que le titre n'eſt pas entier.

(4) *Sous le Conſulat de L. Anicius & de M. Cornelius.*) C'eſt ſous le conſulat de *L. Anicius* & de *M. Cornelius Cethegus*, l'an de Rome 593. avant la naiſſance de N. S. 158.

Au

Au reſte *Donat* nous a conſervé une tradition qui m'eſt fort ſuſpecte, voici ce qu'il écrit dans l'argument: *Hanc dicunt ex Terentianis ſecundo loco actam, etiam tum rudi nomine Poëtæ, itaque ſic pronunciatam* Adelphoi Terenti, *non* Terenti Adelphoi, *quod adhuc magis de fabulæ nomine Poëta, quàm de Poëtæ nomine fabula commendabatur.* „On dit que cette piéce „des Adelphes fut la ſeconde piéce de *Terence* qui fut jouée, le nom du Poëte étant „encore fort inconnu, c'eſt pourquoi on „la publia *Adelphoi Terentii*, le nom du „Poëte après le nom de la Piéce, & non pas „*Terentii Adelphoi*, le nom de la Piéce après „le nom du Poëte, parceque le Poëte tiroit „encore plus de recommandation de la „piéce, que la Piéce n'en tiroit du nom du „Poëte.„ On peut voir ma remarque ſur le titre de l'*Eunuque*. Cette tradition eſt inſoutenable, car il eſt certain que cette Piéce des *Adelphes*, fut la derniere Piéce de *Terence* qui la donna l'année qui préceda ſa mort, & alors ſa reputation étoit à ſon plus haut periode. Comment donc n'auroit-on pas fait à ce Poëte pour cette Piéce l'honneur qu'on lui avoit déja fait pour l'*Eunuque* qui fut publiée *Terentii Eunuchus*, le nom du Poëte avant celui de la Piéce, comme *Donat* nous l'a apris lui-même dans l'argument?

PERSONNAGES DE LA PIECE.

Le Prologue.
Micion, pere adoptif d'Eſchinus.
Demea, frere de Micion, & pere de Cteſiphon & d'Eſchinus.
Eſchinus, fils de Demea, & adopté par Micion.
Cteſiphon, frere d'Eſchinus.
Soſtrata, mere de Pamphila.
Pamphila, fille de Soſtrata, & Maitreſſe d'Eſchinus.
Canthara, Nourrice de Pamphila.
Hegion, parent de Pamphila.
Geta, Valet de Soſtrata.
Sannion, Marchand d'Eſclaves.
Dromon, Valet de Micion.
Syrus, Valet d'Eſchinus.

PERSONNAGES MUETS.

Une Joueuſe d'inſtrumens, dont Cteſiphon eſt amoureux.
Parmenon, Valet.

La Scene eſt à Athenes.

LE

LE PROLOGUE.

NOtre Poëte s'étant aperçu que ſes ennemis obſervent ſes Ouvrages pour les critiquer, & qu'ils tâchent de décrier la Piéce que nous allons jouer devant vous, s'eſt cru obligé, Meſſieurs, de vous rendre ici compte de ſa conduite; vous jugerez ſi ce qu'on lui reproche eſt digne de louange, ou de blâme.

Diphilus a fait une Comédie Greque qui a pour titre, *Les* (1) *Mourans enſemble.* Plaute l'a traduite en Latin, & lui a laiſſé le même

(1) *Mourans enſemble.*) C'eſt l'explication du titre Grec *Synapothnaſcontes. Varron* ſoutenoit dans un de ſes Ouvrages, que cette Comédie des *Mourans enſemble* n'étoit pas de *Plaute*; mais il faut ou qu'il parlât de quelqu'autre Piéce qui avoit le même titre, ou que de ſon tems les ſentimens fuſſent partagés ſur ce ſujet, que les uns la donnaſſent à *Plaute*, & les autres à *Aquilius.* Mais *Terence* eſt plus croyable. Cette Piéce de *Plaute* eſt perdue.

même nom traduit en ſa Langue. Dans celle de Diphilus, il y a un jeune homme, (2) qui dès le commencement de la Piéce, enleve une fille à un Marchand d'Eſclaves. Plaute a laiſſé cet endroit-là tout entier ſans le mettre en œuvre, & Terence l'a traduit mot à mot, & l'a mis dans ſa Comédie (3) des Adelphes, qui eſt une Piéce toute nouvelle que nous allons repréſenter. (4) Voyez, je vous prie, ſi c'eſt un

(2) *Qui dès le commencement de la Piéce.*) Il faut remarquer cette façon de parler, *prima in fabula, dans la premiere Comédie*, pour *in prima parte fabulæ, dans le commencement de la Comédie.* Cela eſt ordinaire dans cette Langue.

(3) *Les Adelphes.*) C'eſt un mot Grec qui ſignifie *les Freres. Donat* remarque qu'on écrivoit *Adelphoe*, & non pas *Adelphi*; comme les *Latins* diſoient *oloe* pour *illi*, *Clerumenoe* pour *Clerumenoi.*

(4) *Voyez, je vous prie, ſi c'eſt un vol, ou ſi ce n'eſt pas plutot un uſage honnête, &c.*) Rien n'eſt plus glorieux aux Poëtes *Grecs* que de voir dans ces prémiers tems les *Romains* ſi

un vol ou ſi ce n'eſt pas plutot un uſage honnête qu'il a fait (5) d'un endroit dont Plaute avoit négligé de ſe ſervir, & dont notre Poëte a voulu profiter. Pour

ſi amoureux de leurs Ouvrages, qu'ils ne travailloient qu'à les traduire, & qu'ils ne tiroient rien de leur propre fonds. On peut auſſi aſſurer que ce fut ce qui enrichit la Langue Latine & qui amena ce grand gout qui regna depuis. *Donat* dit de *Terence*, „qu'il auroit cru mériter moins de lo„uanges en faiſant des Piéces nouvelles, „qu'en traduiſant les Piéces Greques. *Minus exiſtimans laudis proprias ſcribere quàm Græcas transferre.* Il ſeroit à deſirer que les Poëtes d'aujourd'hui penſaſſent comme *Terence* & qu'ils vouluſſent comme lui profiter des excellens originaux qui nous reſtent encore. Les Poëtes Latins ne traduiſoient pas ſeulement les Comédies Greques, mais ils tranſportoient de l'une à l'autre ce qui les accommodoit, comme *Terence* fait ici, car il tranſporte dans cette Piéce, qu'il traduit de *Menandre*, un endroit entier de la Piéce de *Diphilus*, dont *Plaute* ne s'étoit pas ſervi dans la traduction qu'il en avoit donnée.

(5) *Qui avoit été laiſſé par la negligence de Plaute.*) *Terence* n'a garde d'accuſer ici *Plaute* d'être négligent; *négligence* eſt mis

Pour ce que disent ces envieux, que (6) des prémiers de la République lui aident à faire ses Piéces, & travaillent tous les jours avec lui, bien loin d'en être offensé, comme ils se l'imaginent, (7) il trouve qu'on ne lui sauroit donner une plus grande louange, puisque c'est une marque

en bonne part, comme dans le Prologue de l'*Andrienne*; & il signifie proprement quand on néglige quelque chose dont on n'a pas besoin.

(6) *Des prémiers de la Republique.*) Le jeune *Scipion*, le jeune *Lælius*, & *Furius Publius*, non seulement des prémiers, mais des plus honnêtes gens de la République. Il en a été assez parlé dans la Vie de *Terence*.

(7) *Il trouve qu'on ne sauroit lui donner une plus grande louange.*) *Terence* ne se défend pas du reproche qu'on lui faisoit que ces grands hommes lui aidoient à faire ses Comédies; ce reproche lui faisoit trop d'honneur. Pour moi je suis persuadée que la modestie de *Terence* en cette occasion, ne vient ni de son honnêteté, ni de l'envie qu'il avoit de faire plaisir à ses amis & à ses

biens

que qu'il a l'honneur de plaire à des perſonnes qui vous plaiſent (8) à vous, Meſſieurs, & à tout le Peuple Romain, & qui (9) en paix, en guerre, & en toutes ſortes d'affaires, ont rendu à la Répubi-

bienfaiteurs; mais de la force de la vérité. Il y a beaucoup d'aparence que des gens auſſi polis que *Scipion* & *Lælius* avoient beaucoup de part à ces Piéces; car comment un *Carthaginois* auroit-il pu en ſi peu de tems attraper toutes les beautés & toutes les graces d'une Langue auſſi difficile que la Langue Latine?

(8) *Et à vous Meſſieurs & à tout le peuple.*) *A vous*, cela s'adreſſe aux ſpectateurs, à tous ceux qui étoient au Théâtre: *& à tout le peuple*, c'eſt à ceux qui n'étoient pas preſens.

(9) *En paix, en guerre, & en toutes ſortes d'affaires.*) On veut que *en paix, in otio*, regarde *Furius Publius*, qui étoit grand Politique; *en guerre, in bello*, regarde *Scipion* qui étoit grand Capitaine; & enfin que *dans toutes ſortes d'affaires, in negotio*, regarde *Lælius*, qui étoit un des plus ſages hommes de la République, & du meilleur conſeil.

publique en général, & à chacun en particulier, des ſervices conſiderables, ſans en être pour cela plus fiers, ni plus orgueilleux. Au reſte n'attendez pas que je diſe ici le ſujet de cette Piéce; les deux Vieillards qui paroîtront les premiers ſur la ſcene, vous en feront connoître une partie, vous aprendrez le reſte dans la ſuite. Faites, s'il vous plait, Meſſieurs, que la diſpoſition que notre Poëte peut avoir à faire des Comédies, ſoit augmentée & fortifiée aujourd'hui par la favorable attention que vous donnerez à celle ci.

LES

LES ADELPHES DE TERENCE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

Micio. (1)

(2) STorax... Eſchinus n'eſt pas revenu cette nuit du lieu

(1) *Muret*) & beaucoup d'autres ont toujours écrit le nom de ce Perſonnage par un *t*, *Mitio*, Mition; & ils ont cru qu'il avoit été formé du mot Latin *mitis*, *doux*, *affable*: mais ils ſe ſont trompés, *Terence* auroit fait une faut trop groſſiere, ſi dans une Piéce Greque (car la Scene eſt à *Athenes*) il avoit mis un nom tiré d'un mot Latin. *Micio* eſt un nom purement Grec, ΜΙΚΙΩΝ, comme on le voit dans *Diodore*, *Plutarque*, *Lucien*; & il vient de μικκὸς, *petit*; & de là on tiroit auſſi des noms de femme, comme *Micca*. *Plutarque* dans le Traité de la

lieu où il ſoupa hier, ni aucun des Valets, (3) qui allerent au devant de lui. En vérité rien n'eſt plus vrai que ce qu'on dit d'ordinaire, ſi vous êtes abſent, & ſi vous vous arrêtez trop long-tems

vertu des femmes. Dans *Ariſtophane* il y a une *Mica*, la premiere ſyllabe longue, parce que c'eſt pour *Micca*.

(2 *Storax... Eſchinus n'eſt pas revenu cette nuit.*) On a fait à ce prémier Vers une faute conſiderable en le traduiſant, comme ſi c'étoit une demande que *Micion* fit à *Storax* de cette maniere, *Storax, Eſchinus eſt-il revenu cette nuit?* Mais ce n'eſt pas une interrogation. *Micion* ſortant de ſon logis à la pointe du jour, apelle *Storax*, un des Valets qui étoient allés le ſoir chercher *Eſchinus*; & voyant qu'il ne répondoit point, il juge par là que perſonne n'eſt encore revenu, ni le Maître, ni les Valets; c'eſt pourquoi il dit en lui-même, *non rediit, &c. Eſchinus n'eſt pas revenu, &c.* Cela eſt important pour le Théatre. *Donat* ne s'y étoit pas trompé.

(3) *Qui allerent au devant de lui.*) C'eſt le propre terme, *adverſum ire*; & les Valets qui alloient au devant de leurs Maitres, étoient apellez *Adverſitores*.

(4)

tems quelque part, il vaut mieux qu'il vous arrive ce que votre femme en colere dit de vous, que ce que penſent des parens qui vous aiment avec tendreſſe. Si vous tardez trop à revenir, votre femme s'imagine que vous faites l'amour, ou que vous êtes quelque part à boire & à vous divertir, & que vous vous donnez du bon tems pendant qu'elle n'a que de la peine. Mais moi, ſur ce que mon fils n'eſt pas encore revenu, quelles penſées n'ai-je point? & de quelles inquietudes ne ſuis-je point agité? je crains toujours qu'il n'ait eu froid, qu'il ne ſoit tombé en quelque lieu, ou qu'il ne ſe ſoit rompu quelque bras ou quelque jambe. Ah! eſt il poſſible qu'un homme ait la folie, (4) de placer dans ſon cœur, ou de pren-

(4) *De placer dans ſon cœur, ou de prendre dans ſa maiſon.*) Cette disjonctive *aut* marque aſſurément que *Terence* dit ici deux

prendre chez ſoi quelqu'un qui lui ſoit plus cher que lui-même! Ce garçon qui me donne aujourd'hui tant de chagrin, n'eſt pas mon fils, il eſt à mon frere; & ce frere dès ſon enfance a toujours été d'une humeur entierement opoſée à la mienne. Toute ma vie (5) j'ai vécu à la Ville d'une maniere douce & tranquille; (6) & j'ai pris le parti

choſes; *in animum inſtituere*; placer dans ſon cœur; *parare*, prendre dans ſa maiſon; c'eſt un mot de commerce, qui convient fort bien à l'adoption.

(5) *J'ai vécu à la Ville d'une maniere douce & tranquille.*) Cette façon de parler me paroit remarquable, *vitu clemens, une vie clemente*, pour ce que nous diſons une vie douce & tranquille. *Plaute* s'eſt ſervi de même du mot *clementer* dans le *Stichus* 4.1.

Hodiene exoneramus navem, frater? PA. *clementer volo.*

„Déchargeons-nous aujourd'hui le Vaiſ„ſeau mon frere? PA. Doucement, je vous prie.

(6) *Et j'ai pris le parti des gens du monde, qui aiment le repos, & qui font conſiſter le bonheur*

ſi des gens du monde, qui aiment le repos & qui font conſiſter le bonheur à ne ſe point marier,

Bonheur à ne ſe point marier. Je n'ai jamais eu de femme.) Ce paſſage paroit équivoque dans le texte, mais je ne laiſſe pas d'être perſuadée qu'on s'eſt trompé quand on a traduit, *& au lieu qu'ils eſtiment que le mariage ſoit un grand bonheur, je ne me ſuis jamais marié.* C'eſt aſſurement tout le contraire, car c'eſt à n'être point marié que les gens dont parle *Micion*, font conſiſter le ſouverain bien, & il n'eſt pas difficile de le faire voir. *Micion* fait ici le portrait d'une vie douce & tranquille, éloignée de toutes ſortes d'affaires & de chagrins ; il n'eſt donc pas poſſible qu'il finiſſe ce portrait par une choſe qui eſt très-ſouvent contraire au bonheur de la vie: de plus il faut que l'opoſition ſoit pleine & entiere entre la vie douce que menoit *Micion*, & la vie dure & penible de *Demea*. Cette opoſition n'y ſera plus, ſi *Micion* a dans ſa vie un endroit par lequel on le puiſſe juger malheureux. D'ailleurs le mot *iſti* montre aſſez quel étoit le ſentiment de *Micion*; & c'eſt ce mot que l'on n'a pas aſſez conſideré, car il a un raport manifeſte avec *urbanam vitam*; *iſti*, c'eſt à dire *iſti urbani, ces gens de ville*, ces gens qui comme moi vivent à la

rier, je n'ai jamais eu de femme. Lui au contraire a toujours vecu à la campagne, épargnant & travaillant incessamment ; il s'est marié, & il a eu deux enfans ; j'ai adopté

Ville. En effet les gens du monde sont moins portés au mariage que les gens qui vivent seuls à la campagne ; & l'on doit même avouer que les femmes sont plus nécessaires à ces derniers qu'aux autres, qui peuvent plus facilement s'en passer, à cause de la société qu'ils peuvent avoir dans les villes. *Terence* nous aprend ailleurs ce qu'il pensoit du mariage, quand il fait dire par *Demea*, Acte 5. Scene 2. *Duxi uxorem, quam ibi miseriam vidi!* „Je me suis marié, „quelle misere n'ai-je point vue ! *Donat* a été de ce sentiment, mais ce qu'il ajoute, que *Terence* s'adresse là aux *Romains*, qui naturellement n'étoient pas trop portés au mariage, est insoutenable. Il n'est pas question des *Romains* dans une Piéce toute Grecque. *Menandre* pensoit-il aussi aux *Romains* quand il écrivit, Ὦ μακάριον μ' ὅστις γυναῖκ' οὐ λαμβάνω. *Et en quoi je suis trop heureux, je n'ai jamais eu de femme.* Et ailleurs, ὅστις γενόμενος βούλεται ζῆν ἡδέως, ἑτέρων γαμέτων, αὐτὸς ἀπεχέσθω γάμων. *Celui qui veut vivre heureux, doit laisser*

adopté l'aîné, que j'ai élevé dès sa plus tendre jeunesse : je l'ai regardé & aimé comme mon propre fils, il fait seul toute ma joie, rien ne m'est cher comme lui, & je fais tout ce que je puis pour l'obliger à me rendre la pareille. Je lui donne de quoi se divertir, je passe sur mille choses, & je ne croi pas qu'il soit nécessaire de me servir de toute mon autorité : enfin je l'ai accoutumé à me faire confidence de toutes ces petites choses que la jeunesse inspire, & que les enfans ont grand soin de cacher à leurs péres ; car celui qui est accoutumé à mentir, & qui ose tromper son pere, entreprendra bien aisément de tromper les autres. Je suis persuadé

laisser marier les autres, & ne se marier jamais. *Donat* devoit se souvenir que les *Athéniens* n'étoient pas plus pour le mariage que les *Romains*. Cela suffit pour faire voir si M. *Guyet* a été bien fondé de vouloir corriger *& quod infortunatum isti putant.*

(7)

ſuadé qu'il eſt beaucoup mieux de retenir les enfans par l'honneur & par la pudeur, que par la crainte; mon frere & moi ne ſommes pas ſur cela de même ſentiment; cette éducation lui déplait. Il vient ſouvent chez nous crier & me dire, que voulez-vous donc faire? pourquoi nous perdez-vous notre fils? pourquoi ſouffrez-vous qu'il ait des Maitreſſes, & qu'il aille au Cabaret? pourquoi lui donnez-vous de l'argent pour cela? vous l'habillez trop proprement, & vous êtes trop facile. Et lui, il eſt trop dur, il paſſe les bornes de la juſtice & de l'équité, & il ſe trompe extrêmement, de croire qu'une autorité établie par la force, eſt plus ſolide & plus durable, que celle qui a pour fondement l'amitié. Au moins je le croi ainſi, c'eſt-là mon ſentiment, & voici comme je raiſonne: Celui qui eſt contraint de faire

faire ſon devoir par la peur qu'il a du châtiment, prend garde à lui pendant qu'il appréhende d'être découvert; mais qu'on lui ôte cette crainte, d'abord il retourne à ſon naturel. Au lieu que celui que vous gagnez par votre douceur & par vos bien-faits, s'aquite toujours de ſon devoir ſans aucune contrainte, & cherche à vous donner des marques de ſon affection. (7) Préſent & abſent il ſera toujours le même. C'eſt là le devoir d'un pere d'accoutumer ſes enfans à faire le bien par leur propre mouvement, plutot que par ces motifs de crainte; & c'eſt en celà qu'un pere eſt fort different d'un Maitre. Tous ceux qui ne ſavent

(7) *Préſent ou abſent, il ſera toujours le même. Preſent ou abſent.*) Ce n'eſt pas pour parler d'un changement de lieu; car on eſt par tout le même, les lieux ne changent pas les inclinations; mais c'eſt pour dire, *devant vous comme hors de votre preſence, &c.*

savent pas en user ainsi, doivent avouer qu'ils ne sont pas propres à élever des enfans. Mais n'est-ce pas là notre homme? c'est lui assurément. Il me paroit triste, je ne sai de quoi. Je m'imagine qu'il va me quereller selon sa bonne coutume.

ACTE PREMIER.

SCENE II.

MICION, DEMEA.

Micion.

AH, mon frere, je suis ravi de vous voir ici en bonne santé.

Demea. (1) Ha, je vous trouve fort à propos; c'est vous-même que je cherche.

Mici-

(1) *Ha, je vous trouve fort à propos.)* Dès le prémier mot que prononce *Demea*, il fait sentir sa grossiereté & son incivilité; car il est plus prompt à quereller son frere, qu'à lui rendre son salut.

(2)

Micion. Qu'avez-vous à être triſte?

Demea. Ce que j'ai à être triſte? (2) pouvez-vous me faire cette demande, vous chez qui eſt Eſchinus?

Micion. bas. Ne l'ai-je pas bien dit? *haut.* Qu'a-t-il fait?

Demea. Ce qu'il a fait? un garçon qui n'a honte de rien, qui ne craint perſonne, & qui croit que les Loix ne ſont pas faites pour lui. Je ne veux pas parler de tout ce qu'il a fait avant ce jour;

(2) *Oſez-vous me faire cette demande, vous chez qui eſt Eſchinus?*) On s'eſt trompé à ce paſſage, car on a cru que *Demea* diſoit: *Oſez vous me faire cette demande à moi qui ai un fils comme Eſchinus?* *Ubi*, c'eſt à dire *apud quem, vous chez qui*; & c'eſt une fort bonne raiſon, *quoi, vous avez chez vous Eſchinus, & vous me demandez ce que j'ai à être triſte?* Les Anciens ſe ſervoient de ces adverbes de lieu pour marquer les perſonnes, comme *is unde petitur*, pour *à quo, celui à qui on demande*; *unde hæc ſuſcepta eſt*, pour *ex qua*; *amorem huc tranſtulit*, pour *in hanc puellam*, & mille autres exemples.

(3)

jour ; (3) quelle action inouie ne vient-il pas de commettre?

Micion. Quelle action donc ſi terrible?

Demea. Il a enfoncé une porte, il eſt entré par force dans une maiſon, (4) il a donné mille coups au Maître & à tous les Domeſtiques, il les a laiſſé preſque morts ſur la place, (5) il a enle-

(3) *Quelle action inoüie ne vient-il pas de commettre?*) *Deſignare* eſt un terme très-grave qui ſe prend en bonne & en mauvaiſe part, & il ſe dit proprement de ceux qui font quelque choſe d'extraordinaire, d'inoui & qui n'a point d'exemple.

(4) *Il a donné mille coups.*) Quand ce mot doit ſignifier donner des coups, aſſommer, batre, meurtrir, il faut toujours écrire *mulcare*, & non pas *multare* ; j'en ai fait une remarque ailleurs. Il faut bien remarquer ici que *Demea* ne dit pas ici *leonem*, mais *dominum* ; il ſuprime la profeſſion de l'homme parcequ'elle auroit diminué le crime d'*Eſchinus*.

(5) *Il a enlevé une femme qu'il aimoit.*) Voila cet incident que *Terence* a pris de la Comédie de *Diphilus*, comme il le dit lui même dans le dixiéme Vers du Prologue.

(6)

levé une femme qu'il aimoit, tout le monde crie que c'eſt l'action la plus indigne qu'on ait jamais faite! ah, Micion, en venant ici combien ai-je trouvé de gens qui me l'ont dit! Le peuple ne parle d'autre choſe. Enfin s'il lui faut un exemple, n'a-t-il pas ſon frere, ne le voit-il pas apliqué à ſes affaires, ſe tenir à la campagne, épargner & vivre avec frugalité? On ne lui a jamais rien vu faire de ſemblable. Quand je dis cela contre Eſchinus, je prétens le dire contre vous, Micion; c'eſt vous qui ſouffrez qu'il ſe débauche.

Micion. (6) Je ne trouve rien de ſi injuſte qu'un homme qui n'a nulle experience du monde, il s'imagine toujours qu'il n'y a rien de bien fait que ce qu'il fait lui-même.

Demea.

(6 *Je ne trouve rien de ſi injuſte qu'un homme qui n'a nulle experience du monde.*) *Imperitus, ignorant*, ſignifie ici proprement un homme ſans experience, & qui ne connoit point du tout le monde. (7)

Demea. Qu'eſt-ce que cela veut dire?

Micion. C'eſt que vous prenez cela de travers, Demea; croyez-moi, ce n'eſt pas un ſi grand crime à un jeune homme d'avoir des Maitreſſes, ni d'aller au Cabaret; ce n'en eſt pas un, vous dis-je, ni d'enfoncer une porte. Si nous n'en avons pas fait autant, vous & moi, c'eſt que notre peu de bien ne nous l'a pas permis, & aujourd'hui vous voulez vous faire un grand mérite d'une choſe que vous n'avez faite que malgré vous. Cela eſt injuſte; car ſi nous avions eu de quoi, nous aurions fait comme les autres, & ſi vous étiez un homme raiſonnable, vous ſouffririez, que ce fils qui eſt chez vous, & dont vous dites tant de merveilles, ſe divertît auſſi pendant que l'âge où il eſt le lui permet, plutot que de l'obliger d'attendre qu'il vous ait enfin fait

por-

porter à votre dernier gîte, après avoir long-tems ſouhaité ce moment. Alors tous ces plaiſirs ſeront pour lui beaucoup plus hors de ſaiſon, & il ne laiſſera pas de les prendre.

Demea. (7) Oh, Jupiter, vous me ferez devenir fou! ce n'eſt pas un crime à un jeune homme de faire toutes ces choſes?

Micion. Ah! écoutez; ne me rompez pas davantage la tête; vous m'avez donné votre fils à adopter, il eſt donc à moi; s'il fait quelque ſottiſe, c'eſt ſur mon compte, (8) c'eſt moi qui en

(7) *Oh Jupiter.*) *Donat* remarque ici que cette exclamation, *Oh Jupiter!* eſt de la Tragédie, & non pas de la Comédie; c'eſt pourquoi *Terence* ne la fait jamais faire qu'on ne voie en même tems que ceux qui la font ont l'eſprit agité de quelque paſſion violente, comme ici *Demea* qui ajoute, *vous me ferez devenir fou.*

(8) *C'eſt moi qui en porterai la plus grande partie.*) *Illi* n'eſt pas le datif du pronom *ille* c'eſt l'adverbe *illi* pour *illic, ibi.*

(9)

en porterai la plus grande partie. Il fait de la dépenſe, il va au Cabaret, il ſe parfume, c'eſt de mon bien. Il a des Maitreſſes, je lui donnerai de l'argent pendant (9) que-je le pourrai; & lors que je ne le pourrai plus, (10) peut-être

(9) *Quand je le pourrai.*) *Aſconius* & *Taubman* s'étoient trompés à ce mot, qu'ils expliquoient, *quamdiu libuerit, tant qu'il me plaira.*

(10) *Peut-être que ſes Maitreſſe le chaſſeront.*) Voici un autre ſens qu'on peut donner à ce paſſage: *peut être que je l'enverrai promener*; & j'avoue que j'ai cru longtems que c'étoit le bon, mais enfin je trouve que l'explication que j'ai ſuivie eſt beaucoup plus du caractere de *Micion*; & l'on doit prendre garde à la tendreſſe de ce ſentiment, il ne dit pas abſolument, *ſes Maitreſſes le chaſſeront, excludetur foras*; mais *peut être que ſes Maitreſſes le chaſſeront.* Il aime tant ce fils, & il en a ſi bonne opinion, qu'il croit qu'il peut ſe faire aimer ſans rien donner. Il y a dans ce mot, *peut être*, une grace merveilleuſe, *Donat* l'avoit bien vue, voici ſa remarque: *Et mire* fortaſſe *dicit ut pater indulgens & credens adoleſcentem poſſe etiam gratis amari ab amica, non enim affirmavit ut diceret, excludetur foras.* (11)

être qu'elles le chasseront. Il a brisé une porte, on la fera refaire: il a déchiré des habits, on les racommodera. Nous avons, graces aux Dieux, dequoi fournir à cette dépense, & jusqu'ici tout cela ne m'a pas chagriné. Enfin, ou cessez toutes ces plaintes, ou prenons tel arbitre que vous voudrez, & je vous ferai voir que vous prenez tout à fait mal cette affaire.

Demea. Mon Dieu, aprenez à être pere, (11) de ceux qui le sont véritablement.

Micion. Vous êtes son pere par la naissance. Mais moi je le suis par l'éducation & par les conseils que je lui donne.

Demea.

(11) *De ceux qui le sont véritablement.*) On a eu raison de corriger *qui verè sient*, comme, s'il lui disoit, Vous n'êtes pere que par adoption, & moi je le suis par la nature; vous devez donc aprendre de moi à l'être, car il y a bien de la difference entre les sentimens que ces deux états doivent inspirer.

Demea. Vous, des conſeils? vous lui en donnez de bons vraîment.

Micion. Ah, ſi vous continuez, je m'en vais.

Demea. Eſt-ce ainſi que vous en uſez?

Micion. Faut-il donc auſſi vous entendre toujours dire la même choſe?

Demea. C'eſt qu'il me tient fort au cœur.

Micion. Et à moi auſſi il me tient fort au cœur. Mais enfin, mon frere, je vous prie que nous partagions vous & moi l'éducation de nos enfans, ayez ſoin de l'un, j'aurai ſoin de l'autre. Car de vouloir les conduire tous deux, c'eſt à peu près me redemander celui que vous m'avez donné.

Demea. Ah, Micion!

Micion. C'eſt-là mon ſentiment.

Demea. Eh bien, vous le voulez donc ainſi? qu'il dépenſe, qu'il perde

perde tout, qu'il periſſe, cela ne me regarde point. Si j'en dis jamais un ſeul mot...

Micion. Vous mettez-vous encore en colere?

Demea. En doutez-vous? Quoi! c'eſt vous redemander celui que je vous ai donné? Cela m'eſt fort ſenſible; (12) je ne ſuis pas un Etranger; cependant ſi je m'y oposeplus, que je... Mais je n'en veux plus parler. Vous voulez que je ne me mêle que de la conduite d'un ſeul; je le ferai, & rens graces aux Dieux de ce qu'il eſt comme je le demande. Votre bon fils ſentira à quelque heure ce que... Je ne veux rien dire de plus fort contre lui. ACTE

(12) *Je ne ſuis pas un Etranger*) Il ne veut pas dire, *je ſuis pourtant ſon pere*, de peur de déplaire à *Micion*; qui a adopté ſon fils; mais il dit, *je ne ſuis pas un étranger*, comme s'il diſoit, *vous ne voulez pas que je me mêle de ſa conduite, cependant je ne ſuis pas un étranger.*

ACTE PREMIER.

SCENE III.

Micion.

(1) CE qu'il vient de dire n'eſt pas vrai en tout, il en eſt pourtant quelque choſe, (2) & cela me

(1) *Ce qu'il vient de dire n'eſt pas vrai en tout, il en eſt pourtant, &c.*) *Donat* explique autrement ce paſſage, mais ſi la remarque eſt de lui, aſſûrément il s'eſt trompe. Au reſte, *Terence* fait parler ainſi *Micion*, pour ſatisfaire les Spectateurs, qui euſſent trouvé mauvais qu'il eût dit des choſes qui pouvoient faire un très-méchant effet dans l'eſprit des jeunes gens, s'il n'eût ajouté ce correctif.

(2) *Et cela me chagrine en quelque façon.*) Le caractere de *Micion* eſt fort bien ménagé *Terence* fait qu'il eſt chagrin de ce que *Demea* lui a dit, & pour ſatisfaire les Spectateurs, comme je viens de dire, & parceque s'il étoit inſenſible à tout ce que fait *Eſchinus*, ce ne ſeroit plus une indulgence, mais un abandon entier. Dans cette grande moderation il ne laiſſe pas de conſerver tous les ſentimens d'un véritable pere, & cela eſt fort bien conduit.

(3)

me chagrine en quelque façon ; mais je n'ai pas voulu lui en faire rien connoître, car c'eſt un homme bâti de maniere, que ſi je veux l'apaiſer, il faut que je lui réſiſte de toute ma force, & que je crie plus haut que lui, encore a-t-il bien de la peine à ſe retenir ; mais ſi j'aidois à le mettre en colere, & ſi je l'échaufois tant ſoit peu, il y auroit en vérité de quoi nous faire devenir fous l'un & l'autre. Il eſt pourtant certain qu'Eſchinus me fait une eſpece d'injure en cette occaſion ; quels attachemens n'a-t-il point eus ici ? à quelle femme n'a-t-il point fait des préſens. Enfin il y a quelques jours qu'il me dit (3) qu'il ſe vouloit marier, je crus d'abord qu'il com-

(3) *Qu'il vouloit ſe marier.*) *Eſchinus* lui avoit bien dit qu'il vouloit ſe marier, mais il n'avoit oſé lui dire avec qui ; ainſi *Micion*, ſans le ſavoir, explique une partie du ſujet de cette Piéce.

commençoit à se lasser de toutes ces créatures, & j'esperois (4) que tout le grand feu de sa jeunesse étoit passé; j'étois ravi, & voici encore une nouvelle équipée. Mais je veux savoir ce que c'est, & aller à la place chercher mon homme.

ACTE SECOND.

SCENE I.

SANNION, ESCHINUS.
LA JOUEUSE D'INSTUMENS.
PARMENON.

Sannion.

AL'aide, mes Concitoyens, secourez, je vous prie, un miserable qu'on outrage injustement, donnez main-forte à un mal-hûreux qui n'a nul apui.

Eschinus à la fille qu'il a enlevée.

(4) *Que le feu de la jeunesse étoit passé.*) *Micion* attribue tout au feu de la jeunesse, & rien à *Eschinus*; il ne se peut rien de mieux suivi que ce caractere. (I)

vée. Préſentement tiens-toi là ſans crainte; que regardes-tu? tu n'as rien à apréhender, pendant que je ſerai ici il ne te touchera pas, ſur ma parole.

Sannion. Moi? malgré tout le monde je vais la...:

Eſchinus. Quelque méchant qu'il ſoit, *il y ſongera plus d'une fois*, & il ne s'expoſera pas davantage à être battu.

Sannion. Ecoutez, je vous prie, afinque vous n'en prétendiez cauſe d'ignorance, (1) je ſuis Marchand d'Eſclaves, au moins.

Eſchinus. Je le ſai.

San-

(1) *Je ſuis Marchand d'Eſclaves.*) Il lui declare cela, parceque les Marchands d'Eſclaves étoient fort privilegiés à *Athenes*, à cauſe du grand profit que la Republique en tiroit; & il étoit défendu de les maltraiter, ſur peine d'exhérédation: c'eſt pourquoi dans *Lucien* un jeune homme que ſe plaint d'être deshérité à tort par ſon pere, dit, τίς πορνοβοσκὸς ὕβρισα; *Y a-t-il un Marchand d'Eſclaves qui ſe plaigne que je l'aie maltraité;*

Sannion. Et homme de parole, s'il en fut jamais. Ne vous imaginez pas que je prenne pour argent comptant, quand après que vous m'aurez maltraité, vous viendrez vous excuſer, & me dire que vous en êtes fâché; je ne m'en ſoucierai non plus que de rien, ſoyez-en bien aſſuré. Je vous pourſuivrai en juſtice, & vous ne reparerez point par des paroles une injure que vous m'aurez faite réellement. Je connois toutes vos défaites; je ſuis très-marri que cela ſoit arrivé, je ſuis prêt à jurer que vous ne méritiez pas ce mauvais traitement. Cependant j'aurai été traité de la maniere du monde la plus indigne.

Eſchinus. Parmenon, cours devant & ouvre la porte.

Sannion. Tout cela eſt inutile, je ne le ſouffrirai pas.

Eſchinus. à la fille. Entre préſentement.

Sannion. Mais je ne le ſouffrirai pas, vous dis-je,

Eſchinus. Approche un peu de ce coté-là, Parmenon, tu t'es trop éloigné de ce coquin, mets-toi près de lui ; bon, te voila bien. Préſentement prend-garde de ne pas détourner tes yeux de deſſus les miens, afinque tu ſois toujours prêt à lui enfoncer les mâchoires au premier ſigne que je te ferai.

Sannion. Je voudrois bien le voir, vraiment.

Eſchinus. Hola, Parmenon, prens garde. *Parmenon donne en même tems un ſoufflet à Sannion ſans rien dire, & Eſchinus continue.* Laiſſe cette fille, Faquin.

Sannion. Oh, quelle indignité!

Eſchinus. Il redoublera, ſi tu continues.

Sannion. Que je ſuis mal-heureux !

Eſchinus à Parmenon. Je ne t'avois pas fait ſigne de le battre,

mais il vaut mieux pécher de ce côté-là. Va-t'en présentement avec ton soufflet, Sannion.

Sannion. Qu'est-ce donc, que cela, Eschinus, êtes-vous ici le Roi?

Eschinus. Si je l'étois, tu serois traité selon tes mérites.

Sannion. Qu'avez-vous à démêler avec moi?

Eschinus. Rien du tout.

Sannion. (2) Comment? me connoissez-vous?

Eschi-

(2) *Comment? me connoissez-vous?*) Donat a fait une remarque sur ce Vers, qui mérite d'être expliquée *proprie sic enim dicit qui nihil quidquam debet, num me novit? non quod ignoretur, sed quod in jure non cernatur.* „Sannion parle ici proprement, car „c'est ce que répond d'ordinaire un hom„me qui ne doit rien, *Me connoit-il?* Ce „n'est pas qu'il soit inconnu à celui à qui il „parle, mais c'est qu'en Justice on n'a po„int d'action contre lui.„ C'est à dire que ces termes, *nosti me? nosti qui sim?* sont tirés des coutumes & des formalités du barreau; pour dire qu'on ne devoit rien à quelqu'un, on lui disoit, *me connoissez-vous?* car

Eſchinus. Je n'ai nulle envie de te connoitre.

Sannion. Ai-je quelque choſe du vôtre?

Eſchinus. Si cela étoit, tu n'en ſerois pas quitte à ſi bon marché.

Sannion. Pourquoi vous eſt-il plus permis de m'enlever mon Eſclave qui me coute mon bon argent? répondez.

Eſchinus. Il te ſera plus avantageux (3) de ne faire point tant de vacarme devant cette maiſon, car ſi tu continues à me chagriner,

car il n'y a rien qu'un créancier connoiſſe ſi bien que ſon debiteur; & ce que répond *Eſchinus*, qu'il n'a nulle envie de le connoitre, eſt preſque la même choſe que s'il diſoit, *je n'ai nulle envie de te rien demander.* Ainſi toute la plaiſanterie de ce paſſage conſiſte dans l'équivoque des termes; mais cette équivoque ne ſubſiſte plus dans la traduction, quoiqu'elle ſoit à la lettre.

(3) *De ne faire point ici tant de vacarme.*) *Convicium*, proprement un bruit de gens qui parlent tous en même tems; c'eſt pour *convocium*.

ner, je vais tout à l'heure te faire emporter au logis, où je te ferai donner mille coups d'étrivieres.

Sannion. Des coups d'étrivieres à un homme libre?

Eschinus. Cela sera comme je te le dis.

Sannion. Oh le méchant homme! Est-ce donc là ce qu'on dit, qu'ici les Loix sont faites pour tout le monde?

Eschinus. Oça, si tu as assez fait l'enragé, écoute si tu veux présentement.

Sannion. Est-ce donc moi qui ai fait l'enragé? n'est-ce pas plutot vous qui l'avez fait à mes dépens?

Eschinus. Ne parle plus de tout cela, & viens au fait.

Sannion. A quel fait?

Eschinus. Veux-tu donc me laisser parler pour tes affaires?

Sannion. Je ne demande pas mieux, pourvuque ce que vous direz soit juste.

Eschi-

Eſchinus. Oh, vraiment nous y voici, un faquin de Marchand d'Eſclaves veut que je ne diſe rien que de juſte!

Sannion. Je l'avoue, je ſuis Marchand d'Eſclaves, la ruine commune des jeunes gens, un parjure, une peſte publique; avec tout cela je ne vous ai fait aucun tort.

Eſchinus. (4) Il ne te manqueroit que cela.

Sannion. Revenons, je vous prie, à ce que vous aviez commencé.

Eſchinus. Tu as acheté cette fille (*) ſoixante piſtoles, ce qui puiſ-

(4) *Ha, vraiment il ne te manqueroit plus que cela.*) On avoit traduit ce Vers, *Eſt-ce là tout ce que tu avois à nous dire?* mais ce n'eſt point du tout le ſens, & l'on s'étoit fort éloigné de la penſée d'*Eſchinus*, comme on le peut voir par ma traduction. *Id hercle reſtat*, ſignifie en Latin; *il ne manque plus que cela.* On en trouve des exemples dans *Ciceron.*.

(*) *vingt mines.*

puiſſe te porter malheur! On te rendra ton argent.

Sannion. Quoi? & ſi je ne veux pas la vendre, moi, m'y contraindrez-vous?

Eſchinus. Ho, point du tout.

Sannion. C'eſt pourtant ce que j'apréhendois.

Eſchinus. Japrens même qu'elle ne peut être vendue, car elle eſt libre, (5) & je la ſoutiens telle. Tu n'as donc qu'à voir ſi tu veux de l'argent, ou ſi tu aimes mieux ſonger à defendre ta cauſe. Penſes-y pendant que je vais là-dedans.

ACTE

(5) *Et je la ſoutiens telle.*) Il y a dans le Latin, *& je mets la main ſur elle, pour ſoutenir publiquement ſa liberté.* Ce ſont des termes de droit, *adſerere aliquem manu*, proter la main ſur quelqu'un pour le mettre en liberté, pour ſoutenir qu'il eſt libre: *cauſſa liberali*, pour une cauſe de liberté, pous ſoutenir ſa liberté devant les Juges.

(*)

ACTE SECOND.

SCENE II.

Sannion.

GRand Jupiter! je ne m'étonne plus qu'il y ait des gens que les injuſtices faſſent devenir fous! Il m'a arraché de ma maiſon, il m'a battu, il m'a donné plus de cinq cens coups de poing dans les mâchoires; il a emmené mon Eſclave malgré moi; & pour tous ces outrages, il demande que je lui donne cette fille pour ce qu'elle m'a couté. En vérité je lui ai trop d'obligation pour lui rien refuſer; il a raiſon, & il ne demande que ce qui eſt juſte. A la bonne heure, je veux bien le ſatisfaire, pourvuqu'il me rende mon argent; mais je me repais ici de fumée, ſi-tot que je lui aurai dit que je veux bien lui donner cette Eſclave pour ce qu'elle me coute, d'abord il pren-

prendra des témoins comme je la lui ai vendue, & pour ce qui eſt de l'argent, bagatelles il ne s'en parlera plus; on vous payera tantot: revenez demain. Encore prendroit-on patience, pourvuqu'à la fin on fût payé, quoique ce ſoit là une fort grande injuſtice. Mais voïci une choſe qui eſt très-véritable, c'eſt que lors qu'une fois on a commencé à faire le métier que je fais, on doit ſe reſoudre à tout ſouffrir des jeunes gens ſans rien dire. Perſonne ne me payera, je compte ici ſans mon hôte.

ACTE SECOND.

SCENE III.

SYRUS, SANNION.

Syrus. (*)

TAiſez-vous, je vais moi-même tout à l'heure le trouver,

(*) *Il parle à Eſchinus en ſortant du logis.*

ver, & je ferai ſi bien qu'il recevra cet argent avec bien de la joie, & qu'il dira qu'on en a fort bien uſé avec lui. Qu'eſt-ce donc que ceci, Sannion, & qu'entens-je dire (1) de je ne ſai quel combat entre mon Maitre & toi?

Sannion. (2) Je n'ai de ma vie vu un combat plus inégal, nous nous ſommes laſſés tous deux à n'en pouvoir plus, lui de battre, & moi d'être battu.

Syrus. C'eſt ta faute.

Sannion. Qu'aurois-je pu faire?

Syrus. Il faloit avoir de la complaiſance pour un jeune homme.

San-

(1) *De je ne ſai quel combat entre mon Maitre & toi.*) La beauté de ce paſſage conſiſte dans le choix du mot *concertaſſe*, qui eſt un terme qui met l'égalité entre *Eſchinus*, & le Marchand d'Eſclaves; & c'eſt ce qui fonde la réponſe que ce Marchand fait à *Syrus*.

(2) *Je n'ai de ma vie vu un combat plus inégal.*) Ce *comparatam* eſt un mot emprunté des combats de Gladiateurs, dont on choiſiſſoit les plus égaux pour les faire combattre enſemble.

(*),

Sannion. Que pouvois-je mieux faire que de lui tendre la joue tant qu'il lui a plu?

Syrus. Oça, sais-tu bien ce que j'ai à te dire? C'est souvent un grand gain que de savoir mépriser le gain à propos.

Sannion. Ho, ho!

Syrus. As-tu eu peur, impertinent que tu es, que si tu eusses relâché un peu de tes droits, & que tu eusses fait plaisir à ce jeune homme, cela ne t'eût pas été rendu au double?

Sannion. Je n'achete pas l'esperance à deniers comptans.

Syrus. Tu ne feras jamais rien; va, tu ne sais pas enjoler les gens, Sannion.

Sannion. Je croi qu'il seroit mieux d'en user comme tu dis, mais je n'y ai jamais entendu tant de finesse, que je n'aie toujours mieux aimé être payé sur le champ & perdre, que d'attendre & gagner beaucoup.

Syrus.

Syrus. Va, va, Sannion, je connois ta généroſité; comme ſi (*) ſoiſſante piſtoles n'étoient quelque choſe pour obliger mon Maitre. D'ailleurs on dit que tu es ſur le point de partir pour Cypre.

Sannion. Oh!

Syrus. Et que tu as acheté ici bien des choſes pour y porter; que tu as loué un Vaiſſeau: cela te tient l'eſprit en ſuſpens, je le vois bien; mais à ton retour, s'il plait aux Dieux, nous terminerons cette affaire.

Sannion. Moi? je ne bouge d'ici. Me voila perdu! c'eſt ſur cette eſperance qu'ils ont tramé cette friponerie.

Syrus. Il a peur, je la lui ai donné bien chaude.

Sannion. Oh, les méchantes gens! voyez comme il s'eſt bien ſervi de l'occaſion! (3) il eſt vrai, j'ai

(*) *vingt mines.*

(3) *Il eſt vrai, j'ai acheté pluſieurs Eſclaves,*

j'ai acheté plusieurs Femmes, & beaucoup d'autres choses pour porter en Cypre; si je manque la Foire, je ferai une très-grande perte; & si je laisse ici cette dette, quand je serai revenu, le tems sera passé, il n'y aura plus de remede; la chose sera trop vieille. Quoi, vous vous avisez présentement de venir, me dira-t-on? pourquoi avez-vous souffert qu'on vous dût si long-tems? où étiez-vous? De sorte que tout bien compté, il m'est plus

ves, & beaucoup d'autres choses pour porter à Cypre.) *M. Guyet* ne veut pas que ce Marchand eût acheté des femmes à *Athenes* pour les porter à *Cypre*; il veut au contraire qu'il les eût achetées à *Cypre* pour les porter à *Athenes*: & sur cela il change & corrompt le texte comme il lui plait. Mais il devoit se souvenir que les Marchands couroient toute la *Grece*, & y achetoient des femmes pour les aller vendre à une Foire célebre qui se tenoit à *Cypre*; & que le profit que les *Grecs*, particulierement les *Atheniens*, tiroient de ce commerce, étoit cause de tous les privileges qu'ils avoient donnés aux Marchands d'Esclaves.

(4)

plus avantageux de perdre cette ſomme que de demeurer ici davantage pour me faire payer, ou que d'attendre même à pourſuivre ce payement quand je ſerai de retour.

Syrus. (4) As-tu enfin ſuputé le gain qui te reviendra de toutes tes marchandiſes?

Sannion. Eſt-ce là une action digne d'Eſchinus? un homme comme lui devroit-il entreprendre de m'enlever ainſi par force cette fille?

Syrus. Le voila bien ébranlé. Je n'ai qu'une choſe à te dire, vois

(4) *As-tu enfin ſuputé le gain qui te reviendra de toutes tes marchandiſes?* On a fort mal compris le ſens de ce paſſage, en l'expliquant comme ſi *Syrus* parloit encore de cette fille que ſon Maitre avoit enlevée. Ce n'eſt point cela, ce Valet veut détourner le diſcours, & parler d'autre choſe, afinque cela ſoit fini; il demande donc au Marchand s'il a bien ſuputé le gain qu'il prétend faire dans ſon voyage, & cela eſt très-fin.

vois si elle te plait. Mon pauvre Sannion, plutot que d'être dans l'incertitude si tu retireras ton argent, ou si tu perdras tout, contente-toi de la moitié, il tirera trente piſtoles de quelque endroit.

Sannion. Ah, malhûreux que je ſuis! quoi, me voila en danger de perdre même le principal? n'a-t-il point de honte ? il m'a caſſé les dents, il m'a fait de groſſes boſſes à la tête à force de coups & ſur tout cela il veut encore avoir mon bien. Je ne vais nulle part.

Syrus. Comme il te plaira. N'as-tu rien davantage à me dire? Je m'en vais.

Sannion. Eh, mon pauvre Syrus, de quelque maniere que la choſe ſe ſoit paſſée, plutot que d'avoir un procès, je te prie, qu'il me rende au moins ce que j'ai déboursé pour cette Eſclave. Je ſai bien que juſqu'ici tu n'as point eu de preuves de mon amitié ; mais à l'ave-

l'avenir tu avoueras assurément que je n'oublie pas les services qu'on me rend, & que je ne manque pas de reconnoissance.

Syrus. J'y travaillerai tout de bon. Mais je vois Ctesiphon, il est fort gai d'avoir sa Maitresse.

Sannion. Eh bien, feras-tu ce que je te demande?

Syrus. Attens ici un moment.

ACTE SECOND.

SCENE IV.

CTESIPHON, SYRUS, SANNION.

Ctesiphon.

DE quelque part que vienne un bienfait, dans une occasion pressante, cela fait toujours plaisir ; mais en vérité le plaisir est double lorsqu'on le reçoit de ceux de qui on devoit l'attendre raisonnablement. Oh, mon frere,

frere, mon cher frere! de quelle maniere puis-je me prendre à vous louer? je ſai très-bien que tout ce que je pourrois dire de vous, ſeroit toujours fort au deſſous de ce que vous méritez; & je ſuis perſuadé que le ſeul avantage que j'ai ſur tous les autres hommes, c'eſt d'avoir un frere comme vous qui poſſedez au plus haut degré toutes les qualités eſſentielles à un honnête homme.

Syrus. Ho, Monſieur.

Cteſiphon. Ha, Syrus, où eſt mon frere?

Syrus. Le voila qui vous attend au logis.

Cteſiphon. Ah!

Syrus. Qu'y a t-il?

Cteſiphon. Ce qu'il y a, mon cher Syrus! c'eſt par ſon moyen que je vis préſentement.

Syrus. C'eſt un galand homme, en vérité!

Cteſiphon. Il n'a compte pour rien

rien tous ſes interêts quand il a été queſtion de me ſervir; il s'eſt expoſé aux emportemens de mon pere; il a pris ſur lui tout ce qu'on dira de cette action, les ſuites fâcheuſes de mon amour, mon crime; enfin perſonne au monde n'eſt plus généreux. Mais qu'eſt-ce? on fait du bruit à la porte.

Syrus. Demeurez, c'eſt lui qui ſort.

ACTE SECOND.

SCENE V.

ESCHINUS, SANNION, CTESIPHON, SYRUS.

Eſchinus.

Où eſt ce coquin?

Sannion. (1) Me cherche-t-il? apporte-t-il quelque choſe? Je ſuis mort! je ne vois rien.

Eſchi-

(1) *Me cherche-t-il?*) Mon pere liſoit ſans point interrogant, *me quærit, il me cherche.*

Eſchinus. Ha; je vous trouve ici bien à propos, je vous cherchois. Que dites-vous, mon frere? tout eſt en ſûreté, ceſſez donc d'être triſte.

Ctaſiphon. Je ceſſe de l'être auſſi, puiſque j'ai un frere comme vous. Oh, mon cher Eſchinus, oh, mon frere! Mais je n'oſe vous louer davantage en votre préſence, (2) de peur que vous ne croyiez que mes louanges ne viennent plutot d'un eſprit

cherche. Le Marchand d'eſclaves n'a pas plutot entendu *ubi ille eſt ſacrilegus*? qu'il ſent bien que cela s'adreſſe à lui, & qu'il dit gaiement *il me cherche*, car il eſpere qu'Eſchinus lui aporte ſon argent. Ce caractere du Marchand d'Eſclaves eſt très-bien ſuivi. Il compte pour rien les coups & les injures, pourvuqu'on lui donne ſon argent. Il dit ces mots, *il me cherche* en treſſaillant de joie; & lors qu'il voit qu'on n'aporte rien, il eſt tout conſterné.

(2) *De peur que vous ne croyiez*, &c.) La Phraſe Latine eſt remarquable, *aſſentandi magis*, on ſouſentend *cauſa* ou *gratia* que les bons Auteurs ſuprimoient ordinairement avec grace.

(3)

eſprit flateur que d'un eſprit reconnoiſſant.

Eſchinus. Allez, badin, comme ſi nous ne nous connoiſſions que d'aujourd'hui. Ce qui me fâche, c'eſt qu'il ne s'en eſt preſque rien falu que nous n'ayons ſu votre paſſion trop tard, & que les choſes ne ſoient allées de maniere que quand tout le monde auroit ſouhaité de vous ſervir, on ne l'auroit pu pourtant.

Cteſiphon. J'avois honte de vous découvrir mon amour.

Eſchinus. Ah, cela s'apelle ſotiſe, & non pas honte. Quoi, pour ſi peu de choſe (3) avoir penſé quitter ſon païs ! cela eſt honteux.

(3) *Avoir penſé quitter ſon païs.*) *Donat* nous avertit que *Menandre* avoit fait que ce jeune homme avoit voulu ſe tuer de deſeſpoir: mais comme cela étoit trop tragique, *Terence* l'a corrigé avec raiſon; & cela fait voir de quelle maniere ce Poëte traduiſoit les Piéces des *Grecs*.

teux, & je prie les Dieux d'empêcher un tel malheur.

Ctesiphon. J'ai eu tort.

Eschinus. Eh bien, Syrus, que dit donc enfin Sannion?

Syrus. Il est doux comme un mouton.

Eschinus. Je m'en vais à la place pour le payer; pour vous, mon frere, entrez & allez voir votre Maitresse.

Sannion. Syrus, presse-le, je t'en prie.

Syrus. (4) Allons, Monsieur, depêchons, car Sannion est fort pressé de partir pour Cypre.

Sannion. Pas si pressé, je n'ai rien à faire, j'attendrai tant qu'on voudra. *Syrus.*

(4) *Allons, Monsieur, depêchons-nous, car Sannion est fort pressé de partir pour Cypre.*) *Syrus* dit cela pour épouvanter le Marchand, qui apréhende d'abord qu'*Eschinus* ne veuille profiter de la nécessité où il le voit de partir, & qu'il ne lui donne point d'argent; c'est pourquoi il repond qu'il n'est pas si pressé.

(5)

Syrus. Ne crains point, il te rendra ton argent.

Sannion. Mais au moins qu'il me le rende tout.

Syrus. Il te le rendra tout, tais toi seulement, & nous sui.

Sannion. Allons.

Ctesiphon. Hola, hola, Syrus.

Syrus. Eh bien, qu'y a-t-il?

Ctesiphon. (5) Je vous prie au nom de Dieu de dépêcher au plus vite de payer ce coquin, (6) de peur que s'il se met encore à faire l'enragé, cela ne vienne aux oreilles de mon pere, ce qui me perdroit pour jamais.

Syrus. N'aprehendez rien, cela n'arrivera pas : cependant entrez

(5) *Je vous prie, au nom de Dieu.*) *Ctesiphon* étoit rentré, mais la peur qu'il a que le Marchand ne fasse du bruit, le fait sortir pour prier son frere de payer promptement cet homme.

(6) *De peur que s'il se met encore à faire l'enragé.*) *Irritari* se dit proprement des chiens, comme *Donat* l'a fort bien remarqué. *Lucilius* : *irritata canis.*

entrez au logis, & allez un peu entretenir cette belle fille. Sur tout faites mettre le couvert, & ayez soin que tout soit prêt; si tot que cette affaire sera terminée, (7) je m'en reviendrai bien vite avec tout ce qu'il faut pour faire bonne chere.

Ctesiphon. Je t'en prie, Syrus; puisque tout nous a si bien réüssi, (8) il faut que nous passions toute

(7) *Je m'en reviendrai bien vite avec tout ce qu'il faut.*) *Donat* fait ici cette judicieuse remarque. Convertere *magnificè dictum. Verbum est enim magni moliminis & agminis ingentis, nam* convertere *se dicitur quem pompa præcedit, & Imperator propriè* convertit *exercitum.* „*Converters* est dit magnifiquement. Car c'est un mot de grand attirail & de grande suite, & il se dit proprement de ceux qui reviennent comme en triomphe, & des Généraux qui ramenent leur armée.„ Mais notre Langue n'a point de terme propre qui puisse exprimer cela.

(8) *Il faut que nous passions toute cette journée.*) On peut remarquer ici *sumere* prendre, pour *consumere* καταναλίσκειν,

(8)

te cette journée dans la joie & dans le plaisir.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

SOSTRATA, CANTHARA.

Sostrata.

MA chere Nourrice, je te prie, qu'arrivera-t-il de ce mal?

Cantharа. (1) Ce qu'il en arrivera? j'espere en vérité que tout ira

(1) *Ce qu'il en arrivera?*) On a mal distribué les personnages en cet endroit, car voici comme ils sont en tous les *Terences*.

CAN. Quid fiet rogas?
Recte edepol spero. SOS. modo dolores, mea tu, occipiunt primulum.
CAN. Jam nunc times, &c.

Il est certain que c'est la Nourrice qui parle toujours comme je l'ai mis dans ma Traduction, le reste fait un sens ridicule. *Donat* l'auroit bien senti. *Sostrata* dit à sa Nourrice *mea tu nutrix*, & la Nourrice lui répond avec la même tendresse *mea tu*. Cela me paroit incontestable.

ira bien. Mais les douleurs ne font encore que commencer & vous apréhendez comme si vous ne vous étiez jamais trouvée à aucun accouchement, & que vous n'eussiez jamais accouché vous-même.

Sostrata. Malhûreuse que je suis! je n'ai personne: nous ne sommes que nous deux, Geta même n'est pas ici, & je n'ai qui que ce soit pour envoyer querir la Sage-femme, ni pour faire avertir Eschinus.

Canthara. Pour Eschinus, il sera assûrément bien-tot ici: car il ne laisse jamais passer un seul jour sans vous venir voir.

Sostrata. Il est ma seule consolation dans tous mes chagrins.

Canthara. En verité puisque cet accident devoit arriver à votre fille, elle ne pouvoit pas tomber en meilleures mains. Eschinus est un jeune homme si bien fait, si noble, si généreux, & d'une famille si riche & si considerable. *So-*

Sostrata. Cela eſt très-vrai, & je prie les Dieux de nous le conſerver.

ACTE TROISIEME.

SCENE II.

GETA, SOSTRATA, CANTHARA.

Geta.

(1) C'Eſt préſentement que nous ſommes dans un état, que quand toute la terre s'aſſembleroit pour conſulter & pour chercher du remede au malheur qui nous eſt arrivé, à ma Maitreſſe, à ſa fille, & à moi, tout cela ne nous ſeroit d'aucun ſecours : que je ſuis miſerable ! mille maux ſont venus nous aſſieger tout d'un coup, ſans qu'il nous

(1) *C'eſt preſentement que.*) On ne ſauroit dire en bon Latin *c'eſt préſentement que.* Il faut néceſſairement avoir recours à cette façon de parler *nunc illud eſt.* Et cela me paroit remarquable.

nous reste un seul moyen de les éviter. La violence, la pauvreté, l'injustice, l'abandonnement, l'infamie. Est-il possible que le siecle soit si corrompu! Ah les scelerats! ah les maudites gens! ah le perfide....

Sostrata. Malhûreuse que je suis! qu'y a-t-il? d'où vient que Geta est si troublé? & pourquoi vient-il avec tant de hâte?

Geta. Qui n'a pu être retenu, ni par la foi qu'il lui a donnée, ni par les sermens qu'il a faits, ni par la compassion, ni pour voir sur son terme cette pauvre malhûreuse qu'il a des honorée!

Sostrata. Je n'entens pas assez clairement ce qu'il dit.

Canthara. Je vous prie, aprochons-nous plus près de lui.

Geta. Ah, que je suis malhûreux! je ne saurois me posseder, tant je suis transporté de colere! Ma plus grande passion seroit de rencontrer présentement sur

mon

mon chemin tous ceux de cette maiſon, pour décharger ſur eux toute ma colere, pendant qu'elle eſt encore recente : (2) Il n'y a rien que je ne vouluſſe ſouffrir, pourvuqu'il me fût permis, de me vanger comme je voudrois. Prémierement j'arracherois le cœur (3) au vieillard qui a donné le jour à ce monſtre ; & pour le

(2) *Il n'y a rien que je ne vouluſſe ſouffrir,*) Juſqu'ici on a expliqué ce paſſage de cette maniere. *Je les tiendrois aſſez bien punis, pourvuqu'on me permit de me vanger d'eux, &c.* En vérité ce ſeroit là une choſe bien ſurprenante que *Geta* crût ces gens-là aſſez punis, s'il avoit arraché le cœur à l'un, & écraſé la tête à l'autre. Je m'étonne que l'on n'ait ſenti que cela fait un très mauvais ſens. *Satis haberem id ſupplicii*, ſignifie *je ſouffrirois tel ſuplice que l'on voudroit.* M. *Guyet* trouve à propos de retrancher ce Vers.

(3) *Au vieillard qui a donné le jour à ce monſtre.*) C'eſt *Demea ;* car quoiqu'il fût très éloigné d'aprouver ce que faiſoit ſon fils, *Geta* eſt ſi tranſporté de colere qu'il trouve que ce bon homme en donnant le

de Scelerat de Syrus qui l'a poussé à faire cette perfidie: Ah de quelle maniere le mettrois-je en piéces, je le prendrois d'abord par le milieu du corps, je battrois de sa tête les pavés, (4) afinque toute sa cervelle fût répandue dans la rue. J'arracherois les yeux à Eschinus, après quoi je le pousserois dans quelque précipice. Pour les autres, (5) je les jetterois par terre, je les poursuivrois, je les trainerois, je les assommerois, je les foulerois aux pieds. Mais pourquoi tarder davantage à aller

jour à *Eschinus*, a fait un assez grand mal pour mériter qu'on lui ôte la vie.

(4) *Afinque toute sa cervelle fût répandue dans la rue.*) *Terence* avoit écrit assurément *dispergeret*, comme mon pere l'a corrigé, car on ne peut pas dire *illum invaderem ut interficiam*, mais *ut interficerem*, autrement ce seroit un solecisme. *Illum arriperem ut dispergeret*, afinque les tems se répondent.

(5) *Je les renverserois*, &c.) Tous ces termes sont pris de la guerre.

(6)

aller faire part de cette méchante nouvelle à ma Maitresse?

Soſtrata. Rapellons-le. Géta.

Geta. (6) Hé, qui que vous soyez, ne m'arrêtez point.

Soſtrata. C'est Soſtrata.

Geta. Où est elle? C'est vous-même que je cherchois, & que je souhaitois tant de rencontrer; en vérité je ne pouvois vous trouver plus à propos.

Soſtrata. Qu'y a-t-il? pourquoi es-tu si troublé?

Geta. Ah, mon Dieu!

Soſtrata. Pourquoi es-tu si fort hors d'haleine? mon pauvre Géta, reprens tes esprits.

Geta. Nous sommes entierement...

Sa-

(6) *Hé, qui que vous soyez, ne m'arrêtez point.*) Cette réponse de *Geta* est fondée sur ce qu'en *Grece* le peuple prenoit plaisir à arrêter les Esclaves dans les rues & à les amuser, afin qu'ils fussent battus quand ils seroient de retour chez leurs Maitres.

Soſtrata. Eh bien entierement quoi ?

Geta. Entierement perdus, c'en eſt fait.

Soſtrata. Dis-moi, je te prie, ce qu'il y a.

Geta. Préſentement...

Soſtrata. Eh bien, Geta, préſentement ?

Geta. Eſchinus...

Soſtrata. Qu'a fait Eſchinus ?

Geta. Ne ſe ſoucie plus de nous.

Soſtrata. Ah, je ſuis morte ! & comment cela ?

Geta. Depuis peu il eſt devenu amoureux d'une autre.

Soſtrata. Quel malheur eſt le mien !

Geta. Et il ne s'en cache pas ; il l'a lui-même enlevée en plein jour à un Marchand d'Eſclaves.

Soſtrata. Cela eſt-il bien vrai ?

Geta. Très-vrai, je l'ai vu moi-même de ces deux yeux.

Soſtrata. Malheureuſe que je ſuis !

suis! (7) que croire présentement, & à qui se fier? quoi notre Eschinus, notre unique ressource, notre vie & notre consolation, sur qui nous fondions toutes nos espérances; qui étoit tout notre bien & notre seul apui, qui juroit qu'il ne pourroit jamais vivre un seul jour sans ma fille, qui disoit que si-tot qu'elle seroit accouchée (8) il por-

(7) *Que croire présentement? & à qui se fier?*) *Que croire;* C'est pour les choses. *A qui se fier?* C'est pour les personnes car la bonne foi ne vient que de ces deux choses, ou de la qualité des personnes qui promettent, ou de la nature des choses qu'ils promettent.

(8) *Il porteroit l'enfant sur les genoux de son pere.*) C'étoit la coutume des *Grecs*, les enfans nouveaux nés étoient mis par les peres dans le giron des grands peres. Il y en a une preuve bien remarquable dans le 9. livre de l'Iliade Vers 455. où *Phœnix* dit que son pere fit plusieurs imprécations contre lui, & qu'il invoqua les Furies, pour les conjurer de faire en sorte que jamais aucun enfant né de lui ne fût mis sur

porteroit l'enfant ſur les genoux de ſon pere (9) & qu'il le conjureroit enſuite d'agréer ſon mariage. Ah!

Geta. Ma Maitreſſe, ne vous amuſez pas à pleurer; ſongez plutôt à ce que nous devons faire dans cette rencontre. Souffrirons-nous cet affront, ou nous decouvrirons-nous à quelqu'un?

Canthara. Oh, mon pauvre garçon, ès-tu en ton bon ſens? à quoi penſes-tu? (10) eſt-ce que tu

ſur ſes genoux, c'eſt à dire qu'il n'eût jamais d'enfans. Et quoi que cette coutume ne fût pas à *Rome*, *Terence* n'avoit garde en traduiſant une Comédie Grecque, de rien changer à un paſſage qui marquoit une coutume. Ce ſont des choſes qu'il faut toujours conſerver.

(9) *Et qu'il le conjureroit en ſuite.*) Ceux qui ne ſe ſouviennent pas que les *Latins* avoient beaucoup de mots purement *Grecs* ne peuvent s'empêcher de faire beaucoup de fautes en traduiſant. *Ita* ne ſignifie pas en cet endroit *ainſi*, mais *poſtea*, *Enſuite* & il eſt pris du Grec ἔπειτα.

(10) *Eſt-ce que tu voudrois que nous allaſſions*

tu voudrois que nous allassions publier une chose comme celle-là?

Geta. Je n'en suis pas trop d'avis; car prémierement rien n'est plus vrai qu'il ne se soucie plus de nous, la chose parle d'elle-même : si nous publions ce qu'il nous a fait, il ne manquera pas de le nier, j'en suis sûr, & c'est commettre votre reputation, & l'honneur & le repos de votre fille. De plus, quand même il tomberoit d'accord de tout, puisqu'il aime ailleurs, ce seroit fort mal fait de lui donner votre fille; c'est pourquoi, de quelque maniere que la chose tourne, il faut garder le secret.

Sostrata. Ah, point du tout, je n'en ferai rien.

Geta.

sions publier une chose comme celle-là?) *Terence* garde bien les caracteres, la Nourrice est d'avis qu'on cache cet accident, car les valets croient que c'est là le seul remede, mais c'est a quoi la mere n'a garde de consentir. (11)

Geta. Que prétendez-vous donc faire?

Soſtrata. Je veux m'en plaindre..

Geta. Ah, ma bonne Maitreſſe, ſongez-y plus d'une fois!

Soſtrata. L'affaire ne peut être dans un état plus fâcheux que celui où elle eſt. Prémierement ma fille n'a point de bien, & elle a perdu la ſeule choſe qui pouvoit lui tenir lieu de tous les biens du monde; elle ne peut plus être mariée comme fille. S'il nie ce qu'il a fait, j'ai une reſſource, l'anneau que ma fille a de lui ſera un bon témoin. Enfin, puiſque je n'ai rien à me reprocher, & que nous ne nous ſommes attiré ce malheur, ni par avarice, ni par aucun autre motif indigne d'elle ou de moi, je veux voir ce qui en arrivera, je veux le pourſuivre.

Geta. Ah, qu'allez-vous faire? je vous en prie, changez de ſentiment.

Soſtra-

Sostrata. Geta, va le plus vite que tu pourras chez Hegion, le parent de ma fille, & lui conte bien, toute l'affaire, car il étoit ami intime (11) de notre pauvre Simulus, & il a toujours eu de l'affection pour nous.

Geta. Ma foi, il n'y a que lui qui nous considere.

Sostrata. Hâte-toi; & toi, ma chere Canthara, cours chez la Sage-femme, afin qu'elle ne nous fasse pas attendre quand nous en aurons besoin.

ACTE TROISIEME.

SCENE III.

Demea.

JE suis perdu! j'ai ouï dire que mon fils Cresiphon étoit avec Eschi-

(11) *De notre pauvre Simulus.* Donat a eu tort de croire que *Simulus* étoit un nom Latin derivé de *Simon*. *Simulus* est purement Grec; σιμὸς σιμυλὸς. Ce mot se trouve dans *Lucien*.

Eſchinus à l'enlevement de cette fille. Miſerable que je ſuis ! il ne me manque plus que de voir celui qui s'occupe à quelque choſe de bon, ſe laiſſer auſſi entrainer à la débauche. Où le chercherai-je ? aſſûrément ſon frere l'aura mené avec lui dans quelque vilain lieu. Ce perdu l'aura enfin entraîné malgré lui, j'en ſuis ſûr. Mais voila Syrus, je vais tout à l'heure ſavoir où il peut être. Cependant ce Maraud eſt de la bande, s'il s'aperçoit que je le cherche, le pendard ne me le dira jamais. Je ne ferai ſemblant de rien.

ACTE TROISIEME.

SCENE IV.

SYRUS, DEMEA.

Syrus.

NOus avons tantot conté à notre bonhomme toute l'affaire d'un bout à l'autre, & de quelle ma-

maniere elle s'eſt paſſée; je n'ai de ma vie rien vu de plus gai.

Demea. Oh, Jupiter! voyez l'extravagance du perſonnage?

Syrus. Il a loué ſon fils, & il m'a remercié de lui avoir donné ce conſeil.

Demea. J'enrage!

Syrus. Sur l'heure même il nous a compté cet argent, & nous a de plus donné une (*) piſtole & demie pour nous rejouir. Elle a été bien-tot employée, ma foi, & fort à mon gré.

Demea. Ho vraiment, ſi l'on veut que quelque choſe ſoit bien fait, on n'a qu'à en donner le ſoin à cet honnête homme-là.

Syrus. Ha, Monſieur, je ne vous avois pas aperçu. Que fait-on?

Demea. Ce que l'on fait? (1) Je ne

(*) *Une demi mine.*

(1) *Je ne puis aſſez admirer votre maniere de vivre.*) *Ratio* ſignifie en cet endroit *maniere.*

ne puis assez admirer vôtre maniere de vivre.

Syrus. A n'en point mentir, elle est fort impertinente, & fort extraordinaire. Dromon, vuidemoi tous ces poissons; mais pour ce Congre-là, laisse-le un peu degorger dans l'eau; quand je serai de retour on l'aprêtera; je ne veux pas qu'on y touche plutot.

Demea. Peut-on souffrir ces déréglemens!

Syrus. Je ne les aprouve pas non plus, & je crie souvent contre. Hola, Stephanion, aie soin de faire bien dessaler ces poissons.

Demea. Grands Dieux? (2) prend-il donc à tâche de perdre ce

niere, procedé, comme dans la III. Scene du V. Acte.

Eandem illam rationem antiquàm obtineo.

Donat s'y est trompé, s'il est vrai que la Remarque qu'on trouve sur ce passage soit de lui, ce que j'ai peine à croire.

(2) *Prend-il donc à tâche de perdre ce fils?*) Il falu traduire *ce fils* pour conserver la beau-

ce fils ? ou croit-il qu'il recevra de grandes louanges quand il l'aura perdu ? Que je ſuis malhûreux ! il me ſemble que je vois déja le jour que ce garçon ſera contraint par la pauvreté de s'en aller quelque part à la guerre.

Syrus. Ho, Monſieur ; (3) c'eſt là ce qui s'apelle être ſage, de ne voir pas ſeulement ce qu'on a de-

beauté de ce paſſage, qui conſiſte en ce que *Demea* ne dit point, *Quand il aura perdu Æſchinus*, ou *mon fils*, ou *ſon fils* ; mais *Gnatum* ſeulement *ce fils*. Et c'eſt ce que *Donat* a bien vu, car il dit *Magno affectu, non dixit Æſchinum, & mire, non addidit cujus Gnatum.*

(3) *C'eſt là ce qui s'apelle être ſage, de ne voir pas ſeulement ce qu'on a devant les yeux.* J'ai mis *ce qu'on a devant les yeux*, au lieu de *ce, qu'on a devant les pieds*. Cela revient à la même choſe. *Donat* dit que *Terence* a imité ici le mot qu'une ſervante dit de ſon Maitre, qui en regardant dans les Aſtres pour y lire l'avenir tomba dans un puits ; *Quod ante pedes eſt, non videt : Cœli ſcrutatur plagas.* „Il ne voit pas ce qui eſt „à ſes pieds, & il veut voir ce qui ſe paſſe „dans la vaſte etendue du Ciel.

(4)

s devant les yeux, mais de prevoir encore de loin ce qui doit arriver.

Demea. Eh bien, cette Joueuse d'instrumens est présentement à vous?

Syrus. La voilà là-dedans.

Demea. Ho, ho, est-ce qu'il veut l'avoir chez lui?

Syrus. Je le croi, tant il est fou.

Demea. Cela se peut-il?

Syrus. C'est une sote bonté de pere, & une pernicieuse facilité.

Demea. En vérité (4) j'ai bien du chagrin & bien de la honte de la conduite de mon frere.

Syrus. Monsieur, il y a une grande difference de vous à lui; ce n'est pas parceque vous êtes présent que je le dis, vous, depuis la tête jusqu'aux pieds, vous n'êtes

(4) *J'ai bien du chagrin & bien de la honte.*) *Pudere* se dit des choses honteuses, *pigere* des choses nuisibles.

(5)

n'êtes que ſageſſe, & lui, rien que miſere & que pauvreté. Ce ſeroit vous, vraiment, qui laiſſeriez faire ces équipées à votre fils!

Demea. Moi, lui laiſſer faire? & je n'aurois pas découvert tous ſes deſſeins ſix mois tout entiers avant qu'il eût oſé entreprendre la moindre choſe?

Syrus. A qui le dites-vous? eſt-ce que je ne connois pas vos ſoins & votre prévoyance?

Demea. Pourvû qu'il ſoit toujours comme il eſt préſentement, je n'aurai pas ſujet de m'en plaindre.

Syrus. Ma foi, Monſieur, les enfans ſont ce qu'on veut qu'ils ſoient.

Demea. Mais à propos l'as-tu vu aujourd'hui?

Syrus. Qui, votre fils? *bas.* Je vais le chaſſer bien vite. *haut.* Il y a long-tems qu'il eſt à vo-

tre maiſon de campagne à faire quelque choſe.

Demea. Es-tu bien ſûr qu'il y eſt?

Syrus. Si j'en ſuis ſûr? j'ai été avec lui juſqu'à moitié chemin.

Demea. Cela va le mieux du monde, je craignois qu'il ne fût retenu ici.

Syrus. Et il étoit même fort en colere.

Demea. Comment donc?

Syrus. Il venoit de quereller ſon frere à la place, ſur le ſujet de cette Chanteuſe.

Demea. Dis-tu vrai?

Syrus. Allez, il ne lui a rien celé. Mon homme eſt arrivé tout d'un coup comme on comptoit l'argent, il a commencé à crier: Eſt-il donc poſſible, Eſchinus, que vous faſſiez des choſes ſi indignes de notre Maiſon?

Demea. Oh! je pleure de joie.

Syrus. Ce n'eſt pas ſeulement cet argent que vous perdez, c'eſt votre

votre repos, c'eſt votre réputation.

Demea. Que les Dieux le conſervent; j'eſpere qu'il reſſemblera à ſes ayeux.

Syrus. Qui en doute?

Demea. Syrus, il eſt tout plein de ces beaux préceptes que tu lui as vu donner à ſon frere.

Syrus. Bon! comment pourroit-il être autrement? n'a-t-il pas toujours eu chez lui de qui aprendre?

Demea. Je fais aſſûrément tout ce que je puis pour le rendre honnête homme; je ne lui laiſſe rien paſſer; je l'accoutume à la Vertu; en un mot je l'exhorte à conſiderer la vie de chacun, (5) à s'y regarder comme dans un mi-

(5) *A s'y regarder comme dans un miroir.*) Comme on ſe ſert du miroir pour corriger les defauts que la nature ou l'habitude peuvent avoir donnés, & pour prendre un meilleur air & des manieres plus convenables; ainſi en regardant la vie de

miroir, & à prendre de là des exemples pour sa conduite. (6) Faites ceci, lui dis-je.

Syrus.

chacun en particulier, on peut changer ce qu'on a de vicieux, & choisir des exemples pour la conduite de sa vie. Car d'ailleurs la vie des autres ne nous représente pas la notre comme un miroir représente le même objet.

(6) *Faites ceci, évitez cela, une telle chose est louable.*) Ce caractere de *Demea* est fort naturel & fort bien suivi. Un homme comme lui ne peut pas instruire son fils en Philosophe, qui rend raison des choses & qui dit pourquoi elles sont bonnes ou mauvaises, il ne peut & ne doit l'instruire que comme un simple Bourgeois instruit son fils, en lui disant, *faites ceci, évitez cela, une telle chose est louable : cette autre est blâmée de tout le monde.* Pour bien connoître la beauté de ce passage; on n'a qu'a le comparer avec ce qu'*Horace* dit de son pere dans la 4. Sat. du livre 1. Ce pere en donnant à son fils les mêmes leçons que *Demea* donne ici au sien, ajoute,

..... *Sapien vitatu quidque petitu*
Si melius, causas reddet tibi, mi satis est, si
Traditum ab antiquis morem servare, tuamque,
Dum custodis eges, vitam famamque tueri
Incolumem possim.

„Les

Syrus. Fort bien en vérité.

Demea. Evitez cela.

Syrus. Excellemment.

Demea. Une telle choſe eſt louable.

Syrus. Voila le point.

Demea. Cette autre eſt blamée de tout le monde.

Syrus. Parfaitement.

Demea. Enſuite je....

Syrus. (7) Ha pour l'heure, Monſieur, je n'ai pas le tems de vous

„Les Philoſophes te diront pourquoi „une choſe eſt bonne ou mauvaiſe. C'eſt „aſſez pour un homme comme moi de gar„der les coutumes qui viennent de nos „prémiers peres, & pendant que tu as be„ſoin de gouverneur, de conſerver ſans „aucune tache ta vie & ta reputation „. Sur cela *Donat* a fort bien remarqué : *non philoſophicè ſed civiliter monet, non enim dixit*, hoc bonum, *ſed*, hoc laudi eſt, *nec*, hoc malum, *ſed*, vitio datur. *Ergo ut, idiota & comicus, non ut ſapiens & præceptor.*

(7) *Ha, pour l'heure, Monſieur, je n'ai pas le tems.*) Cette réponſe de *Syrus* eſt fondée ſur ce que le vieillard vient de dire *porro autem*, qui ſont deux termes qui menaçoient d'un long diſcours.

vous entendre, j'ai le plus beau poiſſon du monde, il faut que je ſonge à ne le laiſſer pas gâter, car c'eſt une auſſi grande honte pour nous de faire une faute comme celle-là, que pour vous autres de ne pas faire tout ce que vous venez de dire; & tant que je le puis, je donne ces mêmes leçons à mes camarades. Cela eſt trop ſalé, cela eſt brulé, cela n'a pas aſſez trempé; voila qui eſt bien; cela, ſouvenez-vous de le faire de même une autre fois. Je leur donne tous les meilleurs avis que je puis (8) ſelon ma petite capacité, & le peu

(8). *Selon ma petite capacité & le peu de gout que j'ai.*) Le Latin dit ſeulement, *ſelon ma capacité*, mais pour faire ſentir la grace de ce paſſage il a falu traduire *ſelon ma petite capacité, & le peu de goût que j'ai*; car *Syrus* fait ici une équivoque ſur le mot de *ſapientia*, en le prenant auſſi pour un terme de cuiſine, & c'eſt ce que *Donat* a bien ſenti, car il dit διασυρτικῶς *ſapientiæ dixit, quia condimentum guſtu ac ſapore temperant coqui.*

peu de gout que j'ai. Enfin, Monsieur, je les exhorte à se mirer dans leur vaisselle comme dans un miroir, & je les avertis de ce qu'ils doivent faire. Je vois fort bien que tout ce que nous faisons est ridicule; mais quel moyen? il faut servir les gens à leur mode. Ne me voulez-vous plus rien?

Demea. Que vous deveniez plus sages.

Syrus. Pour vous, sans doute que vous vous en allez aux champs tout de ce pas?

Demea. Tout droit.

Syrus. Car que feriez-vous dans un lieu où, si vous donnez de bons avis, personne ne les écoute?

Demea. Je m'en vais assurément, puisque celui pour qui j'étois venu s'en est retourné. Je n'ai

coqui. „Il dit *sapientia* en se moquant, par„ceque les Cuisiniers assaisonnent les sauf„ses par le gout & par la saveur.

n'ai ſoin que de celui-là, (9) il n'y a que lui qui me touche, puiſque mon frere le veut ainſi ; qu'il faſſe de l'autre comme il l'entendra. Mais qui eſt cet homme que je vois là-bas ? Eſt-ce là Hegion (10) de notre Tribu ? ſi j'ai de bons yeux c'eſt lui aſſûrément. Ah c'eſt un de mes meilleurs amis depuis l'enfance ; grands Dieux, quelle diſette nous avons préſentement de tels citoyens ! c'eſt un homme de la vieille roche ; perſonne ne ſauroit dire qu'il ait jamais fait la moindre choſe qui ait pu ſcandaliſer le public. Que j'ai de joie quand je vois qu'il reſte encore de ces bonnes gens du ſiecle d'or ! ah ! il y a en-

(9) *Il n'y a que lui qui me touche.*) Cette parole auroit paru dure pour un pere qui ne doit jamais oublier ſon fils, c'eſt pourquoi il ajoute, *puiſque mon frere le veut ainſi. Quando ita vult frater.*

(10) *De notre tribu.*) Les *Atheniens* étoient diviſés en douze Tribus, peut-être à l'imitation des *Juifs*.

(1)

encore du plaiſir à vivre ; je vais l'attendre pour le ſaluer, & pour m'entretenir avec lui.

ACTE TROISIEME.

SCENE V.

HEGION, GETA, DEMEA, PAMPHILA.

Hegion.

GRands Dieux, voila une action bien indigne, Geta ! que me dis-tu !

Geta. Cela eſt comme je vous le dis, Monſieur.

Hegion. Que dans une famille comme celle-là on ait fait une choſe ſi honteuſe ! oh, Eſchinus, vous n'avez pas apris cela de vôtre pere.

Demea. Il a ſans doute ouï parler de cette Chanteuſe, & cela le fâche quoiqu'il ne nous ſoit rien, & ce brave pere n'en eſt point touché ! ha mon Dieu, je

voudrois bien qu'il fût en quelque lieu près d'ici, & qu'il entendit ce qu'on y dit.

Hegion. S'ils ne font leur devoir en cette affaire, (1) ils n'en auront pas si bon marché qu'ils pensent.

Geta. Monsieur, nous n'avons d'esperance qu'en vous, vous êtes notre seul apui, notre défenseur, notre pere ; le pauvre défunt nous recommanda à vous en mourant ; si vous nous abandonnez, nous sommes perdus.

Hegion. Ah, ne me parle pas de cela ; je ne le ferai pas, (2) & je

(1) *Ils n'en auront pas si bon marché qu'ils pensent.*) C'est le véritable sens de ce mot *auferent* auquel *Donat* même a été embarrassé. On n'a pas pris garde que c'est un terme emprunté des marchés où l'on emporte la marchandise à un certain prix.

(2) *Et je ne saurois le faire en conscience. Je ne puis le faire dans les mouvemens de la pieté.*) Il parle de la pieté, parce que *Geta* lui a dit, vous êtes notre pere, car *pieté* en Latin est des peres aux enfans, aussi bien que

je ne saurois le faire en conscience.

Demea. Je vais l'aborder. Je donne le bon jour à Hegion.

Hegion. C'est vous même que je cherchois, bonjour, Demea.

Demea. Que dites-vous donc?

Hegion. Votre fils ainé, votre Eschinus, que vous avez donné à adopter à votre frere, a fait une action qui n'est ni d'un honnête homme, ni d'un homme de condition.

Demea. Qu'a-t-il fait?

Hegion. Connoissez-vous Simulus, notre ami, qui étoit de notre âge?

Demea. Oui da.

Hegion. Eschinus a deshonoré sa fille.

Demea. Oh, bons (3) Dieux!

He-

que des enfans aux peres. *Hegion* répond parfaitement à la bonne opinion que *Demea* a temoigné avoir de lui à la fin de la précedente Scene.

(3) *S'il plait aux Dieux.*) On se servoit

Hegion. Attendez, vous n'avez pas encore entendu ce qu'il y a de plus horrible.

Demea. Eſt-ce qu'il y a quelque choſe de plus horrible que ce que vous me dites?

Hegion. Oui aſſurément; car quelque méchante que ſoit cette action, elle eſt pourtant excuſable en quelque maniere; la nuit, l'amour, le vin, la jeuneſſe l'ont porté à cela, il n'y a rien là d'extraordinaire; mais dès qu'il ſe fut aperçu de ſa faute, il alla de lui-même trouver la mere de cette fille, pleurant, ſupliant, conjurant, promettant, jurant qu'il l'épouſeroit. On lui a pardonné, on n'a rien dit, on s'eſt fié à lui. La fille ſe trouve groſſe, elle eſt dans le neuviéme mois, & cet honnête homme eſt allé acheter une

de ces termes *s'il plait aux Dieux*, quand on vouloit agraver une action & la rendre plus odieuſe.

une Chanteuſe, pour vivre avec elle, & il abandonne celle-ci.

Demea. En êtes-vous bien ſûr ?

Hegion. La mere & la fille ſont à votre porte, & la choſe parle aſſez d'elle-même. De plus voila Geta (4) qui, pour un valet, n'eſt ni un fripon, ni un ſot ; il nourrit ces pauvres femmes de ſon travail, & il eſt ſeul le ſoutien de toute

(4) *Qui pour un valet, n'eſt ni un fripon ni un ſot. Ut captus eſt ſervorum pour un valet.)* Car les Anciens avoient très-mauvaiſe opinion des valets & ils les croyoient tous, ou ſots ou méchans, témoin le proverbe :

Δοῦλος δὲ χεῖρον οὐδὲν, οὐδὲ τῷ καλῷ.

Il n'y a rien de plus méchant qu'un valet, le meilleur n'en vaut rien. Hegion dit donc ici que pour un valet *Geta* n'eſt ni *malus*, *ni fripon*, ni *iners* ni *un ſot* Et il parle ainſi pour faire voir que ſon témoignage doit être de quelque poids. Il n'eſt pas un fripon pour dire une choſe qui n'eſt point, & il n'eſt pas un ſot, car c'eſt ce que ſignifié ici proprement *iners*, *ſine arte* pour être trompé & ne pas ſavoir ce qu'il dit. Cela méritoit d'être expliqué, car je m'y étois trompée.

toute cette famille, emmenez-le, faites-le lier, & tirez de lui la vérité.

Geta. Oui assurément, Monsieur, mettez-moi à la torture pour savoir si cela n'est pas comme on vous le dit. Eschinus lui-même n'en disconviendra pas, faites le venir en ma présence.

Demea. J'ai grand'honte, & je ne sai, ni que faire, ni que lui répondre.

Pamphila. Ah, malheureuse que je suis! je n'en puis plus. Junon, Lucine, secourez-moi, ayez pitié de moi, je vous en prie.

Hegion. Ho, je te prie, est-ce qu'elle accouche?

Geta. Oui, Monsieur.

Hegion. Ha, Demea, cette pauvre créature implore présentement votre bonne foi, accordez-lui de bonne grace ce que les Loix vous forceront enfin de lui accorder. Au nom des Dieux, faites de vous-mêmes ce que doivent faire

faire des gens d'honneur, comme vous. Mais si vous êtes en d'autres sentimens, je vous avertis que j'entreprendrai hautement la défense de cette pauvre malhûreuse, & que je vengerai l'affront qu'on voudra faire à la memoire de mon ami. C'étoit mon parent, (5) nous avons toujours été élevés ensemble, nous ne nous sommes jamais quittés, ni en paix, ni en guerre; nous avons souffert ensemble une grande pauvreté; c'est pourquoi (6) je ne négligerai rien, j'agirai, je ferai, je tenterai toutes sortes

(5) *Nous avons souffert ensemble une grande pauvreté.*) Il dit cela parce qu'il est certain que la mauvaise fortune lie, & unit plus les hommes qui l'ont éprouvée ensemble que la bonne. *Donat* dit fort bien, *magis conjungit malorum consortium, quàm bonorum.* Et il ne seroit pas difficile d'en donner la raison.

(6) *Je suivrai le conseil qu'il me donnera sur cette affaire*)On a ajouté ici ce Vers. Mais, comme *Muret* l'a fort bien remarqué, c'est un

ſortes de voies ; enfin j'abandonnerai plutot la vie que leurs interêts. Que me répondez-vous ?

Demea. Tout ce que je puis faire, Hegion, c'eſt d'aller trouver mon frere.

Hegion. Au reſte, Demea, ſouvenez-vous que (7) plus vous êtes riches, puiſſans, hûreux, & de

un Vers qu'on a pris de la 4. Scene du 2. Acte du *Phormion*, & que l'on a transporté ici fort mal à propos. *Micion* étoit le maitre abſolu d'*Eſchinus*, ainſi tout ce que *Demea* pouvoit faire, c'étoit de donner ſon avis, & de repréſenter à *Micion* ce qui lui paroiſſoit juſte & raiſonnable.

(7) *Plus vous êtes riches.*) Il faut ſous-entendre *vitam* ou *ævum agere facillime*, *vivre facilement*, pour dire *être à ſon aiſe*, *ne manquer de rien*. Et les *Latins* ont emprunté cette façon de parler des *Grecs* qui apelloient leurs Dieux ῥᾳδίως ζῶντας, *facilè viventes*.

(8)

de bonne naiſſance, (8) plus vous êtes obligés à être juſtes & raiſonnables, ſi vous voulez paſſer pour gens de bien.

Demea. Allez, on fera tout ce qu'on doit.

Hegion. Cela eſt digne de vous. Geta, mene-moi à ta Maitreſſe.

ACTE

(8) *Plus vous êtes obligé à être juſtes & raiſonnables.*) *Æqua noſcere*, c'eſt une maniere de parler Grecque ἐπιεικῆ γνῶναι, être juſte, être raiſonnable, avoir les ſentimens d'un homme droit. *Hegion* donne ici un grand précepte qui devroit être gravé dans tous les cœurs. Mais c'eſt un precepte qu'on ne connoit preſque plus. La plupart des hommes aujourd'hui ne ſe ſouviennent qu'ils ſont riches, puiſſans, hûreux & de bonne maiſon que pour en être plus injuſtes & plus déraiſonnables.

ACTE TROISIEME.

SCENE VI.

Demea.

(1) JE l'avois bien dit, qu'il arriveroit quelque choſe de ſemblable, & plût à Dieu que nous en fuſſions quittes pour cela ; mais cette licence effrenée aboutira aſſûrément à quelque choſe de funeſte. Je m'en vais chercher mon frere pour lui dire tout ce que j'ai ſur le cœur.

ACTE

(1) *Je l'avois bien dit.*) *Donat* remarque fort bien que cette compoſition *indicens* pour *non dicens*, eſt dure, mais qu'elle eſt bonne pour un homme en colere, en effet je ne croi pas qu'on ait vu ailleurs *indicere* pour *non dicere*: M. *Guyet* vouloit corriger *non me inticente*, comme ſi *inticente* étoit plus ſuportable & plus ordinaire qu'*indicente*, & s'il n'étoit pas mille fois plus dur. Ce que *Demea* dit ici qu'il avoit bien dit, eſt à la fin de la 2. Scene du 1. Acte. *Votre bon fils ſentira à quelque heure ce que...*

(1)

ACTE TROISIEME.

SCENE VII.

Hegion.

NE vous affligez point, Sostrata, & consolez autant qu'il vous sera possible cette pauvre fille. Je m'en vais voir si je trouverai Micion à la Place, & je lui conterai comme toute la chose s'est passée: s'il veut faire son devoir, qu'il le fasse, à la bonne heure, sinon qu'il me le dise, afin que je voie le parti que j'ai à prendre.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

CTESIPHON, SYRUS.

Cteſiphon.

DIs-tu que mon pere s'en eſt allé à la campagne?

Syrus. Il y a déja long-tems.

Cteſiphon. Dis-le moi, je t'en prie.

Syrus. Je vous dis qu'à l'heure que je parle il eſt arrivé, & je ſuis perſuadé qu'il travaille déja de toute ſa force.

Cteſiphon. Plût à Dieu; & qu'il ſe fatiguât ſi fort, (1) pourvu néanmoins que cela ne préjudiciât point à ſa ſanté, que de trois jours il ne pût quitter le lit. *Sy-*

(1) *Pourvu néanmoins que cela ne prejudiciât pas à ſa ſanté.*) *Terence* n'avoit garde d'oublier ce correctif qui étoit très-néceſſaire & ſans lequel ce ſouhait de *Cteſiphon* auroit été une imprécation pleine d'impieté, ce qui auroit rendu ce caractere très-vicieux.

(2)

Syrus. (2) Je le voudrois, & quelque chose de mieux, s'il étoit possible.

Ctesiphon. Oui; car je souhaite extrêmement de passer ce jour tout entier dans le plaisir, comme j'ai commencé; & ce qui me fait plus haïr cette maison de campagne, c'est qu'elle est trop près d'ici, car si elle étoit plus éloignée, la nuit l'y surprendroit avant qu'il pût être revenu. Présentement qu'il ne m'y aura pas trouvé, je suis sûr qu'il reviendra ici au plus vite; & comme je ne l'ai point vu de tout

(2) *Je le voudrois & quelque chose de mieux s'il étoit possible.*) Ce maître fripon, qui se sent coupable, & qui craint le châtiment qu'il a mérité, ne se contente pas du souhait de *Ctesiphon*, il demande quelque chose de plus, c'est la mort du bon homme, mais n'osant s'expliquer ouvertement devant le fils, il le fuit d'une maniere équivoque comme s'il ne desiroit qu'une incommodité un peu plus longue à *Demea*.

tout le jour, il me démandera où j'ai été; que lui dirai-je?

Syrus. Ne vous vient-il rien dans l'esprit?

Ctesiphon. Rien du tout.

Syrus. Tant pis, vous êtes un pauvre homme. Mais est ce que vous n'avez ici ni client, ni ami, ni hôte?

Ctesiphon. Nous y en avons assez, que cela fait-il?

Syrus. Il faut lui dire que vous avez été obligé d'en servir quelqu'un en quelque affaire.

Ctesiphon. (3) Quoi sans l'avoir fait? cela ne se peut.

Syrus. Cela se peut fort bien.

Ctesi-

(3) *Quoi sans l'avoir fait? Cela ne se peut.*) Il est bon de remarquer la beauté du caractere de ce jeune homme. Le valet lui conseille de dire un mensonge, car les mensonges sont la ressource ordinaire des valets, mais *Ctesiphon*, comme un homme bien né, marque d' abord l'aversion qu'il a pour un moyen si indigne.

(4)

Cteſiphon. Bon, pendant le jour; mais ſi je paſſe ici la nuit, quelle excuſe lui donnerai-je, mon pauvre Syrus?

Syrus. Ha que je voudrois bien que ce fût la coutume d'aller devant les Juges la nuit! mais ſoyez en repos, je le ſai prendre parfaitement, & lors-qu'il eſt le plus en colere, je le rens auſſi doux qu'un agneau.

Cteſiphon. Et comment fais-tu?

Syrus. Il écoute volontiers lors-qu'on vous loue; devant lui je vous fais un Dieu, je conte vos grandes qualités.

Cteſiphon. Mes grandes qualités?

Syrus. Oui, vos grandes qualités. On voit d'abord mon homme pleurer de joie comme un enfant. Ho, ho, en voici d'un autre, prenez garde à vous.

Cteſiphon. Qu'y a-t-il?

Syrus.

Syrus. (4) Quand on parle du Loup on en voit la queue.

Cteſiphon. Mon pere vient?

Syrus. Lui-même.

Cteſiphon. Syrus, qu'allons-nous faire? Sy-

(4) *Quand on parle du loup on en voit la queue.*) *Servius* a explique ce proverbe ſur ce Vers de la 9. Eclogue de *Virgile.*

vox quoque Mœrim.
Jam fugit ipſa: Lupi Mœrim videri priorem.

Les Phyſiciens, dit-il, *aſſurent que ceux que le loup voit le premier perdent tout d'un coup la parole, & de là eſt venu ce proverbe*, Lupus in fabula, *dont on ſe ſert toutes les fois que celui dont on parle arrive ſans être attendu, & que par ſa préſence il nous ôte la liberté de parler.* Pline confirme cela dans le Chapitre 22. du Livre 8. *vocemque homini, quem priores contemplentur adimere ad præſens.* Mais n en déplaiſe à *Pline* & aux Phyſiciens, je penſe qu'on peut douter de la vérité de leur obſervation, & je ſuis perſuadée que le proverbe eſt venu des contes du loup que les femmes des champs faiſoient à leurs enfans; car comme il arrivoit ſouvent qu'en parlant du loup elles le voyoient tout d'un coup, la peur leur faiſoit perdre la parole ou changer

de

Syrus. Fuyez-vous-en seulement au logis, & je verrai.

Ctesiphon. S'il te parle de moi, dis que tu ne m'as vu nulle part, entens-tu?

Syrus. Y a-t-il moyen que vous vous taisiez?

ACTE QUATRIEME.

SCENE II.

DEMEA, CTESIPHON, SYRUS.

Demea.

EN vérité je suis bien malhûreux! Prémierement je ne trouve point mon frere, & pour comble de chagrin, comme

de discours. C'est pourquoi l'on a dit *lupus in fabula*, pour faire entendre que celui dont on parle survient, quoique l'on continue à parler, & que l'on parle même avec lui. Ce que *Terence* dit *lupus in fabula*, Plaute le dit *lupus in sermone* dans le Stich. IV. 1.

Sed eccum tibi lupum in sermone præsens esuriens adest. Fabula, & *sermo* sont deux synonymes qui signifient *discours*.

me je le cherchois, j'ai trouvé un Ouvrier qui revenoit de ma maiſon de campagne, & qui m'a dit que mon fils n'y eſt pas. Je ne ſai ce que je dois faire.

Cteſiphon. Syrus.

Syrus. Que voulez-vous?

Cteſiphon. Me cherche-t-il?

Syrus. Oui.

Cteſiphon. Je ſuis perdu!

Syrus. Mon Dieu, ne vous allarmez point.

Demea. Quel malheur eſt le mien! je ne ſaurois le comprendre, je vois ſeulement que je ne ſuis né que pour être malhûreux; tout ce qu'il y a de mal, c'eſt moi qui le ſens toujours le prémier, c'eſt moi qui le ſai toujours le prémier, (1) c'eſt moi qui en porte la nouvelle aux

(1) *C'eſt moi qui en porte la nouvelle aux autres.*) *Obnuntiare;* eſt proprement annoncer une mauvaiſe nouvelle, il eſt toujours pris en mauvaiſe part. Cela eſt remarquable.

(2)

aux autres, & je ſuis le ſeul qui en ai du chagrin.

Syrus. Cet homme me fait rire, il dit qu'il eſt le prémier qui ſait tout, & il eſt le ſeul qui ne ſait rien.

Demea. Je reviens préſentement pour voir ſi par hazard mon frere ne ſeroit point revenu.

Cteſiphon. (2) Syrus, prens bien garde, je te prie, qu'il ne ſe jette tout d'un coup dans cette maiſon.

Syrus. Vous tairez-vous, vous dis-je? j'y prendrai garde.

Cteſiphon. Je ne ſaurois me fier aujourd'hui à toutes tes belles promeſſes, je vais tout à l'heure m'enfermer avec elle dans quelque petit coin, c'eſt le plus ſûr.

Syrus. Faites; je l'empêcherai pourtant bien d'entrer.

De-

(2) *Syrus prens bien garde.*) *Cteſiphon* ne paroit pas ſur le Théatre, il eſt chahé dans un coin, derriere la porte.

Demea. Mais voila ce ſcelerat de Syrus.

Syrus. Par ma foi, ſi les choſes vont toujours de même, il n'y a pas moyen que qui que ce ſoit puiſſe durer dans cette maiſon: je veux ſavoir enfin combien j'ai de Maitres; quelle miſere eſt-ce donc que ceci?

Demea. Qu'a-t-il à crier? Que dis-tu, l'honnête homme, qu'eſt-ce que c'eſt? mon frere eſt-il chez lui?

Syrus. Que diable me voulez-vous chanter avec votre honnête homme? je n'en puis plus.

Demea. Qu'as-tu?

Syrus. Ce que j'ai? Creſiphon nous a rouez de coups, cette Chanteuſe & moi.

Demea. Que me dis-tu là?

Syrus. Tenez, (3) voyez comme il m'a fendu la lévre. *De-*

(3) *Voyez comme il m'a fendu la levre.*) Il prend ſa lévre, & en ſe la preſſant entre ſes doigts, il y fait paroitre une fente.

(*)

Demea. Pourquoi cela?

Syrus. Il dit que c'eſt par mon conſeil qu'on a acheté cette créature.

Demea. Ne m'as-tu pas dit tantôt qu'il s'en étoit retourné à la campagne, & que tu avois été avec lui juſqu'à moitié chemin?

Syrus. Cela eſt vrai auſſi; mais il eſt revenu ſur ſes pas tout furieux, & il ne nous a pas épargnés. N'a-t-il point de honte de battre un homme de mon âge, moi qui le portois dans mes bras il n'y a que trois jours: il n'étoit pas plus grand que cela.

Demea. O Cteſiphon, que je te ſai bon gré de cette action! tu tiens de ton pere; va, tu as déjà toute la ſageſſe d'un homme fait.

Syrus. Vous le louez? par ma foi, s'il eſt ſage, à l'avenir il retiendra ſes mains.

Demea. Il a fait l'action d'un homme de cœur.

Syrus. Ho tout à fait! il a battu une miserable femme & un malhûreux valet qui n'a osé se revancher; la belle action!

Demea. Il ne pouvoit pas mieux faire; il croit comme moi que tu es l'auteur de cette belle équipée. Mais mon frere est-il au logis?

Syrus. Non, il n'y est pas.

Demea. Je songe où je dois l'aller chercher.

Syrus. Je sai bien où il est, mais d'aujourd'hui je ne vous l'enseignerai.

Demea. Hé, qu'est-ce que tu dis?

Syrus. Je dis ce que je dis.

Demea. Je vais te casser la tête tout à l'heure.

Syrus. Mais je ne sai pas le nom de l'homme chez qui il est, je sai seulement le lieu.

Demea. Hé bien, dis-le moi donc, le lieu.

Syrus. Savez-vous ce Portique! qui

qui eſt près de la Boucherie, en deſcendant?

Demea. Oui.

Syrus. Paſſez tout droit par cette Place en montant, & lorſque vous y ſerez, vous trouverez (*) à cette main-là une petite deſcente, jettez-vous-y. Après quoi il y a une petite Chapelle, & tout auprès une petite ruelle.

Demea. En quel endroit?

Syrus. Dans cet endroit où il y a un grand figuier ſauvage. Entendez-vous?

Demea. Fort bien.

Syrus. Continuez votre chemin par-là.

Demea Mais on ne ſauroit paſſer par cette petite ruelle, c'eſt un cu de ſac.

Syrus. Cela eſt vrai, par ma foi. Oh, quelle impertinence, (4) le gros animal que je ſuis! je me trom-

(*) *Il fait ſigne de la main.*

(4) *Le gros animal que je ſuis, je me trom-*

trompois. Retournez à ce portique dont je vous ai parlé, je m'en vais vous donner un chemin bien plus court, & qui n'eſt pas ſi embaraſſé. Savez-vous la maiſon de Cratinus, de cet homme qui a tant de bien?

Demea. Oui.

Syrus. Quand vous l'aurez paſſée, tournez à gauche dans cette même rue, & quand vous ſerez au Temple de Diane, prenez à droit avant que de venir à la porte de la ville. (5) Tout auprès de l'Ab-

pois) En avouant ſi ingenûment ſa faute, il s'attire d'autant mieux la confiance de ce vieillard par la bonne opinion qu'il lui donne de ſa ſimplicité, & *Donat* a fort bien remarqué, *Calliditas eſt maxima deprehenſum mendacium non defendere, ſed fateri ut opinionem ſimplicitatis acquirat.*

(5) *Tout auprès de l'Abreuvoir.*) *Varron* nous aprend qu'auprès des portes des villes il y avoit toujours de grands reſervoirs d'eau où l'on abreuvoit les chevaux, & où en tems de guerre on prenoit de l'eau pour éteindre le feu que les ennemis tâchoient de mettre aux portes.

(6)

l'Abreuvoir il y a un Boulanger, & vis-à-vis de ce Boulanger vous verrez une Boutique de Menuisier, c'eſt là qu'il eſt.

Demea. Qu'y fait-il?

Syrus. Il fait faire (6) des lits de table avec les piés de chêne vert pour manger au Soleil.

Demea. Pour vous faire boire agréablement, vous autres? c'eſt fort bien fait en vérité. Mais pourquoi ne l'y aller pas trouver?

Syrus. Vous ne ſauriez mieux faire. J'exercerai aujourd'hui tes jambes comme il faut, vieux radoteur. Mais Eſchinus eſt bien haïſſable d'être ſi long-tems à revenir, cependant (7) le diné ſe gâte, & Cteſiphon de ſon coté ne

(6) *Des lits pour manger au Soleil,*) c'eſt pour *lectulos Solares*, car dans le beau tems ils ſoupoient à l'air.

(7) *Le dîné ſe gâte.*) Les *Grecs* & les *Romains* ne faiſoient ordinairement qu'un repas qui étoit le ſouper, mais ici ce dîné eſt pour de jeunes gens débauché qui n'obſervent aucune regle, c'eſt pourquoi

ne penſe qu'à ſon amour. Pour moi, je ſaurai fort bien mettre ordre à mes affaires, car tout préſentement je vais me garnir de ce qu'il y aura de plus beau & de meilleur, & en vuidant peu à peu les pots (8) je paſſerai doucement la journée.

ACTE QUATRIEME.

SCENE III.

MICION, HEGION.

Micion.

NOn, Hegion, je ne vois rien là qui mérite les louanges que vous me donnez; je fais ce que

dans la derniere Scene de cette Comédie *Demea* reproche à *Syrus* qu'il avoit ſoin de leur tenir le feſtin prêt dès le matin, *apparare de die convivium.*

(8) *Je paſſerai doucement cette journée.*) Pour rendre ce paſſage mot à mot, il faloit traduire, *j'enterrerai cette journée*; car *producere* eſt un terme de funerailles, & *producere diem*, eſt ce que *Virgile* a dit *condere ſoles.*

(1)

que je dois, je repare le mal que nous avons fait. Mais peut-être que vous avez cru que j'étois de ces gens (1) qui s'imaginent toujours qu'on leur fait tort, quand on leur demande raison du tort qu'ils ont fait aux autres, & qui sont les premiers à se plaindre ; parceque je n'en use pas ainsi, vous me remerciez. *Hegi-*

(1) *Qui s'imaginent toujours qu'on leur fait tort.*) Ce passage est assez difficile, & je croi qu'on l'a mal expliqué.

------ qui ita putant
Sibi fieri injuriam, ultro, si, quam fecere
ipsi expostulant,
Et ultro accusant. ——

En voici la construction : *Qui putant sibi fieri injuriam, si aliqui expostulant eam injuriam, quam ipsi ultro fecere, & ultro accusant.* Qui s'imaginent toujours qu'on leur „fait tort, si on leur demande raison du „tort qu'ils ont fait eux mêmes, & qui „s'en plaignent les prémiers. „Ainsi il n'est pas nécessaire de lire *expostules*. Mais le Manuscrit du Roi m'a fait venir une autre pensée en presentant ainsi le passage.

Hegion. Ha point du tout, je ne vous ai jamais cru autre que vous n'êtes. Mais je vous prie de venir avec moi chez la mere de cette fille, & de lui dire ce que vous m'avez dit, que le soupçon qu'on a contre Eschinus est mal fondé, & qu'il a enlevé cette joueuse d'instrumens pour son frere.

Mi-

——— *qui ita putant*
Sibi fieri injuriam, ultro si quam fecere,
ipsi expostulant,
Et ultro accusant.

„Qui quand ils ont fait une injure à quel„qu'un s'imaginent qu'ils l'ont soufferte, „en demandent raison & s'en plaignent „les prémiers„ Ces sortes de caracteres injustes sont fort communs parmi les riches & les grands, & c'est ainsi qu'ils en usent d'ordinaire avec les pauvres & les petits. Le Livre de la *Sagesse* a peint ce même caractere Chap. *XIII*, vs. 4 *Dives si qui injuriam fecerit ultro, precibus adibitur, pauper injuriam passus est & adhuc minis impetitur.* „Quand le riche a fait injure, il „faut le prier & lui demander pardon, le „pauvre l'a soufferte, & il est encore „menacé.

(2)

Micion. Si vous jugez que cela ſoit néceſſaire, allons.

Hegion. Vous me faites plaiſir; car vous remettrez l'eſprit de cette pauvre fille, que la douleur & le chagrin ont miſe dans un état pitoyable, & vous aurez la ſatisfaction de vous être acquité de votre devoir. Si pourtant cela vous faiſoit de la peine, j'irois ſeul lui dire ce que vous venez de m'aprendre.

Micion. Point du tout, j'irai moi-même.

Hegion. Je vous en ſerai bien obligé; car les perſonnes à qui la fortune n'eſt pas trop favorable, ſont je ne ſai comment plus ſoupçonneuſes que les autres, & prennent tout en mauvaiſe part, (2) croyant toujours qu'on les

(2) *Croyant toujours qu'on les mépriſe pour leur pauvreté.*) Il y a deux choſes remarquables dans ce Vers: *impotentia* pour *paupertas*. Je ne ſai ſi l'on en trouveroit ailleurs des exemples. Et le mot de *calvier*

les mépriſe pour leur pauvreté. C'eſt pourquoi je penſe que le meilleur moyen de l'apaiſer, c'eſt d'aller vous-même juſtifier Eſchinus.

Micion. C'eſt bien dit, & rien n'eſt plus vrai.

Hegion. Suivez-moi donc par ici.

Micion. Je le veux.

ACTE

paſſif, pour *calvi*, qui étoit un terme fort en uſage du tems de *Scipion* & de *Lælius*, pour dire *mépriſer*, *tromper*. Ceux qui ne l'avoient pas entendu avoient mis en ſa place *negligi*. Voici les deux Vers de *Menandre*, que *Terence* a traduits:

Πρὸς ἅπαντα δειλὸς ὁ πένης ἔστ' πράγματα
Καὶ πάντας αὐτῷ καταφρόνειν ὑπολαμβάνει.

Le pauvre eſt timide en toutes choſes, & il croit toujours que tout le monde le mépriſe.

ACTE QUATRIEME.

SCENE IV.

Eschinus.

JE suis au desespoir ! faut-il qu'un si grand malheur me soit arrivé tout d'un coup, sans que je sache, ni ce que je dois faire, ni ce que je puis devenir ? La crainte & le desespoir m'accablent le corps & l'esprit, je suis incapable de prendre aucune resolution ? ah comment me tirer d'un embarras si horrible ? Soupçonné de la plus noire de toutes les trahisons, & avec quelque espece de justice ? Sostrata croit que c'est pour moi que j'ai acheté cette joueuse d'instrumens. La vieille servante me l'a fait comprendre, car tantot comme on l'avoit envoyé chercher la Sage-femme, je l'ai rencontrée par hazard, je me suis aproché d'elle, & je lui ai demandé des nouvelles de Pamphila, si elle

elle étoit déja en travail, & ſi c'étoit pour cela qu'elle alloit faire venir la Sage-femme, elle s'eſt miſe à crier, Allez, allez Eſchinus, il y a aſſez long-tems que vous vous moquez de nous, & que vous nous amuſez par vos belles promeſſes. Ho, lui ai-je dit, qu'eſt ceci, je vous prie? elle a continué, allez vous promener, allez, prenez celle dont vous êtes ſi charmé. Tout auſſi-tot j'ai connu leur penſée, mais je me ſuis retenu, & je n'ai rien voulu dire à cette cauſeuſe, de peur qu'elle ne l'allât divulguer. Que dois-je donc faire préſentement? Dirai-je que cette Chanteuſe eſt pour mon frere? C'eſt la choſe du monde qui demande le plus de ſecret. Mais je paſſe ſur cette conſideration, je veux qu'il ſoit poſſible que quand je leur aurai tout dit, cela ne faſſe aucun éclat. Je crains qu'elles ne croyent pas même la choſe comme elle eſt, tant les aparences ſont con-

tre

re moi! C'eſt moi-même qui ai enlevé cette fille, c'eſt moi même qui ai donné l'argent, c'eſt chez moi qu'elle a été menée. J'avoue que ce malheur m'eſt bien arrivé par ma faute; de quelque maniere que la choſe ſe fût paſſée, ne devois-je pas la déclarer à mon pere? je l'aurois fléchi, & j'aurois obtenu de lui la permiſſion d'épouſer Pamphila, mais je me ſuis endormi juſqu'à préſent; Eveillons-nous donc enfin à cette heure; le meilleur parti que je puiſſe prendre, c'eſt d'aller de ce pas chez elles me juſtifier; je vais donc heurter à leur porte. Je ſuis perdu! je ſens un friſſon me courir par tout le corps dès que je commence à heurter. Hola, hola, quelqu'un, c'eſt Eſchinus. Mais je ne ſai qui ſort. Je m'en vais me retirer ici.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE V.

MICION, ESCHINUS.

Micion,

SOstrata, faites, comme je viens de vous dire, pour moi je vais trouver Eſchinus, afinqu'il ſache de quelle maniere cette affaire s'eſt paſſée. Mais qui eſt-ce qui heurte!

Eſchinus. Ho, ho, voila mon pere? je ſuis au deſeſpoir!

Micion. Eſchinus.

Eſchinus. Quelles affaires peut-il avoir là dedans?

Micion. Avez-vous heurté à cette porte? il ne répond point; pourquoi ne me donnerois-je pas le plaiſir de le jouer un peu? je ne ſaurois mieux faire, pour le punir de ce qu'il n'a jamais voulu me confier ce ſecret. Vous ne me répondez pas?

Eſchinus. Moi? je n'ai pas heurté, que je ſache. *Mi-*

Micion. Je le croi ; je m'étonnois bien auſſi que vous euſſiez affaire dans cette maiſon, & je ne pouvois comprendre ce que ce pouvoit être. (1) Il rougit, c'eſt bon ſigne.

Eſchinus. Mais vous, mon pere, dites-moi, s'il vous plait, quelle affaire vous y avez?

Micion. Je n'y en ai nulle pour moi, en vérité, c'eſt un de mes amis qui m'a pris tantot à la Place, & qui m'a prié de venir ici pour quelque choſe qui le regarde.

Eſchi-

(1) *Il rougit; c'eſt bon ſigne.*) *Donat* remarque qu'il y a dans cette expreſſion une grande tendreſſe ; car *Micion* ne dit pas, *erubuis, ſalvus eſt, il a rougi, il eſt ſauvé ;* mais *erubuit, ſalva res eſt;* comme s'il diſoit, *il a rougi, tout mon bien eſt ſauvé.* En quoi il fait voir qu'*Eſchinus* lui tient lieu de tout, & qu'il n'a rien de ſi cher que lui. Mais cela n'auroit pu être ſouffert en notre Langue ; c'eſt pourquoi j'ai été obligée de dire la choſe plus ſimplement, & comme nous la dirions en pareille rencontre.

(2)

Eſchinus. Et quelle choſe?

Micion. Je vais vous la dire. Dans cette maiſon demeurent certaines femmes qui n'ont pas de bien, & que vous ne connoiſſez pas aparemment, j'en ſuis même ſûr, car il n'y a pas long-tems qu'elles ſont venues dans ce quartier.

Eſchinus. Eh bien, mon pere, après cela?

Micion. Il y a une jeune fille avec ſa mere.

Eſchinus. Continuez, je vous prie.

Micion. Cette fille n'a plus ſon pere. L'ami dont je viens de vous parler eſt ſon plus proche parent, (2) les Loix l'obligent de l'épouſer.

Eſchi-

(2) *Les Loix l'obligent de l'épouſer.*) Il y a mille exemples dans les Anciens que telle étoit la Loi d'Athènes. *Orbum proximus ducat, lex Attica eſt.* Et cette Loi étoit la même que celle que Dieu avoit donné à ſon Peuple. *Omnis filia, quæ ſuccedit in hereditatem, in familia quacunique Iſraëlitarum, alicui qui ſit originis familiæ ejusdem pa-*

Eſchinus. Je ſuis mort!

Micion. Qu'eſt ce que c'eſt?

Eſchinus. (3) Rien, rien du tout, continuez, s'il vous plait.

Micion. Il eſt venu pour l'emmener, car il demeure à Milet.

Eſchinus. Oh! Quoi pour emmener cette fille?

Micion. Oui.

Eſchinus. Comment, je vous prie, juſqu'à Milet?

Micion. Oui.

Eſchinus. Je n'en puis plus! Et ces femmes, que diſent-elles?

Micion. Que penſez-vous qu'elles diſent? elles ne diſent rien. La mere s'eſt aviſée ſeulement de dire que ſa fille avoit un enfant

paternæ uxor erit. On peut voir le XXXVI. Chapitre des *Nombres* & les remarques de *Grotius* qui croit que cette Loi avoit été communiquée aux *Atheniens* par les *Phéniciens*. Et cela eſt très-vraiſemblable.

(3) *Rien, rien du tout, continuez.*) Ce *recte* eſt la même choſe *nihil*, on diſoit *recte* quand on ne ſavoit que dire, comme je l'ai deja remarqué; on s'y eſt trompé.

enfant de je ne ſai quel autre homme qu'elle ne nomme point, que cet homme l'à aimée le prémier, & qu'ainſi ſa fille ne peut être à ce parent.

Eſchinus. Ho, ho! eſt-ce que cela ne vous paroit pas juſte enfin?

Micion. Non.

Eſchinus. Comment, je vous prie, non? Eſt-ce que cet homme l'emmenera, mon pere?

Micion. Pourquoi ne l'emmeneroit-il pas?

Eſchinus. Vous avez fait la choſe du monde la plus dure, la plus cruelle, & ſi je l'oſe dire plus clairement, la plus indigne de gens d'honneur comme vous.

Micion. Pourquoi cela?

Eſchinus. Pouvez vous me faire cette demande? En quel érat enfin penſez-vous que ſera ce pauvre homme, qui a vécu juſqu'a préſent avec elle, & qui ſans doute en eſt encore paſſionnément

ment amoureux? que deviendra ce malhûreux quand il ſe verra enlever cette fille à ſes yeux? C'eſt aſſûrément là une action très-indigne, mon pere.

Micion. Par quelle raiſon? (4) Qui lui a promis cette fille? Qui la lui a donnée! Comment s'eſt fait ce mariage; Quand s'eſt-il fait? Qui s'en eſt mêlé? Pourquoi va-t-il épouſer une fille qui doit être à un autre?

Eſchinus. Etoit-il juſte qu'une fille de ſon âge demeurât-là en attendant qu'un parent de je ne ſai où vint la demander en mariage?

(4) *Qui lui a promis cette fille? qui la lui a donnée? comment s'eſt fait ce mariage.*) Il dit cela, parcequ'il n'y avoit point eu de parole donnée, que c'étoit un rapt, qu'il n'y avoit eu acune cérémonie, & que le pere n'y avoit point été apellé, &c. Et *Micion* raſſemble en peu de mots toutes les nullités de ce prétendu mariage. Dans le 37. Vers, au lieu de *cui nupſit*, qui ne fait aucun ſens raiſonnable, je croi qu'il faut lire *qui quando nupſit*, ce qui marque les cérémonies qui devoient être obſervées.

(5)

riage? Voila, mon pere, ce que la juſtice vouloit que vous repréſentaſſiez, & ce que vous deviez faire valoir.

Micion. Que vous êtes plaiſant! aurois-je été parler contre un homme qui m'avoit mené là pour ſoutenir ſes intérêts? Mais, Eſchinus, que tout cela nous importe-t-il? qu'avons nous à voir dans tout ce qui les regarde? allons-nous en. Qu'y a-t-il? pourquoi pleurez-vous?

Eſchinus. Mon pere, je vous prie d'écouter.

Micion. Mon fils, j'ai tout entendu, & je ſai tout, car je vous aime tendrement, & c'eſt pourquoi je m'intereſſe ſi fort à tout ce que vous faites.

Eſchinus. Mon pere, ainſi puiſſiez-vous m'aimer toujours, & me trouver toujours digne de votre tendreſſe: comme il eſt vrai que j'ai une très-ſenſible douleur d'avoir fait cette faute, & que

& que je ſuis confus de paroitre devant vous.

Micion. Je n'en doute pas, car je connois votre bon naturel: (5) Mais je crains que vous ne ſoyez un peu trop négligent. (6) En quelle ville enfin penſez-vous vivre? vous avez deshonoré une fille, dont les Loix ne vous permettoient pas d'aprocher. Voila déja une grande faute, je dis fort grande, (7) cependant

(5) *Mais je crains que vous ne ſoyez un peu trop négligent.*) Il ne le gronde pas d'avoir fait cette action, mais il le gronde de n'avoir pas ſu prendre les meſures qu'il faloit pour la faire tourner à bien, & pour s'épargner les chagrins qu'elle lui a cauſés. On ne ſauroit rien voir de plus tendre que tous ces reproches, il n'y a pas un ſeul mot qui ne mérite d'être bien conſideré.

(6) *En quelle ville enfin penſez-vous vivre.*) Voila qui commence d'un ton bien grave & bien ſérieux, mais ce ton ſera bien tot radouci, & après avoir bién expoſé la faute il ne manquera pas de l'excuſer.

(7) *Cependant pardonnable, car c'eſt un*

dant pardonnable, car c'eſt un malheur qui eſt arrivé à bien d'autres, & même à de fort honnêtes gens. (8) Mais, je vous prie, après cet accident, avez-vous pris quelques meſures? avez-vous

malheur qui eſt arrivé à bien d'autres, & même à de fort honnêtes gens.) Après avoir expoſé la faute avec toutes ſes noires couleurs, *voilà déja une grande faute, je dis fort grande*, voici bien des excuſes. *Humanum eſt*, "elle eſt pardonnable à la foibleſſe „humaine.„ *Fecere alii ſæpe.* "Ce mal„heur eſt arrive à bien d'autres.„ Il faut encore quelque choſe de plus, c'eſt pourquoi il ajoute *item boni*, "& même à de „fort honnêtes gens.„ Ne peut-on pas dire que cette faute eſt ſi diminuée & ſi affoiblie par là, qu'elle ne paroit preſque plus?

(8) *Mais, je vous prie, après cet accident*) Il dit fort bien *poſtquam evenit*, „après que cela eſt arrivé, & non pas *poſtquam commiſſum eſt*, „après que cela a été commis.„ Car le prémier marque une choſe ordinaire & un ſimple hazard, & l'autre une choſe extraordinaire & grave, & un deſſein formé. *Micion* ne pouvoit choiſir de terme plus doux, ni plus innocent.

(9)

vous prévu ce qui pouvoit arriver? avez-vous songé aux moyens de faire réüssir l'affaire comme vous le souhaitiez? & si vous aviez honte de vous ouvrir à moi, ne deviez-vous pas, au moins, me le faire savoir par d'autres? pendant que vous êtes dans ces irrésolutions, neuf mois se sont passés; (9) vous vous êtes trahi vous-même, vous avez trahi cette pauvre malhûreuse & votre pauvre enfant, au moins il n'a pas tenu à vous que vous ne l'ayez fait. Que pensiez-vous donc? (10) croyiez-vous que

(9) *Vous vous êtes trahi vous-même, & vous avez trahi cette pauvre malhûreuse, & votre pauvre enfant*, &c.) Il ne pouvoit lui rien dire de plus tendre ni de plus consolant, car il lui fait connoître que non seulement il s'intresse à ce qui le regarde, mais à ce qui regarde cette pauvre mere & à ce qui regarde l'enfant dont elle vient d'accoucher.

(10) *Croyiez-vous que pendant que vous dormiriez les Dieux prendroient soin de vos affai-*

que pendant que vous dormiriez, les Dieux prendroient soin de vos affaires, qu'ils les feroient réüssir selon vos desirs? & que sans que vous vous donnassiez la moindre peine, on vous meneroit cette fille chez vous? (11) En vérité

affaires?) Ceci est encore plus tendre que tout le reste. Car *Micion* fait voir à ce jeune homme que s'il avoit voulu s'aider, les Dieux auroient donné une hûreuse fin à cette affaire. Or peut-on diminuer davantage une faute que de dire que les Dieux l'auroient menée a bien. Avec quel art *Micion* fait-il entendre qu'*Eschinus* n'est presque coupable que d'un peu trop de négligence comme il l'a dit d'abord.

(11) *En vérité je serois bien fâché que dans les autres choses qui vous regardent.*) Voici la suite de la même douceur. Il ne prend pas le ton de Docteur ni de Maitre ni de Pere irrité, il ne dit pas *gardez vous bien d'être aussi négligent* &c. Mais il dit simplement *nolim, je ne voudrois pas, je serois fâché. Donat* a donc eu grande raison de dire, „Que tout cette gronderie de *Micion* est si „douce & si pleine d'amitié qu'elle ne dif„fere presque pas des caresses.„ *Tota objurgatio ita amica est ut non multum à blanditione discreper.* Et il ajoute *qu'elle fait plus*

vérité, je ſerois bien fâché que dans les autres choſes qui vous regardent, vous fuſſiez auſſi peu ſoigneux, Mais ne vous affligez pas, vous l'épouſerez.

Eſchinus. Ah?

Micion. Ne vous affligez pas, vous dis-je.

Eſchinus. Mon pere, ne vous moquez vous point?

Micion. (12) Moi, me moquer! & pourquoi?

Eſchi-

plus d'effet ſur celui à qui elle s'adreſſe, qu'une gronderie âpre & rude.

(12) *Moi me moquer de vous? eh pourquoi?*) Ces deux pronoms de ſuite, *mei*, *vius*, ſont admirables pour marquer la tendreſſe que ce pere a pour ſon fils. Mais on demandera pourquoi *Micion* dit à ſon fils, avec tant de confiance, *Moi me moquer de vous? eh pourquoi?* puiſqu'il s'eſt déja moqué de lui en lui faiſant le conte de cet homme qui devoit épouſer ſa Maitreſſe. Voici une réponſe de *Donat*, qui me paroit une maxime ſûre dans la Morale: Il dit qu'on peut jouer les perſonnes que l'on aime, en leur donnant de fauſſes craintes, quand on peut dans le moment diſ-

Eſchinus. Je ne ſai, ſi ce n'eſt que plus je deſire cela avec paſſion, plus il me ſemble que j'ai ſujet de craindre.

Micion. Allez vous-en au logis, & priez les Dieux, afin que vous puiſſiez faire venir votre femme chez vous. Allez.

Eſchinus. Quoi! je l'épouſerai tout à l'heure?

Micion. Tout à l'heure.

Eſchinus. Dès à préſent?

Micion. Dès à préſent, le plutot qu'il ſe pourra.

Eſchinus. Mon pere, que tous les Dieux me haiſſent, ſi je ne vous aime plus que mes yeux.

Micion. Quoi plus qu'elle?

Eſchinus. Tout autant.

Micion. C'eſt beaucoup.

Eſchinus. Mais qu'eſt devenu cet homme de Milet?

Micion.

ſiper ces craintes par des joies ſolides & véritables; mais que c'eſt l'action d'un ennemi, de jetter les gens dans de fauſſes joies qui ne peuvent être ſuivies que de ſujets de triſteſſe & de douleur. (13)

Micion. (13) Il s'en eſt allé, il s'eſt embarqué, il a fait naufrage. Mais pourquoi tardez-vous?

Eſchinus. Mais vous, mon pere, (14) allez plutot vous-même prier

(13) *Il s'en eſt allé, il s'eſt embarqué, il a fait naufrage.*) Pour ne pas dire crûment, *j'ai menti, c'eſt un conte*, il finit ce conte comme les Nourrices finiſſent ceux qu'elles font à leurs enfans quand elles les voient trop épouvantés; car elles leur diſent alors que le Loup s'en eſt allé, que les Chiens l'ont mangé, &c.

(14) *Allez plutot vous même prier les Dieux.*) C'eſt une choſe deſagréable qu'un fils loue ſon pere en ſa préſence; c'eſt pourquoi il eſt bon de remarquer ici avec quelle délicateſſe *Terence* fait qu'*Eſchinus* loue *Micion*; c'eſt la Religion qui lui fournit cette louange, & ce n'eſt qu'en s'excuſant de prier les Dieux lui même, qu'il trouve une occaſion naturelle de donner en deux mots à ſon pere la plus grande louange qu'il pourroit lui donner. C'eſt ainſi que dans *Virgile Enée* dit à *Anchiſe*:

Tu, genitor, cape ſacra manu patrioſque Penates.

„Vous, mon pere, prenez les choſes ſa„crées, & les Dieux Penates.„ Il veut porter ſon pere, mais il veut que ſon pere

prier les Dieux, car je suis sûr que (15) comme vous êtes beaucoup meilleur que moi, ils vous exauceront aussi plus facilement.

Micion. Je vais entrer pour donner ordre qu'on prépare tout ce qu'il faut; vous, si vous êtes sage, faites ce que je vous dis.

Eschinus. Quelles manieres charmantes sont-ce là! diroit-on qu'il est mon pere, & que je suis son fils! s'il étoit mon frere ou mon ami, pourroit-il entrer dans

porte les Dieux. *Terence* a peut-être eu en vûe en cet endroit ce que dit *Hesiode*, que c'est aux jeunes gens à agir, aux hommes en âge parfait à donner des conseils, & aux vieillards à prier les Dieux.

Ἔργα νέων, βουλαὶ δὲ μέσσων, εὐχαὶ δὲ γερόντων.

(15) *Comme vous êtes meilleur que moi, ils vous exauceront plus facilement.*) Jamais les hommes n'ont été plongés en des ténebres si épaisses, qu'ils n'aient cru que Dieu exauce plus facilement les prieres des gens de bien que celles des autres.

(16)

dans toutes mes passions avec plus de bonté & de complaisance? ne dois-je pas l'aimer? ne dois-je pas avoir pour lui toute la tendresse & tout l'empressement imaginables? ha, je puis dire aussi que (16) par cette complaisance il me jette dans un soin continuel de ne rien faire par mégarde qui lui puisse déplaire; car pour le faire exprès, je suis sûr que cela ne m'arrivera de ma vie. Mais pourquoi n'entrer pas tout présentement, afin que je ne sois pas cause moi même que mon mariage soit differé?

ACTE

(16) *Par cette complaisance il me jette dans un soin continuel.*) *Terence* a grand soin de marquer les bons effets que la complaisance des peres peut produire. Cela n'empêche pas que cette complaisance ne soit souvent très-dangereuse quand elle est aveugle. Mais quand elle auroit toujours été bonne & utile dans ces tems où les ténebres de l'erreur couvroient presque toute la terre, elle seroit très-mauvaise aujourd'hui.

ACTE QUATRIEME.

SCENE VI.

Demea.

JE me suis lassé à n'en pouvoir plus à force de marcher. Que le grand Jupiter ne puisse perdre, pendard de Syrus, avec ta belle maniere d'enseigner le chemin: J'ai couru toute la Ville: j'ai été à la Porte, à l'Abreuvoir; où n'ai-je point été? & par tout là je n'ai trouvé ni boutique de Ménuisier, ni personne qui eût vu mon frere. Mais présentement j'ai resolu (r) d'attendre chez lui de pied ferme jusqu'à ce qu'il vienne.

ACTE

(r) *De l'attendre chez lui de pied ferme.*] *Obsidere* ne signifie pas ici assieger, comme *Donat* l'a cru: *Terence* auroit dit *domum*, & non pas *domi*. *Obsidere* est pour *perpetuo sedere*; se tenir quelque part de pied ferme, opiniâtrément.

(n)

ACTE QUATRIEME.

SCENE VII.

MICION, DEMEA.

Micion.

JE m'en vais chez elles pour leur dire que de notre coté il n'y aura point de retardement.

Demea. Mais le voila. Il y a long-tems que je vous cherche.

Micion. Qu'y a-t-il?

Demea. J'ai à vous aprendre d'autres desordres de ce brave garçon, mais des desordres épouvantables.

Micion. (1) Voila-t-il pas?

Demea. Nouveaux, horribles, abominables!

Micion. Ah c'est assez.

Demea. Ho vous ne savez pas quel homme c'est.

Micion. Je le sai fort bien.

Demea.

(1) *Voila-t-il pas!*) Cette particule *ecce*, *voici*, sert toujours à marquer quelque accident fâcheux & non attendu.

Demea. Pauvre homme que vous êtes, vous vous imaginez que c'eſt de cette Chanteuſe que je veux parler: il y a bien autre choſe, & ce que j'ai à vous dire eſt un crime capital, & contre une fille qui eſt citoyenne!

Micion. Je le ſai.

Demea. Ho, ho! vous le ſavez, & vous le ſouffrez?

Micion. Pourquoi non?

Demea. Eſt-ce donc que vous ne criez point? eſt-ce que vous n'êtes pas hors de vous?

Micion. Non. J'aimerois mieux à la vérité...

Demea. Il y a un enfant.

Micion. Les Dieux le beniſſent.

Demea. La fille n'a rien.

Micion. On me l'a dit.

Demea. Et il faudra qu'il l'épouſe ſans dot?

Micion. Qui en doute?

Demea. Eh que faut-il donc faire préſentement?

Mici-

Micion. Ce que la chose demande: il faut faire venir cette fille dans notre maison.

Demea. Oh Jupiter! est-ce là ce qu'il faut faire?

Micion. Que pourrois-je faire de plus?

Demea. Ce que vous pourriez? Si la chose ne vous touche pas effectivement, (2) au moins seroit-il du devoir d'un homme d'en faire quelque semblant.

Micion. Mais j'ai déja donné ma parole, la chose est conclue, l'on prépare les noces, je leur ai ôté tout sujet de crainte, & voila ce

(2) *Et voilà ce qui est bien plutot du devoir d'un homme.*) *Micion* ne pouvoit pas mieux répondre à ce que *Demea* lui avoit dit, qu'il étoit du devoir d'un homme de témoigner être en colere: car un homme doit plutot entrer dans les foiblesses des autres hommes, y compatir, leur donner tous les soulagemens dont il est capable, & se souvenir toujours de ces mots de *l'Heautontimorumenos*: *Homo sum, humani nihil à me alienum puto.*

ce qui eſt bien plutot du devoir d'un homme.

Demea. Mais enfin êtes-vous fort content de cette avanture?

Micion. Non, ſi je pouvois la changer; mais comme je ne le puis, je le ſuporte patiemment. (3) Voyez-vous, dans la vie il faut tenir la même conduite que dans le jeu de dez;

(3) *Voyez-vous, dans la vie il faut tenir la même conduite que dans le jeu de Dez.*) *Menandre* pouvoit avoir pris cette maxime dans *Platon*, qui dit dans le dixiéme livre de ſa *République*: Τῶ βυλεύεσθαι, περὶ τὸ γεγονὸς, καὶ ὥσπερ ἐν πλώσει κύβων πρὸς τὰ πεπτωκότα τίθεσθαι τὰ ἑαυτῦ πράγματα, ὅπη ὁ λόγος ἐροὶ βέλτιστ' ἂν ἔχειν. Qu'il faut prendre conſeil des accidens mêmes, & comme dans le jeu de Dez, regler nos affaires ſur ce que le hazard nous a envoyé, en nous ſervant de toutes les lumieres de notre Raiſon, & comme il nous ſemblera mieux. Ces maximes de Morale réuſſiſſent fort bien dans la Comédie, qui n'eſt qu'un Tableau de la vie humaine. Au reſte on voit par tous ces paſſages des Anciens où il eſt parlé du jeu *teſſerarum* qu'il faloit que ce fût un jeu ſem-

dez; s'il arrive que vous n'ameniez pas le point qu'il vous faut, c'eſt à vous à corriger par votre adreſſe celui que le hazard vous a envoyé.

Demea. L'habile homme! c'eſt par cette belle adreſſe que l'on a jetté dans l'eau les ſoiſſante piſtoles qu'on a données pour cette Chanteuſe. Il faut ſe défaire au plutot de cette créature à quelque prix que ce ſoit; ſi on ne la peut vendre, il faut la donner.

Micion. (4) Je ne veux ni la donner, ni la vendre.

Demea Qu'en ferez-vous donc?

Mici-

ſemblable à peu près à notre trictrac, puiſque ſur le point que les dez amenoient, on jouoit en ſuite, & que par ſon habilité on pouvoit corriger un mauvais coup.

(4) *Je ne veux ni la donner*, &c.) *Demea* vient de dire *aliquo abjiciendâ eſt.* Et *Micion* repond *neque eſt*, il faut ſous-entendre *abjiciendâ.*

(5)

Micion. Elle ſera chez moi.

Demea. Grands Dieux! une Courtiſane avec une femme dans une même maiſon!

Micion. (5) Qui en empêche?

Demea. Et vous croyez être en votre bon ſens?

Micion. Oui en vérité je le croi.

Demea. Que je meure, à voir la folie dont vous êtes, ſi je ne penſe que vous la voulez garder pour avoir toujours avec qui chanter.

Micion. Pourquoi non?

Demea. Et la nouvelle mariée aprendra auſſi ces belles chanſons?

Micion. Sans doute.

Demea. Vous danſerez avec elles,

(5) *Qui en empêche?*) *Micion* pouvoit dire que cette Courtiſane n'étoit pas la Maitreſſe d'*Eſchinus*. Mais il faloit cacher la faute de *Cteſiphon*, & ne pas la découvrir à ſon pere. Cette remarque eſt de *Donat.*

(6)

elles, (6) & ce ſera vous qui menerez le branle.

Micion. Fort bien.

Demea. Fort bien?

Micion.

(6) *Et ce ſera vous qui menerez le branle.*) Mot à mot, *vous danſerez au milieu d'elles en menant la corde.* Il faut donc expliquer ce que c'eſt que mener la corde, *Reſtim ducere.* Cette expreſſion mene naturellement à croire que dans ces tems là quand beaucoup de perſonnes danſoient enſemble, elles prenoient un cordon qu'elles tenoient, & qu'on diſoit de celle qui étoit au bout & qui marchoit la prémiere, qu'elle menoit le cordon, *reſtim ducere.* Mais cela ne me paroit point du tout vraiſemblable; car à quoi bon ce cordon? ne pouvoit-on pas ſe tenir par les mains? Je ſuis perſuadée qu'on n'employoit aucun cordon à ces danſes, & que les mains ont donné ce nom à cette longue ſuite de gens qui danſoient enſemble en ſe tenant comme liées par les mains: car les mains ainſi liées enſemble; font comme une eſpece de cordon, & voici une autorité qui me paroit inconteſtable. *Tite-Live* en decrivant la marche de vingt-ſept jeunes filles qui alloient en proceſſion au Temple de *Junon* en danſant, dit dans le *XXVII.* livre, chapitre

Micion. Oui, & s'il le faut, vous ſerez de la partie.

Demea. Ha, mon Dieu! n'avez-vous point de honte?

Micion. Oh enfin, mon frere, défaites-vous de cette humeur bilieuſe, & ſoyez gai & content comme vous devez, pendant les nôces de votre fils; je m'en vais les trouver, après quoi je reviens ici.

Demea.

pitre 37. *In foro pompa conſtitit, & per manus reſte ducta virgines ſonum vocis pulſu pedum modulantes inceſſerunt.* En cet endroit *per manus reſte* ne ſignifie pas *en ſe mettant un cordon aux mains*, mais, *en ſe faiſant un cordon de leurs mains*, c'eſt à dire en ſe prenant pour danſer toutes enſemble. C'eſt ce qu'*Horace* a dit ſimplement, *dare brachia*, dans l'Ode *XII.* du Livre I I. Ce cordon de mains entrelaſſées étoit auſſi appellé *nodus*, *nœud*; c'eſt pourquoi *Horace* a dit des Graces,

Segneſque nodum ſolvere Gratiæ.

„Les Graces qui ne rompent jamais leur nœud, c'eſt à dire qui ne ſe quittent jamais, & qui ſe tiennent toujours par la

main.

Demea. Grands Dieux, quelle vie! quelles mœurs! quelle extravagance! une femme sans bien; une Chanteuse chez lui, une main. Mais voici encore une autre autorité plus forte que la prémiere. *Lucrece* en parlant de la danse des Prêtres de *Cybele*, apelle *chaine* ce que *Terence* apelle *restim, cordon.* Voici le passage entier que je rapporte, parcequ'il a besoin d'être corrigé & expliqué, car il me semble qu'il a toujours été mal entendu.

Hic armata manus (Curetas nomine Graiï
Quos memorant Phrygios) inter se forte catenas
Ludunt, in numerumque exultant sanguine lætï.

Je sais que *ludunt* signifie, *dansent*; mais j'avoue que je ne sai point ce que peut signifier *ludunt catenas* & c'est ce qu'on devoit expliquer. Il me semble qu'il n'y a pas grand' chose à changer pour trouver le véritable sens; au lieu de *forte* il ne faut que lire *forte*; *catenas* est un ancien genitif pour *catenæ*, & *forte catenas* c'est à dire selon qu'ils se trouvent liés ensemble, chacun en son rang. *Là cette troupe de gens armés (que les Grecs apellent les Curetes de Phrygie) dansent ensemble comme ils*

une maison de dépense & de bruit; un jeune homme perdu de luxe; un vieillard qui radote? En vérité quand la Déesse Salus elle-même se mettroit en tête de sauver cette famille, elle ne pourroit jamais en venir à bout.

ACTE

ils se trouvent en se tenant liés par les mains, & sautent en cadence, ravis de voir le sang qui court de leurs blessures. Pour moi je trouve qu'il seroit ridicule de s'imaginer que ces gens armés dansassent ensemble en se tenant tous à une corde. Tous ces passages donnent un grand jour au passage de *Terence* & je vois que *Donat* même l'a pris dans le même sens, car après avoir rejetté l'explication de ce cordon il ajoute: *Sed ego puto manu consertos choreas puellorum puellarumque cantantes, festini ducere existimari, & id maxime convenire ad exagitandum importunitatem senis veluti pueros imitantis. Simul etiam quia iste connexus manuum lascivus ac petulans adimit discretionem conditionis, dignitatis, etatis inter meretricem, novam nuptam & senem.* Il ne pouvoit pas dire plus clairement que cette corde n'étoit que le nœud des mains qui se tenoient ensemble *connexus manuum lascivus, &c.*

(3)

ACTE QUATRIEME.

SCENE VIII.

SYRUS, DEMEA.

Syrus.

EN vérité, mon cher petit Syrus, tu t'es assez bien traité, & tu ne t'es pas mal acquité de ton devoir; va, tu es un *brave garçon?* mais après m'être bien repu de tout ce qu'il y avoit de bon au logis; j'ai trouvé à propos de venir me promener ici.

Demea. Voyez, je vous prie, (1) le beau modele pour l'éducation enfans.

Syrus. Ah, voici encore notre bon-homme. Eh bien, Monsieur, que dit-on? d'où vient que vous êtes triste?

Demea.

(1) *Le beau modele pour l'éducation des enfans!*) Car *Demea* regarde *Syrus* comme le Gouverneur & le Maitre du fils qu'il avoit donné à adopter à son frere.

Demea. Ha, pendard.

Syrus. (2) Ho, ho, votre ſageſſe vient-elle déja nous chanter ſes belles maximes?

Demea. Si tu étois à moi!

Syrus. Vous ſeriez bien riche, & ce ſeroit le moyen de mettre vos affaires en bon état.

Demea. Je ferois aſſûrément que tu ſervirois d'exemple à tous les autres.

Syrus. Pourquoi cela? qu'ai-je fait?

Demea. Ce que tu as fait? dans le fort d'un deſordre horrible, au moment que vous venez de commettre un crime épouvantable, & dont vous ne ſavez pas enco-

(2) *Ho, ho, votre Sageſſe vient ici nous chanter ſes maximes.)* En prenant *Sapientia* au vocatif, il apelle *Demea* la Sageſſe, comme il lui a dit au commencement, *Tu quantus, quantus es, nihil niſi ſapientia es.* „Vous „depuis la tête juſques aux pieds vous n'êtes rien que ſageſſe.„ Ce Vers eſt fort beau, M. *Guyet* le condamne pourtant.

encore bien les ſuites, vous vous êtes tous mis à yvrogner, comme ſi vous aviez fait la meilleure affaire du monde.

Syrus. Par ma foi je voudrois bien n'être pas venu ici.

ACTE QUATRIEME.

SCENE IX.

DROMON, SYRUS, DEMEA.

Dromon.

HOla, Syrus, Cteſiphon te prie de rentrer.

Syrus. Va-t-en.

Demea. Qu'eſt-ce que celui-là dit de Cteſiphon?

Syrus. Rien.

Demea. Ho, ho, pendard, eſt-ce que Cteſiphon eſt là-dedans?

Syrus. Non, Monſieur.

Demea. Pourquoi le nomme-t-il donc?

Syrus. Ce n'eſt pas de votre fils qu'il parle, c'eſt d'un autre qui

qui a le même nom, c'eſt d'un méchant petit Paraſite ; entendez-vous?

Demea. Je le ſaurois tout à l'heure.

Syrus. Que voulez-vous faire? où allez-vous?

Demea. Laiſſe-moi.

Syrus. N'entrez-pas, vous dis-je.

Demea. Veux-tu ôter tes mains, maraud? je m'en vais te caſſer la tête.

Syrus. Le voila entré; (1) je jurerois bien que ce compagnon de

(1) *Je jurerois bien que ce compagnon de débauche, &c.*) Toute la grace de ce paſſage ne peut jamais paroitre dans la traduction. *Comiſſator* eſt proprement un homme qui après avoir déja bu, va en maſque faire encore la débauche chez quelqu'un, où il arrive tout d'un coup en faiſant beaucoup de bruit. C'eſt pourquoi cela convient très-bien à *Demea* qui entre chez *Micion* où l'on eſt en débauche, où l'on ne l'attend point, & où il va faire un vacarme horrible. Ces ſortes d'ironies ſont un

de debauche ne ſera pas fort agréable à toute cette bonne compagnie, & ſur-tout à Cteſiphon : mais moi préſentement que dois-je faire? ſi ce n'eſt pendant que tout ceci ſe calmera, de m'en aller en quelque coin cuver le vin que je viens de boire, c'eſt là le meilleur parti.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

MICION, DEMEA.

Micion.

(1) DE notre coté, Soſtrata, tout eſt prêt, comme je viens de vous le dire, le mariage

un très bon effet ſur le Théatre, & divertiſſent extrémement les Spectateurs.

(1) *De notre coté, Soſtrata, tout eſt prêt.*] On ne peut pas douter que ce ne ſoit ici le commencement du V. Acte qu'on avoit fort mal commencé deux Scenes plus haut. *Demea* eſt entré chez *Micion* à la fin de la Scene precedente. *Syrus* s'eſt retiré pour

riage ſe fera quand vous voudrez. Mais qui fait tant de bruit à notre porte ?, & qui eſt-ce qui ſort de chez nous ?

Demea. (2) Ha que ferai-je ? que deviendrai-je? comment me prendrai-je à crier : quelles plaintes ferai-je ? oh Ciel ! oh Terre ! oh Mers du grand Neptune !

Mi-

aller cuver ſon vin, & *Micion* eſt chez *Soſtrata*, ainſi la Scene demeure entierement vuide, & tout ce qui ſe paſſe chez *Soſtrata* fait un intervalle ſuffiſant. On ne ſauroit croire combien d'abſurdités a produit la faute d'avoir fait ici la troiſiéme Scene du V. Acte. Le Manuſcrit de la Bibliotheque du Roi confirme ce partage comme je l'ai fait.

(2) *Ah, que ferai-je ? que deviendrai je ? &c.*) *Demea* ſort de chez *Micion*, où il a trouvé *Cteſiphon* à table avec *Eſchinus*, & où il a apris la vérité de tout ce qui qui s'étoit paſſé ; c'eſt pourquoi il ſort dans une colere furieuſe. Mais il faut bien remarquer ici l'adreſſe de *Terence*, qui fait monter la colere qu'a *Demea* des deſordres de ſon fils *Cteſiphon*, autant au deſſus de celle qu'il avoit

Micion. Voila notre homme, il a découvert tout le myſtere, c'eſt ſans doute ce qui le fait crier ſi haut. C'eſt cela même, il nous en va donner tout du long.

N'im-

avoit des débauches d'*Eſchinus*, que la tendreſſe qu'il a pour celui-là, eſt au deſſus de celle qu'il a pour celui-ci. Quand il a ſu les débauches d'*Eſchinus*, il en a été triſte, *Rogas me quid triſtis ſiem?* Mais ſur le moindre ſoupçon qu'on lui veut donner que *Cteſiphon* étoit avec *Eſchinus* à l'enlevement de la Chanteuſe, il dit, *Diſperii, næ ego ſum infelix. Je ſuis perdu, il faut avouer que je ſuis bien malheureux?* Et ici voyant la vérité de ce qu'on lui avoit dit, & qu'il n'avoit pas cru, il entre dans une fureur qu'il ne peut exprimer: c'eſt pourquoi il commence par cette interjection, *Heu mihi*, ah, *quid faciam?* Que ferai-je? Quand il a été queſtion d'*Eſchinus*, il a ſu ce qu'il devoit faire, il a querellé, il a grondé, il a crié, il a accuſé *Micion*. Et quand il s'agit de *Cteſiphon*, il ne trouve rien qui puiſſe exprimer ſa douleur, tout ce qu'il a fait lui paroit trop foible, & il accuſe les Cieux, la Terre & la Mer, c'eſt à dire tous les Elemens & les Dieux mêmes Cette conduite eſt merveilleuſe, & ce ſont là de ces coups de Maitre qu'on ne ſauroit ſe laſſer d'admirer.

N'importe, il faut aller au devant.

Demea. Ho le voici, le commun corrupteur de nos enfans.

Micion. Enfin retenez un peu votre colere, & revenez à vous.

Demea. Elle eſt toute retenue, je ſuis revenu à moi, je laiſſe là toutes les injures, examinons un peu la choſe de ſens raſſis. Il me ſemble que nous étions convenus (& cela étoit même venu de vous) que vous ne vous mêleriez point du tout de mon fils, & que je ne me mêlerois pas non plus du vôtre. Répondez.

Micion. Cela eſt vrai, j'en tombe d'accord.

Demea. Pourquoi donc aujourd'hui eſt-il chez vous à faire la débauche? pourquoi le recevez-vous dans votre maiſon? pourquoi lui avez-vous acheté une Maitreſſe? pourquoi les choſes ne ſont-elles pas égales entre vous & moi? Puiſque je ne me mêle

mêle pas d'Eſchinus, ne vous mêlez pas de Cteſiphon.

Micion. (3) Ha ce que vous dites n'eſt pas juſte, en vérité non. Vous ſavez cet ancien proverbe qui dit, *qu'entre amis tous biens ſont communs.*

Demea. Que cela eſt bien dit! (4) vous vous aviſez bien tard de tenir ce langage.

Micion. Oça, mon frere, écoutez, s'il vous plaît, ce que j'ai à vous

(3) *Ah, ce que vous dites n'eſt pas juſte, en verité non.*) Ce ſecond *non* fait voir que *Micion* ne ſait où il en eſt; il le prononce en rêvant & en cherchant quelque excuſe; & comme il ne trouve rien qui lui plaiſe, il a recours à un proverbe qui eſt plus contre lui que pour lui.

(4) *Vous vous aviſez bien tard de tenir ce langage.*) Il lui reproche avec raiſon qu'il n'a pas toujours été de ce ſentiment, puiſqu'il lui avoit dit le matin que c'étoit lui redemander *Eſchinus*, que de vouloir en prendre quelque ſoin:

..... Nam ambo curare propemodum
Repoſcere illum eſt quem dediſti.

vous dire. Prémierement, ſi la dépenſe que font nos enfans vous chagrine, ſouvenez-vous, je vous prie, qu'autrefois vous les éleviez tous deux ſelon vos petits moyens, & que vous ne doutiez pas que votre bien ne leur dût ſuffire; car alors vous me regardiez comme un homme qui devoit ſe marier. Faites donc encore votre compte ſur cela; conſervez, acquerez, épargnez, travaillez à leur laiſſer le plus de bien qu'il vous ſera poſſible; ayez cette gloire vous ſeul; mais laiſſez-les jouir de mon bien, puiſque c'eſt une choſe qui leur vient contre votre eſperance; votre fonds ne diminuera point; & tout ce qui vous viendra de mon coté, prenez-le pour un gain tout clair, & pour une bonne fortune qui vous arrive. Si vous vous mettez bien cela dans l'eſprit, mon frere, vous nous épargnerez beaucoup d'inquietudes,

tudes, à vous, à moi, & à nos enfans.

Demea. Mon Dieu, je laisse là le bien, & je ne me plains que des mauvaises habitudes qu'ils prennent.

Micion. Arrêtez, je vous entens, c'est là que j'en voulois venir. (5) Voyez vous, dans l'homme il y a plusieurs marques par lesquelles il est facile de connoitre de deux personnes qui feront une

(5) *Voyez-vous, mon frere, dans l'homme il y a plusieurs marques.*) Le pauvre *Micion* ne sait pas trop bien comment se tirer d'affaire; car il s'est engagé là à excuser des choses qu'il n'est pas trop aise d'excuser; il en sort comme il peut; c'est pourquoi il parle avec assez d'obscurité & d'embarras; aussi ne cherche-t-il pas tant à convaincre & à persuader *Demea*, qu'à l'étourdir par un galimatias où il paroisse quelque espece de raison. Il lui veut faire entendre qu'il n'a souffert les débauches de ses deux enfans, que parcequ'il a connu que cela ne pouvoit pas les gâter, & qu'on leur feroit toujours changer de vie quand on voudroit.

une même choſe, celui à qui on peut la laiſſer faire ſans aucun danger, & celui à qui on ne le peut pas: non que la choſe ſoit différente en elle-même, mais c'eſt que ceux qui la font, ſont fort differens. Je vois dans nos deux enfans des choſes qui me perſuadent qu'ils feront comme nous les pouvons ſouhaiter. Je leur vois du bon ſens, de l'intelligence, de la pudeur quand il faut, & ils s'aiment tous deux. Tout cela fait aſſez voir qu'ils ſont de bon naturel, & qu'ils ont l'eſprit bien fait, vous les reduirez quand vous voudrez ſans aucune peine: mais vous me direz peut-être que vous craignez qu'ils ne ſoient un peu négligens pour leurs affaires; o notre cher Demea, l'âge nous rend plus ſages en toutes les autres choſes, le ſeul défaut que la vieilleſſe aporte aux hommes, c'eſt qu'elle fait que tous tant que nous ſommes, nous avons

plus

plus d'attachement au bien qu'il ne faudroit. Ne craignez rien, l'âge ne les rendra que trop ſoigneux.

Demea. Cela eſt fort bien; pourvuque toutes ces belles raiſons, & cet eſprit tranquille qui prend tout en bonne part, n'aillent pas les gâter entierement.

Micion. Ne vous inquietez point, cela n'arrivera pas. Deſormais ne ſongez plus au paſſé; donnez-vous à moi pour aujourd'hui, & ſoyez de belle humeur.

Demea. Je vois bien qu'il faut que je le faſſe, le tems le veut ainſi. Mais demain dès la petite pointe du jour, je m'en retournerai aux champs avec mon fils.

Micion. Dès minuit ſi vous voulez; ſoyez ſeulement de bonne humeur aujourd'hui.

Demea. (6) J'y entraînerai auſſi cette chanteuſe.

Mi-

(6) *J'y entraînerai auſſi cette chanteuſe.*)

Micion. (7) C'eſt un coup de partie, car par là vous y attacherez abſolument votre fils. Songez ſeulement à la bien conſerver.

Demea.

Demea vient de dire qu'il veut être de belle humeur & que le tems le demande. Mais comme les caracteres ſe changent difficilement, *Terence* nous fait voir ici une belle humeur bien ſauvage encore & bien revêche. Prémierement il ne conſent à demeurer pour la nôce de ſon fils que dans l'eſperance que dès le lende main matin à la pointe du jour il ira travailler à ſa campagne, comme ſe conſolant par avance du bon tems qu'il va ſe donner, par la peine & le travail qu'il ſe prepare. Il n'ira pas ſeul, il emmenera ſon fils, & avec lui il y entraînera cette chanteuſe. Il n'y a pas là un mot qui ne ſoit amer. Et il l'entrainera pour lui faire de la peine & la traiter en eſclave & non pas pour faire plaiſir à ſon fils. Tout cela eſt menagé avec un art admirable.

(7) *C'eſt un coup de partie.*) C'eſt le ſens de ce *pugnaveris*, *vous ferez là un grand coup* *Donat* l'a fort bien expliqué *magnam rem feceris*, & raporte un Vers de *Lucilius* qui a dit dans le même ſens,

Vicimus ocius & magnam pugnavimus pugnam.

(8)

Demea. J'y donnerai bon ordre; j'aurai ſoin de la mettre à la boulangerie, afinqu'en cuiſant le pain elle ſoit toujours enfumée, & pleine de cendre & de farine. Ce ne ſera pas encore là tout, car en plein midi je l'enverrai couper du chaume; de ſorte que je la rendrai auſſi brûlée & auſſi noire qu'un charbon.

Micion. Cela me plait; c'eſt préſentement que je vous trouve raiſonnable. Mais quand vous l'aurez rendu ſi jolie, je ſuis d'avis que vous contraigniez votre fils d'en être encore amoureux.

Demea. Vous raillez? vous êtes bien-heureux d'être de cette humeur, mais pour moi je reſſens....

Micion. Ah! continuerez-vous toujours?

Demea. Non, voila qui eſt fait.

Micion. Entrez donc au logis, & puiſque ce jour eſt deſtiné à

la joie, (8) ne ſongeons qu'à nous divertir.

ACTE CINQUIEME.

SCENE II.

Demea.

(1) JAmais perſonne n'a ſi bien reglé & ſuputé tout ce qui regarde la conduite de ſa vie, que les affaires, l'âge, l'experience, ne lui

(8) *Ne ſongeons qu'à nous divertir.*] Après ces mots *Micion* entre, dans ſa maiſon en attendant que *Demea*, après avoir fait un tour chez lui, vienne pour la fête. *Demea* demeure ſur le Théâtre & il fait le monologue qui ſuit.

(1) *Jamais perſonne n'a ſi bien reglé & ſuputé tout ce qui regarde la conduite de ſa vie*] C'eſt une figure empruntée des livres de compte, car *ſubducere rationem* eſt proprement marquer au bas d'un compte à combien monte toute la ſomme. *Demea* dit donc que perſonne n'a jamais ſi bien reglé ſes comptes pour ce qui regarde ſa vie, qu'avec le tems il ne trouve bien des choſes à y changer, & qu'il ne ſe voie obligé de prendre d'autres meſures. C'eſt un fort bel endroit.

(2)

lui aprennent encore quelque chose de nouveau, & ne lui fassent connoitre qu'il ne sait rien de ce qu'il croyoit le mieux savoir, de maniere que dans la pratique on se voit souvent obligé de rejetter le parti qu'on avoit regardé d'abord comme le plus avantageux. C'est ce que j'éprouve aujourd'hui, car sur le point que ma course est presque finie, je renonce à la vie dure & penible que j'ai menée jusques ici. Et cela, pourquoi? parceque l'experience m'a fait voir, qu'il n'y a rien de si avantageux aux hommes que d'avoir de la complaisance & de la douceur. Il ne faut que nous voir mon frere & moi pour être convaincu de cette vérité. Il a passé toute sa vie dans l'oisiveté & dans la bonne chere ; toujours doux, complaisant, (2) ne choquant

(2) *Ne choquant jamais personne.*) Cette façon de parler est remarquable, *lædere os*

quant jamais personne; caressant tout le monde, il a vécu pour lui, il a dépensé pour lui ; chacun en dit du bien, chacun l'aime. Et moi bon campagnard, rude, triste, épargnant, rebarbatif, avare, je me suis marié, (3) quelle misere! il m'est venu des enfans, autres soins; en travaillant à leur amasser le plus de bien qu'il m'a été possible, j'ai usé

alicui, blesser le visage à quelqu'un, pour, lui dire des choses si dures & si choquantes, qu'elles l'obligent à faire des grimaces pour temoigner ou sa surprise ou son ressentiment. Saint *Augustin* avoit ce passage en vue quand il a dit dans le prémier Livre de *la Cité de Dieu*, en parlant de ceux qui craignent d'avertir leur prochain de leurs péchés. *Vel cum laboris piget, vel os eorum verecundamur offendere.* „Soit que nous „fuyions le travail, ou que nous aprehendions de les offenser.

(3) *Quelles miseres?*) Mot à mot *quelle misere n'ai-je point vue!* Les *Latins* disoient *videre*, voir, pour *pati*, souffrir, à l'imitation des *Grecs* qui avoient pris cela des *Orientaux*, comme je l'ai remarqué sur l'Epigramme de *Callimaque*. pag. 227.

(4)

uſé ma jeuneſſe & ma vie, Préſentement, que j'ai un pied dans la foſſe, toute la recompenſe que je reçois de mon travail, c'eſt la haine de ceux pour qui je me ſuis ſacrifié. Et lui, ſans nulle peine, il jouit de tous les plaiſirs qu'on peut trouver à être pere; Ils l'aiment, ils me fuient, ils lui font confidence de tous leurs ſecrets; ils le cheriſſent, ils ſont toujours chez lui; & on me laiſſe là. Ils ſouhaitent qu'il vive long-tems, & ils attendent ma mort avec impatience; En un mot après que j'ai bien pris de la peine à les élever, il les a rendu ſiens à peu de frais; toute la peine eſt pour moi, & tout le plaiſir pour lui. O ça, voyons donc à notre tour ſi nous ne ſaurions pas dire des choſes obligeantes, & faire le liberal, (4) puis qu'il me

(4) *Puiſqu'il me force d'entrer en lice avec lui.*) *Provocat* eſt un terme pris des combats ſinguliers. *Demea* regarde tout ce que *Micion*

me force d'entrer en lice avec lui. Je veux auſſi être aimé & eſtimé des miens. Si cela ſe peut faire à force de preſens & de complaiſance, je ſuis ſûr qu'il n'aura pas le deſſus. Le bien manquera, que m'importe? je ſuis le plus vieux.

ACTE CINQUIEME.

SCENE III.

SYRUS, DEMEA.

Syrus.

HOlà Monſieur, votre frere vous prie de ne vous pas éloigner.

Demea. Qui m'apelle? (1) o notre cher Syrus, bon jour, que fait-

Micion lui a dit pour le porter à être de bonne humeur comme un défi qu'il lui faiſoit.

(1) *Nôtre cher Syrus.*) Toutes les douceurs que dit *Demea* ſont ridicules & impertinentes, & *Terence* l'a fait ainſi pour faire voir qu'on ne réüſſit jamais lorſqu'on force ſon naturel. (*)

fait-on? comment vont les choſes?

Syrus. Fort bien.

Demea. bas. Bon, nous commençons le mieux du monde, voila déja trois mots que j'ai dits contre mon naturel. *O notre cher, que fait-on? comment vont les choſes?* (*) Il me paroit que tu es un brave garçon, & que tu ſers avec honneur; je t'aſſûre que je ſerai ravi de trouver les occaſions de te faire du bien.

Syrus. Je vous ſuis fort obligé, Monſieur.

Demea. Mais, Syrus, c'eſt qu'il n'y a rien de plus vrai, & tu en verras les effets au prémier jour.

ACTE CINQUIEME.

SCENE IV.

GETA, DEMEA.

Geta.

MAdame, je m'en vais les trou-

(*) *haut.* (I)

trouver, afinqu'au plutot ils faſſent porter la nouvelle mariée chez eux; mais voici Demea. Bonjour Monſieur.

Demea. Comment t'apelles-tu?

Geta. Je m'apelle Geta.

Demea. (1) Geta, aujourd'hui j'ai penſé en moi-même que tu es un garçon qui vaux beaucoup; car ſelon moi, un valet eſt aſſez éprouvé quand on voit qu'il prend les interêts de ſon Maitre avec autant d'affection que je vois que tu fais, mon pauvre Geta; auſſi pour cette bonne qualité, ſi l'occaſion s'en préſente, je ſerai ravi de te faire plaiſir. (*) J'ai deſſein d'être affable, & cela ne me réuſſit pas mal.

Geta.

(1) *Geta, aujourd'hui j'ai penſé en moi-même &c.*) Voila encore une impertinente courtoiſie de *Demea*, de parler ainſi à un valet dont il ne ſavoit pas même le nom, & en affectant de la politeſſe il tombe dans un menſonge groſſier.

(*) *bas.*

(1)

Geta. Vous êtes trop bon, Monſieur, d'avoir ces ſentimens-là pour moi.

Demea. Je commence par les petites gens, & je tâche de les gagner peu à peu.

ACTE CINQUIEME.

SCENE V.

ESCHINUS, DEMEA, SYRUS, GETA.

Eſchinus.

EN vérité ils me font mourir en voulant faire mes nôces avec trop de cérémonies & de formalités, ils employent tout le jour en préparatifs.

Demea. Hé bien, *Eſchinus*, que fait-on?

Eſchinus. Ha! vous étiez-là, mon pere?

Demea. Oui aſſurément, je ſuis votre pere autant par la tendreſſe que par la nature; car je vous aime plus que mes yeux. Mais d'où

d'où vient que vous ne faites pas aller votre femme chez vous?

Eſchinus. Je le voudrois bien; mais la joueuſe de flute & ceux qui doivent chanter l'hymenée nous font attendre.

Demea. Ecoutez, voulez-vous croire ce bon-homme?

Eſchinus. Quoi, mon pere?

Demea. (1) Envoyez-moi promener ces chanteurs d'hymenée, ces joueuſes de flutes, ces flambeaux & toute cette foule de gens; faites abatre au plus vite ce méchant mur qui eſt dans le jardin; qu'on porte par là la nouvelle mariée, que les deux maiſons n'en ſoient

(1) *Envoyez-moi promener ces chanteurs d'hymenée, ces joueuſes de flute, ces flambeaux, & toute cette foule.)* Tout cela accompagnoit la nouvelle mariée dans la maiſon de ſon mari. *Lucien* a parlé de tout cet attirail, & je croi qu'il a pris ce paſſage de *Menandre*, quand il dit, *καὶ αὐλητρίδας καὶ θόρυβον, καὶ ὑμέναιον ἄδοντας τίνας. & les joueuſes de flutes, la foule de gens, les chanteurs d'hymenée.*

(2)

ſoient plus qu'une, & que la mere & tous ſes domeſtiques paſſent auſſi chez nous.

Eſchinus. L'on ne ſauroit donner un meilleur conſeil, mon pere; en vérité vous êtes un homme charmant.

Demea. bas. Courage, on dit déja que je ſuis charmant, la maiſon de mon frere va être percée, toute la foule ſe jettera là dedans, cela ſera ſur ſes coffres, & bien d'autres choſes; que m'importe? je ſuis un homme charmant & l'on m'a de l'obligation? (2) Mais à propos, Eſchi-

(2) *Mais à propos, Eſchinus, faites en ſorte que cet homme tout couſu d'or donne à ces bons garçons, &c.*) Ce paſſage ne me paroit pas corrompu, & la conjecture de *Donat* eſt fort vraiſemblable. Il croit que *Demea* apelle *Micion, Babylo, le Babylonien*, pour marquer ſes richeſſes & ſa prodigalité en ſe moquant de lui, car *Babylone* étoit en ce tems-là la ville capitale de *l'Aſſyrie*, & tout ce qu'il y avoit de grand & de magnifique on l'apelloit *Babylonien* & *Perſan*; *Hora-*

Eſchinus, faites en ſorte que cet homme tout couſu d'or faſſe un preſent de ſoiſſante piſtoles à ces bons garçons. Syrus, eſt-ce que tu ne vas pas faire ce que j'ai dit?

Syrus. Quoi donc?

Demea. Abatre ce mur. (3) Et toi,

Horace, Perſicos odi puer apparatus. Babylo eſt donc ici pour le Roi de *Babylone*, comme on a dit *Macedo* pour *Alexandre*. La difficulté n'eſt donc pas ſur ce mot, elle eſt ſur *illi*, car on ne voit pas bien à qui il veut que *Micion* donne cet argent. Celui qui avoit traduit cette Piéce avant moi, avoit bien vu que *Muret* s'eſt trompé, quand il a cru que *illi* étoit à *Sannion*, & que *Sannion* a été payé. Je croi qu'il faut lire *illis*, c'eſt à dire à *Syrus* & à *Geta*, *Demea* leur a déja témoigné tant de bonne volonté, qu'il y a beaucoup d'aparence qu'il cherche ici à leur faire voir les effets des promeſſes, qu'il leur a faites dans les deux Scenes précedentes; c'eſt pourquoi il dit à *Eſchinus* de porter *Micion* à faire cette petite libéralité. Ce bon homme veut que tout le monde ſoit content, pourvuqu'il ne lui en coûte rien.

(3) *Et toi, Geta, cours les faire venir par là.*)

toi, Geta, cours les faire venir par là.

Geta. Que les Dieux vous comblent de biens, Monsieur, puisque vous nous rendez de si bons offices?

Demea. Vous le méritez bien, Que dites-vous de cet expédient, mon fils?

Eschinus. Je le trouve fort bon.

Demea. Cela est beaucoup mieux, que de porter par la rue une pauvre femme malade & nouvellement accouchée.

Eschinus. En vérité, mon pere, il ne se peut rien de mieux imaginé.

Demea. C'est ainsi que j'ai accoutumé de faire. Mais voila Micion qui sort.

ACTE

là.) Dès que *Demea* a parlé, *Syrus* part pour aller abattre le mur, & *Geta*, après avoir dit les deux vers suivans, va aussi pour faire venir la mariée par le jardin.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VI.

MICION, DEMEA, ESCHINUS.

Micion.

(1) C'eſt mon frere qui l'a ordonné? & où eſt ce qu'il eſt? ha mon frere, eſt-il vrai, l'avez-vous ordonné?

Demea. Oui aſſûrément je l'ai ordonné. Et en cela, comme en toute autre choſe, je ſouhaite paſſionnément d'obliger ces perſonnes, de les ſervir, de nous les attacher, & de ne faire qu'une même

(1) *C'eſt mon frere qu'il l'a ordonné?*) *Micion* ayant vu abattre la muraille du jardin par *Syrus* comme *Demea* l'avoit ordonné dans la Scene precedente & *Syrus* lui ayant dit que c'étoit par ſon ordre, il eſt étonné d'un changement ſi prompt, & il vient ſur le Théatre pour s'en éclaircir.

même maison de la nôtre & de la leur.

Eschinus à Micion. Je vous en prie, mon pere.

Micion. Je ne m'y oposerai pas.

Demea. Et bien plus, je vous dis que nous y sommes obligés. Prémierement c'est la mere de la femme de votre fils.

Micion. Et bien après cela?

Demea. C'est une brave femme, fort modeste & fort sage.

Micion. On le dit.

Demea. Elle a déja quelques années.

Micion. Je le sai.

Demea. Il y a long-tems qu'elle n'est plus en âge d'avoir des enfans; elle est seule, elle n'a personne qui ait soin d'elle.

Micion. Que veut-il faire?

Demea. Il est juste que vous l'épousiez. Et vous, Eschinus, vous devez faire tout ce que vous pourrez pour l'obliger à le faire.

Micion. Moi l'épouſer, dites-vous!

Demea. Oui, vous.

Micion. Moi!

Demea. Vous-même, vous dis-je.

Micion. Vous radotez.

Demea. Eſchinus, ſi vous avez de l'eſprit, il le fera.

Eſchinus. Mon pere.

Micion. Quoi donc, grand benêt, eſt-ce que tu prens garde à ce qu'il dit?

Demea. Vous ne gagnez rien; cela ne peut être autrement.

Micion. Vous extravaguez.

Eſchinus. Souffrez que j'obtienne cela de vous, mon pere.

Mic. Es-tu fou? ôte-toi de là.

Demea. Allons, mon frere (2) faites ce plaiſir-là à votre fils.

Micion. Etes-vous en votre bon ſens? moi, nouveau marié à ſoi

(2) *Faites ce plaiſir à votre fils.*) Cette façon de parler eſt remarquable, *dare veniam*, pour *faire un plaiſir faire une grace.*

(3)

ſoiſſante & cinq ans? & épouſer une vieille décrepite? me le conſeilleriez-vous?

Eſchinus. Faites-le, je vous prie, je le leur ai promis.

Micion. Oui? vous le leur avez promis? diſpoſez de vous, mon petit mignon.

Demea. Allons, faites ce qu'il vous demande; que ſeroit-ce donc s'il vous demandoit quelque choſe de plus grande conſéquence!

Micion. Comme s'il y avoit rien de plus grande conſéquence ce que cela.

Demea. Accordez-lui cette grace.

Eſchinus. Eh, mon pere, ceſſez d'avoir de la repugnance à nous faire ce plaiſir.

Demea. Depêchez, promettez-le nous.

Micion. Ne me laiſſeras-tu point?

Eſchinus. Non, que je n'aie obtenu cela de vous.

Micion. En vérité c'eſt là une violence.

Demea. Allons, mon frere, (3) obligez-nous iuſques au bout.

Micion. Quoique cela me paroiſſe impertinent, ſot, ridicule, & entierement opoſé à la vie que j'ai toujours menée, (4) ſi vous le ſouhaitez avec tant d'ardeur, je le veux.

Eſchinus. Je vous ſuis bien obligé

(3) *Obligez-nous juſques au bout.*) *Donat* s'eſt trompé à l'explication de cet adverbe *prolixè*, qui ſignifie d'un bout à l'autre, & comme j'ai traduit, *juſques au bout.*

(4) *Si vous le ſouhaitez avec tant d'ardeur, je le veux.*) Il paroit ridicule que *Terence* faſſe conſentir ainſi *Micion* à ſe marier à ſoiſſante & cinq ans, & l'on ne peut pas dire que cela ne ſoit au moins fort outré. Mais ce Poëte a voulu faire voir par là le défaut de ces bontés ſottes & exceſſives, elles portent toujours ceux qui les ont à faire des ſottiſes dont il faut qu'ils ſe repentent néceſſairement.

(5)

bligé, mon pere; que j'ai de raiſons de vous aimer!

Demea. Mais quoi? que dirai-je encore? puiſqu'on fait tout ce que je veux; qu'y a-t-il encore? Hegion eſt leur proche parent & notre allié; il eſt pauvre; nous devons lui faire quelque bien.

Micion. Eh quel bien?

Demea. Vous avez ici près dans le faux-bourg un méchant petit coin de terre que vous affermez à je ne ſai qui, donnez le-lui-en la jouiſſance.

Micion. Un méchant petit coin de terre?

Demea. S'il eſt grand, tant mieux, il ne faut pas laiſſer de le lui donner; il tient lieu de pere à Pamphila, il eſt honnête homme, & nôtre allié, on ne ſauroit mieux faire. (5) Enfin, mon frere,

(5) *Enfin, mon frere, ne croyez pas que je veuille m'attribuer le beau mot que vous m'avez tantôt dit ſi ſagement.*) On a donné

re, ne croyez pas que je veuille m'attribuer le beau mot que vous avez tantot dit ſi ſagement, c'eſt vous qui en êtes l'auteur; *le défaut le plus ordinaire de tous les hommes, c'eſt d'être trop attachés au bien quand ils ſont vieux.* Nous devons éviter cette tache, rien n'eſt plus vrai que ce beau mot, nous devons en profiter.

Micion. Que faire? il n'y a pas moyen de s'en défendre, puiſqu'il le veut.

Eſchinus. Mon cher pere...

Demea. C'eſt préſentement que nous ſommes véritablement freres par la naiſſance & par les ſentimens.

Micion. J'en ſuis ravi.

Demea. Je le tue de ſes propres armes. ACTE

à ce paſſage un autre ſens que celui que j'ai ſuivi dans ma Traduction car on a cru que *Demea* diſoit: *Enfin je ne veux pas qu'on puiſſe m'apliquer le mot que vous diſiez tantot. Je ne veux pas que ce mot puiſſe me convenir.* Mais ce ſens-là eſt detruit par la ſuite.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VII.

SYRUS, DEMEA, MICION, ESCHINUS.

Syrus.

MOnsieur, j'ai fait ce que vous m'aviez commandé.

Demea. Tu es un brave homme! Pour moi en vérité je suis d'avis, & je trouve qu'il est juste qu'aujourd'hui on mette Syrus en liberté.

Micion. (1) Lui en liberté? & pour quelle action?

Demea. Pour plusieurs.

Syrus. Oh, notre cher Demea, ma foi vous êtes un bon homme! vous savez bien aussi avec quel soin je vous ai élevé vos deux enfans dès le beguin; je

(1) *Lui en liberté? & pour quelle action?*) Car selon la formule des affranchissemens, il faloit marquer les raisons pour lesquelles on mettoit un Esclave en liberté.

je les ai enseignés, je leur ai donné des conseils, des préceptes, j'ai fait tout de mieux qu'il m'a été possible.

Demea. On le voit bien, tu leur as rendu même d'autres services, (2) tu n'as jamais ferré la mule sur ce que tu as acheté pour eux, tu les as toujours fort bien servis dans leurs amours, & tu as eu soin (3) de leur tenir toujours le

(2) *Tu n'as jamais ferré la mule.*) Mot à mot, *acheter fidelement.* C'est une sotte vérité. On s'est trompé à ce passage, en séparant *cum fide* du verbe *obsonasse*, & en le joignant avec la suite.

(3) *De leur tenir toujours le festin prêt dès le matin.*) *De die*, c'est à dire dès le matin, avant midi.

Vos convivia sumptuosa in lucem facitis.

„Vous faites des festins magnifiques en „plein jour.„ Ce qui étoit, comme j'ai déja dit, une véritable débauche, *Demea* dit cela parcequ'il les avoit trouvés à table le matin, & *Syrus* même a dit dans la 2e Scene de l'Acte 4. *Prandium consumpsimus, & dinet se gâte.*

(4)

le festin tout prêt dès le matin, ce ne sont pas là assûrément les actions d'un homme mediocre.

Syrus. Ho le galant homme que vous êtes!

Demea. De plus, il a aujourd'hui aidé à faire le marché de cette Chanteuse, c'est lui qui a pris soin de tout; il est juste qu'on l'en recompense, (4) les autres en feront mieux leur devoir, & d'ailleurs je suis sûr qu'Eschinus le veut.

Micion. Est-il vrai, mon fils? le voulez-vous?

Eschinus. Je le souhaite fort.

Micion. Puisque cela est ainsi hola,

(4) *Les autres en feront mieux leur devoir.*) C'est une maxime de *Caton*, qui dans le chapitre des devoirs d'un Fermier dit,

Pro beneficio gratium referat, ut aliis recte facere libeat.

„Il faut qu'il recompense ses valets quand „ils ons bien fait, afinque cela donne „envie aux autres de bien faire.

hola, Syrus, aproche, je te mets en liberté.

Syrus. Vous avez bien de la bonté, Monsieur. Je vous remercie tous en général, * & vous en patticulier, Monsieur.

Demea. J'ai bien de la joie de te voir libre.

Eschinus. Et moi aussi.

Syrus. J'en suis persuade. Plût à Dieu que ma joie fût entiere, & que je visse Phrygia ma pauvre femme mise en liberté aussi bien que moi.

Demea. Ha, en vérité c'est une fort brave femme.

Syrus. C'est elle qui aujourd'hui a donné la premiere à teter à votre petit-fils.

Demea. Ho, en bonne foi, si cela est, il est juste de l'affranchir.

Micion. Comment? l'affranchir pour cela?

Demea. Oui sans doute, pour cela.

* *à Demea.*

cela. Enfin si vous voulez je vous donnerai ce qu'elle vaut.

Syrus. Que les Dieux accomplissent toujours tous vos souhaits, Monsieur.

Micion. Tu n'as pas mal fait tes affaires aujourd'hui, Syrus.

Demea. Cela est vrai, mon frere, pourvuque vous fassiez votre devoir; & que vous lui mettiez un peu d'argent entre les mains, afin qu'il le fasse valoir, & qu'il ait le moyen de vivre; il vous le rendra bien-tot.

Micion. Je ne lui donnerai pas un fétu.

Eschinus. Il est honnête homme, je vous en répons.

Syrus. Sur ma parole, Monsieur, je vous le rendrai, donnez seulement.

Eschinus. Allons, mon pere.

Micion. J'y penserai.

Demea. Il le fera, ne vous mettez pas en peine.

Syrus. Ah, que vous avez de bonté!

Eſchinus. Ah, mon pere, vous êtes le plus galant homme du monde.

Micion. Qu'eſt-ce donc que ceci, mon frere? & qui a pu ſi promptement changer votre humeur? (5) quelle profuſion! (6) quelle prodigalité ſi ſubite!

Demea.

(5) *Quelle profuſion, quelle prodigalité ſi ſubite?*) Ce paſſage eſt pris d'une Comédie de *Cæcilius*;

Quod prolubium, quæ voluptas quæ te lætat largitas? Mais dans l'un il y a *prolubium*, qui ſignifie *caprice, fantaiſie*, & dans l'autre *proluvium*, qui ſignifie *profuſion*. Je croi pourtant que *Terence* avoit mis *proluvium*, je trouve ce ſens-là meilleur, & c'eſt celui que j'ai ſuivi dans ma Traduction. Il me ſemble même que j'ai obſervé que *prolubium* ſe dit plus ordinairement des femmes. *Accius* dans l'*Andromede*;

Muliebre ingenium, prolubium, occaſio.

„L'eſprit d'une femme, la fantaiſie, l'occaſion; & dans *Laberius*, *prolubium meretricis.*

(6) *Quelle prodigalité ſi ſubite?*) *Largitas* & *largitio* ſont deux termes differens. *Largitio* marque l'action de celui qui donne,

Demea. Je vais vous le dire; c'eſt que j'ai voulu vous faire connoître que ſi nos enfans vous trouvent ſi doux & ſi aimable, ce n'eſt pas que vous viviez comme vous devriez vivre, ni que vous agiſſiez ſelon l'équité & le bon ſens ; mais c'eſt que vous êtes indulgent, que vous leur ſouffrez tout, & que vous leur donnez tout ce qu'ils demandent. (7) Préſentement donc, Eſchinus, ſi ma

me, & *largitas* deſigne l'inclination, le penchant qui porte à donner.

(7) *Préſentement donc, Æſchinus, ſi ma maniere de vie vous eſt odieuſe.*) Voila *Demea* qui revient à ſon caractere, *Terence* a fort bien conduit cela, pour faire voir, que s'il s'étoit ſi fort radouci contre ſon naturel il ne l'avoit fait que pour faire connoître à ſon frere que la complaiſance aveugle qu'il avoit pour ſes enfans, étoit la ſeule cauſe de l'amour qu'ils avoient pour lui, & qu'il n'eſt pas difficile d'en être aimé, quand on veut s'éloigner en leur faveur des regles de la morale & de la véritable honnêteté. Les caracteres opoſés de ces deux freres, &

si ma maniere de vie vous est odieuse, parceque je ne suis pas d'humeur de vous accorder tout ce que vous voulez, juste ou injuste; je ne me mêle plus de votre conduite; depensez, achetez, faites tout ce qui vous viendra dans l'esprit, je ne vous en parlerai de ma vie: mais si au contraire vous voulez que je vous reprenne dans les choses dont votre âge & la passion avec laquelle vous les desirez

les inconveniens qui en arrivent, montrent parfaitement aux peres le milieu qu'ils doivent tenir pour l'éducation de leurs enfans, entre la trop grande severité de l'un, & la trop grande douceur de l'autre. C'est le parti que prend enfin *Demea*, en prenant chez lui cette chantense dont son fils étoit amoureux. Cette complaisance que nous trouverions aujourd'hui fort criminelle, n'avoit rien de condamnable chez les *Romains*, qui n'étoient pas assez éclairés pour en connoître le défaut.

tez vous empêchent de voir les conſéquences & les ſuites, ſi vous voulez que je vous corrige, & que je n'aie pour vous qu'une complaiſance de véritable pere; me voici, je ſuis prêt à vous donner tous mes ſoins.

Eſchinus. Nous nous mettons entre vos mains, mon pere, vous êtes plus ſage que nous, & vous ſavez mieux comment il faut ſe conduire. Mais que deviendra mon frere?

Demea. Qu'il ait cette Chanteuſe, & que ce ſoit là la derniere de ſes folies.

Eſchinus. (8) Cela eſt très-raiſonnable. Adieu, Meſſieurs, battez des mains.

(8) *Cela eſt très-raiſonnable.*) J'ai ſuivi ceux qui font dire cela par *Eſchinus*. *Donat* n'eſt pourtant pas de cet avis, car il le fait dire à *Micion*, & il l'explique d'une maniere fort ingenieuſe. Il ſupoſe que

que *Micion* voyant la facilité qu'a *Demea* à permettre que son fils *Ctesiphon* garde cette chanteuse, dit *istuc recte* en se moquant de *Demea*; comme s'il disoit, voila mon homme, qui vient de me reprocher que j'ai eu trop de complaisance pour ces jeunes gens, que je n'ai pas vécu comme un honnête homme, & que je n'ai pas suivi les regles du Bon-Sens & de l'Equité, qui fait ici le Censeur, & qui dit à ses enfans qu'il n'a pour eux qu'une complaisance de véritable pere, cependant il souffre une Maitresse à son fils dans sa maison. Cela est bien fin. Dans ce sens-là il faudroit traduire, *cela n'est pas mal, vraiment.* Et ce qui pourroit rendre ce sentiment plus vraisemblable, c'est qu'apparemment *Micion* devoit être en colere de ce qu'*Eschinus* dit à *Demea*, *tibi patem permittimus.* Nous nous mettons entre vos mains, nous nous abandonnons à vous, &c. En effet cela devoit l'offenser.

LE

LE PHORMION DE TERENCE.

LE TITRE.

(1) *Cette Piece fut jouée aux fêtes Romaines, sous les Ediles Curules L. Postbumius Albinus, & L. Cornelius Merula, par la troupe de L. Anibivius Turpio, & de L. Attilius de Preneste, Flaccus Affranchi de Claudius fit la musique, (2) où il employa des flutes inégales. Elle est toute prise du Grec d'Apollodore, où elle a pour titre, Epidicazomenos, (3) Elle fut representée quatre fois. (4) Sous le Consulat de C. Fannius, & de M. Valerius.*

REMARQUES.

(1) *Cette Piéce fut jouée aux fêtes Romaines.*) *Donat* dit que ce fut *Ludis Megalensibus, aux fêtes de Cybele.* Mais je croi que *Donat* se trompe, ou que ce passage n'est pas de lui; car cette Piéce fut jouée aprés l'*Eunu-*

l'*Eunuque*, la même année ; elle ne sauroit donc avoir été jouée aux fêtes de *Cybele*, puisque ces fêtes étoient dans le mois d'Avril, & les fêtes Romaines dans le mois de Septembre.

(2) *Où il employa les flutes inégales.*) Ou *Syriennes*, c'est à dire la flute droite & la flute gauche.

(3) *Elle fut jouée quatre fois.*) Ce que *Donat* explique, *alitaquarto loco* ; c'est à dire qu'elle fut jouée la quatriéme des Piéces de *Terence*. Mais j'oserai dire que cette explication m'est suspecte, quand même il seroit vrai qu'on n'auroit pas joué d'autres Piéces de *Terence* avant l'*Andriene*, il seroit toujours absolument faux que le *Phormion* fût la quatriéme de ses Piéces. Le Titre dit manifestement qu'elle fut jouée aux Fêtes Romaines : elle fut donc la cinquime, puisque l'*Eunuque* fut jouée la même année pendant les Fêtes de *Cybele* qui sont avant les Fêtes Romaines. Je sai bien qu'on peut oposer à cela le *quarto*, qui, selon *Varron*, est different du *quartum* marque le tems ; de sorte que quand on dit qu'un tel fut fait Consul après qu'on eut fait trois autres Consuls avant lui ; & quand on dit qu'il fut fait Consul *quartum*, cela veut dire qu'il fut fait Consul pour la quatriéme fois, après l'avoir été déja trois fois Mais je sai bien aussi que cette regle de *Varron* n'étoit pas si généralement reçue qu'elle

elle paſsât pour une déciſion. Quand *Pompée* voulut conſacrer le Temple de la Victoire, & qu'il fut queſtion de mettre ſes titres, il fut fort embaraſſé pour ſavoir comment il devoit marquer ſon troiſiéme Conſulat, & s'il devoit mettre *Conſul tertio*, ou *tertium*. Les plus ſavans furent conſultés ſur cela; & après pluſieurs diſputes inutiles, *Ciceron* fut le ſeul qui pour contenter l'un & l'autre parti, trouva un milieu, qui fut de mettre *Conſul terț.* ſans achever d'écrire le mot. Si la regle de *Varron* eût été certaine, les amis de *Pompée* n'auroient pas eu tant de peine à lever ſes doutes, & *Ciceron* n'auroit pas eu recours à un expedient qui ne décide nullement la difficulté. Ainſi je ſuis perſuadée que *facta quarta* ſignifie ici que cette Comédie fut repréſentée quatre fois la prémiere année; & c'eſt pour marquer le merite de la Piéce; ce qui devoit être naturellement le but de ceux qui faiſoient ces titres: car je ne ſaurois m'imaginer qu'ils aient eu aucun deſſein de marquer dans ces titres la ſuite des Piéces; & peut-être qu'il ne ſeroit pas bien difficile de le prouver.

(4) *Sous le Conſulat de C. Fannius & de M. Valerius.*) C'eſt ſous le Conſulat de *C. Fannius Strabo* & de *M. Valerius Meſſala*, la même année que l'*Eunuque*, l'an de *Rome* 592. 159. ans avant la naiſſance de Notre Seigneur.

PER-

PERSONNAGES DE LA PIECE.

Le Prologue.
Phormion, Paraſite.
Demiphon, pere d'Antiphon.
Antiphon, fils de Demiphon.
Geta, Valet de Demiphon.
Dorion, Marchand d'Eſclaves.
Chremès, frere de Demiphon, & pere de Phedria.
Phedria, fils de Chremès, & neveu de Demiphon.
Davus, Valet.
Sophrona, Nourrice.
Hegion.
Cratinus. } Advocats.
Criton.

PERSONNAGES MUETS.

Dorcion, Servante.
Phanion, mariée à Antiphon.

La Scene eſt à Athenes.

LE PROLOGUE.

(1) LE vieux Poëte que vous connoiſſez, Meſſieurs; voyant qu'il ne peut obliger Terence à renoncer à l'étude de la Poëſie, & à ſe jetter dans l'oiſiveté, tâche d'en venir à bout par ſes médiſances; car il ne ceſſe de dire par-tout que toutes les Comédies qu'il a faites juſques ici (2) ſont trop ſimples, & d'un ſtile trop peu élevé; & celà (3) parce-

(1) *Le vieux Poëte.*) C'eſt toujours le même Poëte *Luſcius Lavinius.*

(2) *Sont trop ſimples, & d'un ſtile trop peu élevé.*) *Oratio* pour les caracteres, & *ſcriptura* pour le ſtile, qu'il apelle *levis, leger*, c'eſt à dire, bas, rampant, comme *Horace* a dit des Vers d'*Ennius, gravitate minores, qu'ils n'étoient pas de poids.* Dans une Comédie d'*Ariſtophane* on peſe les Vers d'*Eſchyle* & d'*Euripide*, pour en bien juger. *Terence* fait voir ici bien clairement la ſottiſe de ſon ennemi, qui lui reproche une choſe qui eſt une vertu dans la Comédie, dont le ſtile doit être ſimple, & ne doit rien avoir de relevé.

(3) *Parcequ'il n'a pas mis comme lui dans*

ſes

parcequ'il n'a pas mis, comme lui, dans aucune de ſes Piéces un jeune homme furieux, qui dans les accès de ſa folie, croit voir fuïr une Biche pourſuivie par des Chiens; & que cette Biche aux abois, verſe des larmes, & le prie de la ſecourir. Si cet homme ſe ſouvenoit que quand cette nouvelle Piéce de ſa façon réüſſit ſi bien, (4) elle dut ce ſuccès

ſes Piéces un jeune homme furieux.) Terence ne pouvoit ſe mieux excuſer qu'en faiſant voir que ſon ennemi n'accuſoit ſes Piéces d'être ſimples & d'un ſtile trop bas, que parcequ'il n'avoit pas voulu faire comme lui des monſtres dans ſes Comédies. Cette maniere de s'excuſer eſt adroite, & ne manque jamais de produire ſon effet. Ce *Lavinius* avoit fait une Comédie, où il avoit mis un caractere d'un homme que l'amour avoit rendu fou, & qui dans les accès de ſa folie croyoit voir ſa Maitreſſe changée en Biche, qui étoit pourſuivie par de chaſſeurs, & qui le prioit de la ſecourir. Rien n'eſt plus extravagant dans une Piéce Comique.

(4) *Elle dut cet heureux ſuccès à l'adreſſe des Acteurs.) Terence* pour ne pas choquer les

cès à l'adreſſe des Acteurs plus qu'à ſon propre mérite, (5) il ne nous attaqueroit pas avec tant de témérité. Préſentement, Meſſieurs, s'il y a parmi vous quelqu'un qui diſe ou qui penſe que ſi le vieux Poëte n'avoit attaqué le

les *Romains*, en faiſant voir l'extravagance d'une Piéce qu'ils avoient aprouvée, dit que cette Piéce ne réüſſit que par l'adreſſe des Acteurs, qui par leur action avoient impoſé au peuple. Nous devons bien connoître aujourd'hui la force & la vérité de cette raiſon, car nous voyons tous les jours des Poëtes qui doivent leurs ſuccès bien plus à l'habileté des Acteurs qu'au mérite de leurs piéces.

(5) *Il ne nous attaqueroit pas avec tant de témérité.*) Dans toutes les éditions de *Terence* ce Vers eſt ſuivi de celui-ci.

Et magis placerent quas feciſſet fabulas.

„Et les Piéces qu'il fait, ſeroient plus agréables & meilleures.„ Mais je m'étonne qu'on ait ſouffert ce Vers ſi long tems dans ce Prologue; car outre qu'il eſt fait ſur le troiſieme Vers du prologue de l'*Andrienne*, il fait ici un ſens ridicule. Quand ce vieux Poëte n'auroit jamais attaqué *Terence*, il n'en auroit pas été pour cela plus habile. (6)

le nouveau, ce dernier n'ayant à médire de perſonne, n'auroit pu faire de Prologue, (6) je me contenterai de lui répondre qu'il s'agit ici de gagner le prix d'honneur qui eſt propoſé à tous ceux qui s'apliquent à travailler pour le Théatre. Pour lui, en empêchant Terence de travailler, il a voulu lui ôter tout moyen de ſubſiſter; & Terence n'a eu d'autre but que de lui répondre. S'il en avoit uſé honnêtement, nous

(6) *Je me contenterai de lui dire qu'il s'agit ici de gagner le prix d'honneur qui eſt propoſé.*) *Terence* ne répond pas directement au reproche qu'il ſe fait faire, mais ſa réponſe ne laiſſe pas d'être fort préciſe, & de fermer la bouche à ſes ennemis, car c'eſt comme s'il diſoit; ſi l'on ne m'avoit pas attaqué, Meſſieurs, je ferois des Prologues pour vous aprendre les ſujets de mes Piéces; mais puiſque l'on tâche en toutes manieres de me mettre mal dans votre eſprit, & que c'eſt ici un combat où il s'agit d'honneur & de réputation, il n'eſt pas juſte que je trahiſſe ma propre cauſe; je ſuis forcé malgré moi de répondre aux calomnies de mes envieux. (7)

nous aurions eu pour lui autant d'honnêteté qu'il en auroit eu pour nous; (7) on ne fait que lui rendre ce qu'il a prêté. Mais voila qui eſt fini, je ne parlerai plus de lui, (8) quoique de gayeté de cœur il continue ſes impertinences: écoutez ſeulement, je vous prie, ce que j'ai à vous dire. Nous allons jouer devant vous une Piéce nouvelle (9) que les

(7) *On n'a fait que lui rendre ce qu'il avoit prêté.*) Mot à mot, *qu'il penſe que ce qu'il nous avoit aporté lui a été raporté.* C'étoit un proverbe fort ordinaire dans la bouche du peuple.

(8) *Quoique de gayeté de cœur il continue à faire des folies.*) Cette façon de parler eſt remarquable, *de ſe* pour *altro*, comme nous diſons pour *de ſon bon gré, de gayeté de cœur.*

(9) *Que les Grecs apellent Epidicazomenos.*) *Donat*, ou plutot celui qui l'a abregé, accuſe *Terence* de s'être trompé, & il aſſûre qu'il devoit écrire *Epidicazomenen*, parce, dit il, que la fille pour laquelle on plaide eſt apellée *Epidicazomenen.* Mais outre qu'il eſt ridicule d'accuſer *Terence*, *Scipion* & *Lælius* de n'avoir pas ſu le titre

les Grecs apellent Epidicazomenos, & que nous apellons Phormion, parcequ'un Paralite ainſi nommé y joue le principal rôle, & que c'eſt ſur lui que roule toute l'intrigue. Si vous honorez notre Poëte de votre bien-veillance, donnez-nous, je vous prie, une favorable attention, afin qu'il ne nous arrive pas le même accident qui

de la Piéce Grecque qu'ils traduiſoient, ce bon Docteur s'eſt trompé lui-même fort groſſierement, quand il a cru que les Grecs apelloient *Epidicazomenon*, la fille pour laquelle on plaidoit; car il n'y a rien de moins vrai. Ceux qui ont quelque uſage de la Langue Greque, ſavent fort bien que ἐπιδικάζεσθαι & ἐπιδικάζομενος, ne ſont jamais dits que du Juge qui prononce, ou de la partie que plaide, & qui demande, & que la fille pour laquelle on plaidoit, & qui étoit le ſujet du procès, n'étoit nullement apellée *Epidicazomené*, mais *epiſcios* & *epicleros* & *epicleritis*. *Epidicazomenos* eſt donc la véritable leçon, & c'eſt comme nous dirions *le demandeur en Juſtice*. Et c'eſt *Phormion* qui fait aſſigner *Antiphon* pour le faire condamner à épouſer *Phanium* comme ſon plus proche parent.

qui nous arriva (10) lorſque le bruit que l'on fit, nous empêcha d'achever la Piéce que nous avions commencée, & nous contraignit de quitter le Théatre. Il eſt vrai que ce malheur fut bien-tot reparé par le mérite de notre Troupe, qui ſe vit hûreuſement ſecourûe par votre patience & par votre bonté.

LE

(10) *Lorsque le bruit que l'on fit nous empêcha d'achever la Piéce que nous avions commencée.*) Tout le monde a cru que *Terence* veut parler ici de l'*Hecyre*, mais c'eſt à quoi je ne vois point ici du tout d'aparence, car il y avoit déja quatre ans que ce malheur étoit arrivé à l'*Hecyre*, & depuis ce tems-là ces Comédiens avoient joué beaucoup d'autres piéces, & ſans doute l'*Hecyre* n'avoit pas été la ſeule malhûreuſe dans ſes prémieres repréſentations.

LE PHORMION DE TERENCE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

Davus.

(1) MOn meilleur ami & mon compatriote Geta vint hier me trouver, je lui devois en-

(1) *Mon meilleur ami & mon compatriote Geta.*) *Popularis* signifie proprement ce que les *Grecs* apelloient *Demoten*, qui est du même Bourg, ce qui ne signifie pas toujours qu'on y fût ne, mais seulement qu'on étoit ecrit sur le livre & sur le rôle des habitans. Mais comme nous n'avons rien en notre Langue qui puisse exprimer cela par un seul mot, j'ai mis compatriote pour *popularis*, quoi qu'il ne soit pas vrai que *Davus* & *Geta* fussent de même pais, comme leur nom même le prouve.

(2)

encore quelque petite bagatelle d'un reſte de compte; il me pria de lui ramaſſer ce peu d'argent, je l'ai fait, & je le lui aporte: car j'ai ouï dire que ſon jeune Maître s'eſt marié, & je ne doute nullement que cet argent ne ſoit pour faire un préſent à la nouvelle mariée (2) Quelle injuſtice, bons Dieux! que les pauvres donnent toujours aux riches. (3) Tout ce que ce miſérable

(2) *Quelle injuſtice, bons Dieux! que les pauvres.*) Les *Grecs* avoient ſur cela un proverbe qui étoit fort commun: *je hais le pauvre qui fait des preſens au riche.*

(3) *Tout ce que ce miſérable a pu épargner ſou à ſou.*) *Terence* réuſſit admirablement à faire des images. Il n'y a pas ici un ſeul mot qui ne faſſe un trait merveilleux & fort naturel, il ne ſe contente pas de dire *minutatim, ſou à ſou* & *vix, avec beaucoup de peine*, il ajoute *de demenſo ſuo, de* ſon *ordinaire*; & parcequ'il ſe pourroit faire, qu'un homme qui épargneroit de ſon ordinaire, épargneroit de ſon ſuperflu, il revient à la charge, & ajoute *ſuum defraudans genium miſer*, qui ôtent tout ſujet de douter. Et

Elle a pu épargner (4) de son petit ordinaire, & en se refusant jusqu'à la moindre chose, elle le raflera tout d'un coup, sans penser seulement à toutes les peines qu'il a eues à le gagner. Patience pour cela, mais ce sera encore à recommencer quand sa

cette image de pauvreté & de misére est encore rehaussée par l'image contraire qui la suit, & qui marque parfaitement l'insatiabilité de cette femme. *Id illa universum abripiet, haud existimans quanto labore partum.* „Elle le raflera tout d'un coup „sans penser seulement à toutes les peines, &c. Ce mot *abripiet*, raflera, est opposé à *contraditur*. *Universum* tout d'un coup, est à *uniciatim, vix & de demenso suo*; & ces mots *haut existimans quanto labore*, &c. sont opposés à *suum defrudans genium*, & à *comparsit miser*. Ce sont ces images contraires qui sont une grande beauté dans les ouvrages & il est bon de les remarquer. *Donat* avoit bien connu la beauté de ce passage.

(4) *De son petit ordinaire.*) *Demensum* étoit la mesure de blé que l'on donnoit tous les mois aux Esclaves, elle tenoit quatre boisseaux. *Demensum* du verbe *demetior*, mesurer, & non pas de demere, ôter.

(5)

sa Maitresse aura accouché, quand le jour de la naissance de l'enfant viendra (5) quand il sera initié aux grands Misteres (6) enfin à toutes les bonnes fêtes, on donnera à l'enfant, & ce sera la mere

(5) *Quand on l'initiera aux grands misteres.*) Il y a simplement dans le texte, *quand on l'initiera.* Et on a voulu expliquer cela de la cérémonie que l'on faisoit quand on sevroit les enfans, & quand on les faisoit manger pour la prémiere fois, car on apelloit cela *les initier aux Déesses Edusa & Potina.* Mais comme cette Piéce est Greque, & non pas Latine, on ne doit pas recevoir cette explication. Assurément *Terence* parle de l'initiation aux grands misteres de *Cerès.* On initioit les enfans fort jeunes, on peut voir mes Remarques sur la 2. Scene de l'Acte 4. du *Plutus d'Aristophane.*

(6) *Enfin à toutes les Bonnes Fêtes.*) J'ai ajouté cela pour faire entrer dans l'esprit de Davus; car lorsqu'il dit *ubi initiabimur*, il ne le dit pas comme s'il vouloit s'arrêter-là; mais il le prononce en traînant le mot, pour faire entendre qu'il y avoit encore bien d'autres occasions de faire des présens à la nouvelle mariée, mais qu'il étoit las de les compter, & c'est ce

mere qui en profitera. Mais n'est-ce pas là Geta que je vois ?

ACTE PREMIER.

SCENE II.

GETA, DAVUS.

Geta.

SI un certain rousseau vient me demander...

Davus. Le voici, épargne-toi la peine d'en dire davantage.

Geta. Oh, Davus, (1) je sortois pour aller chez toi.

Davus. Voila ton argent, il est de poids, & tu y trouveras le compte.

Geta

que *Donat* avoit bien senti ; car il dit *ubi initiabunt, hoc sic inferendum est : non quasi hoc solum sit, sed quasi defatigatus fit enumerando occasiones dandorum nummorum.*

(1) *Je sortois pour aller chez toi.*) *Conari*, tâcher, en cet endroit signifie *cogitare*, penser. *Les Latins* s'en sont très-souvent servis en ce sens-là, & *Plaute* a dit même, *conata proloqui*, pour *cogitata*, dire ses pensées.

(2)

Geta. Tu me fais plaiſir, & je te remercie de tout mon cœur de t'en être ſouvenu.

Davus. Tu as raiſon, de la maniere dont on vit aujourd'hui on doit être bien obligé aux gens qui paient leurs dettes. Mais d'où vient que tu es triſte?

Geta. Qui moi? helas tu ne ſais pas la crainte & le danger où je ſuis.

Davus. Qu'y a-t-il donc?

Geta. Tu le ſauras pourvuque tu ſois homme à te taire.

Davus. Va, tu es bien fou; doit-on craindre de confier ſon ſecret à un homme à qui l'on a confié ſon argent ſans s'en être mal trouvé. Que gagnerois-je préſentement à te tromper?

Geta. Ecoute donc.

Davus. Je te donne tout le tems que tu voudras, parle.

Geta. Davus, connois-tu Chremès, le frere aîné de notre bonhomme?

Davus. Pourquoi ne le connoîtrois-je pas?

Geta. Et son fils Phedria, le connois-tu aussi?

Davus. Comme je te connois.

Geta. Il faut donc que tu saches que ces deux vieillards sont partis en même tems, Chremès pour aller à Lemnos, & notre bon-homme pour aller en Cilicie, chez un ancien hôte qui l'a attiré par ses Lettres, où il lui promettoit presque des montagnes d'or.

Davus. Quoi ce bon homme s'est laissé aller ainsi à ces belles paroles, un homme si riche?

Geta. Cesse de t'étonner, c'est son naturel.

Davus. (2) Ho parbleu c'est dommage que je ne sois grand Seigneur.

Geta.

(2) *Ho parbleu c'est dommage que je ne sois grand Seigneur.*) C'est à dire que c'est grand dommage qu'il ne soit riche, car il sauroit bien mieux jouir de son bien que *Demiphon*,

Geta. Ces deux vieillards donc en partant m'ont laissé ici auprès de leurs enfans comme leur gouverneur.

Davus. Mon pauvre Geta, tu as pris là un méchant emploi.

Geta. Je sai ce qu'en vaut l'aune, & (3) je me souviens fort bien que ce jour-là le Dieu qui me protege étoit en colere contre moi & m'avoit abondonné. D'abord je commençai à resister aux volontés de ces jeunes gens; mais à quoi bon tant de discours? pendant que j'ai été fidele à mon Maître, je m'en suis toujours fort mal trouvé.

Davus. bon, & il n'iroit pas comme lui au bout du monde pour devenir plus riche.

(3) *Je me souviens fort bien que ce jour-là le Dieu qui me protege m'avoit abandonné.)* Les Payens étoient persuadés que chaque homme avoit un bon Génie, un Dieu qui le protégeoit, qui le conduisoit & que quand ils tomboient dans quelque malheur ou qu'ils faisoient quelque faute, cela venoit de ce que ce bon Génie en colere les avoit abandonnés.

Davus. Je m'en doutois bien. (4) Quelle folie de regimber contre l'aiguillon!

Geta. Aussi pris-je bien-tôt le parti de faire tout de qu'ils voudroient, & de ne leur contredire en rien.

Davus. (5) Tu as suivi, comme on dit, le cours du marché.

(4) *Quelle folie de regimber contre l'aiguillon!*) C'est un proverbe fort ancien, *adversus stimulum calces.* On sousentend *jactare* ou *extendere. Eschyle* l'a exprimé tout du long dans son *Prométhée.* ἄκαν πρὸς κέντρα κῶλον ἐκτενεῖς. *Si tu mens mais tu ne regimberas pas contre l'aiguillon.* Notre Seigneur lui même s'est servi de ce proverbe, *durum est contra stimulum calcitrare,* Act. IX, 5.

(5) *Tu as suivi comme on dit le cours du marché.*) C'est une métaphore prise des Marchands qui s'accommodent au tems, & qui mettent le prix aux marchandises selon le cours de la Foire ou du Marché. *Seneque* s'en est servi, *utimur foro, & quod fors feret æquo feramus animo.*

(6)

Geta. Notre jeune Maître (*Antiphon*) ne fit rien de mal les premiers jours. Pour Phedria, son pere ne fut pas plutôt parti qu'il trouva une certaine chanteuse dont il devint fou. Cette fille étoit chez un Marchand d'Esclaves, le plus infame coquin du monde. Nous n'avions rien à donner, nos vieillards y avoient mis bon ordre. Notre jeune amoureux n'avoit donc d'autre consolation que de repaître ses yeux, de suivre sa Maîtresse, & (6) de l'accompagner quand elle alloit chez ses Maîtres de Musique, & de la ramener chez elle. (7) Et nous, qui n'avions rien de meil-

(6) *De l'accompagner quand elle alloit chez ses Maîtres de Musique.*) Car en *Grece* il y avoit des lieux où les filles alloient apprendre à chanter & à jouer des instrumens; il y en avoit aussi pour les garçons. On peut voir mes Remarques sur le Prologue du *Rudens* de *Plaute*.

(7) *Et nous, qui n'avions rien de mieux à faire.*) Cet *otiosi* n'est pas une épithete, mais

meilleur à faire, nous suivions ordinairement Phædria. Vis-à-vis du lieu où cette fille alloit prendre ses leçons, (8) il y avoit une boutique de Barbier. C'étoit là que nous attendions qu'elle sortit pour s'en retourner. Un jour que nous y étions, [illegible] (9)

une raison. C'est ce qu'*Apollodore* avoit dit, ἀφορμὴ δὲ συνωμιλήμεθα &c. *Nous étions de grand loisir*, comme mon pere a corrigé ce passage, qui est entierement corrompu dans *Donat*.

(8.) *Il y avoit une boutique de barbier. C'étoit là que nous attendions le plus souvent qu'elle sortit pour s'en retourner.* Ces boutiques de barbiers étoient le rendez-vous ordinaire de tous les fainéants de la ville qui s'y assembloient pour causer. C'est ce qui avoit donné lieu au proverbe κυριακὴ κλινὰ, *casques de boutique de barbier*. *Theophraste* apelloit les assemblées de ces boutiques ἄοινα συμπόσια, *des festins où on ne boit ni ne mange*, parcequ'on n'y faisoit que causer. Voila donc ce qui fonde ce que *Geta* dit ici qu'ils attendoient dans cette boutique de barbier que cette fille sortît.

(9)

(9) nous voyons arriver tout d'un coup un jeune homme qui pleuroit; cela nous surprend, nous demandons ce que c'est. Jamais, dit-il, la pauvreté ne m'a paru un fardeau si insupportable que présentement: je viens de voir par hazard dans ce voisinage une jeune fille qui pleure sa mere qui vient de mourir, elle est près du corps, & elle n'a ni parent ni ami, personne enfin qu'une pauvre vieille qui lui aide à faire ses funerailles, cela m'a fait une grande compassion; cette fille est d'une beauté charmante.

Que

(9) *Nous voyons tout d'un coup un jeune homme.*) Dans *Apollodore* cet homme étoit le Barbier, le Maitre de la Boutique où ils étoient, qui venoit de couper les cheveux à la jeune fille dont il va parler. Car en *Grece* les parens & les amis du mort pour témoigner leur deuil se faisoient couper les cheveux & les mettoient sur son tombeau. *Terence* a retranché avec raison cette circonstance qui lui étoit inutile, & qui ne pouvoit pas être fort agréable aux *Romains*. (10)

Que te dirai-je davantage, Davus, nous fûmes tous touchés de ce discours, & Antiphon prenant d'abord la parole; Voulez-vous, dit il, que nous allions voir? un autre dit, je le veux, allons, menez-nous, je vous prie: nous allons, nous arrivons, nous voyons. Qu'elle étoit belle! Cependant, imagine-toi, Davus, qu'elle n'avoit pas la moindre chose qui pût relever sa beauté. Ses cheveux étoient en desordre, ses pieds nuds; la douleur étoit peinte sur son visage, un torrent de larmes couloit de ses yeux, elle n'avoit que de méchans habits; Enfin elle étoit faite de maniere, qui si elle n'avoit eu un fonds de beauté à toute sorte d'épreuves, (10) tant de choses m'auroient pas manqué de l'éteindre

(10) *Tant de choses n'auroient pas manqué de l'éteindre.*) J'ai voulu conserver ce mot *extinguere*, *étendre*, qui est le terme propre pour la beauté, qui n'est qu'une espece de lumiere

dre & de l'éfacer. * Celui qui aimoit la Chanteuse dit seulement: elle est assez jolie, vraiment, mais son frere...

† *Davus.* Je vois celá d'ici, il en devint amouteux dès le moment.

Geta. Sais-tu avec quelle fureur? vois jusqu'où alla sa folie; dès le lendemain il va trouver la vieille dont je t'ai parlé, il la prie de lui faire voir cette fille; elle le refuse, & lui représente qu'il a des desseins fort injustes, que cette fille est Citoyenne d'Athenes, qu'elle est bien élevée; qu'elle est de bonne famille; que s'il veut l'épouser les loix lui en faciliteront les moyens, & que s'il a d'autres intentions, elle ne peut plus ni l'entendre ni le voir. Notre

lumiere & de feu. Mais la beauté du mot est bien plus sensible en Latin, où le mot *fornus* ne signifie proprement que *chaleur*, du mot *formus*, *calidus*, chaud.

* *Phadria.* † *Antipho.*

tre homme ne fut d'abord à quoi se résoudre, il mouroit d'envie de l'épouser, mais il craignoit son pere.

Davus. Quoi, après que son pere auroit été de retour, n'auroit-il pas consenti à ce mariage?

Geta. Lui, il auroit donné à son fils une femme sans bien, & une inconnue? jamais il ne l'auroit fait.

Davus. Qu'arrive-t-il donc enfin?

Geta. Qu'arrive-t-il? Il y a un certain Parasite nommé Phormion, homme entreprenant, lequel.... Que les Dieux puissent l'abimer?

Davus. Qu'a-t-il fait?

Geta. Il a donné le conseil que je vais te dire. (11) Il y a une Loi qui

(11) *Il y a une Loi qui porte que les orphelines se marient à leurs plus proches parens.* La Loi est dans ces mêmes termes: *Orbæ, qui sunt genere proximi, eis nubunto.* On peut voir la remarque sur la V. Scene du IV.

qui ordonne aux orphelines de se marier à leurs plus proches parens, & cette même Loi ordonne aussi aux proches parens de les épouser. Je dirai donc, lui dit-il, que vous êtes le plus proche parent de cette fille, je ferai semblant d'être l'ami de son pere, & je vous ferai assigner. Nous irons devant les Juges; là j'étalerai toute la généalogie, je dirai qui étoit le pere, qui étoit la mere, à quel degré vous êtes son parent, le tout de mon invention, (12) & ce qu'il y a de bon & de commode dans cette affaire.

IV. Acte des *Adelphes*. La Loi laissoit la liberté aux orphelines de se marier ou de ne se pas marier. Mais si elles vouloient se marier, il faloit que ce fût à leur proche parent, au lieu qu'elle imposoit à ce plus proche parent la nécessité d'épouser la parente orpheline s'il en étoit requis. C'est ce que *Donat* a voulu dire quand il a écrit, *non duabus jubet hæc una lex; sed puellis permittit nubere, cognatos cogit ducere.*

(12) *Et ce qu'il y a de bon & de commode dans cette affaire.*) On ne peut pas douter que ce ne soit là le sens du Vers Latin. *Do-*

nec

& de commode dans cette affaire, c'eſt que comme vous ne vous opoſerez pas beaucoup à ce que je dirai, je gagnerai mon procès ſans difficulté. Votre pere reviendra, il me pourſuivra, que m'importe? la fille ſera toujours à nous.

Davus. Voila une plaiſante entrepriſe!

Geta. Il perſuade notre homme, on ſuit ce bel expédient, nous allons devant les Juges, nous ſommes condamnés, il l'épouſe.

Davus. Que me dis-tu là?

Geta. Ce que tu entens.

Davus. Ah, mon pauvre Geta, que vas-tu devenir?

Geta. Je ne ſai. Ce que je ſai fort bien, c'eſt que je ſuporterai

mat s'y eſt trompé en prenant ces paroles pour la formule: *Quod fauſtum felixque ſit.* Comme ſi *Phormion* avoit cherché à s'encourager par ce bon augure. Il n'y a rien de plus froid ni de plus mal imaginé.

(12)

rai courageusement tout ce que la fortune m'enverra.

Davus. Voila qui me plait, c'est avoir du courage.

Geta. Je n'ai d'esperance qu'en moi seul.

Davus. C'est bien fait.

Geta. Vraiment oui, j'aurois recours à un intercesseur qui viendroit dire foiblement, ha, laissez-le, je vous prie; s'il fait jamais la moindre faute, je ne vous prierai plus pour lui. Ce seroit même beaucoup s'il n'ajoutoit pas, quand je serai sorti, assommez-le si vous voulez.

Davus. (13) Et cet amoureux transi qui va comme un Pedagogue

(13) *Et cet amoureux transi qui comme un Pedagogue*, &c.) En *Grece* on apelloit Pedagogues les valets qui alloient mener les enfans à l'école, & qui les ramenoient. C'est ainsi que *Socrate* étoit apellé le Pedagogue d'*Alcibiade*, parcequ'il le suivoit par-tout. *Phedria* est apellé ici Pedagogue. sur ce que *Geta* a dit de lui dans le Vers 36.

Sectari, in ludum ducere, & reducere.

(14)

gue conduire & reconduire cette chanteuſe, comment fait-il ſes affaires?

Geta. Ma foi pauvrement.

Davus. Il n'a peut-être pas beaucoup à donner.

Geta. Rien du tout que des paroles.

Davus. Son pere eſt-il revenu?

Geta. Pas encore.

Davus. Et votre bon homme, quand l'attendez vous?

Geta. Cela n'eſt pas encore bien certain; mais on vient de me dire (14) qu'il y a une Lettre de lui chez les Maitres des ports, je vais la prendre.

Davus. N'as-tu plus rien à me dire, Geta?

Geta. Je te ſouhaite toute ſorte

(14) *Qu'il y a une Lettre de lui chez les Maitre des Ports.*) Les Maitres des Ports étoient ceux qui avoient pris le parti des droits que devoit payer tout ce qui entroit dans le païs, ou qui en ſortoit, & cette coutume étoit en *Grece* comme en *Italie*.

te de bonheur. Hola, garçon, n'y a-t-il là personne? prenez cet argent, donnez-le à Dorcion.

ACTE PREMIER.

SCENE III.

ANTIPHON, PHEDRIA.

Antiphon.

(1) FAut-il donc, Phedria, que je me sois mis en état de ne pouvoir penser qu'avec des frayeurs mortelles au retour de mon pere, de l'homme du monde qui m'aime avec le plus de tendresse, & qui me veut le plus de bien? Ah si je n'avois pas été tout à fait inconsidéré, je l'attendrois présentement avec tous les sentimens que je devrois avoir.

Phe-

(1) *Faut-il donc, Phedria que je me sois mis en état* &c.) Ce qu'*Antiphon* dit ici marque bien naturellement les malheureuses suites du vice & de la debauche qui forcent à redouter la presence de ceux mêmes dont on est le plus tendrement aimé. (2)

Phedria. Qu'est-ce donc que ceci?

Antiphon. Me le demandez-vous, vous qui ayez été le témoin & le confident de l'action hardie que je viens de faire? Plût à Dieu que Phormion ne se fût jamais avisé de me donner un si pernicieux conseil! & qu'en servant ma passion il ne m'eût pas engagé dans une affaire qui va être la source de tous mes maux. (2) Je n'aurois pas eu la personne que j'aime: Eh bien, j'aurois mal passé quelques jours, mais ce chagrin continuel ne me rongeroit pas le cœur....

Phedria. Je vous entens.

Antiphon. (3) Pendant qu'à toute

(2) *Je n'aurois pas eu la personne que j'aime: Eh bien j'aurois mal passé quelques jours.*) Autre leçon bien importante: En combattant sa passion, en lui resistant on en est quite pour quelques jours de peine, mais en la satisfaisant, on court risque de se rendre malhûreux pour toujours.

(3) *Pendant qu'à toute heure & à tout*

mo-

toute heure & à tout moment j'attens l'arrivée d'un pere qui va me priver de toute la douceur de ma vie.

Phedria. Les autres se plaignent de ce qu'ils ne peuvent avoir ce qu'ils aiment, & vous vous tourmentez de ce que vous le possedez, Antiphon, l'amour vous trop bien traité.

moment j'attens l'arrivée d'un pere qui va me priver de toute la douceur de ma vie.) Ces derniers mots *qui va me priver &c.* sont mis avec beaucoup d'art & ils sont fort nécessaires; sans cela on croiroit que toutes les bonnes reflexions qu'*Antiphon* vient de faire & son repentir ne viennent que de son dégout, ce qui les rendroit vaines, mais elles viennent de la violence de son amour; ce qui est honorable à sa maitresse qui restera sa femme, & est d'un grand poids pour le Spectateur. *Donat* a fort bien remarqué: *Quàm amatorie loquatur Antipho, errant qui putant eum pœnitere desiderii, nam si hoc est: nec maritus firmus videbitur fere. Sed hoc dicit: facilius fuisse abstinere virgine intacta quàm ea cum qua jam consueverit.*

traité. Pour moi je ne vois rien qui ſoit plus digne d'envie que l'état où vous êtes. Je ſerois bien obligé aux Dieux, s'ils vouloient me donner autant de beaux jours que vous en avez eu ; & je me ſoumettrois de tout mon cœur à leur abandonner après cela ma vie ſans aucun regret. Jugez ſi les obſtacles qui s'opoſent à mon amour, ne doivent pas m'accabler de chagrin, & ſi les faveurs que l'amour vous fait, ne doivent pas vous remplir de joie ! (4) je ne parle

(4) *Je ne parle pas même du bonheur*, &c.) Toutes ces reflexions de *Phedria* ſont naturellement tirées de ſon état, qui en effet eſt très-opoſé à celui d'*Antiphon* ; ce dernier a ſa maitreſſe ſans aucune dépenſe, au lieu que *Phedria* eſt obligé d'en faire une conſiderable pour retirer la ſienne des mains du Marchand. *Antiphon* a une maitreſſe de condition libre, & lui, il en a une eſclave ; celle d'*Antiphon* eſt bien élevée, la ſienne eſt une chanteuſe ; *Antiphon* poſſede, & lui il court après ; celle

parle pas même du bonheur que vous avez eu de trouver, ſans être obligé de faire aucune dépenſe, une perſonne bien née & de condition, (5) & d'avoir, comme vous l'aviez toujours ſouhaité,

celle d'*Antiphon* ſera ſa femme, & la ſienne ne peut être que ſa mairreſſe ; la paſſion d'*Antiphon* eſt une paſſion honnête & d'un mari, & la ſienne eſt malhonnête & d'un debauché.

(5) *Et d'avoir, comme vous l'aviez toujours ſouhaité, une femme ſur qui la médiſance ne ſauroit rien trouver à redire.*) On a mal pris ce paſſage en joignant *ſine mala fama*, avec *habes*, au lieu qu'il doit être inſeparable du mot *uxorem*. *Phedria* ne dit pas à *Antiphon*, vous avez eu une femme ſans rien faire contre votre reputation, car cela étoit faux, puiſqu'il ne l'avoit épouſée qu'en donnant les mains à une fauſſeté ; mais il lui dit, vous avez une femme qui n'a aucune mauvaiſe réputation, & qui eſt ſans reproche. Ce que *Phedria* veut dire par là eſt aſſez ſenſible, car les perſonnes qui étoient à des Marchands d'Eſclaves, comme la fille qu'il aimoit, étoient ordinairement fort ſuſpectes.

té, une femme ſur qui la médiſance ne ſauroit rien trouver à redire; Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir que vous êtes hûreux en tout. La ſeule choſe qui vous manque, c'eſt un eſprit capable de ſupporter tout ce grand bonheur. Si vous aviez à paſſer par les mains de ce maudit Marchand d'Eſclaves à qui j'ai affaire, vous le ſentiriez. Voila comme nous ſommes tous faits; nous ne ſommes jamais contens de l'état où nous nous trouvons.

Antiphon. Mais c'eſt vous-même, Phedria, qui me paroiſſez hûreux, car vous êtes encore ſur vos pieds, vous avez le tems de penſer à ce que vous voulez, & vous pouvez ou ſerrer ou rompre vos chaines, au lieu que j'en ſuis réduit à ne pouvoir, ni conſerver l'objet de mon amour, ni me reſoudre à le perdre. Mais qu'eſt-ce que je vois? n'eſt-ce pas Geta qui vient à nous avec tant de hâte. C'eſt lui-

même. Ha que je crains les nouvelles qu'il vient m'aporter.

ACTE PREMIER.

SCENE IV.

GETA, ANTIPHON, PHEDRIA.

Geta.

C'En eſt fait, tu es perdu ſans reſſource, mon pauvre Geta, ſi tu ne trouves bien vite quelque bon expédient, voila tout d'un coup mille maux qui vont fondre ſur ta tête ſans que tu y ſois préparé. Je ne ſai comment faire, ni pour les prévenir, ni pour m'en tirer, car ce ſeroit une folie de croire que notre belle équipée puiſſe être plus long-tems ſecrete.

Antiphon. Qu'a-t-il donc à venir ſi épouvante?

Geta. Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que je n'ai qu'un moment pour prendre mes meſures, car voila mon Maitre qui va venir tout préſentement.

Antiphon. Quel malheur eſt-ce là?

Geta. Quand il aura tout apris, que pourrai-je trouver pour apaiſer ſa colere? parlerai-je? cela ne fera que l'enflamer davantage; me tairai-je? c'eſt le moyen de le faire cabrer. Quoi donc, me juſtifier? (1) c'eſt peine perdue. Que je ſuis malhûreux! mais ce n'eſt pas pour moi ſeul que je ſuis en peine; le malheur d'Antiphon me touche bien plus ſenſiblement; j'ai

(1) *C'eſt peine perdue.*) Il y a dans le Latin *c'eſt laver une brique*; & c'eſt ce que *Varron* apelle *laterem crudum*, comme *Diodore* πλινθόν ὠμὴν une *brique crue*, car quand on lave une brique crue, non ſeulement on perd ſa peine, mais auſſi la brique, qui ſe diſſout entierement dans l'eau.

(2)

j'ai pitié de lui, c'eſt pour lui que je crains. Je puis bien dire que c'eſt lui ſeul qui me retient ici; car ſans lui j'aurois déja pourvu à mes affaires, & je me ſerois vangé de la mauvaiſe humeur de notre bonhomme; j'aurois plié la toilette, & j'aurois gagné au pied.

Antiphon. Que dit-il de plier la toilette, & de gagner au pied?

Geta. Mais où trouverai-je Antiphon, & où l'irai-je chercher?

Phedria. Il parle de vous.

Antiphon. J'attens quelque grand malheur de ce qu'il va me dire.

Phedria. Ha êtes-vous ſage?

Geta. Je m'en vais au logis, il y eſt la plus grande partie du tems.

Phedria. Rapellons-le.

Antiphon. Arrête tout à l'heure.

Geta. Ho, ho, vous parlez bien en maitre, qui que vous ſoyez.

Antiphon. Geta.

Geta. Voila juſtement l'homme que je cherchois.

Antiphon. Quelles nouvelles m'aportes-tu? dis vite en un mot, ſi cela ſe peut.

Geta. Je le ferai.

Antiphon. Parle.

Geta. Je viens de voir au port...

Antiphon. Quoi, mon...?

Geta. Vous y voila.

Antiphon. Je ſuis mort!

Phedria. Quoi?

Antiphon. Que ferai-je?

Phedria. Que dis-tu?

Geta. Que je viens de voir ſon pere au port, votre oncle.

Antiphon. Quel remede trouver à un malheur ſi ſubit? ah, ſi je ſuis réduit à me ſéparer de vous, Phanion, je ne puis plus ſouhaiter de vivre.

Geta.

Geta. Puiſque cela eſt donc ainſi, vous devez travailler d'autant plus à vous tenir ſur vos gardes, la fortune aide les gens de cœur.

Antiphon. Je ne ſuis pas maitre de moi.

Geta. Il eſt pourtant plus néceſſaire que jamais que vous le ſoyez préſentement: car ſi votre pere s'aperçoit que vous ayez peur, il ne doutera pas que vous ne ſoyez coupable.

Phedria. Cela eſt vrai.

Antiphon. Je ne puis pas me changer.

Geta. Où en ſeriez-vous donc, s'il vous faloit faire des choſes bien plus difficiles?

Antiphon. Puiſque je ne puis faire l'un, je ferois encore moins l'autre.

Geta. (2) Cet homme va tout gâter,

(2) *Cet homme va tout gâter.*) *Geta* parle d'*Antiphon* comme d'un animal qui n'eſt

gâter, Phedria, voila qui eſt fait, à quoi bon perdre ici davantage notre tems? je m'en vais.

Phedria. Et moi auſſi.

Antiphon. Eh je vous prie, ſi je contrefaiſois ainſi l'aſſuré, ſeroit-ce aſſez?

Geta. Vous vous moquez.

Antiphon. Voyez cette contenance; qu'en dites-vous? y ſuis-je?

Geta. Non.

Antiphon. Et préſentement?

Geta. A peu près.

Antiphon. Et comme me voila?

Geta. Vous y étes. Ne changez pas, & ſouvenez-vous de répondre parole pour parole, & de lui bien tenir tête, (3) afinque dans ſon em-

bon à rien. *Hoc* pour *eſt Antiphon Nihil eſt*, eſt un homme dont on ne peut rien attendre.

(3) *Afinqu'il n'aille pas vous renverſer d'abord par tout ce qu'il vous dira de fâcheux.*) *Protelare* eſt un terme emprunté du labourage, il ſignifie proprement continuer un ſillon tout d'une ſuite, & comme cela ne

ſe

emportement il n'aille pas vous renverſer d'abord par les choſes dures & fâcheuſes qu'il vous dira.

Antiphon. J'entens.

Geta. Dites-lui que vous avez été forcé malgré vous par la Loi, & par la Sentence qui a été rendue. Entendez-vous? Mais qui eſt ce vieillard que je vois au fond de la place?

Antiphon. C'eſt lui, je ne ſaurois l'attendre.

Geta. Ah, qu'allez-vous faire? où allez-vous? Arrêtez, vous dis-je.

Antiphon. Je me connois, je ſai la faute que j'ai faite. Je vous re-

ſe peut ſans renverſer ce qui ſe rencontre ſur le paſſage de la charrue, *protelare* a été pris de là pour dire renverſer. *Siſenna* dans ſon Hiſtoire, *Romanos impetu ſuo protelant, projectis perſequuntur.* „Ils renver„ſent les Romains du premier choc, & „après les avoir renverſés ils les pourſui„vent.

recommande Phanion, & je remets ma vie entre vos mains.

Phedria. Que ferons-nous donc, Geta?

Geta. Pour vous, vous allez entendre une bonne Mercuriale, & moi je vais avoir les étrivieres, ou je ſuis fort trompé; mais, Monſieur, je ſerois d'avis que nous ſuiviſſions le même conſeil que nous donnions tout à l'heure à Antiphon.

Phedria. Va te promener avec ton *je ſerois d'avis*; ordonne hardiment ce que tu veux que je faſſe.

Geta. Vous ſouvenez-vous de ce que vous aviez reſolu de dire tous deux quand vous commençates cette belle affaire; (4) que la cauſe de cette fille étoit la meilleure du

(4) *Que la cauſe de cette fille étoit la meilleure du monde, la mieux établie, la plus inconteſtable, la plus juſte.*) Ce paſſage avoit été fort mal entendu & fort mal traduit, *que cette maniere que nous avions trouvée de nous*

du monde, la mieux établie, la plus incontestable & la plus juste.

Phedria. Je m'en souviens.

Geta. Voila ce que vous devez dire à présent, ou même trouver de meilleures raisons & de plus subtiles, s'il est possible.

Phedria. Je n'oublierai rien pour cela.

Geta. Attaquez-le donc le premier, (5) je serai ici comme un corps de reserve, pour vous soutenir en cas de besoin.

Phedria. Fais. ACTE

nous justifier, etoit spécieuse, plausible, raisonnable & indubitable. Ce n'est point cela du tout. *Geta* remet en gros devant les yeux à *Phædria*, une partie des raisons dont ils avoient resolu de se servir pour excuser *Antiphon*, & ces raisons étoient que cette fille avoit un droit incontestable, que sa cause étoit la meillcure & la plus favorable du monde.

(5) *Je serai ici comme un corps de reserve.*) *Subsidia* sont des corps de reserve pour soutenir ceux qui plientou qui sont battus. *Succenturiati* sont les Soldats eurôles pour remplir les Compagnies.

ACTE PREMIER.

SCENE V.

DEMIPHON, GETA, PHEDRIA.

Demiphon.

(1) EST-il donc enfin poſſible qu'Antiphon ſe ſoit marié à

(1) *Eſt-il donc enfin poſſible qu'Antiphon ſe ſoit marié.*) Je ne comprens pas comment on a pu faire de cette Scene le commencement du II. Acte, il faut n'avoir eu aucune attention à ce que *Geta* dit à *Phedria* à la fin de la Scéne précédente, *attaquez le donc le prémier, je ſerai ici comme un corps de reſerve pour vous ſoutenir.* Il n'en faloit pas davantage pour prouver que la Scene ne demeure pas vuide, puiſque *Phedria* & *Geta* y attendent *Demiphon.* Cette Scene eſt manifeſtement la cinquiéme du I. Acte. Cette faute eſt pourtant encore dans beaucoup d'Editions, & ce qui marque qu'elle eſt fort ancienne c'eſt qu'elle eſt même dans le Manuſcrit de la Bibliotheque du Roi: mais la Raiſon doit avoir plus d'autorité & de force que tous les MS. *Heinſius* eſt, je croi, le prémier qui a corrigé cette faute dans ſa petite Edition.

(2)

à mon insu? qu'il ait eu si peu de respect pour l'autorité de pere? passe encore pour cette autorité, mais n'avoir pas craint les reproches qu'il savoit que je lui ferois, & n'avoir eu ni pudeur ni honte! quelle audace! ah, Geta, maudit donneur de conseils!

Geta. A grand' peine enfin me voila de la partie.

Demiphon. Que pourront-ils me dire? quelle excuse trouveront-ils? je ne saurois me l'imaginer.

Geta. Ma foi l'excuse est toute trouvée, pensez à autre chose si vous voulez.

Demiphon. Quoi? me diront-ils qu'il a fait ce mariage malgré lui; que la Loi l'y a forcé? j'entens cela, & je l'avoue.

Geta. Cela me plait.

Demiphon. Mais de donner cause gagnée à sa partie contre sa conscience, & sans former la moin-

moindre opoſition, la Loi les y a-t-elle forcés?

Geta. (2) Voila l'enclouüre.

Phedria. Je la guérirai de reſte, laiſſe-moi faire.

Demiphon. Je ne ſai à quoi me déterminer; car c'eſt une affaire que je n'aurois jamais pu prévoir; & je ſuis dans une ſi furieuſe colere que je ne puis arrêter mon eſprit à penſer aux voies que j'ai à prendre. (3) C'eſt pourquoi tous tant que nous

(2) *Voila l'enclouüre.*) J'ai ſuivi ici le ſentiment du ſavant homme qui a traduit cette Comédie avant moi, il a fort bien vu que ces deux mots *illud durum*, ne doivent pas être dits par *Phedria*, mais par *Geta*, & ce qui ſuit *ego expediam, ſine*, doit être dit par *Phedria*, & non par *Geta*. Car en effet, comme il l'a fort bien remarqué, c'eſt *Phedria* ſeul qui répond admirablement à cette objection du bon-homme dans le Vers 21.

(3) *C'eſt pourquoi tous tant que nous ſommes lorſque la fortune nous eſt le plus favorable.*) *Ciceron* cite ces ſix Vers dans le troiſiéme livre de ſes *Tuſculanes*, pour prouver que le ſeul moyen d'adoucir les maux

nous ſommes lorſque la fortune nous eſt le plus favorable, nous devrions travailler avec le plus d'aplication à nous mettre en état de ſuporter ſes diſgraces ; & quand on revient de quelque voyage, on devroit toujours ſe préparer aux dangers, aux pertes, à l'exil, & penſer qu'on trouvera ſon fils dans le déreglement, ou ſa fille malade, ou ſa femme morte, que tous ces accidens arrivent tous les jours, qu'ils pouvent nous être arrivés comme à d'autres; ainſi rien ne pourroit nous ſurprendre, ni nous paroitre nouveau; & tout ce qui arriveroit contre ce que nous aurions attendu, nous le prendrions pour un gain fort conſiderable.

Geta.

maux qui nous arrivent, c'eſt de les avoir prevus. C'étoit une des maximes des *Stoïciens*, & les *Epicuriens* avoient grand tort de la condamner, car ce n'eſt pas, comme ils diſoient, chercher à être toujours triſte ; mais au contraire c'étoit prendre des précautions pour ne l'être jamais.

Geta à Phedria. Ho, Monſieur, on ne ſauroit croire de combien je paſſe notre Maitre en ſageſſe. Tous les maux qui peuvent m'arriver ſont prévus; il y a long-tems que j'ai fait ces réflexions : quand mon Maitre ſera de retour j'irai pour le reſte de mes jours moudre au Moulin; j'aurai les étrivieres; je ſerai mis aux fers; on m'enverra travailler aux champs; aucun de tous ces accidens ne pourra ni me ſurprendre, ni me paroitre nouveau; & tout ce qui m'arrivera contre ce que j'ai attendu, je le prendrai pour un gain fort conſiderable. Mais que n'allez-vous l'aborder, & l'amadouer par vos belles paroles?

Demiphon. Je vois Phedria, le fils de mon frere, il vient au devant de moi.

Phedria. Bon jour, mon oncle.

Demiphon. Bon jour. Mais où eſt Antiphon?

Phe-

Phedria. Je me réjouis de vous voir arrivé en bonne ſanté.

Demiphon. Je le croi, répondez-moi ſeulement.

Phedria. Il ſe porte bien, il eſt ici. Vos affaires vont-elles comme vous le ſouhaitiez.

Demiphon. Plût à Dieu!

Phedria. Que veut dire cela, mon oncle?

Demiphon. Vous me le demandez, Phedria? vous avez fait ici un beau mariage en mon abſence.

Phedria. Ho, ho, eſt-ce pour cela que vous êtes en colere contre lui?

Geta. Le bon Acteur!

Demiphon. Et comment n'y ſerois-je pas? je voudrois bien qu'il ſe préſentât devant moi, afin qu'il aprît que par ſa faute le meilleur de tous les peres eſt devenu le pere le plus terrible & le plus inéxorable.

Phedria. Cependant, mon oncle,

cle, il n'a rien fait qui doive vous mettre en colere.

Demiphon. Voila-t-il pas? ils ſont tous bâtis les uns comme les autres, ils s'entendent comme Larrons en foire; qu'on en connoiſſe un, on les connoit-tous.

Phedria. Point du tout, mon oncle.

Demiphon. Quand l'autre a fait une ſottiſe, celui-ci ne manque pas de paroitre pour le défendre; & quand c'eſt celui-ci, l'autre ſe trouve là à point nommé pour le ſoutenir, ils ſe rendent la pareille,

Geta. Ma foi, le bon-homme les a mieux dépeints qu'il ne penſe.

Demiphon. Car ſi cela n'étoit pas, Phedria, vous ne prendriez pas ſi bien ſon parti.

Phedria. Mon oncle, ſi Antiphon n'a pas eu tout le ſoin qu'il devoit avoir de ſes affaires & de ſa réputation, & qu'il ſoit coupable comme vous le croyez, je n'ai pas

un

un ſeul mot à dire pour l'empécher de recevoir le châtiment qu'il mérite. Mais auſſi ſi quelque fourbe s'apuyant ſur ſes ruſes & ſur ſa chicane, dreſſe des embûches à notre jeuneſſe, & eſt venu à bout de ſes deſſeins, eſt-ce notre faute? n'eſt-ce pas plutot celle des Juges, (4) qui très-ſouvent, par envie, ôtent au riche ce qui eſt à lui, & par compaſſion donnent au pauvre ce qui ne lui apartient pas.

Geta.

(4) *Qui très-ſouvent par envie ôtent au riche ce qui eſt à lui, & par compaſſion donnent au pauvre*, &c.) Ces deux Vers ſont conſiderables, car ils renferment deux ſentimens qui ſe joignent ſouvent dans l'eſprit des Juges, & qui les portent à favoriſer injuſtement le pauvre aux dépens du riche avec lequel il eſt en procès; une ſecrete & injuſte envie contre l'un, & une compaſſion mal entendue pour l'autre. C'eſt pourquoi Dieu, qui connoit le cœur de l'homme, a particulierement recommandé aux Juges de n'avoir pas compaſſion du pauvre

Geta. Si je n'étois bien instruit du fait, je croirois qu'il dit la vérité.

Demiphon. Mais y a-t-il au monde un Juge qui puisse connoître votre bon droit, si vous ne répondez pas un mot, non plus qu'il a fait?

Phedria. En cela il lui est arrivé ce qui arrive à tous les jeunes gens bien nés. Quand il a été devant les Juges, il n'a pu dire ce qu'il avoit préparé ; la honte a augmenté sa timidité naturelle, & l'a rendu muet.

Geta. Je suis bien content de notre Avocat. Mais pourquoi differer d'aborder le bon-homme? Monsieur, je vous donne le bon jour, je me réjouis de vous voir de retour en bonne santé.

Demiphon. Ho, bon jour, notre bon gouverneur, l'apui de toute la

pauvre en jugement: *Pauperis quoque non misereberis in judicio.* Exod. XXIII. 15. *non consideres personam pauperis.* Levit. XIX. 15.

la famille, à qui en partant j'avois ſi bien recommandé mon fils!

Geta. Il y a long-tems, Monſieur, que j'entens que vous nous accuſez tous, quoique nous n'ayons pas le moindre tort, & moi ſur-tout, qui en ai beaucoup moins encore que tous les autres. Car que vouliez-vous que je fiſſe en cette affaire? les Loix ne permettent pas à un Eſclave de plaider une cauſe, & ſon témoignage n'eſt point reçu.

Demiphon. Je paſſe ſur toutes les belles raiſons qu'on m'a déja dites; je veux encore qu'un jeune homme ſans experience ait été timide, & pour toi tu étois Eſclave; mais quelque parente qu'elle fût, il n'étoit pas pour cela néceſſaire de l'épouſer; (5) il faloit ſeulement s'en tenir aux termes

(5) *Il faloit ſeulement s'en tenir aux termes de la Loi, lui payer ſa dot.*) Car la Loi diſoit:

termes de la Loi, lui payer ſa dot, & qu'elle cherchât un autre mari. La raiſon lui a-t-elle ſi fort manqué, qu'il ait mieux aimé prendre une femme ſans bien?

Geta. Ce n'eſt pas la raiſon qui nous a manqué, c'eſt l'argent.

Demiphon. Que n'en prenoit il quelque part?

Geta. Quelque part! rien n'eſt plus aiſé à dire.

Demiphon. Enfin s'il n'en pouvoit trouver autrement, il faloit en prendre à uſure.

Geta. Oui! c'eſt fort bien dit à vous, voire qui auroit trouvé des prêteurs vous vivant.

Demiphon. Non, non il n'en ira pas ainſi, cela ne ſe peut. Moi, je ſouffrirois que cette femme demeurât avec lui un ſeul jour?

(6) diſoit: *Orbæ, qui ſint generis proximi, eis nubunto, aut iis orbis dotem danto* „ Que les „Orphelines ſe marient à leurs plus pro„ches parens, ou que ces plus proches pa„rens leur payent leur dot.

(6)

(6) je ne le ferois pas pour un Royaume. Je veux que l'on m'amene cet homme, ou que l'on m'enſeigne où il demeure.

Geta.

(6) *Je ne le ferois pas pour un Royaume.)* Le ſavant homme dont j'ai parlé dans la remarque ſur le v. 8. de cette Scene, dit ſur cet endroit: *Ces paroles ſont ſi obſcures, & ce que* Donat *& les autres diſent y aporte ſi peu de lumiere que je me ſuis contente de ſuivre à peu près le ſens.* Ce qu'il dit de l'obſcurité de ce paſſage eſt vrai, mais cette obſcurité ne vient pas de *Terence*, elle vient de ceux qui n'ont pas ſu profiter de la remarque de *Donat*, ou qui ont mieux aimé forcer le ſens par leurs conjectures. Car la plus grande partie des Interpretes ont cru qu'au lieu de *meritum eſt*, il faloit lire *meritus eſt.* Antiphon *n'a pas mérité que je lui faſſe ce plaiſir, je le traiterai comme il mérite.* Ou ſelon d'autres, *Antiphon ne mérite pas que je lui en ſache bon gré.* Et ceux qui n'ont rien changé au texte, ont cru que *nihil ſuave meritum eſt*, devoit ſignifier *gratum non eſt mihi illud officium*, „on ne m'a pas fort obligé en cela.„ Mais & les uns & les autres ſe ſont tous également éloignés du ſens. M. *Bayle*, qui a fait les *Nouvelles de la Republique des Lettres*, & qui a montré dans cet Ouvrage tant d'eſprit, tant de po-

Geta. Phormion, ſans doute.

Demiphon. L'homme qui ſoutient cette femme.

Geta. Je vais vous l'amener tout à l'heure.

Demiphon. Et Antiphon où eſt-il? *Phe-*

liteſſe & tant de ſavoir, a raporté dans le mois de Février de l'année 1687. l'extrait d'une Lettre qui lui avoit été écrite de *Londres* le 10. Janvier de la même année, par un Critique qui examine ce paſſage de *Terence*, &. qui ſe trompe comme les autres après l'avoir bien examiné; car il eſt bien vrai, comme il dit, que *mereri* ſignifie ici *gagner*, mais il n'eſt pas vrai que *nihil ſuave meritum eſt* ſignifie *ils n'ont rien gagné de bon à faire des noces.* La remarque de *Donat* devoit les remettre dans le bon chemin: La voici; *Nihil ſuave meritum eſt; nihil mihi mercedis ſuave eſt, ut ego illam cum illo nuptam feram.* „Il n'y a point de re„compenſe aſſez grande pour m'obliger à „ſouffrir qu'elle ſoit ſa femme.„ *Merere* & *mereri* ſignifient *gagner; Plaute, neque hodie ut te perdam meream Deum divitias mihi.* „Quand je ſerois aſſuré de gagner tou„tes les richeſſes des Dieux je ne pourrois „me reſoudre à m'éloigner de vous.„ Pour

tourner

Phedria. Il eſt ſorti.

Demiphon. Phedria, allez le chercher, & me l'amenez ici.

Phedria. C'eſt là que je vais de ce pas.

Geta. Oui, chez ſa Maîtreſſe.

Demiphon. Et moi, je m'en vais entre un moment chez nous, pour y ſaluer les Dieux Penates. De là j'irai à la Place, & je prierai quelques-uns de mes amis de venir m'aider dans cette affaire, afin que ſi Phormion vient je ne ſois pas pris au depourvu.

ACTE

tourner cette phraſe à la maniere de Terence on diroit, *Deorum divitiæ non meritæ ſunt ut te perdam*, & c'eſt ce qu'*Horace* diroit, *Deorum divitiæ, pretium, ſordent.* Ainſi donc ce *nihil ſuave meritum eſt*, c'eſt ce que *Plaute* diroit, *nihil ſuave meream ut &c. Nullæ ſuaves res meritæ ſunt.* Ce *meritum* n'eſt pas un ſubſtantif, car il faudroit dire *nihil ſuavè meriti eſt*, mais un adjectif, ou plutot c'eſt le préterit du verbe qui peut être actif & paſſif.

ACTE SECOND.

SCENE I.

PHORMION, GETA.

Phormion.

(1) QUoi, tu dis qu'Antiphon ayant aprehendé la vue de son pere, a pris le parti de s'enfuir?

Geta.

(1) *Quoi?*) On avoit fait de cette Scene la seconde Scene de l'Acte second. C'est une erreur grossiere, comme je l'ai déja demontré au commencement de la Scene précedente. C'est ici nécessairement le commencement du 2. Acte, car on voit qu'à la fin de la Scene précedente le Théatre demeure vuide, *Geta* sort comme pour aller querir *Phormion*, *Phedria* s'en va chez sa Maitresse, & *Demiphon* va saluer ses Dieux Domestiques. Cela est clair.

Quoi, tu me dis qu'Antiphon.) On dit que *Terence* faisant un jour répeter cette Piéce devant lui en présence de ses meilleurs amis, *Ambivius* qui jouoit le rôle de *Phormion* entra yvre, ce qui mit *Terence* dans une colere furieuse contre lui; mais aprés qu'*Ambivius* eut prononcé quelques Vers en begayant & en se gratant la tête, non seule-

Geta. Assurément.

Phormion. Qu'il a abandonné Phanion?

Geta. Oui.

Phormion. Et que ce bon-homme s'en colere?

Geta. Furieusement.

Phormion. Mon pauvre Phormion, c'est sur toi seul que toute cette affaire va rouler; (2) c'est toi

seulement *Terence* fut adouci, mais il se leva, en jurant que quand il composoit ces Vers, il avoit dans la tête le caractere d'un Parasite tel qu'étoit alors *Ambivius*. Cette tradition est remarquable, en ce qu'elle nous aprend de quelle maniere ces Acteurs-là jouoient.

(2) *Tu as fais la faute, &c.*) *Intritum* que les *Latins* apelloient *moretum*, & les *Grecs* μυσωτὸν, étoit une espece de farce composée avec du lait, du fromage, de l'huile, des œufs & d'autres ingrédiens. Ce Vers de *Terence*

Tute hoc intristi, tibi omne est exedendum

Est tiré de ce Vers de *Callimaque*.

Τὸς χρὴν ἐγκάπτειν ἣν ἔτρίψαντο μυσωτὸν.

Il faut qu'ils mangent la farce qu'ils ont faite.

toi qui as fait la faute, il faut que tu la boives; prépare-toi.

Geta. Je te prie....

Phormion. (3) S'il me demande....

Geta. Nous n'avons d'espoir qu'en toi.

Phormion. M'y voilà. Mais s'il me répond....

Geta. Tu nous as poussés à cela....

Phormion. C'est là l'affaire.

Geta. Ne nous abandonne pas.

Phormion. Tu n'as qu'à me donner le vieillard; toutes mes mesures sont prises dans ma tête.

Geta. Que vas-tu faire?

Phormion. Que demandes-tu sinon

Mais cela ne peut être souffert en notre Langue, il a fallu mettre un équivalent.

(3) *S'il me demande....*) *Phormion* n'écoute point ce que lui dit *Geta*, il pense à ce qu'il a à répondre au vieillard.

(4)

sinon que Phanion demeure, que je tire d'intrigue Antiphon, & que je détourne toute la colere du vieillard sur moi?

Geta. O le brave homme, & le bon ami! Mais, Phormion, je crains bien, que comme cela arrive souvent, ce grand courage n'aboutisse à te faire mettre les fers aux pieds.

Phormion. Ah ne crains point, (4) ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais mon aprentissage; je

(4) *Ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais mon aprentissage, je sai fort bien où je mettrai le pié.*) Ce passage est difficile, & il me semble qu'on ne l'a pas bien expliqué. *Manuce* sur tout s'y est fort trompé quand il a cru que c'étoit ici une métaphore tirée des chiens de chasse. *Geta* vient de dire à *Phormion* qu'il aprehende que son audace n'aboutisse à lui faire mettre les fers aux pieds. *Phormion* pour le rassurer répond, qu'il ne fait pas ce métier-là d'aujourd'hui, & qu'il sait fort bien où il mettra le pié; pour dire qu'il saura bien se tirer d'affaires, & qu'il ne sera nullement mis aux fers.

je sai fort bien où je mettrai le pied. (5) Combien crois-tu que j'ai battu de gens en ma vie, tant Bourgeois qu'Etrangers, & battu à les laisser presque morts ? (6) Plus on fait ce métier, plus on le fait sûrement. Dis-moi un peu, as-tu jamais ouï dire qu'on m'ait apellé en Justice pour me demander réparation ?

Gera. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ?

Phormion. Parcequ'on ne tend pas.

(5) *Combien crois-tu que j'ai battu de gens en ma vie &c.)* Il est bon de remarquer ici le mot *deverberare* pris métaphoriquement comme notre mot *battre*, pour maltraitter, faire des pieces &c. car *Phormion* ne parle pas ici de coups donnés.

(6) *Plus on a fait ce métier, plus on le fait sûrement.)* Cela peut vouloir dire, *plus je sui mon métier, & plus souvent je l'exerce.* Mais j'aime mieux croire qu'il s'est brouillé, & qu'il a renversé les termes, au lieu de dire *quo sæpius, tanto magis novi.* Ce sens-là est beaucoup meilleur, & s'accorde mieux avec ce qui précede.

(7)

pas des filets au milan ni a l'épervier, qui ſont des oiſeaux qui nous font du mal; mais on en tend à ceux qui ne nous en font point. Car avec ceux-ci il y a quelque choſe à gagner, & avec les autres on perd ſa peine. Le danger eſt toujours pour ceux avec qui il y a quelque choſe à prendre. On ſait que je n'ai rien. (7) Tu me diras que je leur ſerai adjugé, & qu'ils m'emmeneront chez eux, bagatelles, ils n'ont garde de vouloir nourrir un ſi grand mangeur, & ma foi ils ne ſont pas niais de ne me pas rendre un ſi bon office pour les méchans tours que je leur ai joués.

Geta. Antiphon ne ſauroit jamais aſſez reconnoitre un ſi grand ſervice.

Phar-

(7) *Tu me diras que je leur ſerai adjugé, & qu'ils m'emmeneront chez eux.* Car par le Droit les debiteurs qui n'étoient pas ſolvables, étoient adjugés à leurs creanciers,

Phormion. (8) C'eſt plutot ce que les grands Seigneurs font pour nous, que nous ne ſaurions jamais aſſez reconnoitre. (9) N'eſt-ce pas une choſe bien agréable de ne parler jamais d'écot ? d'être

tous.

(8) *C'eſt plutot ce que les Seigneurs font pour nous &c.*). Il faut ſe ſouvenir que c'eſt un paraſite qui parle, & les paraſites avoient accoutumé d'apeller *Rois, grands Seigneurs*, ceux aux dépens deſquels ils vivoient. On prétend que du tems d'*Apollodore*, contemporain de *Menandre*, le Roi *Seleucus* avoit un paraſite apellé *Phormion*. Il eſt toujours certain que ce nom convient fort à un paraſite, car *Phormion*, *Caſaubon* l'a remarqué dans ſes belles Notes ſur les *Caracteres* de *Theophraſte*, eſt tiré du mot Grec *phormis* qui ſignifie un panier, *fiſcinum*, ou un *cabas* avec lequel les paraſites alloient au marché, c'étoit ordinairement les paraſites qui étoient chargés d'aller faire la proviſion. C'eſt pourquoi nous voyons dans l'*Eunuque* que *Gnathon* étoit ſi connu au marché.

(9) *N'eſt-ce pas une choſe bien agréable de ne payer jamais d'écot ?*) *Donat* nous aprend que tout cet endroit n'eſt pas tiré d'*Apollodore*, mais qu'il eſt imité de la ſixiéme Satire d'*Ennius*, où un Paraſite dit,

Quip-

tous les jours baigné & parfumé? de n'avoir jamais aucun embarras dans l'esprit? pendant que le Maître est accablé de soins & de dépense, de n'avoir qu'à se réjouir? de rire son sou pendant qu'il enrage? on boit le prémier: on se met à table avant tous les autres: (10) on vous sert un ambigu.

Geta.

Quippe sine cura lætus lautus quum advenis.
Infertis malis, expedito brachio.
Alacer, Celsus, lupino exspectans impetu:
Mox cum alterius obligurias bona, quid
Censes Domino esse animi? pro Divûm fidem
Ille tristis cibum dum servat, tu ridens voras.

„Car en arrivant vous n'avez aucun souci „dans la tête, vous êtes lavé & parfumé, „prêt à jouer des machoires: le bras re„trouſſé juſqu'au coude, gai, la tête le„vée, attendant la proie comme un loup. „Un moment après quand vous êtes à ta„ble, que croyez-vous que penſe le Mai„tre? bons Dieux, il regarde ſes mets en enrageant, & vous les avalez en riant.

(10) *On vous sert un ambigu.*) Mot à mot, *on vous sert un repas douteux.* Mais cela n'eſt pas ſupportable en notre Langue. Hûreu-

Geta. Quel mot est-ce là?

Phormion. Un repas où il y a tant de differents mets que l'on ne fait que choisir. Quand tu auras bien consideré de quel prix sont toutes ces choses, & l'agrément qu'elles ont, pourras-tu t'empêcher de pendre pour ton Dieu sur terre celui qui les fournit?

Geta. Sérement, nous avons en François le mot *Ambigu*, qui est presque la même chose que le *cœna dubia* des *Latins*. Je sai bien qu'à la rigueur un *ambigu*, comme Messieurs de l'Academie Françoise l'ont parfaitement bien défini, est un repas tellement entre-mêlé de viandes, de ragouts, de fruits & de confitures qu'on ne sauroit dire, si c'est un souper ou une collation. Mais *cœna dubia* étoit aussi la même chose, les viandes étoient mêlées avec les fruits *Terence* est peut-être le prémier qui a dit *cœna dubia*, mais il l'a dit à l'imitation de *Pacuvius*, qui dans sa Tragédie apellée *Peribœa*, a dit un *jour douteux*, pour dire un jour si rempli d'évenemens hûreux qu'on ne sait lequel doit faire le plus de joie.

O multimodis varie dubium & prosperum copem diem. Prosperum est un genitif plurier pour *prosperorum* & *copem* pour *copiosum, plenum.*

Geta. Voici le bon-homme, tiens-toi ſur tes gardes. Le prémier choc eſt ce qu'il y a de plus rude; ſi tu le ſoutiens, tout le reſte ne ſera que jeu.

ACTE SECOND.

SCENE II.

DEMIPHON, GETA, PHORMION, HEGION, CRATINUS, CRITON.

Demiphon.

(1) AVez-vous jamais ouï dire qu'on ait fait à qui que ce ſoit une injure comme celle que je viens de recevoir? Venez m'aider, je vous prie.

Geta. Il eſt en colere, ma foi.

Phormion. Tais-toi, ſt, ſt, (2) je

(1) *Avez vous jamais ouï dire?*) *Demiphon* parle à ces trois Avocats qu'il amene avec lui, & qu'on avoit eu tort de ne pas marquer entre les perſonnages de cette Scene.

(2) *Je m'en vais le mener battant.*) *Agitare*

je m'en vais le mener battant. O Dieux immortels ! Demiphon oſe ſoutenir que Phanion n'eſt pas ſa parente ?

Geta. Oui aſſûrément il le ſoutient.

Demiphon. Voila ſans doute l'homme dont je vous parlois, ſuivez-moi.

Phormion. Qu'il ne ſait pas même qui étoit ſon pere ?

Geta. Aſſûrément.

Phormion. Et qu'il n'a jamais connu Stilphon ?

Geta. Aſſûrément.

Phormion. Parcequ'elle eſt demeurée pauvre & miſerable, on ne veut pas connoître ſon pere, & on la mépriſe ; voyez je vous prie ce que fait l'avarice !

Geta. Si tu vas accuſer mon Maitre d'avarice, je ne le ſouffrirai pas. *Briſons là je te prie.*

Demi-

eſt un terme de guerre. Il ſignifie *mettre en deſordre, pourſuivre, mener battant.*

(3)

Demiphon. Quelle hardieſſe! vient-il encore m'accuſer & ſe plaindre tout le prémier?

Phormion. Car pour Antiphon, ſe ne ſaurois être fâché contre lui s'il ne l'a pas fort commu, parcequ'ce bon homme déja vieux, pauvre & vivant de ſon travail, ſe tenoit ordinairement à la campagne, où il avoit affermé de mon pere une petite maiſon qu'il faiſoit valoir; & je me ſouviens fort bien de lui avoir ſouvent ouï dire que ce parent ici le mépriſoit. Mais, bons Dieux, quel homme c'étoit! je n'ai jamais vu un ſi homme de bien.

Geta. (3) Que lui & toi ayez été

(3) *Que lui & toi ayez été tout ce que tu voudras, que nous importe? tu nous en viens bien conter.*) On a donné à ce paſſage ſix ou ſept explications, qui me paroiſſent toutes fort éloignées du véritable ſens. *Phormion* vient de dire qu'il n'avoit jamais connu un ſi homme de bien que *Stilphon*: Et ſur cela *Geta* répond, *videas te atque illum*, ce qui eſt un terme de mépris; *qu'il ait été tout ce que*

été tout ce que tu voudras, que nous importe? tu vas bien nous en conter.

Phormion. Va te promener. Est-ce que si je ne l'avois connu pour un homme de bien, j'aurois attiré sur ma famille un si puissant ennemi pour l'amour de sa fille, que ton Maitre mépriſe si mal honnêtement?

Geta. Maraud, tu continues de dire des injures à mon Maitre en son absence?

Phormion. Je ne lui dis que ce qu'il mérite.

Geta. Tu continues, pendard?

Demiphon. Geta.

Geta. Voleur public, Faussaire.

Demiphon. Geta.

Phormion bas. Répons.

Geta. Qui est-ce! ha, ha!

Demiphon. Tai-toi.

Geta. Monsieur, d'aujourd'hui cet

que tu voudras, & toi aussi; & ces paroles: *ut narras, tu nous en viens bien conter; ut narras!* avec un point admiratif.

(*)

cet homme-ci n'a ceſſé de vous dire en votre abſence des injures que vous ne méritez point, & qu'il mérite lui-même.

Demiphon. Oh, c'eſt aſſez. Mon ami, avec votre permiſſion, la prémiere choſe que je vous demande, c'eſt que vous me répondiez, ſi cela ne vous incommode point. Qui étoit cet ami dont vous parlez? Expliquez-moi cela, je vous en prie, & en quelle maniere il ſe diſoit mon parent?

Phormion. Vous me le demandez comme ſi vous ne le connoiſſiez pas.

Demiphon. Je le connoiſſois? moi?

Phormion. Sans doute.

Demiphon. Je le nie. Vous qui le ſoutenez, prouvez-le & faites-m'en ſouvenir.

Phormion. Ho, ho, vous ne connoiſſiez pas votre parent!

Demiphon. Vous me faites mourir. Dites ſon nom.

Phor-

Phormion. Son nom? volontiers. *Il cherche ce nom qu'il a oublié.*

Demiphon. Dites donc, pourquoi ce silence?

Phormion bas. Je suis au desespoir, ce nom m'est échapé!

Demiphon. Quoi? comment?

Phormion. Geta, si tu te souviens du nom que nous avons dit tantot, fais-m'en souvenir. (*) Hé, hé, qu'ai-je affaire de vous le dire, comme si vous ne le saviez pas? Vous venez ici pour me surprendre.

Demiphon. Moi, pour vous surprendre?

Geta. Stilphon.

Phormion. Au fonds que m'importe? C'est Stilphon.

Demiphon. Qui?

Phormion. Stilphon, vous dis-je. Vous ne connoissiez autre.

De-

(*) *Il tousse en même tems fort haut; pour donner lieu à* Geta *de lui dire ce nom, sans que* Demiphon *l'entende.*

(t)

Demiphon. Je ne le connoissois point, & qui plus est, je n'ai de ma vie eu aucun parent de ce nom-là.

Phormion. Est-il possible! n'avez-vous point de honte? s'il avoit laissé (†) de grands biens...

Demiphon. Que les Dieux te confondent.

Phormion. Vous seriez le premier à dire par nom & par surnom toute votre généalogie depuis l'ayeul & le trisayeul.

Demiphon. (4) Justement. Si je fusse arrivé à tems quand l'affaire fut jugée, j'aurois expliqué nos degrés de parenté. Faites de même, vous dites, comment est-elle ma parente?

Geta.

(†) *dix talens.*

(4) *Justement.*) Les Latins disoient *ita est dicis*, dans le même sens que nous disons, *justement*, & *comme vous dites*, pour nier ce qu'on vient d'entendre; car c'est une reponse ironique qui signifie le contraire de ce qu'elle dit. On n'a pas connu la grace de cette expression quand on a traduit, *hé bien je vous prens au mot.*

Geta. Ma foi, mon Maître, vous le prenez bien. *bas.* Mon ami songe à toi.

Phormion. J'ai expliqué cela fort nettement devant les Juges quand il a fallu. Pourquoi votre fils ne l'a-t-il pas refuté?

Demiphon. Me parlez-vous de mon fils, dont la sottise est au dessus de tout ce qu'on en peut dire?

Phormion. Mais vous qui êtes plus sage, allez trouver Messieurs les Magistrats, afin qu'ils remettent l'affaire sur le bureau; (5) car je vois bien que vous êtes le Roi ici, & que vous avez le droit de faire juger une même affaire deux fois.

Demiphon. Quoique l'on m'ait fait

(5) *Car je vois bien que vous êtes le Roi ici.*) Ce maître fripon ne pouvoit rien dire de plus fort. Car dans une ville libre comme *Athenes*, rien ne pouvoit paroître plus tyrannique que de faire remettre sur le bureau une affaire déja jugée.

(6)

fait injustice; cependant plutôt que d'avoir des procès, & que de vous entendre, je veux bien faire tout comme si elle étoit ma parente, & payer sa dot pour satisfaire à la Loi. Tenez, allez la prendre, voila quinze pistoles.

Phormion. Ha, ha, ha! le plaisant homme!

Demiphon. Qu'y a-t-il donc? Ce que je demande n'est-il pas juste; & ne pourrai-je pas obtenir ce que le droit accorde à tout le monde?

Phormion. N'y a-t-il que cela je vous prie? Quoi après que vous aurez abusé une honnête fille il vous sera permis de la renvoyer en lui donnant, comme à une Courtisane, la recompense de son infamie, & les Loix le souffriront? Les Loix n'ont-elles pas plutot ordonné que les filles des Citoyens pauvres seront mariées à leurs plus proches parent, afinqu'elles passent

leur

leur vie avec un seul mari, & que la pauvreté ne les force pas à faire des choses indignes d'elles? (6) Voila ce que la Loi ordonne & c'est ce que vous défendez.

Demiphon. Oui, elles seront mariées à leur plus proche parent; mais nous, d'où sommes-nous parens? ou pourquoi?

Phormion. C'est assez; ne parlez plus d'une chose faite.

Demiphon. Que je n'en parle plus? j'en parlerai jusqu'à ce que j'en sois venu à bout.

Phormion. Vous radotez.

Demiphon. Laissez-moi faire.

Phormion. En un mot comme en mille, Demiphon, nous n'avons pas affaire à vous. C'est votre fils qui a été condamné, & non

(6) *Voila ce que la loi ordonne.*) Et *c'est justement ce que vous defendez*, quelles couleurs ce fripon donne à ses raisons en faisant voir que *Demiphon* veut le contraire de ce que veut la Loi! *Quo tu vetas* est fort grave, je l'ai un peu étendu dans ma Traduction pour le faire mieux sentir.

(7)

non pas vous, car vous n'étiez pas en âge de vous marier.

Demiphon. Il faut que vous vous imaginiez que tout ce que je vous dis, c'est mon fils qui le dit, autrement je le chasserai de ma maison avec cette femme.

Geta. Il est en colere.

Phormion. (7) Vous ne serez pas si méchant que vous dites.

Demiphon. Malhûreux, veux-tu donc faire toujours du pis que tu pourras contre moi?

Phormion. Notre homme nous craint, quelque beau semblant qu'il fasse.

Geta. Voila un hûreux commencement. *Phor-*

(7) *Vous ne serez pas si méchant que vous dites.*) Cet endroit à embarrassé tous les Interpretes, & ce qu'ils on dit pour l'expliquer est plus obscur que le texte même. Je crois en avoir trouvé le véritable sens: Il n'y a rien de plus simple. A la menace que *Demiphon* vient de faire qu'il chassera son fils avec sa femme, *Phormion* répond. *Tute idem melius feceris.* „Ah, Monsieur, „vous ferez mieux que vous ne dites.

Phormion. Vous feriez mieux de souffrir de bonne grace ce que vous ne sauriez empêcher; & c'est une action digne de vous, que nous demeurions amis.

Demiphon. Moi que je recherchasse ton amitié, ou que je voulusse t'avoir jamais vu ni connu?

Phormion. Si vous vivez bien avec elle, vous aurez une bru qui sera la consolation & la joie de votre vieillesse; considerez l'âge où vous êtes.

Demiphon. Va-t-en au diable avec ta joie & ta consolation, pren-la pour toi.

Phormion. Ne vous emportez pas.

Demiphon. Songe à ce que je te dis; c'est assez parlé; Si tu ne te hâtes d'emmener cette femme, je la mettrai dehors. Voila ce que j'ai à te dire, Phormion.

Phormion. Si vous la traitez autrement qu'on ne doit traiter une femme de condition, je vous ferai

ferai un bon procès; voila ce que j'ai à vous dire, Demiphon. *bas.* Si l'on a besoin de moi, je ferai au logis.

Geta. bas. J'entens.

ACTE SECOND.

SCENE III.

DEMIPHON, GETA, HEGION, CRATINUS, CRITON.

Demiphon.

DAns quels soins & dans quelles inquietudes ne m'a pas plongé mon fils, en s'embarrassant & en nous embarrassant tous dans ce beau mariage. Encore si aprés cela il venoit à moi, afin qu'au moins je puisse savoir ce qu'il dit, & quelle est sa resolution, Geta, va voir s'il est revenu.

Geta. J'y vais.

Demiphon. Vous voyez, Messieurs, en quel état est cette affaire; que faut-il que je fasse? Hegion, parlez.

Hegion. Moi? C'eſt à Cratinus à parler, ſi vous le trouvez bon.

Demiphon. Parlez donc, Cratinus.

Cratinus. Qui moi?

Demiphon. Oui vous.

Cratinus. Moi, je voudrois que vous fiſſiez ce qui vous ſera le plus avantageux. Je ſuis perſuadé qu'il eſt juſte & raiſonnable que votre fils ſoit relevé de tout ce qu'il a fait en votre abſence; & vous l'obtiendrez; c'eſt mon avis.

Demiphon. A vous, Hegion.

Hegion. Moi, je croi fermement que Cratinus a dit ce qu'il a cru de meilleur; mais le proverbe eſt vrai, autant de têtes, autant d'avis; chacun a ſes ſentimens & ſes manieres. Il ne me ſemble pas que ce qui a été une fois jugé ſelon les Loix, puiſſe être changé; & je ſoutiens même qu'il eſt honteux d'entreprendre un procès de cette nature.

Demi-

Demiphon. Et vous, Criton?

Criton. Moi, je suis d'avis de prendre plus de tems pour deliberer; c'est une affaire de grande conséquence.

Hegion. N'avez-vous plus besoin de nous?

Demiphon. Je vous suis fort obligé, (1) me voilà beaucoup plus incertain que je n'étois.

Geta. On dit qu'il n'est pas encore revenu.

Demiphon. Il faut que j'attende monfrere, je suivrai le conseil qu'il me donnera. Je m'en vais en demander des nouvelles sur le Port, & savoir quand il reviendra.

Geta. Mais (2) moi, je m'en vais cher-

(1) *Me voilà beaucoup plus incertain que je n'étois.* Il dit vrai, car de trois Avocats, les deux prémiers ont été d'un avis contraire, & le troisiéme n'a rien décidé.

(2) *Moi, je vais chercher Antiphon.* Après ce Vers on avoit mis celui-ci:

chercher Antiphon, afin qu'il sache tout ce qui s'est passé.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ANTIPHON, GETA.

Antiphon.

VEritablement aussi, Antiphon, tu es blâmable en toutes manieres avec ta timidité. Faloit-il quiter ainsi la partie, & confier tout ton repos au soin des autres? croyois-tu qu'ils feroient mieux tes affaires que toi-même? à la bonne

Sed eccum ipsum video in tempore huc se recipere.

„Mais je le vois arriver fort à propos. „ Je l'ai retranché, parce qu'il est ridicule, en ce qu'il lie cet Acte avec le troisiéme, & qu'il est impossible de trouver l'intermede qui doit separer ces deux Actes, si l'on reçoit ce Vers. Cela me paroit incontestable; cette Comédie n'auroit que quatre Actes; je m'étonne que personne ne s'en soit aperçu. (1)

bonne heure pour tout le reste, mais encore faloit-il pourvoir à la sûreté de la personne que tu as chez toi, & empêcher que la confiance qu'elle a eue en tes promesses, ne la rendît malheureuse, elle qui n'a de ressource ni d'espérance qu'en toi.

Gera. En vérité, Monsieur, il y a long-tems que nous vous blâmons de vous en être allé de la sorte.

Antiphon. Je te cherchois.

Gera. Mais avec tout cela nous n'avons pas perdu courage.

Antiphon. Dis-moi, je te prie, en quel état sont mes affaires? quelle sera ma destinée? (1) mon pere ne se doute-t-il de rien?

Gera. De quoi que ce soit jusqu'ici.

Anti-

(1) *Mon pere ne se doute-t-il de rien?*) Il demande si son pere ne soupçonne point qu'il ait de concert avec *Phormion*, pour faire ordonner qu'il épouseroit cette fille.

Antiphon. Quelle esperance enfin dois-je donc avoir?

Geta. Je ne sai.

Antiphon. Ah!

Geta. Mais je sai bien que Phedria n'a cessé de parler pour vous.

Antiphon. C'est sa coutume.

Geta. D'un autre coté Phormion a fait voir en cette rencontre, comme en toutes les autres, qu'il ne s'étonne pas pour le bruit.

Antiphon. Qu'a-t-il fait?

Geta. (2) Par ses raisons il a bien embarré votre pere qui étoit furieusement irrité. *Ant-*

(2) *Par ses raisons il a embarré votre pere.*) *Confutare* est proprement un terme de cuisine qui signifie *frito aquam fervenem componere* Jetter de l'eau froide sur de l'eau bouillante, avec un petit pot qu'on apelloit *futum* & *trua*. *Titinnius* dans une Piéce apellée *Setina*:

Coquus ahenum quando fervit paula confutat trua:

„Quand le pot bout trop fort, le Cuisinier „l'apaise avec un petit pot d'eau froide.„ Et de là ce mot a été hureusement dit de ceux

Ant. *Antiphon.* Oh que tu es un brave homme, Phormion!

Geta. Et moi auſſi j'ai fait tout ce que j'ai pu.

Antiphon. Mon cher Geta, que je vous ai d'obligation à tous.

Geta. Les commencemens ſont comme je vous dis; juſqu'ici tout eſt tranquille, & votre pere dit qu'il veut attendre que votre oncle ſoit de retour.

Antiphon. Pourquoi l'attendre?

Geta. Pour ſe gouverner dans cette affaire par le conſeil qu'il lui donnera.

Antiphon. (3) Que l'attente du retour de mon oncle me jette dans

ceux qui calment, qui apaiſent les emportemens de la colere, qui ſont les bouillons du ſang & de l'eſprit.

(3) *Que l'attente du retour de mon oncle me jette dans de furieuſes allarmes, Geta!*) Cette expreſſion eſt admirable; *Antiphon* ne dit pas, *metuo ne veniat patruus; Je crains que mon oncle vienne*; car ſans lui il ne pouvoit garder ſa femme. Il ne dit pas non plus, *metuo ut veniat patruus, Je crains que*

dans de furieuſes allarmes ! car ma vie ou ma mort dépendent du conſeil qu'il donnera à mon pere.

Geta. Voila Phedria.

Antiphon. Où ?

Geta. (4) Le voila qui ſort de chez ſa Maitreſſe.

ACTE

mon oncle ne vienne pas ; car il ne ſavoit pas ſi cet oncle ne donneroit point un avis qui ruineroit toutes ſes eſperances. Mais il s'exprime d'une maniere qui marque que ſon eſprit eſt en balance entre l'eſperance & la crainte, & qu'il ne ſait s'il doit craindre ou deſirer ce retour.

(4) *Le voila qui ſort de chez ſa Maitreſſe.*) Je n'ai oſé haſarder dans ma traduction, *le voila qui ſort de ſa paleſtre*, qui eſt hûreuſement dit en Latin, mais en notre Langue il ne preſente pas d'abord le véritable ſens, *Geta* apelle fort plaiſamment la maiſon du Marchand d'Eſclaves, la *paleſtre*, le *lieu d'exercice de Phedria*, *Pamphila*, dont ce jeune homme étoit amoureux, l'y faiſoit aller ſouvent, car il mouroit de peur que le Marchand ne la vendit à quelqu'autre, & c'eſt très-juſtement que cette maiſon eſt regardée comme un lieu d'exercice pour *Phedria* car il y eſt bien exercé par toutes

les

ACTE TROISIEME.

SCENE II.

PHEDRIA, DORION, ANTIPHON, GETA.

Phedria.

DOrion, écoutez-moi, je vous en prie.

Dorion. Je n'écoute point.

Phedria. Un moment.

Dorion. Ah, laissez-moi.

Phe-

des ruses & les difficultés que ce Marchand lui fait, & là il lutte contre sa mauvaise fortune. C'est ainsi que *Plaute* dans ses Bacchides a dit de la maison d'une Courtisane. Act. I. Sc. I.

——— quid ego metuam rogitas? homo adolescentulus
Penetrare hujusmodi in palæstram, ubi damnis desudascitur,
Ubi pro disco damnum capiam, pro cursu dedecus?

„Vous me demandez ce que je crains? „Quoi un jeune homme entrer dans cette „palestre où l'on s'exerce, où l'on sue à se „ruiner, où la perte tient lieu de palet, & „où la honte tient lieu de course?

Phedria. Ecoutez ce que j'ai à vous dire.

Dorion. Mais je suis las d'entendre dire mille fois les mêmes choses.

Phedria. Mais présentement je vous dirai des choses que vous serez bien aise d'entendre.

Dorion. Parlez, j'écoute.

Phedria. Ne puis-je obtenir de vous que vous attendiez ces trois jours? où allez-vous?

Dorion. Je m'étonnois bien que vous eussiez quelque chose de nouveau à me dire.

Antiphon. (1) J'aprehende bien que ce Marchand ne s'attire quelque malencontre. *Geta.*

(1) *J'aprehende bien que ce Marchand ne s'attire quelque malencontre.*) Donat a expliqué ce passage de cette maniere: *J'aprehende bien que ce Marchand ne machine quelque chose* Et ensuite, au lieu de dire, *contre Phedria*, il detourne l'expression contre le Marchand même, en faisant une imprécation, *que cela lui tombe sur la tête.* Mais ce sens-là me paroit forcé; pourquoi

chez

Geta. Je l'aprehende bien auſſi.

Phedria. Vous ne voulez pas me croire?

Dorion. Vous l'avez deviné.

Phedria. Mais ſi je vous donne ma parole.

Dorion. Fables.

Phedria. Vous direz vous-même que vous n'aurez pas mal placé le plaiſir que vous m'aurez fait.

Dorion. Contes.

Phedria. Croyez-moi, vous ſerez ravi de m'avoir obligé, ſur ma parole.

Dorion. Songes.

Phedria. Eſſayez, cela n'eſt pas long.

Dori-

chercher tant de fineſſe dans un paſſage qu'on peut expliquer ſi naturellement. *Antiphon* aprehende que ce Marchand, par ſa brutalité, ne porte *Phedria* à lui faire quelque violence; ce qui auroit été très-fâcheux pour eux, & auroit rompu toutes leurs meſures.

Dorion. Vous chantez toujours la même note.

Phedria. Vous me tenez lieu de pere, de parent, d'ami, de...

Dorion. Jaſez tant qu'il vous plaira.

Phedria. Eſt-il poſſible, Dorion, que vous ſoyez d'un naturel ſi dur & ſi inflexible, que ni la pitié, ni les prieres n'aient point de pouvoir ſur vous?

Dorion. Eſt-il poſſible, Phedria, que vous ſoyez ſi déraiſonnable & ſi ſimple, que vous penſiez m'amuſer par de belles paroles, & avoir cette fille pour rien?

Antiphon. Il me fait pitié.

Phedria. Helas, il n'a que trop de raiſon!

Geta. (2) Que les voila bien tous deux dans leur caractere!

Phe-

(2) *Que les voila bien tous deux dans leur caractere!*) *Geta* dit cela ſur ce que *Phedria* vient de dire, *veris vincor, il n'a que trop de raiſon, je ſuis vaincu par la vérité.* Car en

cela

Phedria. (3) Faut-il encore que ce malheur me ſoit arrivé dans un tems où Antiphon a bien d'autres choſes dans la tête?

Antiphon. Ha, qu'y a-t-il donc Phedria? *Phe-*

cela *Phedria* conſerve ſon caractere d'honnête homme, de ſe rendre à la Raiſon: & le Marchand d'Eſclaves conſerve auſſi ſon caractere en continuant dans ſa dureté. On avoit fort mal traduit, *qu'ils ſont tous deux ſemblables l'un à l'autre!*

(3) *Faut-il encore que ce malheur me ſoit arrivé dans un tems où Antiphon, &c.*) Au lieu de *neque* on a voulu lire *æque* ou *atque*; mais il ne faut rien changer. Ce paſſage eſt fort beau, & ce *neque* fort élegant. *Phedria* veut dire que ſi ſon malheur lui étoit arrivé dans le tems que ſon coufin n'avoit l'eſprit occupé des inquietudes que ſon mariage lui cauſoit, il auroit pu en attendre quelque ſecours: au lieu que dans l'état où il eſt, il ne peut fonder ſur lui aucune eſperance. Et voici mot à mot ce que dit Phedria: *Faut-il encore que ce malheur ne me ſoit pas arrivé dans le tems qu'* Antiphon *n'a voit dans la tête que des choſes qui ne lui* [illegible] *au cœur M. Ciret* ſur ici [illegible] de retrancher ce qui lui [illegible] déplait.

Phedria. O trop heureux Antiphon...

Antiphon. Moi?

Phedria. Qui avez chez vous ce que vous aimez, & qui ne vous êtes jamais trouvé dans la néceſſité d'avoir affaire à un méchant homme comme celui-ci!

Antiphon. J'ai chez moi ce que j'aime? ah, Phedria, je tiens, comme on dit, le Loup par les oreilles, car je ne ſai ni comment le lâcher, ni comment le retenir.

Dorion. (4) Voila juſtement où j'en ſuis avec lui.

Antiphon à Dorion. Courage, ne faites pas votre métier à demi. à *Phedria.* Que vous a-t-il donc fait?

Phe-

(4) *Voila juſtement où j'en ſuis avec lui.*) *Dorion* dit qu'il tient auſſi le Loup par les oreilles, ayant affaire avec *Phedria*: car il ne ſait ni comment s'en defaire, ni comment le retenir; car il a peur de perdre ſon argent, ou ſon Eſclave; & il trouve un égal danger à lui refuſer & à lui accorder ce qu'il lui demande.

(5)

Phedria. Lui? ce qu'auroit pu faire l'homme du monde le plus cruel; il a vendu ma Pamphila.

Geta. Quoi? il a vendu?...

Antiphon. Dites-vous vrai? il l'a vendue?

Phedria. Oui il l'a vendue.

Dorion. Voyez, je vous prie, l'horrible action? il a vendu une Esclave qu'il a achetée de son argent!

Phedria. Je ne saurois obtenir de lui qu'il attende, & qu'il dégage sa parole seulement pour trois jours, pendant lesquels je tirerai de mes amis l'argent qu'ils ont promis de me prêter. Si je ne vous le donne au bout de ces trois jours, je ne vous demande pas une heure au delà.

Dor. Vous me rompez la tête.

Antiphon. Le terme qu'il vous demande n'est pas long, accordez-le lui; je vous promets qu'il reconnoitra cette grace au double.

Da-

Dorion. Ce ne sont que des paroles.

Antiphon. Quoi, vous souffrirez que Pamphila sorte de cette Ville? vous aurez la cruauté de separer deux Amans qui s'aiment avec tant de tendresse?

Dorion. (5) Ce n'est ni votre faute ni la mienne.

Geta. Que les Dieux t'envoient tout ce que tu mérites.

Dorion. Voyez-vous, pendant plusieurs mois, contre mon naturel, je vous ai souffert promettant, pleurant & n'aportant rien: aujourd'hui j'ai trouvé qui me donne tout ce que je demande, & qui ne pleure point. Faites place aux gens qui sont plus effectifs.

Antiphon. Pourtant il me semble, si je m'en souviens bien, que vous aviez pris un certain jour au;

(5) *Ce n'est ni votre faute, ni la mienne.* Il faut sous-entendre, *in ea re fuimus.* On s'est trompé à ce passage.

(6)

auquel vous deviez remettre cette fille entre les mains de Phedria.

Phedria. Cela eſt certain.

Dorion. Eſt-ce que je le nie?

Antiph. Ce jour-là eſt-il paſſé?

Dorion. Non, mais celui-ci eſt venu devant.

Antiphon. N'avez-vous point de honte de cette mauvaiſe foi?

Dorion. Point du tout, pourvu qu'elle tourne à mon profit.

Geta. Ame de boue!

Phedria. Dorion, eſt-ce ainſi qu'il en faut uſer?

Dorion. Voila comme je ſuis bâti, ſi vous me trouvez bien, ſervez-vous de moi.

Antiphon. Le trompez-vous donc ainſi!

Dorion. C'eſt bien plutot lui qui me trompe, Antiphon, car pour lui il ſavoit ce que j'étois; mais pour moi je le croyois tout autre; & c'eſt lui qui m'a trompé; je n'ai jamais été que ce que

je

je ſuis Quoiqu'il en ſoit, je ferai pourtant encore ceci. Le Capitaine doit me donner demain de l'argent; ſi vous m'en aportez aujourd'hui, Phedria, je ſuivrai la loi que je me ſuis impoſée (6) de traiter toujours le mieux celui qui vient le prémier les mains pleines. Adieu.

ACTE TROISIEME.

SCENE III.

PHEDRIA, ANTIPHON, GETA.

Phedria.

QUe ferai-je, malhûreux que je ſuis? où lui trouverai-je donc de

(6) *De traiter toujours le mieux celui qui vient le premier les mains pleines.*) Mon pere ſoupçonnoit qu'il y avoit une legere faute au texte. Il liſoit *ut prior ſit qui privo ad eundum eſt* „le prémier chez moi eſt celui „qui vient le prémier les mains pleines.„ Cela eſt plus élegant. Le mot *potior* eſt la gloſe de *prior*.

d'argent en si peu de tems, moi qui puis dire qu'il s'en faut beaucoup que je n'aie un sou ? Si j'avois pu obtenir de lui ces trois jours, on m'en avoit promis.

Antiphon. Quoi, Geta, souffrirons-nous que ce malheur arrive à celui qui, comme tu m'as dit, vient de prendre mon parti avec tant d'honnêteté? tâchons plutot par toutes sortes de voies, de lui rendre dans son grand besoin le plaisir qu'il m'a fait.

Geta. Je tombe d'accord que cela seroit juste.

Antiphon. Fais donc ; tu es le seul qui puisses le tirer de ce mauvais pas.

Geta. Que pourrois-je faire?

Antiphon. Lui trouver de l'argent.

Geta. Je le voudrois de tout mon cœur. Mais où? parlez.

Antiphon. Mon pere est ici.

Geta. Je le sai. Mais que s'enfuit-il de là!

An-

Antiphon. Ah mon Dieu, à bon entendeur un mot ſuffit.

Geta. Oui dà.

Antiphon. Oui.

Geta. Ma foi, voilà un fort bon conſeil; allez, allez, Monſieur (1) ne dois-je pas être trop content s'il ne m'arrive aucun mal pour votre beau mariage, ſans que vous m'engagiez encore à m'aller faire pendre pour lui?

Antiphon. Il a raiſon.

Phedria. Quoi, Geta, (2) me regardez-vous donc comme un Etranger?

Geta.

(1) *Ne dois je pas être trop content?*) Ce paſſage eſt fort ſemblable à celui de l'*Heautontimorumenos*, Acte IV. Scene I. mais il a été mal traduit.

(2) *Me regardez vous donc comme un Etranger?*) Cela eſt fondé ſur ce que *Geta* a dit, *hujus cauſa, pour cet homme-là, pour lui.* Et cela ne ſubſiſte plus, ſi l'on traduit, *pour votre couſin;* car cela ne donne plus l'idée d'un Etranger, d'un homme qui n'eſt point de la maiſon; & c'eſt à quoi il faut bien prendre garde quand on traduit.

(3)

Geta. Non ſans doute. Mais enfin comptez-vous pour rien la colere où eſt notre vieillard contre nous tant que nous ſommes. Qu'il faille encore l'aller irriter davantage pour nous fermer nous-mêmes la porte à toute ſorte de pardon?

Phedria. Un rival emmenera donc à mes yeux Pamphila dans un païs éloigné & inconnu? Ah, puiſque cela eſt, pendant que vous le pouvez, Antiphon, pendant que je ſuis avec vous, parlez-moi, voyez-moi pour la derniere fois.

Antiphon. Pourquoi? Qu'allez-vous faire? parlez.

Phedria. En quelque lieu du monde, qu'on la mene; je ſuis reſolu de la ſuivre ou de perir.

Geta. (3) Que les Dieux vous ſoient

(3) *Que les Dieux vous ſoient favorables dans toutes vos entrepriſes.*) La beauté de ce paſſage conſiſte en ce que *Geta* répond de maniere qu'il ſemble qu'il conſente à la reſolu-

soient favorables dans toutes Vos entreprises!? N'allez pas suivre néanmoins.

Antiphon. Vois si tu peux lui donner quelque secours.

Geta. Lui donner quelque?... Comment?

Antiphon. Je t'en prie, Geta, cherche, afinqu'il n'aille pas faire des choses dont nous serions fachés.

Geta. Je cherche. Cela vaut fait, ou je suis fort trompé, le voilà hors

solution violente que *Phedria* prend de suivre sa Maitresse, ou de périr. Car c'est comme s'il lui disoit, *Allez, Monsieur, que les Dieux vous conduisent.* Et il prononce cela fort lentement; & puis tout d'un coup, pour tirer ce jeune homme de l'état où cette réponse le met, & pour lui redonner courage, il ajoute, *pedetentim tamen, n'allez pas si vite néanmoins*, ce qui lui fait assez comprendre que les choses ne sont pas encore desesperées. Cela suffit, à mon avis, pour faire voir que ceux qui ont donné ce personnage à *Antiphon*, se sont trompés.

(1)

hors d'affaires ; mais je crains pour ma peau.

Antiphon. Ah, ne crains rien ; nous partagerons enſemble le bien & le mal.

Geta. Combien d'argent vous faut-il ? dites.

Phedria. Il ne faut que trois cens écus.

Geta. Trois cens écus ? oh elle eſt fort chere, Monſieur.

Phedria. Chere ? au contraire elle eſt à donner.

Geta. Allez, allez ; je les trouverai.

Phed. Ho, l'honnête homme.

Geta. Allez vous-en d'ici.

Phedria. Mais j'en ai beſoin tout à l'heure.

Geta. Vous les aurez tout à l'heure auſſi. Mais il faut que j'aie Phormion pour ſecond.

Phedria. Va, dis-lui qu'il m'attende au logis.

Antiphon. Il y eſt. Vous n'avez qu'à le bien charger ſans rien crain-

craindre, quelque pesant que soit le fardeau il le portera. C'est un bon ami s'il en fut jamais.

Geta. Allons donc le trouver au plus vite.

Antiphon. N'y a-t-il rien en quoi mon service vous soit nécessaire?

Geta. Rien, allez vous-en seulement au logis & consolez cette pauvre malhûreuse, qui sur ma parole est demi-morte de peur. Vous êtes encore là?

Antiphon. Il n'y a rien que je fasse si volontiers.

Phedria. Comment viendras-tu donc à bout de notre affaire?

Geta. Je vous le dirai en chemin, Marchez seulement.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

DEMIPHON, CHREMES.

Demiphon.

EH bien, avez-vous fait ce que

que vous alliez faire à Lemnos? avez-vous amené votre fille?

Chremès. Non.

Demiphon. Pourquoi non?

Chremès. Sa mere voyant que j'étois trop long-tems ici, & que sa fille étoit dans un âge à ne pas s'accommoder de ma négligence, partit il y a quelque tems, à ce qu'on m'a dit, avec toute sa famille pour me venir trouver.

Demiphon. D'où vient donc que vous avez fait un si long séjour après que vous avez su qu'elles étoient parties?

Chremès. C'est une maladie qui m'a retenu.

Demiphon. Quelle maladie?

Chremès. Me le demandez-vous? & n'est-ce pas une maladie que la vieillesse seule? Le Patron qui les a conduites ici, m'a dit qu'elles étoient arrivées heureusement.

Demiphon. Avez-vous su ce

qui eſt arrivé à mon fils pendant mon voyage?

Chremès. C'eſt ce qui rompt toutes mes meſures, & qui me reduit à ne ſavoir à quoi me déterminer, car ſi je donne ma fille à un homme qui ne me ſera rien, je ſerai obligé de déclarer tout du long comment elle eſt à moi, & de qui je l'ai euë. Au lieu qu'avec vous je ne courois point ce riſque, & j'étois bien ſûr que vous me ſeriez auſſi fidele que je me le ſuis à moi-même. Un Etranger qui voudra entrer dans ma famille, gardera le ſecret pendant que nous ſerons bien enſemble; mais s'il vient à ne ſe ſoucier plus de moi, il en ſaura plus qu'il ne faudra, & je crains que cela ne vienne aux oreilles de ma femme. Si cela eſt, (1) je n'ai qu'à gagner

(1) *Je n'ai qu'a gagner au pied, & à quiter la maiſon au plus vite.*) *Excutere ſe* ſignifie proprement *ſe ſecouer*; & comme c'étoit la coutume des *Grecs* & des *Orientaux* de ſecouer

gagner au pié & à quitter la maiſon au plus vite. Car il n'y a pas un de tous les miens qui ſoit pour moi, & qui veuille prendre mon parti.

Demiphon. Je le ſai, & c'eſt ce qui augmente mon chagrin ; mais je ne me laſſerai jamais de tenter toutes ſortes de voies juſques à ce que j'aie trouvé les moyens d'accomplir ce que je vous ai promis.

ACTE QUATRIEME.

SCENE II.

Geta.

JE n'ai jamais vu perſonne ſi ruſé que ce Phormion ; j'ai été trouver mon homme, pour lui dire que nous avions beſoin d'argent & pour lui rendre compte des moyens que j'avois

imag-

ſecouer leurs habits à la porte des maiſons d'où ils ſortoient, *excutere ſe* a été pris pour ſortir.

imaginés pour en trouver. A peine avois-je ouvert la bouche qu'il en savoit autant que moi. Il ne se sentoit pas de joie; il me louoit; il demandoit qu'on lui livrât le vieillard; il rendoit graces aux Dieux de ce qu'ils lui donnoient cette occasion de faire voir à Phedria qu'il n'étoit pas moins de ses amis que d'Antiphon. Je lui ai donné ordre d'aller m'attendre à la place où je dois mener notre vieux Maitre. Mais le voila lui-même. Qui est celui qui marche après lui? Ha, ha! c'est le pere de Phedria. Mais quelle frayeur te saisit, grosse bête? Est-ce parce qu'au lieu d'une dupe en voila deux? Crois-moi, il est toujours plus sûr d'avoir deux cordes à son arc. Je m'en vais attaquer celui que j'ai déja entamé; s'il me donne de l'argent, cela suffit, & si je n'en tire rien, je m'adresserai à ce nouveau venu.

ACTE QUATRIEME.

SCENE III.

ANTIPHON, GETA, CHREMES, DEMIPHON.

Antiphon.

J'Attens le retour de Geta, qui ne doit pas tarder à revenir. Mais voila mon oncle avec mon pere. Que je crains les resolutions que son retour lui va faire prendre!

Geta. Je vais les aborder. Ha notre bon Chremès...

Chremès. Bon jour, Geta.

Geta. Je suis ravi de vous voir de retour en bonne santé.

Chremès. (1) Je le croi.

Geta. Comment tout va-t-il?

Chremès. J'ai trouvé, à l'ordinaire,

(1) *Je le croi.*) Je pense avoir oublié de remarquer ailleurs que ces mots, *credo* & *creditur*, sont des termes de civilité, dont on se servoit pour remercier ceux qui faisoient quelques honnêtetés.

naire, bien des nouvelles en arrivant.

Geta. Cela ne peut pas être autrement. Vous avez apris ce qui eſt arrivé à Antiphon?

Chremès. D'un bout à l'autre.

Geta à Demiphon. Eſt-ce vous qui lui avez dit? Quelle indignité, Chremès, d'avoir été trompés de cette maniere!

Chrem. C'eſt de quoi je m'entretenois avec lui préſentement.

Geta. Ma foi je m'en entretenois auſſi moi tout ſeul, & même à force d'y penſer je croi avoir trouvé un remede.

Demiphon. Quoi, Geta! quel remede?

Geta. Quand je vous ai eu quittés, j'ai trouvé par hazard Phormion ſur mon chemin.

Chremès. Qui, Phormion?

Geta. Cet homme qui nous a empêtrés de cette...

Chremès. Je ſai.

Geta.

Geta. Tout d'un coup il m'eſt venu dans l'eſprit de le ſonder un peu. Je le tire à part. Pourquoi, lui ai-je dit, Phormion, ne cherchez-vous pas les moyens d'accommoder entre vous cette affaire à l'amiable? Mon Maitre eſt honnête homme & ennemi des procès. Car pour ſes amis, ils lui conſeilloient tous de chaſſer cette créature.

Antiphon. Que va-t-il faire? & à quoi cela aboutira-t-il?

Geta. Me direz-vous que par les Loix il ſeroit puni de l'avoir fait? Croyez-moi, cela a été bien examiné par de bonnes têtes, & ſur ma parole vous aurez à ſuer, ſi vous vous attaquez à cet homme-là, c'eſt l'éloquence en perſonne. Mais, je le veux, vous gagnerez votre procès; enfin ce n'eſt pas une affaire où il aille de la vie, il ne s'agit que d'argent. Quand j'ai vu mon homme ébranlé par ces paroles, nous ſommes ſeuls, lui ai-je dit, par-

fez franchement; dites ce que vous voulez que l'on vous donne de la main à la main, pour faire que mon Maitre n'entende plus parler de cette affaire, que cette femme se retire, & que vous ne veniez plus nous chagriner.

Antiphon. Les Dieux lui auroient-ils tourné l'éſprit?

Geta. Car, & je le sai fort bien, pour peu que vous vous mettiez à la raiſon, mon Maitre eſt ſi traitable que (2) vous n'aurez pas enſemble trois paroles.

Demiphon. Qui t'a chargé de dire cela?

Chremès. Ha, il ne pouvoit pas mieux

(2) *Vous n'aurez pas enſemble trois paroles.*) *Commutare verba* eſt toujours pris en mauvaiſe part & ſignifie toujours *avoir des paroles enſemble* ſe quereller. *Proprie commutare verba eſt quod altercari dicimus*, dit *Donat.* C'eſt qu'on diſoit *conjicere verba* comme mon pere l'avoit remarqué dans Afranius. *Hi conjecere verba, inter ſe ſe acrius.*

(3)

mieux prendre la chose pour le mener où nous voulons.

Antiphon. Je suis mort!

Chremès. Continue.

Demiphon. D'abord mon homme se faisoit tenir à quatre.

Chremès. Que demandoit-il?

Geta. Ce qu'il demandoit? beaucoup trop; tout ce qui lui venoit dans la tête.

Chremès. Mais encore?

Geta. Si on lui donnoit, disoit-il, six cens écus.

Chremès. Six cens diables à son cou. N'a-t-il point de honte?

Geta. Je lui ai dit aussi: Eh que pourroit-il donc faire davantage, je vous prie, s'il marioit sa propre fille? Il n'a pas gagné beaucoup de n'en point avoir, puisqu'en voila une toute trouvée qu'il faut qu'il dote. Pour le faire court & ne pas vous redire toutes ses impertinences, voici sa conclusion. Au commencement, m'a-t-il dit, j'avois fait

deſſein d'épouſer moi-même la fille de mon ami, car je prévoyois bien le malheur qui lui arriveroit, & je n'ignorois pas qu'une fille pauvre qui trouve un homme riche, devient plutot l'Eſclave que la femme de ſon mari. Mais pour vous dire franchement la choſe comme elle eſt, j'avois beſoin d'une femme qui m'aportât quelque argent pour payer mes dettes; & encore aujourd'hui ſi Demiphon veut me donner autant que celle que j'ai fiancée doit m'aporter, il n'y a point de femme que j'aime mieux que celle dont vous voulez vous défaire.

Antiphon. Eſt-ce par ſottiſe; ou par malice qu'il fait cela? eſt-ce de deſſein prémedité ou ſans y penſer? je ne ſai qu'en croire.

Demiphon. Eh quoi, s'il doit juſqu'à ſon ame?

Geta. J'ai engagé, m'a-t-il dit, une piéce de terre pour trente piſtoles.

De-

Demiphon. Voila qui eſt fait, qu'il l'épouſe, je vais les donner.

Geta. Une petite maiſon pour autant.

Demiphon. Ho, ho! c'eſt trop.

Chremès. Ne criez point, je les donnerai, ces trente piſtoles.

Geta. Il faut acheter une petite Eſclave pour ma femme: il faut quelques meubles pour le ménage: les nôces ſeront de quelque dépenſe: (3) pour tout cela, dit-il, mettez encore autres trente piſtoles. C'eſt bien le moins.

Demiphon. (4) Oh, parbleu qu'il

(3) *Pour tout cela, dit-il, mettez encore autres trente piſtoles.*) *Ponere* eſt un terme propre pour les comptes, comme notre mot *mettre*.

(4) *Oh parbleu qu'il me faſſe plutot ſix cens procès.*) J'ai ſuivi ici la ſignification ordinaire du mot *dica*, qui ſignifie un procès. Cependant je vois bien qu'on pourroit peut-être chicaner cette explication; car ce n'étoit pas à *Pharmion* à faire des procès à *Demiphon*, il étoit trop hûreux

qu'il me faſſe plutot ſix cens procès. Il n'aura pas un ſou de moi. Je ſervirois ainſi de riſée à ce coquin?

Chremès. Eh, mon Dieu je les donnerai, ſoyez en repos; & faites ſeulement que votre fils épouſe la fille que vous ſavez.

Antiphon. Que je ſuis malhûreux! ah, Geta, tu m'as perdu par tes fourberies!

Chremès. C'eſt pour l'amour de moi qu'on chaſſe cette créature, il eſt bien-juſte que ce ſoit à mes dépens.

Geta. Mais ſur-tout, m'a-t-il dit, avertiſſez-moi au plutot s'ils veulent qu'il ne lui demandât rien. Cela m'avoit d'abord donné quelque ſcrupule, & j'avois voulu traduire, *Oh par bleu qu'il faſſe donc ſix cens articles*; car j'ai vu que *dica* eſt ſouvent pris pour ce que nous apellons, en matiere de comptes, *un article*: mais enfin je me ſuis determinée pour l'autre ſens, qui paroit plus vif. *Demiphon* ayant deſſein de chaſſer la femme que ſon fils avoit épouſée, pouvoit fort bien ſe préparer à avoir des procès avec *Phormion*.

lent me donner cette fille, afin que je me défasse de l'autre, & qu'on ne me tienne pas le bec en l'eau, car les gens dont je vous parle, doivent me compter aujourd'hui de l'argent.

Chremès. Il faut tout à l'heure, qu'il retire sa parole & qu'il prenne cette fille.

Demiphon. Puisse-t-elle lui porter malheur!

Chremès. J'ai fort à propos apporté avec moi de l'argent, du revenu des terres que ma femme a à Lemnos, je m'en servirai, & je lui dirai que vous en avez affaire. *Ils entrent pour aller querir cet argent.*

ACTE QUATRIEME.

SCENE IV.

ANTIPHON, GETA.

Antiphon.

GEta.

Geta. HE!

Antiphon. Qu'as-tu fait?

Geta. J'ai attrapé de l'argent aux vieillards.

Antiphon. (1) Eſt-ce donc aſſez?

Geta. Je ne ſai, vous ne m'en avez pas demandé davantage.

Antiphon. Quoi, Maraud, tu ne répondras pas à ce que je te demande?

Geta. Que voulez-vous donc dire?

Antiphon. Ce que je veux dire! que le beau coup que tu viens de faire me reduit à m'aller pendre ſans balancer. Que les Dieux & les Déeſſes, le Ciel & l'Enfer, faſſent de toi un terrible exemple. Voila le pendard, (2) on n'a qu'à l'em-

(1) *Eſt-ce donc aſſez?*) *Antiphon* veut dire, Eſt-ce donc aſſez pour toi d'avoir attrapé de l'argent? ne devois-tu pas conſiderer que c'étoit me perdre? Et *Geta* répond comme s'il lui demandoit s'il y auroit aſſez d'argent,

(2) *On n'a qu'à l'employer, ſi on veut que quelque*

l'employer si on veut que quelque chose soit bien fait. Qu'y avoit-il de moins à propos que d'aller ainsi toucher cette corde, & de parler de ma femme? Par là tu as redonné à mon pere l'esperance de pouvoir s'en défaire. Dis-moi enfin, je te prie, si Phormion reçoit cet argent, il faut qu'il l'épouse. Que deviendrai-je?

Geta. Mais il ne l'épousera pas.

Antiphon. Ho, j'entens. Mais quand on lui redemandera cet argent, sans doute que pour l'amour

quelque chose soit bien fait.) Je ne sai pas à quoi pensoient ceux qui avoient lu,

Huic mandes qui te ad scopulum è tranquillo inferat.

„On n'a qu'à le donner à ce coquin, qui „pendant que la mer sera la plus tranquil„le, vous ira briser contre les rochers.„ Je suis persuadée que *Terence* n'a jamais écrit cela; car il y auroit deux mouvemens contraires, & par conséquent point de raison.

mour de nous il se laissera mener en prison.

Geta. Monsieur, il n'y a rien que l'on ne puisse faire paroître mauvais, quand on ne veut pas dire les choses comme elles sont. Vous laissez le bien, & ne dites que le mal. Tournons la médaille, je vous prie. Si Phormion reçoit une fois cet argent, on le pressera dépouiller Phanion, comme vous dites, cela est vrai ; Mais enfin il faudra-t-il toujours du tems pour les préparatifs des noces. On a ses amis à prier, il y a un sacrifice à faire ; cependant vos amis vous donneront l'argent qu'ils vous ont promis, & Phormion le rendra à nos bonnes gens.

Antiphon. Pourquoi ? & quelles raisons pourra-t-il leur dire ?

Geta. Belle demande ? combien d'excuses ne trouvera-t-il point ? (3) D'ailleurs mille présages,

(3) *D'ailleurs mille présages*, &c.) *Postillæ* signi-

sages, leur dira-t-il, me sont arrivés, qui me detournent de cette affaire ; un chien noir de quelque inconnu est entré dans ma maison ; un serpent est tombé par le toit dans ma cour ; (4) la Poule a chanté ; le Devin m'a défendu de passer outre ; celui qui consulte les entrailles des victimes, m'a dit que je ne devois rien entreprendre avant l'hyver. Et c'est

signifie ici *tum postea*. *D'ailleurs*, comme s'il disoit, *& sans chercher mêmes d'autres excuses, il dira* &c. c'est la force de ce mot.

(4) *La Poule a chanté.*) C'est un scrupule que les Païsans ont encore en quelques Provinces ; quand il arrive qu'une Poule chante, ils sont tout tristes, & la pauvre Poule est tuée d'abord sans misericorde ; car cela présage la mort du mari, ou tout au moins que sa femme sera la Maitresse. Les *Romains* croyoient aussi que lors qu'un Chien inconnu entroit dans leur maison, cela signifioit qu'il viendroit quelqu'un pour corrompre leurs femmes ; & que le serpent qui tomboit du toit dans la cour, présageoit que la femme se déferoit de son mari.

(5)

c'eſt là la meilleure defaite. Voila comme iront les choſes.

Antiphon. Pourvuque cela ſoit ainſi.

Geta. (5) Cela ſera, regardez-moi bien. Mais votre pere ſort, retirez-vous, & dites à Phedria que nous avons de l'argent.

ACTE QUATRIEME.

SCENE V.

DEMIPHON, GETA, CHREMES.

Demiphon.

SOyez en repos, vous dis-je, je prendrai bien garde qu'il ne me faſſe quelque friponnerie. D'aujourd'hui cet argent ne ſortira de

(5) *Cela ſera, regardez-moi bien.*) *Me video* eſt une façon de parler dont on ſe ſervoit quand on ſe faiſoit fort de quelque choſe qui paroiſſoit difficile & incroyable, & qu'on en répondoit. *Regardez-moi bien*, ou *regardez-moi là*, en portant le doigt au front, comme pour dire, *cette tête trouvera les moyens*, &c.

de mes mains que je n'aie pris de bons témoins qui verront à qui je le donnerai, & pourquoi je le donnerai.

Geta. Qu'il eſt fin quand il n'eſt plus tems!

Chremès. C'eſt ce qu'il faut faire. Mais dépêchez-vous pendant que cette fantaiſie le tient: car ſi cette autre Accordée venoit à le preſſer avant que notre marché fût conclu, il pourroit bien nous planter là.

Geta. Cela eſt fort bien penſé.

Demiphon. Mene-moi donc.

Geta. Je ſuis tout prêt.

Chremès. Quand vous aurez fait, paſſez chez ma femme, afin qu'elle aille trouver cette fille avant qu'elle ſorte de chez vous, & qu'elle lui diſe qu'on la marie avec Phormion; qu'elle ne doit pas en être fâchée, qu'il lui convient mieux qu'aucun autre; à cauſe de la connoiſſance, & qu'elle eſt accoutumée avec lui; que

pour

pour nous, nous avons fait exactement notre devoir, & que nous lui avons donné une dot telle qu'il l'a demandée.

Demiphon. Que diantre cela vous importe-t-il ?

Chrem. Beaucoup, Demiphon.

Demiphon. N'êtes-vous pas content d'avoir fait ce que vous deviez, si le public ne l'aprouve ?

Chremès. Je veux qu'elle donne les mains à cette séparation, afin qu'elle n'aille pas dire qu'on l'a chassée.

Demiphon. Je puis faire cela moi-même sans que votre femme s'en mêle.

Chremès. Une femme convient mieux à une femme.

Demiphon. J'irai l'en prier.

Chremès. Je pense où je pourrois trouver présentement ces femmes de Lemnos.

ACTE QUATRIEME.

SCENE VI.

SOPHRONA & CHREMES.

Sophrona.

(1) QUe ferai-je? que je ſuis malhûreuſe! quel ami pourrai-je trouver? à qui confierai-je un ſecret de cette importance? d'où tirerai-je quelque ſecours? car j'aprehende furieuſement que les conſeils que j'ai donnés à ma Maîtreſſe, ne lui faſſent recevoir quelque traitement indigne d'elle, tant on m'a dit que le pere du jeune hom-

(1) *Que ferai-je? que je ſuis malheureuſe! quel ami pourrai-je trouver?*) On avoit mal fait de cette Scene le commencement du V. Acte. Il eſt évident que c'eſt ici la derniere Scene de l'Acte IV. car le Théatre ne demeure pas vuide à la fin de la Scene precedente. Comme *Chremès* ſe diſpoſoit à ſortir pour aller chercher ces femmes de *Lemnos*, *Sophrona* parcit au fond du Theatre en ſortant de chez *Demiphon*.

homme eſt en colere de ce qui s'eſt paſſé.

Chremès. Qui eſt cette vieille femme ſi épouvantée, qui ſort de chez mon frere?

Sophrona. La pauvreté ſeule m'a forcée à faire ce que j'ai fait; quoique je ſuſſe fort bien que ces ſortes de mariages ne ſont jamais ſûrs, je n'ai pas laiſſé de conſeiller celui-ci pour avoir cependant le moyen de ſubſiſter.

Chremès. En vérité, ſi je ne me trompe, & ſi j'ai les yeux bien ouverts, c'eſt la Nourrice de ma fille.

Sophrona. Nous n'avons encore pu...

Chremès. Que dois-je faire?

Sophrona. Trouver ſon pere.

Chremès. L'aborderai-je? ou attendrai-je ici pour être mieux inſtruit de ce qu'elle conte?

Sophrona. Si je pouvois le trouver, je n'aurois rien à craindre.

Chre-

Chremès. C'eſt elle-même, je vais lui parler.

Sophrona. Qui parle ici?

Chremès. Sophrona.

Sophrona. Qui m'apelle par mon nom?

Chremès. Regarde-moi.

Sophrona. O bons Dieux, eſt-ce là Stilphon?

Chremès. Non.

Sophrona. Vous le niez?

Chremès. Sophrona, aproche d'ici, éloigne-toi de cette porte. Garde-toi bien de m'apeller jamais de ce nom là.

Sophrona. Quoi, n'êtes-vous pas celui que vous nous avez toujours dit?

Chremès. Si.

Sophrona. Quoi donc? craignez-vous cette porte?

Chremès. C'eſt que (2) j'ai une méchan-

(2) *J'ai là dedans une méchante bête.*) J'ai traduit ainſi, parcequ'il parle de ſa femme comme d'une bête feroce.

méchante bête là-dedans ; & j'avois pris ce faux nom, de peur que vous ne m'allassiez nommer sans y penser, & que par quelque moyen ma femme ne découvrît tout le mistere.

Sophrona. Ha, voila donc pourquoi nous n'avons pu vous trouver ici.

Chremès. Mais dis moi, qu'as-tu à faire dans la maison d'où tu sors ? Où sont tes Maitresses ?

Sophrona. Helas, malhûreuse que je suis !

Chremès. Qu'y a-t-il ? sont-elles en vie ?

Sophrona. Votre fille est en vie ; mais sa mere, après bien des miseres, est morte de chagrin.

Chremès. Quel malheur !

Sophrona. Et moi, me voyant vieille, sans apui, pauvre & inconnue, j'ai marié comme j'ai pu votre fille à un jeune homme qui est le Maitre de cette maison.

Chremès. A Antiphon ?

Sophro-

Sophrona. Oui à lui-même.

Chremès. Quoi, a-t-il donc deux femmes?

Sophrona. Ho, je vous prie, deux femmes? il n'a que celle-là seule.

Chremès. Qu'est donc devenue l'autre qu'on disoit sa parente?

Sophrona. C'est la même.

Chremès. Que me dis-tu là?

Sophrona. Cela s'est fait de concert, afinque ce jeune homme qui étoit amoureux de votre fille, la pût épouser sans dot.

Chremès. Bons Dieux, que le hazard fait souvent arriver des choses que vous n'oseriez même souhaiter! En arrivant je trouve ma fille mariée à l'homme à qui je desirois tant de la donner: & cette bonne femme, sans que nous y ayons rien contribué de notre part, a seule fait par ses soins ce que nous tâchions de faire réüssir par toutes sortes de voies.

Sophrona. Voyez ce qu'il eſt à propos de faire; le pere du jeune homme eſt revenu, & l'on dit qu'il eſt extrêmement en colere de ce mariage.

Chremès. Il n'y a rien à craindre; mais au nom des Dieux, je t'en conjure, que perſonne ne ſache qu'elle eſt ma fille.

Sophrona. Perſonne ne le ſaura par moi.

Chremès. Suis-moi, (3) tu aprendras le reſte dans cette maiſon.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

DEMIPHON, GETA.

Demiphon.

(1) C'Eſt par notre faute que les

(3) *Tu aprendras le reſte dans cette maiſon.*) *Chremès* n'entre point chez lui, il n'a garde, il craint trop ſa femme, il entre chez ſon frere *Demiphon.*

(1) *C'eſt par notre faute que les méchans,* &c.)

les méchans trouvent leur compte à être méchans ; car cela ne vient que de ce que nous affectons trop de passer pour bonnes gens, & pour gens commodes. (2) Il vaudroit bien mieux

se

&c.) Cette Scene, dont on avoit fait mal à propos la seconde du cinquiéme Acte, n'en est que la prémiére, car à la fin de la Scene precedente nous voyons que *Chremès* entre chez *Demiphon* & qu'il emmene avec lui *Sophrona*, & qu'ainsi la Scene demeure vuide. Le MS. de la Bibliotheque du Roi a confirmé le changement que j'avois fait, car il commence ici le cinquiéme Acte.

(2) *Il vaudroit bien mieux se souvenir du proverbe qui dit qu'il ne faut pas courir si vite que l'on perde de vue la porte de sa maison.*) Dans les six Comédies de *Terence* il n'y a pas de passage qui ait donné tant de peine que celui-ci. On a essayé de le corriger en beaucoup de manieres ; mon pere même en a fait un long Chapitre dans le second volume de ses Lettres, où il croit que *Menandre* avoit écrit :

——— Φεύγε μὲν
Ἀλλ' ὃ παρ' αἶσαν φασίν.

Et que *Terence* n'ayant pas entendu παρ' αἶσαν, qui signifie *præter modum*, a mal

se souvenir du proverbe qui dit qu'il ne faut pas courir si loin qu'on perde de vue la porte de sa maison. N'étoit-ce pas assez de l'injure que j'ai reçue de ce coquin, sans lui aller encore offrir de l'argent, pour lui donner par là le moyen de subsister, & de faire de nouvelles fripponneries?

Geta.

traduit, *ita fugias ne præter æquum*, *ne vous enfuyez pas sans sujet*; au lieu de traduire, *ne vous enfuyez pas trop loin*, *ita fugias ne nimis fugias*. Cette conjecture est fort belle & fort ingenieuse; mais je ne sai si ce passage a besoin d'être corrigé, & si le sens n'en est pas très-naturel. *Demiphon* dit: *C'est la trop grande bonté des hommes qui fait que les méchans trouvent leur compte à être méchans: moi-même, par exemple, après avoir reçu un affront de* Phormion, *au lieu de chercher à me venger, je suis le prémier à lui aller offrir de l'argent: il vaudroit bien mieux suivre cette maxime, ita fugias ne præter æquum*: c'est à dire ne s'oublier pas soi même dans les complaisances & dans les sottes bontés que l'on a pour les fripons. Je croi qu'il n'y a personne qui ne trouve ce sens-

Geta. C'eſt bien dit.

Demiphon. Dans ce ſiécle corrompu on ne recompenſe que ceux qui font voir que le blanc eſt noir.

Geta. Rien n'eſt plus vrai.

Demi-

ſens-là très-juſte. Ce proverbe, *ita fugias ne præter caſum*, a été fait pour avertir ceux qui ont été trompés par des coquins, de ne pas s'écarter ſi fort de leur maiſon qu'ils la perdent de vue, & qu'ils ne puiſſent la garantir du pillage; & c'eſt ce que *Demiphon* ne faiſoit pas; car après avoir été trompé par *Phormion*, il avoit encore la ſottiſe de traiter avec lui, & de s'abandonner à ſa diſcretion; & ce qu'il y a de remarquable, & qui fonde très ſolidement cette conjecture, c'eſt que ce que *Terence* a dit, *ita fugias ne præter caſum*, c'eſt le proverbe des *Grecs* μὴ παρὰ θύραν εἰσβιάζεσθαι, *ne vous laiſſez pas entraîner hors de votre porte.* *Lucien* nous apprend même dans le *Nigrinus*, que ce proverbe étoit fort ordinaire dans les Tragédies & dans les Comédies; Καὶ τοῦτο δὲ τὸ ἐν ταῖς τραγῳδίαις τε καὶ κωμῳδίαις λεγόμενον, ἤδη καὶ παρὰ θύραν εἰσβιαζόμενον, *Et ce qu'on dit ſouvent dans les Tragédies & dans les Comédies, entraîné déja*

Demiphon. (3) Nous avons fait là une grande ſottiſe.

Geta. A la bonne heure, pourvuque nous l'ayons laiſſé dans une ferme reſolution de prendre cette femme.

Demiphon. Cela ſeroit-il encore douteux ?

Geta Ma foi, comme il eſt bâti, je ne ſai s'il ne ſeroit pas homme à ſe dédire?

Demiphon. Comment donc, à ſe dédire?

Geta. Je ne ſai, je le dis au hazard. *Demi-*

hors de leur porte, &c. Il fait une heureuſe aplication de ce proverbe à ceux qui s'abandonnent en proie aux plaiſirs, juſqu'à perdre la Raiſon. Ce paſſage me paroit aſſez clair de cette maniere; on en jugera.

(3) *Nous avons fait là une grande ſottiſe !*) *Illi* eſt un adverbe pour *illic*. M. *Guyet*, pour ne s'être pas aperçu de cela, a condamné ce Vers avec les deux qui le précedent; & il a aſſûré qu'ils ne ſont pas de *Terence*; je ne ſai d'où lui venoit ce chagrin.

(4)

Demiphon. Je ferai ce que mon frere trouve à' propos que je faſſe : j'irai prier ſa femme d'aller au logis pour parler à cette créature ; toi va devant pour les avertir qu'elle va venir.

Geta. Voila donc de l'argent trouvé pour Phedria ; nos Vieillards ne diſent encore mot ; tout eſt tranquille ; on a pris des meſures pour faire que la femme d'Antiphon ne ſorte pas encore du logis. Qu'y a-t-il davantage, & que deviendra tout ceci ? Mon pauvre Geta, tu es toujours dans le même bourbier, (4) tu fais un trou pour en boucher un autre ; le mal differé n'eſt pas perdu, & ſi tu n'y pourvois, tu as bien la mine de payer les arrérages. Je m'en

(4) *Tu fais un trou pour en boucher un autre.*) *Verſurâ ſolvere* c'eſt proprement payer une dette en ne faiſant que changer de créancier, emprunter de l'un pour payer l'autre : ainſi il faut lire, *verſurâ ſolvere*, & non pas *verſuram.*

n'en vais chez nous pour instruire Phanion ; (5) afinqu'elle ne craigne rien du coté de Phormion, & qu'elle ne s'épouvante pas de la harangue qu'on lui va faire.

ACTE CINQUIEME.

SCENE II.

DEMIPHON, NAUSISTRATA, CHREMES.

Demiphon.

ALlez, je vous prie, Nausistrata, faites avec vôtre adresse ordinaire qu'elle ne nous veuille point de mal, disposez-la à faire de bon gré ce que nous souhaitons d'elle.

Nau-

(5) *Afinqu'elle ne craigne rien du coté de Phormion.*) *Ejus* ne doit point être entendu de *Phormion*, car ce n'étoit pas lui qui devoit aller d'abord trouver *Phanium*: mais il doit être entendu de la femme de *Chremès*, qui devoit lui parler la prémiere; ou de *Demiphon* même ; & peut être qu'au lieu d'*ejus*, *Terence* avoit écrit *hujus*.

Nausistrata. Je le ferai.

Demiphon. Assistez-moi de vos soins en cette occasion, (1) comme vous m'avez déja assisté de votre argent.

Nausistrata. J'aurois voulu mieux faire; mais c'est la faute de mon mari, si je ne fais pas les choses aussi honnêtement que je voudrois.

Demiphon. Comment cela?

Nausistrata. Parcequ'il n'a nul soin du bien que mon pere m'a laissé, & qu'il avoit acquis par ses épargnes. Pendant qu'il a vécu (2) il n'y avoit point d'année qu'il ne tirât mille écus de ses terres. Voyez quelle difference d'homme à homme!

De-

(1) *Comme vous m'avez déja assisté de votre argent.*) Il veut parler de ces trois cens écus que *Chremès* lui a prêtés de l'argent qu'il rapportoit des terres de sa femme à qui il a dit que *Demiphon* en avoit besoin à la fin de la III. Scene du IV. Acte.

(2) *Il n'y avoit point d'année qu'il ne tirât*) Ce mot *statim*, signifie ici *toujours, toutes les années*, que c'étoit une chose reglée, & qu'il n'y avoit jamais de diminution.

Demiphon. Mille écus?

Nausistrata. Oui tout autant, & dans un tems même où tout coûte à meilleur marché.

Demiphon. Ho!

Nausistrata. Que dites-vous de cela?

Demiphon. (3) En effet.

Nausistrata. Je voudrois bien être homme, je lui montrerois...

Demiphon. Je le sai fort bien.

Nausistrata. (4) De quelle maniere il faut...

Demiphon. Menagez-vous, je vous prie, afinque vous puissiez parler quand vous serez-là, & tenir tête à une jeune femme.

Nausistrata. Je suivrai votre con-

(3) *En effet.*) Ce mot est comme le *recte*; on s'en servoit quand on ne vouloit pas répondre directement.

(4) *De quelle maniere il faut.*) Elle vouloit dire, *de quelle maniere il faut gouverner son bien: quo pacto res familiaris sit administranda.* Mais *Demiphon* ne lui donne pas le tems d'achever.

(5)

conſeil. Mais voila mon mari qui ſort de chez vous.

Chremès. Mon frere, a-t-on déja donné de l'argent à l'homme?

Demiphon. Tout ſur l'heure.

Chremès. Je voudrois bien qu'il ne fût pas donné. Hé, voila ma femme, j'ai penſé parler plus qu'il ne faut.

Demiphon. Pourquoi le voudriez-vous?

Chremès. Pour rien.

Demiphon. Mais vous, avez-vous parlé à cette femme du deſſein pour lequel nous lui amenons Nauſiſtrata?

Chremès. Je lui en ai parlé.

Demiphon. Que dit-elle enfin?

Chremès. Elle ne peut ſe reſoudre.

Demiphon. Comment, elle ne peut?

Chremès. Parcequ'ils s'aiment tous deux.

Demiphon. Que nous importe?

Chremès. Beaucoup. D'ailleurs j'ai trouvé qu'elle est notre parente.

Demiphon. Quoi? êtes-vous fou?

Chremès. Vous en tomberez d'accord. Je ne dis pas cela à la volée. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit tantot.

Demiphon. Etes-vous en votre bon sens?

Nausistrata. Ah Dieux, je vous en prie, prenez bien garde de ne pas faire un affront à une parente.

Demiphon. Elle ne l'est pas.

Chrem. Ne dites pas cela. Son pere avoit un autre nom, & c'est ce qui vous trompe.

Demiphon. Ne connoissoit-elle pas son pere?

Chremès. Sans doute, elle le connoissoit.

Demiphon. Pourquoi ne le nommoit-elle pas par son nom?

Chremès. Ah ne me croirez-vous point? ne m'entendrez-vous d'aujourd'hui? *De-*

Demiphon. Si vous ne me dites rien...

Chremès. Encore?

Nausistrata. Je ne saurois m'imaginer ce que ce peut être.

Demiphon. Je n'en sai rien non plus.

Chremès. Voulez-vous le savoir? Ainsi les Dieux me soient favorables comme cette fille n'a pas de plus proche parent que vous & moi.

Demiphon. Grands Dieux, ce la est-il possible? allons de ce pas, allons la voir tous ensemble, je veux être éclairci d'un coté ou d'autre.

Chremès. Ah!

Demiphon. Qu'y a-t-il?

Chremès. Est-il possible que vous ayez si peu de croyance en moi?

Demiphon. Voulez-vous que je vous en croie? voulez-vous

que je ne faſſe pas une plus ample recherche? ſoit (5) Mais quoi? cette fille de notre ami que deviendra-t-elle?

Chremès. Rien.

Demiphon. Nous l'abandonnons donc?

Chremès. Pourquoi non?

Demiph. Celle-ci demeurera?

Chremès. Sans doute.

Demiphon. Nauſiſtrata, vous pouvez vous en retourner.

Nauſiſtrata. Je croi que pour les uns & pour les autres, il eſt beaucoup mieux de garder cette femme que de la renvoyer, comme vous en aviez le deſſein, elle m'a toujours paru fort honnête.

Demiph. Qu'eſt-ce donc que ceci? *Chre-*

(5) *Mais quoi, cette fille de notre ami,* &c.) Il veut parler de la fille de *Chremès* même, mais il dit *de notre ami*, pour ne pas découvrir la choſe à *Nauſiſtrata*. *Demiphon* eſt encore dans l'erreur, il ne ſait pas que la fille de *Chremès* eſt cette même *Phanion* que ſon fils a épouſée.

Chremès. A-t-elle fermé la porte après elle?

Demiphon. Oui?

Chremès. O Jupiter! Les Dieux nous ſont favorables. Je trouve ma fille mariée avec votre fils.

Demiphon. Hé! comment cela ſe peut-il?

Chremès. Nous ne ſommes pas en lieu à vous faire ce recit.

Demiphon. Entrez donc chez nous.

Chremès. Au moins que nos enfans méme n'en ſachent rien, je vous prie.

ACTE CINQUIEME.

SCENE III.

Antiphon.

QUoique mes affaires ſoient en fort méchant état, je ne laiſſe pas d'étre ravi (1) que mon Cou-

(1) *Que mon couſin ait ce qu'il ſouhaite.*) Le

Cousin ait ce qu'il souhaite. Que c'est une bonne chose de ne laisser naître dans son cœur que des desirs que l'on puisse contenter, même dans sa mauvaise fortune. Phedria n'a pas eu plutot de l'argent, que tous ses chagrins ont cessé. Et moi je ne puis rien trouver qui puisse me tirer de peine. (2) Car si mon affaire demeure cachée, je serai toujours dans la crainte : Si elle est découverte, je n'oserai lever les yeux. Je n'irois pas même chez moi, si on ne me faisoit esperer que je pourrai garder Phanion. Mais où pourrai-je trouver Geta, pour savoir de lui quel moment il voudra que je prenne pour me présenter devant mon pere?

ACTE

Le Latin dit, *que mon frere*. Les Cousins germains s'apelloient *fratres patruales* & absolument *fratres, freres*.

(2) *Car si mon affaire demeure cachée, je serai toujours dans la crainte.*) Il veut parler du complot fait avec *Phormion* de se faire condamner à épouser *Phanion*.

ACTE CINQUIEME.

SCENE IV.

PHORMION, ANTIPHON.

Phormion.

J'Ai reçu l'argent; je l'ai donné au Marchand d'Eſclaves; j'ai emmené la fille; je l'ai miſe entre les mains de Phedria, qui en peut faire ſa femme, car elle eſt préſentement libre. Je n'ai plus qu'une choſe en tête dont il faut que je vienne à bout. Il faut que les vieillards me donnent le tems de me rejouir, je veux prendre ces jours-ci pour moi.

Antiphon. Mais voilà Phormion. Que dis-tu?

Phormion. Quoi?

Antiphon. Que va devenir préſentement Phedria, & que veut-il faire pour donner à l'Amour le tems de lui préparer de nouveaux plaiſirs?

Phormion. A ſon tour il va jouer votre rôle.

An-

Antiphon. Quel rôle?

Phormion. De fuir ſon pere. Mais il vous prie en même tems de jouer le ſien & de prendre ſon parti; il vient faire la débauche chez moi, & je vais faire accroire aux vieillards que je vais au Marché à Sunium (1) pour acheter cette petite Eſclave dont Geta leur a parlé, afinque ne me voyant point ici, ils n'aillent pas s'imaginer que je fricaſſe leur argent. Mais voila votre porte qui s'ouvre.

Antiphon. Vois qui ſort.

Phormion. C'eſt Geta.

ACTE CINQUIEME.

SCENE V.

GETA, ANTIPHON, PHORMION.

Geta.

O Fortune, ô grande Déeſſe For-

(1) *Pour acheter cette petite Eſclave dont Geta leur a parlé.)* C'eſt dans la Scene III. du

Fortune. De combien de faveurs n'avez-vous pas comblé mon Maitre dans ce même jour!

Antiphon. Que veut-il dire?

Geta. Et de combien de craintes n'avez-vous pas délivré ſes bons amis! (1) Mais je m'amuſe ici à mon dam. Que ne mets je donc promptement ce manteau ſur l'épaule pour aller plus vite chercher

du IV. Acte, *Uxori emunda ancillula eſt. Il faut acheter une petite Eſclave pour ma femme.*

(1) *Mais je m'amuſe ici à mon dam.*) C'eſt ainſi qu'il faut lire *nunc* & non pas *non*. Et c'eſt la leçon du MS. de la Bibliotheque du Roi *Geta* dit *ſed ego nunc mihi, mais je m'amuſe ici à mon dam*; parcequ'il regarde comme une perte pour lui tous les momens qu'il perd ſans aller aprendre cette bonne nouvelle à *Antiphon*. Et d'ailleurs il veut peut-être dire qu'il craint pour ſes épaules s'il tarde plus long-tems. On pourroit peut-être juſtifier la leçon *ſed ego non mihi ceſſo* & dire même qu'elle eſt en grace à cauſe de la repetition du *non*, *ſed ego non mihi ceſſo qui non*, &c. Le ſens eſt toujours le même, car *ſed ego non mihi ceſſo*, veut dire, *mais je m'amuſe ici contre mes propres interêts.* (2)

cher mon homme, & lui aprendrei ce qui lui eſt arrivé.

Antiphon. Comprens-tu ce qu'il dit?

Phormion. Et vous?

Antiphon. Point du tout.

Phormion. Ni moi non plus.

Geta. Je m'en vais chez le Marchand d'Eſclaves, ils ſont là ſans doute.

Antiphon. Hola, Geta.

Geta. (2) Hola, toi-même. Voila une choſe bien nouvelle & bien ſurprenante, que d'être apellé quand on ſe met à courir. *A d'autres.* *Au-*

(2) *Hé, toi même, voila une choſe bien nouvelle*) On avoit fort mal entendu ce paſſage ; *heus tibi* eſt la répetition de *heus Geta*, *Hé*, *Geta*. Ce *Hé*, *toi même*. Et ce qu'il ajoute eſt fondé ſur ce que l'on prenoit ordinairement plaiſir à apeller les Eſclaves qui couroient, afin de les amuſer dans la rue, & que leurs Maitres ſe fâchaſſent contre eux. Il veut dire par là qu'il n'eſt pas aſſez novice pour donner dans ces panneaux. Pour le faire mieux ſentir, j'ai ajouté, à *d'autres*.

Antiphon. Geta.

Geta. Encore ? Je ferai plus opiniâtre que tu n'es importun.

Antiphon. Tu n'arrêteras pas?

Geta. Tu pourras bien être frotté. (3) C'est quelque galopin qui m'apelle.

Antiphon. Cela t'arrivera bien plutot, coquin, si tu ne t'arrêtes.

Geta. Il faut que ce soit quelqu'un de connoissance, puis-qu'il nous menace. Mais est-ce l'homme que je cherche? ou ne l'est-ce pas? C'est lui-même.

Phormion. Parlez-lui vite.

Antiphon. Qu'y a-t-il?

Geta. O le plus hûreux de tous les hommes qui sont sur la ter-

(3) *C'est quelque petit galopin qui m'apelle.*) C'est comme une espece de Valet de Confrairie, des Valets qui alloient dans les maisons avertir les Bourgeois d'une même Tribu de se rendre au lieu de l'Assemblée à telle heure; & comme ils n'avoient pas beaucoup d'occupation, ils étoient ordinairement dans les rues à faire enrager les autres.

terre? car sans contredit, Monsieur, les Dieux n'aiment que vous.

Antiphon. Je le voudrois bien, mais comment puis-je le croire, di-moi?

Geta. Serez-vous content si je vous plonge dans la joie?

Antiphon. Tu me fais mourir.

Phormion. Ah, trevé de promesses, & dis promptement.

Geta. Ho, ho! & te voila aussi, Phormion?

Phormion. Oui, me voila, te dépêcheras-tu?

Geta. Ecoutez donc, (*) hem, hem; Après que nous t'avons eu donné l'argent à la place, nous sommes allés tout droit au logis; dès que nous y avons été, le bonhomme m'a envoye chez votre femme.

Antiphon. Que faire?

Geta. Je ne vous le dirai pas, car cela ne sert de rien pour ceci.

Comme

(*) *Il tousse.*

Comme j'aprochois de ſon apartement, ſon petit Eſclave Midia vient par derriere me prendre par le manteau, & me fait renverſer la tête; je regarde & je lui demande pourquoi il me retient; il me dit qu'on lui a défendu de laiſſer entrer perſone chez ſa Maitreſſe; que Chremès venoit d'y entrer avec Sophrona, & qu'il étoit encore avec elle. Quand j'ai entendu cela, je me ſuis coulé tout doucement vers la porte en marchant ſur la pointe du pied, j'en ai aproché, je m'y ſuis collé, j'ai retenu mon haleine, j'ai prêté l'oreille, & j'ai écouté de toute ma force pour attraper ce qu'ils diſoient.

Antiphon. Fort bien, Geta.

Geta. Là j'ai entendu la plus belle avanture du monde; j'ai penſé éclater de joie.

Phormion. Qu'as-tu entendu?

Geta. Que croiriez-vous?

Antiphon. Je ne ſai.

Geta.

Geta. C'eſt la plus merveilleuſe choſe que vous ayez jamais ouïe. Votre oncle ſe trouve le pere de votre Phanion.

Antiphon. Ho! que dis-tu?

Geta. Il a eu autrefois à Lemnos un commerce ſecret avec ſa mere.

Phormion. Fables. Eſt-ce qu'elle ne connoitroit pas ſon pere?

Geta. Crois, Phormion, qu'il y a là deſſous quelque choſe que nous ne ſavons pas. Car penſes-tu qu'à travers une porte j'aie pu entendre tout ce qu'on diſoit dans la chambre?

Phormion. J'ai entendu dire quelque choſe d'aprochant.

Geta. Je m'en vais vous dire encore une choſe qui vous perſuadera bien davantage. Pendant que j'étois-là, votre Oncle eſt ſorti, & un moment après je l'ai vu revenir & rentrer avec votre pere. Là ils ont dit tous deux qu'ils vous donnoient la per-

permission de garder votre femme; & enfin ils m'ont donné ordre de vous chercher & de vous amener.

Antiphon. (4) Que ne me mets-tu donc promptement sur tes épaules pour me porter, Geta?

Geta. Cela sera bien-tôt fait, vous n'avez qu'à dire.

Antiphon. Adieu, mon cher Phormion.

Phormion. Adieu, Monsieur. En vérité je suis bien aise qu'un si grand bonheur soit arrivé à ces gens-là, lors qu'ils s'y attendoient le moins. Mais voici une belle occasion de duper les vieillards, & d'épargner à Phedria la peine de chercher de l'argent & d'importuner ses amis. (5) Car l'ar-

(4) *Que ne me mets-tu donc promptement sur tes épaules.*) *Antiphon* a tant de joie, qu'il se met sur les épaules de son Valet, & se fait porter ainsi. Voila comment il faut entendre ce passage. Cela faisoit un jeu de Théatre qui plaisoit au peuple.

(5) *Car l'argent qu'ils ont donné malgré*

l'argent qu'ils ont donné malgré eux, eſt ſi bien donné qu'ils ne le reverront de leur vie. J'ai trouvé tout d'un coup le moyen d'en venir à bout. Il faut changer de viſage & de poſture ; mais je vais me cacher

eux, eſt ſi bien donné qu'ils ne le reverront de leur vie.) Ce paſſage a donné beaucoup de peine aux Critiques, ils ont tâché de l'expliquer en pluſieurs manieres, mais ils n'ons pû y trouver aucun ſens qui me paroiſſe raiſonnable. Ils ont même eſſayé de le corriger, car au lieu de *his datum erit*, ils ont lu, *ei datum erit : car l'argent qu'ils ont donné malgré eux, ſera donné à Phedria.* Mais il me ſemble que cela ne s'accorde pas avec la ſuite. J'avois cru d'abord qu'il faloit faire ainſi la conſtruction, *nam idem hoc argentum, ut ingratiis datum eſt, ita ingratiis datum erit ;* „ car cet argent qu'ils „ont donné malgré eux, „ſera encore don„né malgré eux „ Mais cela ne me ſatisfait pas encore. Enfin je croi avoir trouvé le véritable ſens en prenant ſimplement ces mots, *his datum erit, ſera donné pour eux ;* c'eſt à dire, *ſera ſi bien donné qu'ils ne le verront de leur vie. His* eſt dit des Vieillards; *datum erit* eſt une façon de parler proverbiale, *ſera donné*, pour dire, *ſera perdu pour eux.*

(1)

cacher dans cette petite rue, & de là je me presenterai à eux lors-qu'ils paroîtront, car voila qui est fini, je ne fais plus semblant d'aller à Sunium.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VI.

DEMIPHON, PHORMION, CHREMES.

Demiphon.

MOn frere, je rens de très-grandes graces aux Dieux, & avec raison, de ce qu'ils ont fait réüssir les choses si hûreusement. Il n'est plus question que de trouver promtement Phormion, afinqu'on retire de lui les trois cens écus avant qu'ils soient mangés.

Phormion. Je m'en vais voir si je trouverai Demiphon chez lui pour lui dire que..

Demiphon. Et nous, nous al-

lions vous chercher, Phormion.

Phormion. Sans doute pour le même ſujet.

Demiphon. Oui vraîment.

Phormion. Je l'ai bien cru. Mais pourquoi vous donner cette peine? cela eſt ridicule. Apre-hendiez-vous que je ne fiſſe pas ce que j'ai une fois promis? voyez-vous, quelque pauvre que je ſois, juſqu'ici j'ai toujours tâché d'être homme de parole.

Chremès. N'avez-vous pas trouvé cette perſonne là bien née, comme je vous avois dit?

Demiphon. Aſſûrément.

Phormion. C'eſt pourquoi auſſi je viens vous déclarer que je ſuis tout prêt à la prendre, & que vous n'avez qu'à me la donner quand vous voudrez. J'ai mis en arriere, comme de raiſon, toutes mes autres affaires, quand j'ai vu que vous aviez celle-ci ſi fort à cœur.

De-

Demiphon. Mais mon frere que voila m'a fait changer de deſſein; car, m'a-t-il dit, vous ferez parler tout le monde. Quand vous avez pu la rendre honnêtement, vous ne l'avez pas fait, aujourd'hui il eſt honteux de la chaſſer après un mariage dans les formes. Enfin il m'a preſque dit toutes les mêmes raiſons dont vous vous ſerviez tantot contre moi.

Phormion. Vous me traitez fort cavalierement.

Demiphon. Comment?

Phormion. Me le demandez-vous? Parceque je ne pourrai plus avoir l'autre: car de quel front irois-je me préſenter devant une perſonne que j'ai refuſée?

Chremès bas à Demiphon. D'ailleurs je vois qu'Antiphon ne peut ſe reſoudre à ſe priver d'elle. Dites-lui donc cela.

Demiphon. D'ailleurs je vois que

mon fils ne sauroit gagner sur lui de se passer d'elle. Mais allons à la Place, (1) afin que vous donniez ordre que l'on me rende cet argent.

Phormion. Quoi, l'argent que j'ai

(1) *Afin que vous donniez ordre qu'on me rende cet argent.*) *Scribere, reſcribere* & *perſcribere*, sont des termes de Banquier & de Negotiant. *Scribere*, c'est emprunter de l'argent, *reſcribere*, c'est payer ce même argent à ceux qui vous l'ont prêté; & *perſcribere*, c'est employer votre argent, ou l'argent que vous avez emprunté, à d'autres usages qu'à payer les créanciers qui l'ont prêté Car tout cela se faisoit ordinairement par des billets, comme nos Lettres de change. On peut voir les Remarques sur la troisiéme Satire du 1. Livre d'*Horace*. Au reste ces trois dernieres Scenes sont peut-être les plus belles de tout le *Phormion*; cependant M. *Guyet* leur a declaré une si cruelle guerre, qu'il les retranche tout d'un coup sans faire quartier à un seul Vers On ne peut s'empêcher de dire que c'est là un dégout d'un homme malade, plutot que d'un Critique judicieux & délicat. Rien n'est plus agréable ni plus achevé que ces trois Scenes, sur tout la septiéme & la huitiéme.

(2)

j'ai déja donné à mes créanciers?

Demiphon. Que deviendra donc tout ceci?

Phormion. Si vous voulez me donner la femme que vous m'avez promise, me voilà prêt a l'épouser. Si vous voulez la retenir, vous agréerez aussi que je retienne l'argent; car il n'est pas juste que pour avoir voulu vous faire plaisir, j'y sois pour mon compte; puisque c'est à votre consideration que j'ai refusé cette autre qui devoit m'aporter autant que vous m'avez donné.

Demiph. Va-t-en au diable avec tes rodomontades, coquin. Crois-tu donc encore que l'on ne te connoisse pas, & que l'on ne sache pas de quel bois tu te chauffes?

Phormion. Vous m'échauffez les oreilles.

Demiphon. Tu épouserois cette femme, si on te la donnoit?

Phormion. Essayez pour voir.

Demiphon. Ce seroit donc afin que mon fils demeurât avec elle dans ta maison. Voilà votre dessein.

Phormion. Que m'allez-vous conter ?

Demiphon. Donne-moi seulement cet argent bien vite.

Phormion. Mais vous plutot donnez-moi bien vite ma femme.

Demiphon. Marche devant les Juges.

Phormion. Devant les Juges ? Si vous me lanternez davantage...

Demiphon. Que feras-tu ?

Phormion. Moi ? vous pensez peut être que je ne sai prendre le parti que des filles sans dot ; (2) mais je vous ferai bien voir que je sai

(2) *Mais je vous ferai bien voir que je sai prendre aussi celui des femmes qui ont été bien dotées.*) Il fait entendre à *Chremès* qu'il va prendre contre lui le parti de *Nausistrata*, qui étoit fort riche, comme nous l'avons déja vu.

(3)

sai prendre aussi celui des femmes qui ont été bien dotées.

Chremès. Que cela nous fait-il?

Phormion. Rien. Je connois ici une certaine femme, dont le mari avoit....

Chremès. Ho!

Demiphon. Qu'est-ce que c'est?

Phormion. Une autre femme à Lemnos.

Chremès. Je suis perdu.

Phormion. Et dont il une fille qu'il a élevée secretement.

Chremès. Je suis enterré.

Phormion. Je lui conterai tout d'un bout à l'autre.

Chremès. N'en fais rien, je t'en prie.

Phormion. Ho, ho! est-ce donc vous?

Demiphon. Comme il se divertit à nos dépens!

Chremès. Nous ne te demandons plus rien.

Phormion. Fables.

Chremès. Que veux-tu donc?

nous te donnons tout l'argent que tu as.

Phormion. J'entens bien. Mais pourquoi diable aussi me jouez-vous avec ces sottises d'enfant? je veux, je ne veux pas; je ne veux pas, je veux; rens, tien; ce qui est dit, ne l'est pas; ce qui est fait, est défait.

Chremès. Comment, & d'où a-t-il pu tout savoir?

Demiphon. Je ne sai, mais je sai bien que je ne l'ai dit à personne.

Chremès. Je veux mourir s'il n'y a là quelque enchantement.

Phormion. Je leur ai donné martel en tête.

Demiphon. Ouais, ce coquin-là emportera notre argent après s'être ainsi moqué de nous à notre barbe? J'aimerois mieux mourir. Mon frere, c'est maintenant qu'il faut avoir du courage, & payer de présence d'esprit.

Vous

Vous voyez que votre affaire eſt découverte ; & que vous ne ſauriez empêcher que votre femme ne la ſache. Croyez-moi, nous amanderons conſiderablement notre marché, de lui dire nous-mêmes tous les premiers ce qu'elle aprendra toujours par d'autres ; & après cela je vous promets que nous nous vangerons de ce maraud-là comme nous voudrons.

Phormion. Ah, ma foi, ſi je n'y donne ordre, me voila pris, ils viennent ſur moi comme des gens reſolus à ne pas donner de quartier.

Chremès. Mais je crains bien qu'on ne puiſſe l'apaiſer.

Demiphon. Prenez courage, vous dis-je, je ferai votre paix, ſur-tout puiſque cette femme de Lemnos eſt morte.

Phormion. Eſt-ce par là que vous le prenez ? je ne vous trouve pas mal fins. Ma foi, De-

miphon, vous n'avancerez pas les affaires de me piquer ainsi au jeu. Et vous, Monsieur, après que vous avez fait dans vos voyages tout ce qu'il vous a plu, & qu'aucune consideration n'a pu vous empêcher de faire le plus sensible de tous les affronts à une des prémieres femmes de la Ville, vous viendrez ici faire le marmiteux, & vous croirez laver votre faute dans vos pleurs: que je vous entende seulement souffler, je mettrai si bien le feu aux étoupes, que vous ne pourriez l'éteindre quand vous fondriez tout en eau.

Demiphon. Que les Dieux & les Déesses abiment ce pendard-là. Est-il possible qu'il y ait au monde un homme de cette audace, & qu'on n'aille pas aux dépens du public exposer un scelerat comme celui-là dans quelque île deserte?

Chremès. Il m'a mis en un état que

que je ne sai comment faire avec lui.

Demiphon. Je le sai bien moi. Allons en Justice.

Phormion. En Justice ? dans cette maison-là, si vous voulez.

Demiphon. Courez après, & le retenez, pendant que je vais apeller mes valets.

Chremès. Mais je ne saurois tout seul ? venez m'aider.

Phormion. (3) J'aurai une affaire avec vous.

Chremès. Et bien soit, poursuis-le en justice.

Phormion. Et avec vous une autre, Chremès.

Demiphon. Enlevez-moi ce coquin. *Phor.*

(3) *J'aurai une affaire avec vous.*) *Phormion* dit cela à *Demiphon*, qui étoit venu aider *Chremès* à le retenir & à l'empêcher d'entrer chez *Nausistrata*. Et ce qui suit. *Lege agito ergo. Et bien soit, poursuis moi donc en justice*, doit être dit à mon avis non par *Chremès*, mais par *Demiphon* qui se moque de sa menace.

Phormion. Est-ce ainsi que vous en usez? ha, je vois bien qu'il est tems de crier. Nausistrata, Nausistrata, sortez.

Chremès. Fermez-lui la bouche.

Demiphon. Voyez ce maraud, quelle force il a!

Phormion. Nausistrata, sortez, vous dis-je.

Chremès. Te tairas-tu?

Phormion. Me taire?

Demiphon. S'il ne sujt de bon gré, rossez-le.

Phormion. Arrachez-moi les yeux, si vous voulez, je sai le moyen de me vanger de vous.

ACTE CINQUIEME.

SCENE VII.

NAUSISTRATA, CHREMES, PHORMION, DEMIPHON.

Nausistrata.

QUi m'appelle?

Chremès. Ah

Nausis-

Nausistrata. Quel bruit eſt-ce là, je vous prie, mon mari?

Phormion. Eh pourquoi êtes-vous donc muet préſentement.

Nausistrata. Qui eſt cet homme-là, vous ne me repondez rien?

Phormion. Comment vous répondroit-il? il ne ſait pas même où il eſt.

Chremès. Gardez-vous bien d'ajouter foi à ce qu'il dit.

Phormion. Approchez de lui, Madame, touchez-le, s'il n'eſt pas plus froid que marbre, je veux être pendu.

Chremès. Ce n'eſt rien.

Nausistrata. Qu'y a t-il donc? & que dit cet homme-là?

Phormion. Vous allez l'aprendre, écoutez.

Chremès. Vous amuſez-vous à le croire?

Nausistrata. Comment le croirois-je, il ne m'a encore rien dit?

Phormion. Il ne ſait ce qu'il fait, tant il a peur! *Nausi-*

Nauſiſtrata. Ce n'eſt pas pour rien que vous êtes ſi effrayé.

Chremès. Moi effrayé?

Phormion. Fort bien; puiſque vous ne l'êtes pas, & que ce que je dis n'eſt rien, dites-le vous-même.

Demiphon. Le ſcelerat! Qu'il le diſe lui-même pour te faire plaiſir?

Phormion. Ho, Monſieur, vous faites fort bien de parler pour votre frere.

Nauſiſtrata. Mon mari, vous ne voulez pas me dire ce que c'eſt?

Chremès. Mais...

Nauſiſtrata. Quoi, mais?

Chremès. Il n'eſt pas néceſſaire de vous le dire.

Phormion. Il n'eſt pas néceſſaire pour vous, mais il l'eſt pour Madame. A Lemnos...

Chremès. Ah, que vas-tu dire?

Demiphon. Veux-tu te taire?

Phormion. A votre inſu...

Chrem. Malheureux que je ſuis!

Phorm. Il a épouſé une femme....

Nauſiſtrata. Ho, mon ami, à Dieu ne plaiſe.

Phormion. Cela eſt comme je vous le dis.

Nauſiſtrata. Je ſuis perdue.

Phormion. Et il en a eu déja une fille pendant que vous dormiez bien tranquillement.

Chremès. Qu'allons-nous devenir?

Nauſiſtrata. Dieux immortels, quelle action!

Phormion. Je vous dis la pure vérité.

Nauſiſtrata. A-t-on jamais vu rien de plus indigne! voila de ces maris qui ne ſont de mauvaiſe humeur qu'avec leurs femmes. Demiphon, c'eſt à vous que je parle, car j'ai honte de parler à cet homme-là. C'étoit donc-là le ſujet de ces frequens voyages & de ces longs ſéjours

à Lemnos : (1) c'étoit donc là les mauvaises années qui diminuoient nos revenus?

Demiphon. Naufiftrata, je ne nie pas que ce ne ſoit une faute; mais vous ne nierez pas auſſi qu'elle ne ſoit pardonnable.

Phormion. Il parle à un mort.

Demiphon. Car ce n'eſt ni par haine pour vous, ni par mépris. Il y a environ quinze ans, qu'après avoir bu, il trouva cette femme ſur ſon chemin, il en eut cette fille, & depuis ce tems-là il ne l'a vue de ſa vie. Cette femme eſt morte, elle n'eſt plus, & c'étoit là ce qui pouvoit le plus vous bleſſer. C'eſt pourquoi je vous prie qu'en cette rencontre, comme vous

(1) *C'étoient donc là ces mauvaiſes années qui diminuoient nos revenus.*) C'eſt ainſi que nous parlerions aujourd'hui. Le texte dit mot à mot. *C'étoit donc là le vil prix des denrées qui diminuoit nos revenus.* Vilitas eſt *vilitas annona*, lorſque les denrées ſont à ſi vil prix qu'elles ſe donnent.

(2)

vous avez toujours fait en toutes les autres, vous preniez les choſes avec douceur.

Nauſiſtrata. Comment, avec douceur? Je veux rompre avec lui pour toujours: car que puis-je eſperer? croirai-je que l'âge le rendra plus ſage? (2) ſi la vieilleſſe changeoit les gens, n'étoit-il pas déja vieux en ce tems-là? ou plutot, Demiphon, puis-je me flater qu'à l'âge où je ſuis il me trouvera plus belle que je n'étois alors? (3) Que me direz-vous donc pour me perſuader que cela n'arrivera plus? *Phor-*

(2) *Si la vieilleſſe changeoit les gens, n'étoit il pas deja vieux en ce tems-là?*) On a remarqué que les vieillards que *Terence* introduit ſont à peu près de 64. ou 65. ans. *Nauſiſtrata* apelle donc déja vieux un homme de cinquante ans pour ces ſortes de debauches. Et elle a raiſon, ſi un homme n'eſt ſage à cinquante ans, quand le ſera-t-il?

(3) *Que me dites-vous donc?*) Mot à mot *que m'aporterez-vous donc? aporter* pour *dire, alleguer.*

(4)

Phormion. (4) Quiconque veut aller à l'enterrement de Chremès, qu'il ſe depêche, le convoi va partir. (5) Ce ſont là de mes tours. Que l'on s'attaque deſormais à Phormion, je mettrai les gens dans le

(4) *Quiconque veut aller à l'enterrement de Chremès.*) Ce paſſage eſt d'autant plus plaiſant que ce maitre fripon emploie les propres termes de la publication des enterremens, *L. Titio exſequias ire quod commodum eſt, jam tempus eſt, ollus defertur.* Ainſi cet endroit a bien plus de grace que celui de *Plaute* dont il eſt imité,

——*Ecquis currit pollinctorem arceſſere*
Mortuus eſt Demæneta. Aſin. vſ. 2.

(5) *Ce ſont là de mes tours.*) C'eſt là le ſens du mot Latin. Mais il faut l'expliquer plus préciſement. *Sic dabo* ſignifie *voila comme je mettrai, comme je traiterai les gens*, & le vers ſuivant n'eſt que l'explication de ce mot *ſic dabo.* C'eſt ainſi que dans *Plaute* un Marchand d'Eſclaves dit à ſes valets en leur donnant quelques coups d'étrivieres, *hem ſic datur ſi quis herum ſervus ſpernit.* „Voila comme on traite les valets „qui trompent leur maitre. Pſeudol. I. 2. & ailleurs. *Sic dedero, voila comme je traite ces ſortes de gens.* Pœnul. V. V.

(6)

le même état où j'ai mis cet homme-là? qu'il faſſe ſa paix tant qu'il voudra, je l'ai aſſez puni; ſa femme a dequoi lui corner aux oreilles tant qu'il vivra.

Nauſiſtrata. Mais ſans doute je me ſuis attiré cela moi même. Ah, Demiphon, peut-on compter en détail tout ce que j'ai fait pour lui!

Demiphon. Je le ſai comme vous.

Nauſiſtrata. Ai-je donc mérité ce traitement?

Demiphon. Point du tout; mais puiſque vos plaintes ne ſauroient faire que cela ne ſoit pas arrivé; pardonnez-lui, il vous en prie; il avoue ſon crime; il vous en demande pardon; que voulez-vous davantage?

Phormion. Ho, avant qu'elle lui pardonne, il faut que je prenne mes ſûretés & celles de Phedria. Madame, avant que de répondre trop légérement à Demiphon, écoutez.

Nau-

Nauſiſtrata. Qu'y a-t-il?

Phormion. Par mes ruſes je lui ai eſcroqué trois cens écus; je les ai donnés à votre fils, & votre fils les a donnés ſur l'heure à un Marchand d'Eſclaves, pour une fille qu'il aime.

Chremès. Ho, que dis-tu?

Nauſiſtrata. Eſt-ce donc, à votre avis, un ſi grand crime, que votre fils, qui eſt un jeune homme, ait une Maitreſſe, lorſque vous avez deux femmes? N'avez-vous point de honte? (6) de quel front oſerez vous le gronder? répondez-moi.

Demiphon. Il fera tout ce que vous voudrez.

Nauſiſtrata. Et moi, afinque vous

(6) *De quel front oſerez vous le gronder?)* C'eſt une grande leçon pour les peres, ils ſe mettent hors d'état de pouvoir reprendre leurs enfans quand ils autoriſent leurs debauches par leur exemple.

(7)

vous le ſachiez, je ne veux ni lui pardonner, ni lui rien promettre, que je n'aie vu mon fils; je le fais le maitre de mon reſſentiment, je ferai tout ce qu'il me dira.

Phormion. Que vous êtes une brave femme!

Nauſiſtr. Etes-vous content?

Phormion. Ho ma foi je m'en vais plus gai & plus content que je n'eſperois.

Nauſiſtrata. Comment vous apellez-vous?

Phormion. Moi, je m'apelle Phormion à votre ſervice; je ſuis le bon ami de votre maiſon, & ſurtout de Phedria.

Nauſiſtrata. Phormion, croyez que je vous ſervirai toujours en tout ce qui dépendra de moi.

Phormion. Vous me faites trop de grace.

Nauſiſtrata. Je ne fais que vous rendre ce que je vous dois.

Phormion. Madame, voulez-

vous aujourd'hui même me faire un fort grand plaisir, & dont votre mari enragera ?

Nausistr. De tout mon cœur.

Phormion. Vous n'avez qu'à me prier à souper.

Nausistr. Vraiment je le veux.

Demiphon. Allons au logis.

Nausistrata. Soit. (7) Mais où est Phedria notre arbitre?

Phormion. Ne vous mettez pas en peine, je vous l'amenerai bientot. Adieu, Messieurs, battez des mains.

(7) *Mais où est Phedria notre arbitre?*] Elle parle ainsi sur ce qu'elle a dit plus haut *ejus judicio permitto omnia.* „Je le fais „le maitre de mon ressentiment, je ferai „tout ce qu'il me dira. *Nausistrata* ne pouvoit pas mieux faire voir qu'elle étoit apaisée qu'en prenant pour arbitre contre un mari débauché un fils qui ne l'étoit pas moins, sa sentence ne doit pas être bien rigoureuse.

(o)

L'HE-

L'HECYRE DE TERENCE.

LE TITRE.

CEtte piéce fut jouée la prémiere fois aux fêtes Romaines, ſous les Ediles Curules ſex. Julius Cæſar, & Cornelius Dolabella. Et elle ne fut pas achevée de jouer. Flaccus affranchi de Claudius fit la muſique, (1) Avec les flutes égales, (2) Sous le Conſulat de Cn. Octavius, & de T. Manlius. Elle fut redonnée une ſeconde fois la même année pour des jeux funebres, cette ſeconde repréſentation ne fut pas plus heureuſe que la préniere. Enfin (3) elle fut remiſe ſur le Théatre pour la Troiſiéme fois ſous les Ediles Curules Q. Fulvius, & L. Marcius, & elle réuſſit fort bien. Elle eſt toute priſe du Grec d'Apollodore.

REMARQUES.

(1) *Avec les flutes égales.*) C'eſt-à-dire avec les deux flutes droites, ou avec les deux gauches, pour faire entendre qu'elle fut jouée tantot avec les flutes droites, & tantot avec les gauches, ſelon les occaſions.

(2) *Sous le Conſulat de Cn. Octavius, & de T. Manlius Torquatus,*) C'étoit l'an de *Rome* 588. un an après l'*Andriene*; ainſi l'*Hecyre* eſt la ſeconde Piéce de *Terence*, & non pas la cinquiéme: par conſéquent il faut corriger le paſſage de *Donat*, *factaque & edita quinto loco*; il faut *ſecundo loco*.

(3) *Elle fut rejouée pour des jeux funebres.*) Elle fut rejouée la même année. On trouve dans les Remarques de *Donat* ſur le Prologue, *qu'elle fut rejouée pour les Jeux funebres de L. Æmilius Paulus.* Mais cela ne peut pas être de *Donat*; car *L. Æmilius Paulus* ne mourut que cinq ans après cette ſeconde repréſentation de l'*Hecyre*. Ou bien il faudroit croire, que cette ſeconde repréſentation ne ſe fit qu'après qu'on eut joué les *Adelphes*; & c'eſt ainſi que M. *Voſſius* l'a entendu.

PERSONNAGES DE LA PIECE.

Le Prologue.
Philotis, Courtisane.
Syra, Vieille.
Parmenon, Valet de Sostrata.
Lachès, Vieillard, mari de Sostrata.
Sostrata, femme de Lachès.
Phidippe, Vieillard, mari de Myrrhina.
Myrrhina, femme de Phidippe.
Pamphile, fils de Lachès, & mari de Philumene.
Sosie, Valet de Pamphile.
Bacchis, Courtisane.

PERSONNAGES MUETS.

Philumene, fille de Phidippe, & femme de Pamphile.
Scirtus, petit Esclave.
Une Nourrice.
Deux Servantes de Bacchis.

La Scene est à Athenes.

LE PROLOGUE DE LA SECONDE REPRESENTATION.

(1) MEssieurs, cette Comédie se nomme l'Hecyre: (2) la prémiere fois qu'elle fut donnée au Public, il arriva un accident & un malheur qui n'étoient jamais arrivés à notre Poëte: c'est qu'elle ne put être jouée, & qu'on n'en put connoitre les beautes. (3) le peuple étant entierement apliqué à regar-

(1) *Messieurs, cette Comédie se nomme l'* Hecyre.) *Hecyre* est un mot Grec, ἑκυρὰ, qui signifie la belle-mere de la femme, la mere du mari; & cette Piéce est ainsi nommée, parce que *Sostrata*, mere de *Pamphile*, y joue un des principaux rôles.

(2) *La prémiere fois qu'elle fut donnée au public.*) Nous n'avons pas le Prologue de la prémiere représentation, c'est ici le Prologue de la seconde.

(3) *Le peuple étant entierement apliqué à regarder des Danseurs de corde.*) Terence veut conserver sa reputation sans choquer le

regarder des Danſeurs de corde. Préſentement donc elle peut paſſer pour nouvelle; car le Poëte qui en eſt l'Auteur, ne voulut pas qu'on la recommençât, (4) afin de pouvoir la vendre une ſeconde

le peuple; c'eſt pourquoi il dit que ſa Piéce ne pût être jouée, parceque le peuple étoit attaché ailleurs. Elle ne fut donc pas rebutée comme mauvaiſe. Le mot *ſtupidus* ne ſignifie pas ce que nous diſons *ſtupide*, mais *étonné, ravi, immobile, attentif, ſtupens*; ce qui vient de l'admiration & de la ſurpriſe. *Turpilius* avoit dit de même, *Herus ſtupidus aſtat, ita ejus aſpectus repens cor torpefavit hominis amore.*

(4) *Afin de pouvoir la vendre une ſeconde fois.*) *Terence* ne pouvoit mieux louer ſa Piéce, ni témoigner plus de confiance, qu'en diſant qu'après qu'on l'eut rejettée, il ne voulut pas qu'on la recommençat, pour pouvoir la vendre une ſeconde fois dans une autre occaſion. C'eſt être bien aſſuré du mérite de ſa Piéce; & en même tems il faut avouer que c'eſt corriger bien adroitement le malheur qui lui étoit arrivé: car par là il fait voir qu'elle n'étoit nullement tombée, & que le peuple auroit été tout diſpoſé à la voir dés que les Dan-

de fois pour quelqu'autre Fête. (5) Vous en avez vû d'autres de sa façon, Messieurs ; je vous prie d'examiner celle ci.

LE

leurs de corde eurent cessé, si lui-même n'avoit mieux aimé profiter de cette avanture. Il aime mieux passer pour avare que pour malhûreux. Cela me fait souvenir d'une jolie Epigramme de *Callimaque*, qui dit que quand on demande à un Poëte des nouvelles de quelque Piéce de sa façon ; si elle a reüssi, il dit en un seul mot, *vici, j'ai vaincu, j'ai plu* : mais si elle est tombée, il use d'un long circuit, & dit : *il est arrivé des choses étranges, j'ai eu du malheur*. Au lieu de cela : *Terence* dit ; *J'ai été avare*. On a eu tort de croire que ce Prologue est supposé.

(5) *Vous avez vû d'autres Piéces de sa façon, Messieurs.*) Car *Terence* en avoit fait plusieurs avant l'*Andriene*, qui est la seule qui nous reste de toutes celles qui furent jouées avant l'*Hecyre*. Ou si on suit le sentiment de M. *Vossius*, cette seconde représentation n'ayant été faite qu'après que *Terence* eut donné les *Adelphes*, les *Romains* avoient vu les cinq autres ; car les *Adelphes* sont la derniere de ses Piéces.

LE PROLOGUE DE LA TROISIEME REPRESENTATION.

MEſſieurs, ſous cet habit de Prologue (1) je ſuis un Ambaſ-

(1) *Je ſuis un Ambaſſadeur.*) *Orator* eſt proprement un homme qu'on envoie vers quelque peuple, pour des affaires importantes. *Ennius:*

Orator ſine pace redit, Regique refert rem.

Et parcequ'un *Ambaſſadeur* eſt un homme ſacré, & qu'on ne peut lui faire aucun affront, ni la moindre injure, *Terence* donne à l'Acteur de ſon Prologue ce nom d'*Orateur*, que j'ai traduit, *Ambaſſadeur:* & par ce moyen il s'attire en quelque maniere le reſpect des ſpectateurs.

Sous cet habit de Prologue. C'eſt ici le Prologue de la troſiéme repréſentation. Cette Piéce ayant été rejettée les deux prémieres fois, *Terence* ne ſe rebute pas pourtant, il la redonne une troiſiéme; & voici de quelle maniere l'Acteur qui fait le Prologue, excuſe une témerité qui pouvoit paſſer pour impudence. Ce Prologue eſt très-ingenieux, & parfaitement bien conduit, auſſi fit-il tout l'effet que *Terence* en pouvoit attendre: car il diſpoſa tous les

baſſadeur qui viens vers vous, accordez-moi, je vous prie, ce que j'ai à vous demander, & faites qu'à préſent que je ſuis vieux, je puiſſe avoir le même avantage que j'avois quand j'étois jeune; (z) car ſouvent j'ai fait rejouer avec ſuccès des Piéces qui avoient été rejettées pluſieurs fois; & par cette opiniâtreté je les ai empêché d'être

ſpectateurs à l'entendre favorablement, & à lui donner toute leur attention.

(z) *Car ſouvent j'ai fait rejouer avec ſuccès des Piéces, &c.*) Cela eſt fort adroit. Pendant que j'ai été jeune, je vous ai fait enfin gouter des Piéces que vous aviez rebutées: pourquoi n'eſſayerois-je donc pas de faire aujourd'hui la même choſe pour cette Piéce de *Terence*? Je ſuis vieux préſentement, Meſſieurs, & par conſéquent je dois avoir plus d'experience, & connoitre beaucoup mieux que je ne faiſois alors, les choſes qui peuvent vous plaire & vous divertir. Si cela m'a réuſſi en ce tems-là, il ne me réuſſira pas moins en celui-ci; & vous ne ſauriez m'accuſer d'impudence & de témérité, puiſque je ne fais rien aujourd'hui, que je n'aie fait pluſieurs fois avec un grand ſuccès.

d'être enſevelies dans un éternel oubli avec leur Auteur. (3) De toutes les Piéces nouvelles que j'ai jouées de Cecilius, (4) les unes ont été d'abord mal reçues, & les autres ont eu bien de la peine à ſe ſoutenir. (5) Mais comme je ſa-

vois

(3) *De toutes les Piéces nouvelles que j'ai jouées de Cecilius.*) *Cecilius* n'avoit point fait de Piéce qui n'eût été ſifflée d'abord, ou reçue avec beaucoup de peine: cependant à force de les rejouer, elles avoient enfin eu le bonheur de plaire. Que ne devoit-on pas attendre de *Terence*, dont toutes les Piéces avoient toujours réüſſi, excepté *l'Hecyre* ſeulement, qu'on ne s'étoit pas donné le loiſir d'entendre? Cela eſt fort ingénieux.

(4) *Les unes ont été mal reçues.*) Ce *partim* eſt un accuſatif, & c'eſt ici une phraſe Greque, κατὰ μέρος.

(5) *Mais comme je ſavois que le Théatre eſt une mer qui a ſes calmes & ſes tempêtes.*) Le texte dit ſimplement, *comme je ſavois que la fortune du Theatre eſt douteuſe.* Mais j'ai cru que je pouvois étendre ce endroit, & faire une image qui explique parfaitement le ſens, & qui me paroit fort con-

nois que le Théatre eſt une mer qui a ſes calmes & ſes tempêtes, & qu'une choſe qui n'y réüſſit pas aujourd'hui, peut y réüſſir demain, je pris une peine ſûre & certaine ſur des eſperances fort incertaines & fort douteuſes. (6) Je rejouai ces mêmes Piéces, (7) & je les rejouai avec toute l'aplication

venable. L'Acteur de ce Prologue ne veut pas ſauver *Terence* aux dépens de *Cecilius*; c'eſt pourquoi il inſinue adroitement, que le mauvais ſuccès de ces Piéces n'étoit pas venu de leur peu de mérite, mais du caprice & de l'inconſtance du Théatre.

(6) *Je rejouai ces mêmes pieces, &c.*) L'Acteur qui faiſoit le Prologue étoit ſans doute le Chef de la Troupe. Voila un ſentiment bien noble. Il ſeroit à ſouhaiter que nos Comédiens aujourd'hui vouluſſent en profiter & faire tout ce qui dépend d'eux pour encourager les Poëtes. *Diſcerem* eſt le propre terme, car le Poëte étoit apellé *Doctor*, & on diſoit de lui *docere fabulas*. Et les Acteurs étoient apelles *diſcipuli*, & on diſoit d'eux *diſcere fabulas*.

(7) *Et je les rejouai avec toute l'aplication & tout l'art dont je ſuis capable.*) Ce paſſage eſt aſſez difficile il faut ſeparer ces deux mots,

tion & tout l'art, donc je ſuis capable, pour en avoir d'autres de ſa façon, & pour ne pas le dégouter de ſon travail. (8) Je parvins

mots, & mettre une virgule après *novas*, car *ſtudioſe* ſe r porte à *eandem agere cœpi ſtudioſe*. Ce Prologue dit: *je rejouai ces piéces & je les rejouai avec tout le ſoin & toute l'aplication dont je ſuis capable*. Et cela eſt hûreuſement dit: *egi ſtudioſe, ne illum ab ſtudio abducerem*. Le ſoin & l'aplication de l'Acteur conſiſtent à bien jouer, comme le ſoin & l'aplication du Poëte à bien compoſer, & le découragement du Poëte peut fort bien venir de la négligence & de la malhabileté de l'Acteur.

(8) *Je parvins enfin à les faire voir d'un bout à l'autre, & quand on les eut vues, elles eurent le bonheur de plaire.*) Il y a ici une bienſeance dont je ſuis charmée. Cet Acteur dit qu'enfin il vint à bout par ſon adreſſe de faire que l'on eût la patience de voir ces piéces qui avoient été ſifflées d'abord, & de les voir d'un bout à l'autre. Mais afinqu'on ne croie pas qu'il attribue ce ſuccès plus hûreux à ſon habileté, il ajoute *ubi ſunt cognitæ placitæ ſunt*, quand on les eut vues elles plurent: & par là il fait honneur au mérite des piéces. Nous avons vu ici des avantures toutes pareilles à celles

vins enfin à les faire voir d'un bout à l'autre, & quand on les eut vues, elles eurent le bonheur de plaire. (9) Ainſi, Meſſieurs, c'eſt moi proprement qui vous redonnai un Poëte que la malice de ſes ennemis avoit preſque déja rebuté. Car ſi j'euſſe voulu mépriſer alors ſes Piéces, & l'empêcher d'en faire de nouvelles, cela dépendoit de moi; (10) il m'auroit été très-facile de le porter à quitter

dont cet Acteur parle, nous avons vu des piéces de nos meilleurs Poëtes très-malheureuſes dans leurs prémieres repréſentations, & avoir enſuite de grands ſuccès, quand elles eurent été mieux connues.

(9) *Ainſi, Meſſieurs, c'eſt moi proprement qui vous redonnai un Poëte.*) J'ai un peu étendu cet endroit, pour faire entrer dans le ſens de celui qui parle, qui ne dit pas, *je rétablis Cecilius*, mais, *je rétablis un Poëte*: afin de faire voir qu'il avoit rendu ce ſervice au Peuple Romain, & non pas à *Cecilius*.

(10) *Il m'auroit été facile de le porter à quitter la peine & le travail.*) Cela eſt fort adroit pour porter le Peuple à avoir de la

quitter la peine & le travail pour vivre en repos & sans affaires. Présentement donc, Messieurs, pour l'amour de moi, & pour reconnoître ce service, écoutez, je vous prie, avec un esprit des intéressé ce que j'ai à vous demander. Je vous redonne encore aujourd'hui l'Hecyre, que je n'ai jamais pu représenter en repos, tant le malheur lui en a voulu. Votre prudence fera cesser ce malheur, si elle veut seconder notre adresse. La prémiere fois, comme je commençois à la jouer, (11) on vit arriver de fiers Athletes, & des

reconnoissance pour *Cecilius*, & à favoriser en même tems ceux qui, comme *Terence*, travailloient à lui procurer de nouveaux plaisirs.

(11) *On vit arriver de fiers Athletes.*) Ce mot est beau, *gloriâ pugilum ;* on sous-entend *accessit*, se presenta. Et *gloria pugilum*, est pour *glorioſi pugiles*. Je ne croi pas qu'il y eût aujourd'hui de piéce qui pût se soutenir & qui ne fût abandonnée, si pendant

des Danseurs de corde. La foule, le bruit, les cris des femmes m' obligerent à sortir avant que ma Piéce pût être finie. Dans cette nouvelle occasion j'eus recours à mon ancienne coutume, je voulus essayer encore si elle pourroit avoir votre aprobation; (12) je vous la raportai donc une seconde fois. Le prémier Acte avoit déja plu, lors-qu'il se répandit un bruit qu'on alloit donner des Gladiateurs. Tout d'un coup on voit entrer une foule horrible, on fait un desordre furieux, on crie, chacun se bat pour avoir ou pour conserver sa place; & moi dans cette confusion je fus obligé de céder

qu'on la joueroit, oh venoit annoncer quelque spectacle de cette nature, car le peuple est toujours bien badaud.

(12) *Je vous la raportai donc une seconde fois.*) C'est la seconde représentation pour laquelle fut fait le Prologue qui est avant celui-ci.

céder la mienne. (13) Aujourd'hui, Meſſieurs, il n'y a aucun embarras; on n'eſt point détourné par aucun autre ſpectacle; on fait ſilence, & les Ediles ont bien voulu m'accorder le tems de jouer encore cette Piéce devant vous. (14) Souvenez-vous, Meſſieurs, que vous avez dans vos mains le moyen de conſerver à ces Fêtes tous leurs ornemens: ne ſouffrez pas qu'il s'y fait plus que peu de

gens

(13) *Aujourd'hui, Meſſieurs il n'y a aucun embarras.*) Aujourd'hui, c'eſt-à-dire à cette troiſiéme repréſentation.

14) *Souvenez-vous, Meſſieurs, que vous avez dans vos mains le moyen de conſerver à ces Fêtes tous leurs ornemens.*) Ce n'eſt plus l'interêt de *Terence* qui le fait parler, ce n'eſt plus même l'interêt du Peuple; c'eſt l'interêt de ces Fetes ſacrées qu'on va priver de leurs plus grands ornemens, ſi par une trop grande ſévérité on va décourager les Poëtes qui fourniſſent les Piéces de Théatre qu'on joue pendant ces Fêtes. Cela eſt fort éloquent, mais on ne l'avoit pas bien éclairci.

gens qui ofent travailler pour le Théatre; & (15) faites que votre autorité aide & seconde celle que mon âge me doit donner. Si je n'ai jamais consulté l'avarice pour établir un prix à mon art, & si j'ai toujours estimé que le plus grand gain que je puisse faire, c'étoit l'honneur de servir à vos divertissemens; permettez que j'obtienne qu'on ne fasse aucune injustice au Poëte qui m'a choisi pour le défenseur de son ouvrage, & qui s'est mis sous votre protection; & faites

(15) *Faites que votre autorité aide & seconde celle que mon âge me doit donner.*) Il veut dire que puisqu'à son âge, & avec l'expérience qu'il a acquise, il juge cette Piéce digne d'amuser les *Romains*, cette autorité seule devroit les porter à la voir jouer. Mais cependant il ne laisse pas de leur demander leurs suffrages, & le secours de leur autorité. Il ne faut donc rien changer à ce passage; le mot *actoritati*, qu'un Critique a voulu mettre au lieu de *auctoritati*, me paroit ridicule.

faites que ſes ennemis n'aient pas ſujet de rire de ſa diſgrace. A ma conſideration prenez ſa défenſe, & nous écoutez avec attention, afin que cela donne envie aux autres Poëtes de travailler, & que je puiſſe dans la ſuite vous jouer de nouvelles Piéces (16) qui auront été achet-

(16) *Qui auront été achetées au prix que je leur aurai taxé.*) Le Latin ne ſignifie pas *achetées de mon argent*; car les Comédiens n'achetoient pas les Piéces. Cela paroit manifeſtement par la fin du prémier Prologue, où il dit que quand cette Piéce ne réüſſit pas la prémiere fois, *Terence* ne voulut pas qu'on la recommençât, & qu'il voulût la garder pour la vendre dans une autre occaſion. Si les Comédiens l'avoient achetée, le Poëte n'en auroit plus été le Maitre, & il n'auroit pu la vendre une ſeconde fois. Mais voici ſans doute ce que c'eſt. Quand les Ediles vouloient faire jouer quelque Comédie, ils obligeoient le Maitre de la Troupe d l'examiner, & d'en faire le prix. Si après cela la Piéce ne réüſſiſſoit pas, celui qui l'avoit taxée pouvoit être contraint de rendre l'argent aux Ediles, & par cette raiſon les Comédiens étoient obligés par leur propre interêt, de faire

achetées au prix que je leur aurai taxé, & à mes perils & fortunes.

L'HE-

faire valoir les Piéces, car la perte retomboit sur eux quand elles étoient sifflées. *Pretio emtas meo* signifie donc *achetées au prix que je leur ai marqué*; & non seulement cela, mais, *achetées*, comme nous disons, à *mes perils & fortunes*. Et il ne faut pas s'etonner qu'on fît le Maitre d'une Troupe de Comédiens juge du prix des piéces de Théatre, car ces Chefs de Troupe étoient ordinairement des gens très-capables, des gens de beaucoup d'esprit & de savoir, temoin ce qu'*Horace* dit dans la 1. Epist. du Liv. II.

——— *Et cùm reprehendere coner*
Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit,

„Tous les Sénateurs ne manqueront pas „de s'écrier que j'ai perdu toute pudeur „d'oser reprendre des piéces que le grave „Esope & le savant Roscius ont jouées avec tant de succès.

L'HECYRE DE TERENCE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PHILOTIS, SYRA.

Philotis.

(1) EN vérité, Syra, les femmes de notre métier trouvent aujourdhui très-peu d'Amans fideles. Voyez ce Pamphile, quels sermens n'a-t-il point fait mille fois

Il faut joindre *per* avec *quam*. *Pol per quam paucus, &c.* Car comme *Donat* l'a remarqué *per pol* n'est pas Latin.

(1) *En vérité, &c.*) *Donat* raporte en cet endroit le passage Grec d'*Apollotere*; mais il est corrompu qu'on n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire un bon sens. Mon pere l'a corrigé fort hûreusement; ἀεί ποτ' ἐραστὴς ταῖς ἑταίραισι συνέβη βέβαιος: *Numquam amator meretricibus fidelis evenit.*

(2)

à Bacchis, qu'il ne se marieroit jamais tant qu'elle vivroit? Qui est-ce qui n'auroit pas ajouté foi à ses promesses? cependant le voila marié.

Syra. C'est pourquoi aussi je te conseille & je t'exhorte tout de bon de ne faire quartier à pas un, & de n'en laisser pas échaper un seul, de les dépouiller, manger, ronger, devorer, jusques aux os.

Philotis. (2) Quoi? que je n'en excepte, que je n'en prefere aucun?

Syra. Aucun. Car mets-toi bien dans l'esprit que de tous ceux qui vont chez toi, il n'y en a pas un qui n'y aille dans la resolution de te surprendre par ses douceurs, & de t'excroquer tes bonnes graces.

(2) *Quoi? que je n'en excepte, que je n'en prefere aucun?*) C'est la force du mot *eximiès* qui est un mot très grave il est emprunté des bêtes que l'on choisissoit sur tout le troupeau pour les destiner au sacrifice, & qui étoient apellées *eximia pecora.*

(3)

ces. Est-ce donc, je te prie, que tu ne leur tendras pas des piéges à ton tour?

Phylaris. Avec tout cela il est injuste de les traiter tous également.

Syra. Quoi donc, il est injuste de se vanger de ses ennemis? & de les faire donner dans les mêmes panneaux qu'ils nous tendent? (3) Ah! malheureuse que je suis! que n'ai-je ton âge & ta beauté, ou que n'as-tu mes sentimens?

ACTE

(3) *Ah, malheureuse que je suis, que n'ai je ton âge & ta beauté, ou que n'as tu mes sentimens!)* Ces deux Vers me paroissent fort beaux, & marquent parfaitement bien le caractere de cette Vieille. *Horace* a bien sçu en profiter dans l'Ode X. du Livre IV.

ACTE PREMIER,

SCENE II.

PARMENON, PHILOTIS, SYRA.

Parmenon.

(1) SI notre bon-homme me demande, dis lui que je ne fais que d'aller au Port pour m'informer du retour de Pamphile. Entens tu, Scirtus? C'eſt, s'il me demande, au moins, car s'il ne me demande pas, ne lui dis rien, afin que je puiſſe une autre fois me ſervir de cette excuſe. Mais eſt-ce Philotis que je vois? d'où arrive-t-elle? Philotis, je te donne le bon-jour.

Philotis. Ha, bon-jour, Parmenon. *Syra.*

(1) *Si notre bon-homme me demande.*] Ce bon-homme c'eſt *Lachès* mari de *Sostrata* & pere de *Pamphile*. Ce *Pamphile* étoit allé à *Imbre* pour recueillir une ſucceſſion, & on attendoit à tout moment ſon retour.

(2)

Syra. (2) Parmenon, ma foi j'ai bien de la joie de te voir.

Parmenon. Parbleu je ſuis auſſi ravi de te revoir. Syra. Mais dis-moi je te prie, Philotis (3) où t'es-tu divertie ſi long-tems?

Philotis. En vérité je ne me ſuis divertie en aucune maniere; je m'en allai d'ici à Corinthe avec un Capitaine le plus brutal qui fut jamais; j'ai paſſé là deux ans entiers à ſouffrir tous ſes caprices.

Parmenon. (4) Je croi, ma pauvre Philotis, que tu avois grande envie

(2) *Parmenon, ma foi j'ai bien de la joie de te voir.)* *Donat* remarque fort bien que les Anciens accompagnoient leur ſalut d'un ſerment afin de rendre plus croyable le ſouhait qu'ils faiſoient en ſaluant. *Mecaſtor* ſignifie *par Caſtor* comme *edepol* qui ſuit, ſignifie *par le temple de Pollux.*

(3) *Où t'es tu divertie ſi long-tems?)* Voila un plaiſant compliment & bien convenable à celle à qui on le fait.

(4) *Je croi, ma pauvre Philotis, que tu avois grande envie de revoir Athenes.)* On peut inferer

envie de revoir Athenes, & que tu t'es bien souvent repentie d'avoir fait cette équipée.

Philotis. L'on ne sauroit dire l'impatience que j'avois de revenir ici, & de quitter ce Capitaine; je mourois d'envie de vous revoir, & de faire encore avec vous les agréables repas que nous faisions autrefois: car tout le tems que j'ai été à Corinthe, il ne m'a été permis de parler que par mesure; il me donnoit ma tablature, & je ne pouvois dire que ce qui lui plaisoit.

Parmenon. (5) Je croi en effet que

ferez de ces passages combien le sejour d'*Athenes* étoit plus agréable que celui de *Corinthe.*

(5) *Je croi en effet que ce Capitaine te taillois tes discours bien court, & que tu n'en étois pas trop contente.*) Dans ce peu de mots *Terence* peint admirablement deux caracteres; celui d'une femme, qui aime ordinairement à parler; & celui d'un Capitaine, qui ordinairement n'aime pas trop que les autres parlent.

(6)

que ce Capitaine ne taillât ses discours bien court, & que tu n'en étois pas trop contente.

Philotis. Mais, Parmenon, que veut dire ce que Bacchis vient de me conter chez elle! Je n'aurois jamais cru que tant qu'elle vivroit, Pamphile eût pu se resoudre à se marier.

Parmenon. A se marier?

Philotis. Eh quoi, ne l'est-il donc pas marié?

Parmenon. Il l'est, mais je crains bien que ce mariage ne dure guere.

Philotis. Plût aux Dieux! pourvuque ce soit l'avantage de Bacchis. Mais comment puis-je croire ce que tu me dis là, Parmenon? parle.

Parmenon. Il n'est pas nécessaire de te le dire; ne m'interrogé pas davantage.

Philotis. Tu me parles de cette maniere, parceque tu as peur que cela ne soit divulgué, n'est-il pas

vrai? Mais en vérité, si je te le demande, ce n'est pas que j'aie dessein de le dire, c'est seulement pour avoir le plaisir de le savoir, & de jouir toute seule de cette bonne nouvelle.

Parmenon. Tu as beau faire, avec tous tes beaux discours, tu ne me persuaderas jamais de mettre mon dos à ta discretion.

Philotis. (6) Ha, ne me le dis donc pas; comme si tu n'avois pas plus d'envie de me le dire, que je n'en ai de le savoir.

Parme-

(6) *Ha, ne me le dis donc pas; comme si tu n'avois pas beaucoup plus d'envie, &c.)* Ces paroles, *ah noli, Parmeno*, ont été bien expliquées par *Donat*, qui a fort bien remarqué qu'ici *Philotis* fait semblant de ne vouloir pas savoir ce qu'elle lui avoit demandé; afin de lui persuader par là que puisqu'elle est si peu curieuse, elle doit être par conséquent fort secrete; parceque la curiosité est presque toûjours la marque d'un grand parleur qui ne peut rien taire. C'est pourquoi *Horace* a fort bien dit, *Percontatorem fugito, nam garrulus idem est*, „Fuis le curieux, il est toujours grand par-

Parmenon. Elle dit vrai, c'est là mon grand défaut. Si tu me donnes ta parole de n'en pas parler, je te le dirai.

Philotis. Ha, te voila dans ton naturel. Je te garderai le secret, parle.

Parmenon. Ecoute donc.

Philotis. Je suis toute prête.

Parmenon. Pamphile étoit dans le fort de sa passion pour Bacchis, lorsque son pere se mit à le prier de se marier, & à lui dire ce que tous les peres disent en ces sortes d'occasions; qu'il étoit vieux, qu'il n'avoit que lui d'enfant, & qu'il désiroit de lui voir des héri-

tiers

leur. Dans les *Lapithes* de *Lucien*, *Licinus* dit de même à *Philon*, qui refusoit de lui conter quelque chose, qu'il mouroit pour tant d'envie de dire, *comme si je ne te connoissois pas, comme si je ne savois pas que tu as beaucoup plus d'envie de me le dire, que je n'en ai de le savoir; & que si tu ne trouvois personne qui voulût l'entendre, tu l'irois plutôt dire à quelque colomne, ou à quelque statue, &c. Ne le dis donc point.*

tiers qui fussent le soutien de sa vieillesse. Pamphile resista d'abord, mais son pere le pressant avec plus d'ardeur, le reduisit enfin à ne savoir à quoi se resoudre; le respect qu'il avoit pour son pere balançoit dans son cœur l'amour qu'il avoit pour Bacchis. Enfin ce bon-homme, à force de lui rompre la tête & de l'importuner, vint à bout de ce qu'il souhaitoit. (7) Il le fança avec la fille d'un de nos plus proches voisins dont voila la maison. Cela ne parut pas fort rude à Pamphile jusqu'à ce qu'il fut sur le point d'épouser; mais quand il vit qu'on préparoit les noces, & qu'il ne pouvoit plus reculer, alors enfin il suporta cela avec tant de peine, que je suis sûr qu'il auroit fait compassion à Bacchis même, si elle l'eût vu en cet état.

(7) *Il le fança avec la fille d'un de nos plus proches voisins.*) Avec *Philumene* fille de *Phidippe*.

A

état. Toutes les fois qu'il pouvoit trouver un moment pour être seul avec moi, je suis mort, Parmenon, me disoit-il, qu'ai-je fait? dans quel précipice me suis-je jetté? je ne pourrai supporter cela, mon cher Parmenon; miserable que je suis, me voilà perdu!

Philotis. Ah, que les Dieux & les Déesses te puissent confondre, maudit vieillard, avec ton importunité?

Parmenon. Pour le faire court; il mene sa femme chez lui; le premier jour il ne lui dit pas un seul mot, le second encore moins, & toujours de même.

Philotis. Que me dis-tu là? Seroit-il possible qu'un jeune homme eût traité ainsi une jeune personne, & qu'il eût été si indifferent, sur-tout un jour comme celui-là? cela ne me paroit pas vrai-semblable, je ne saurois le croire.

Parmenon. Je ne doute pas que lui ne le trouve impossible, car personne ne va chez toi qui n'ait envie de te voir; mais lui, il l'avoit épousée par force.

Philotis. Hé bien, qu'arriva-t-il ensuite?

Parmenon. Peu de jours après Pamphile me mene dehors tout seul, il me conte de quelle maniere il avoit traité cette fille, & me dit qu'avant que de l'avoir épousée il croyoit pouvoir s'accoutumer à ce mariage; mais, Parmenon, ajouta-t-il, puisque j'ai resolu de ne la pas garder plus long-tems, il ne seroit, ni honnête pour moi, ni avantageux pour elle que je ne la rendisse pas à son pere dans l'état qu'il me l'a donnée.

Philotis. C'est là une grande marque de la sagesse de Pamphile & de son bon naturel.

Parmenon. Cependant, continuoit-il, je trouve qu'il est fâcheux

dieux pour moi de faire cet éclat. Et d'ailleurs, comment la rendre à son pere sans lui dire pourquoi, & sans avoir aucun prétexte? C'est traiter les gens avec trop de hauteur. Mais j'espere que lorsqu'elle aura connu qu'il est impossible qu'elle vive avec moi, elle s'en ira enfin d'elle-même.

Philotis. Que faisoit-il cependant? alloit-il chez Bacchis?

Parmenon. Tous les jours. Mais, comme cela arrive d'ordinaire, quand Bacchis vit qu'il avoit pris un parti qui l'éloignoit d'elle, elle devint beaucoup plus difficile & plus intéressée.

Philotis. (8) Cela n'est pas étonnant en vérité.

Par-

(8) *Cela n'est pas étonnant, en vérité.*) En effet *Philotis*, qui étoit du métier savoit fort bien que les Courtisanes sont plus difficiles & plus intéressées pour les hommes mariés que pour les autres, & il n'est pas difficile d'en trouver la raison.

Parmenon. Et c'eſt ce qui a le plus contribué à le détacher. (9) car lorſqu'il fut un peu revenu à lui, & qu'il eut connu Bacchis & la femme qu'il avoit épouſée, (10) en comparant les mœurs de l'une & de l'autre, voyant

(9) *Car lorſqu'il fut un peu revenu à lui & qu'il eut connu Bacchis & la femme qu'il avoit épouſée.*) Je ſuis toujours charmée de cet endroit, il y a une ſageſſe & une vérité qui ſe font ſentir. Et je ſuis perſuadée que tous les maris qui, ayant des femmes vertueuſes, ne laiſſent pas d'avoir quelque engagement, reviendroient à eux comme *Pamphile*, s'ils ſe donnoient le tems de connoître leur maîtreſſe & leur femme & d'en faire comme lui la comparaiſon. Tout cet endroit eſt écrit avec une grace & une élegance dont rien n'aproche. Je me trouve bien hardie d'oſer mettre mes paroles à coté de celles-là.

(10) *En comparant les mœurs de l'une & de l'autre, &c.*) Cet endroit me paroit fort beau & fort judicieux. *Terence*, après avoir fait le portrait de *Philumene*, s'eſt bien gardé de faire celui de *Bacchis*, cela auroit été ennuyeux; car on n'a qu'à prendre le contraire de ce qu'il a dit de *Philumene*, & voila le portrait de *Bacchis*. (11)

voyant que sa femme étoit sage & modeste, comme doit être une personne bien née, qu'elle suportoit tous les mauvais traitemens, & toutes les injustices de son mari, & qu'elle cachoit ses mépris; alors, vaincu en partie par la compassion qu'il eut de sa femme, en partie rebuté par la mauvaise humeur de Bacchis, peu à peu il retira son cœur, & le donna tout entier à sa femme, en qui il trouvoit un esprit qui convenoit tout à fait au sien. Sur ces entrefaites un parent de notre bon-homme meurt dans l'île d'Imbros, & comme tout son bien devoit legitimement leur revenir, il obligea son fils d'aller malgré lui recueillir cette succession, & de quitter sa femme dont il étoit fort amoureux; il la laissa donc avec sa mere, (11) car notre

(11) *Car notre bon homme s'est retiré aux champs, & vient rarement à la Ville.*

re bon-homme s'eſt retiré aux champs, & vient très-rarement à la ville?

Philotis. Qu'y a-t-il juſqu'ici qui te faſſe croire que ce mariage ne ſera pas ſtable?

Parmenon. Je vais te le dire. Au commencement, pendant quelques jours Soſtrata, & ſa belle-fille s'accordoient aſſez bien, mais (12) tout d'un coup la jeune femme commença à haïr furieuſement ſa belle-

Voila une circonſtance qui ne devoit pas être oubliée, & dont il étoit néceſſaire que les ſpectateurs fuſſent informés: car, comme *Donat* l'a fort bien remarqué, *ſuccreſcentem ſenem, & nullus error in fabulâ eſt.* „Faites que le Vieillard ſe trouve dans „la Ville, toute l'intrigue de la Piéce ne ſubſiſte plus. Le verbe *abdidit* marque une retraite entiere, & qu'on peut blâmer; & *commeat* marque qu'il n'alloit que très-rarement à la Ville, & que pour y faire très-peu de ſéjour.

(12) *Tout d'un coup la jeune femme a commencé à haïr furieuſement, &c.*) *Parmenon* ne dit cela que par conjecture, qu'il tire de ce que la belle-fille fuyoit la belle-mere, il

belle-mere, il n'y a pourtant jamais eu aucun démêlé, ni aucune plainte de part ni d'autre.

Philotis. Qu'y avoit-il donc?

Parmenon. Si la belle-mere alloit quelquefois dans sa chambre pour causer avec elle, tout aussitot elle disparoissoit & ne vouloit pas la voir. Enfin lors qu'elle ne put plus la souffrir, elle feignit que sa mere la demandoit pour un Sacrifice qu'elle vouloit faire. En effet elle s'y en alla. Quand elle y eut été plusieurs jours, notre bonne femme l'envoya chercher; ils trouverent je ne sai quelle excuse pour la retenir: Elle y renvoie une seconde fois, on ne voulut pas la rendre. Enfin après qu'on y eut renvoyé très-souvent, ils feignirent qu'elle étoit malade.

(13)

ne savoit pas ce qui obligeoit *Philumene* à ne pas se laisser voir; & c'est une particularité qu'il falloit garder pour la suite, afin que le spectateur fût toujours en suspens.

(13) Maitreſſe part en même tems pour l'aller voir. On ne la fait point entrer. (14) Notre bon-homme ayant apris ce qui ſe paſſoit, revint hier

(13) *Ma Maitreſſe part en même tems pour l'aller voir.*) Les *Latins* mettoient une grande difference entre *viſere* & *videre*. *Viſere* marque une viſite de civilité, & *videre*, une viſite d'interêt. *Viſere officii eſt; videre, quærentis.*

(14) *Notre bon-homme ayant apris ce qui ſe paſſoit.*) On ne ſauroit bien connoitre le genie de la Langue Latine, ſi l'on ne ſait la force des mots, & la difference que les Anciens mettoient entre des mots qu'on prendroit pour ſynonymes: par exemple, *ſcire* & *reſcire* paroiſſent avoir la même ſignification; cependant les Anciens ne les ont point confondus: car ils ſe ſont ſervis de *ſcire* pour dire aprendre des choſes ordinaires, ou que l'on nous dit ſans que nous en ſoyons en peine: mais *reſcire*, c'eſt aprendre des choſes qu'on nous avoit cachées, ou des choſes ſurprenantes, & que l'on n'attendoit pas. *Donat: Scimus quæ ad nos deferuntur, reſcimus celata.* Et *Aulu-Gelle: Qui factum aliquod occultius, quàm ſperatum inſperatumque cognoſcit, is dicitur proprie reſcire.* Terence l'emploie toujours dans ce ſens-là.

hier de sa maison de campagne, & dès qu'il fut arrivé, il alla trouver le pere de Philumene. Je ne sai pas encore ce qu'ils ont arrêté entr' eux; mais je suis fort en peine de ce qui arrivera de tout ceci. Voila toute l'histoire, je vais continuer mon chemin.

Philotis. Et moi aussi, car j'ai un rendez-vous avec un certain étranger que je dois aller trouver.

Parmenon. Que les Dieux fassent réüssir tous tes desseins!

Philotis. Dieu te conduise, Parmenon.

Parmenon. Et toi aussi, ma chere petite Philotis.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LACHES, SOSTRATE.

Lachès.

GRands Dieux! quelle engeance ce eſt ce là? quelle conſpiration! Que les femmes ſoient toutes bâties les unes comme les autres, qu'elles aient toutes les mêmes humeurs & les mêmes inclinations, & qu'on n'en trouve pas une ſeule qui s'éloigne tant ſoit peu des maximes générales? (1) Car autant

(1) *Car autant qu'il y en a, elles haïſſent toutes leurs belles filles.*) Voilà ſur quoi ſont fondées les grandes exclamations que fait *Lachès* en paroiſſant ſur le théatre, c'eſt ſur la maxime que toutes les belles-meres haïſſent leurs belles-filles. Ce ſentiment eſt fort ancien & il a pris de ſi fortes racines qu'il dure encore, mais *Terence* veut détruire ce faux prejugé en faiſant voir une belle-mere qui ne hait nullement ſa belle-fille & qui au contraire l'aime fort

 ten-

sauraut qu'il y en a, elles haïssent leurs belles-filles, elles ont toutes la même aplication à s'opposer à ce que veulent leurs maris, elles sont toutes également opiniâtres. Je crois pour moi qu'elles ont toutes été à même école. Et s'il y en a une où l'on aprenne à mal faire, je suis bien assûré que c'est ma femme qui en est la Maîtresse.

Sostrata. Que je suis mal-heureuse! l'on m'accuse sans que je sache pour quel sujet.

Lachès. Sans que vous sachiez pour quel sujet?

Sostrata. Oui assûrément, mon mari, & veuille le Ciel que nous passions nos jours ensemble comme je l'ignore.

Lachès. Dieu me garde de les finir avec vous.

Sostrata. Vous connoîtrez avec le tems

rendrement. L'erreur du vieillard donne lieu à un jeu de théatre très-divertissant.

le tems que c'eſt injuſtement que vous m'accuſez.

Lachès. J'entens; je vous accuſe injuſtement! y a-t-il des termes aſſez forts pour vous traiter comme vous le méritez, vous, qui non contente de vous deshonorer, deshonorez encore votre mari & toute votre famille, & qui préparez à votre fils le plus ſenſible déplaiſir qu'il puiſſe recevoir? Vous encore qui nous faites des ennemis de nos amis & de nos alliés, qui ont fait l'honneur à Pamphile (2) de le juger digne d'épouſer leur

(2) *De le juger digne d'épouſer leur fille.*) C'eſt une choſe qui me paroit aſſez remarquable, que *Terence* diſe ici *liberos, des enfans*, en parlant d'une fille unique. *Donat* remarque qu'en cet endroit *Lachès* dit *liberos* pour parler plus emphatiquement, & pour donner plus de force à ſon accuſation. *Multum fonamur*, dit-il, *& accuſatorio ſtrepitu, nec maſculinum genus, nec femininum poſuit, nec unum, ſed liberos.* *Ciceron* a dit de même de *Ceſar*, en parlant de

leur fille. (3) C'eſt vous ſeule qui venez tout d'un coup troubler notre repos par votre méchanceté.

Soſtrata. Moi, mon mari?

Lachès. Oui, ma femme, vous-même? vous qui me prenez pour une pierre, & non pas pour un homme. Quoi, parceque je ſuis ſouvent à la campagne, croyez-vous que je ne ſache pas comment vous vous gouvernez? Je ſai beaucoup de ſa fille unique. *Si adjucundiſſimos liberos, ſi ad clariſſimum generum properaret.* „S'il revenoit avec empreſſement pour „être auprès de ſes enfans & de ſon „gendre;„ c'eſt à dire, pour être auprès de ſa fille. *Terence* lui-même a déja parlé ainſi dans l'*Andrienne* Act. V. Scen. III.

Liberi inventi invito patre.

(3) *C'eſt vous ſeule qui venez.*) *Exoriri* eſt un terme plein de force, & il ſe dit proprement de ceux, qui lors-qu'on s'y attend le moins font quelque grand mal. C'eſt en ce ſens que *Didon*, dans le quatriéme live de l'*Enéide*, dit en parlant d'*Hannibal*.

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor.

(4)

beaucoup mieux ce qui se fait ici, que je ne sai ce qui se passe où je suis d'ordinaire; (4) & cela parce que ma réputation dépend de la maniere dont vous vivrez ici. Il y a long-tems vraiment que je sai que

(4) *Et celà, parceque ma réputation dépend de la maniere dont vous vivrez ici.*) Il me semble qu'on a mal expliqué ce passage car *Lachès* ne veut pas dire qu'il fera bien ou mal à la campagne, selon que sa femme & sa belle-fille se gouverneront à la ville. Il ne veut pas dire non plus, que quand elles vivront bien il aura de bonnes nouvelles, & que quand elles vivront mal, il en aura de fâcheuses. Mais il veut dire, à mon avis, que selon qu'elles se gouverneront, il sera ou mépriſé, ou eſtimé dans le monde. Ce ſens-là eſt très-bien fondé, car il eſt certain que la bonne ou la mauvaiſe conduite d'une femme eſt ordinairement imputée au mari comme au chef, qui doit regler la maiſon, & empêcher qu'il n'y arrive du deſordre. Et c'eſt ſi bien le véritable ſens que le Manuſcrit de la Bibliotheque du Roi ſupplée ici un mot qui le confirme, car il y a *proinde ego ero fama foris*. Et ce mot étoit dans les anciennes éditions, on a eu tort de le retrancher.

(5)

que Philumene vous a prise en haine, & cela n'est pas étonnant ; ce seroit une chose bien plus étonnante, si elle ne vous haissoit pas. Mais enfin je ne croyois pas qu'elle haïroit aussi toute la maison ; & si je l'avois su, elle seroit demeurée ici, & vous auriez plié bagage. Enfin, Sostrata, voyez, je vous prie, le tort que vous avez de me causer ce chagrin ; j'ai eu la complaisance pour vous de vous ceder la place, & de me retirer aux champs pour épargner, afinque vous ayez ici plus largement tout ce qui vous est nécessaire, & que notre bien puisse suffire à vos dépenses & à votre oisiveté. Je ne me donne aucun relâche, & je travaille beaucoup plus que je ne devrois, & que mon âge ne le peut permettre. Ne deviez-vous pas en revanche prendre garde qu'il n'arrivât rien ici qui pût me fâcher ?

Soſtrata. (5) En vérité ce n'eſt, ni par mon moyen, ni par ma faute que tout cela eſt arrivé.

Lachès. Et moi je vous dis que vous avez abſolument tout le tort; il n'y avoit ici que vous c'eſt vous ſeule qui êtes coupable; vous deviez avoir ici l'œil à toutes choſes pour les bien regler, puiſque je vous ai ſoulagée de tout le reſte. N'avez-vous point de honte? une femme

(5) *En vérité ce n'eſt, ni par mon moyen, ni par ma faute que tout cela eſt arrivé.*) Elle s'accuſe perſonne, elle ſe contente de ſe juſtifier, ſi elle accuſoit ſa belle-fille, elle confirmeroit le ſoupçon de *Lachès*. Ces deux mots *opera* & *culpa* paroiſſent la même choſe, ils ſont pourtant très-differens, comme *Donat* l'a remarqué; *opera* ſe dit des choſes qui ſont arrivées par notre moyen, où nous avons eu part, par notre intrigue, *ſi ſcientes læſerimus*, dit ce Critique; & *culpa* ſe dit de celles qui ſont arrivées par notre faute mais ſans notre participation, *ſi neſcientes læſerimus. Alterum ſceleris alterum ſtultitiæ eſt.* L'un eſt l'effet de notre méchanceté & l'autre de notre négligence ou de notre ſotiſe. (6)

femme de votre âge s'être brouillée avec une enfant? Vous m'allez dire que c'eſt par ſa faute.

Soſtrata. Non en vérité, mon mari, je ne vous le dirai point.

Lachès. (6) En vérité je m'en réjouis, à cauſe de mon fils: car pour ce qui eſt de vous (7) je ſuis per-

(6) *En vérité je m'en réjouis à cauſe de mon fils.*) Il dit qu'il s'en réjouit à cauſe de ſon fils, parceque c'eſt pour ce fils un très-grand bonheur d'avoir une femme que ſa belle-mere même, c'eſt-à-dire, ſelon le prejugé de ce bon homme, ſa plus grande ennemie, n'oſe accuſer.

(7) *Je ſuis perſuadé que deſormais vous ne ſauriez devenir pire que vous êtes.*) *Lachès* dit à ſa femme qu'il ſe réjouit pour l'amour de ſon fils, qu'elle ne rejette pas la faute ſur ſa belle-fille; car, ajoute-t-il, je ne saurois m'en réjouir pour l'amour de vous, puiſque vous êtes en un tel état, que vous ne ſauriez jamais être, ni pire ni meilleure que vous êtes, & quoi-que vous faſſiez, cela eſt toujours égal, vous n'avez plus rien à perdre de ce coté là. Cette expreſſion *peccando de te detrimenti nihil fieri poteſt*, eſt priſe des laines qu'on lave, quand elles ont été lavées juſqu'à un certain point on a beau les relaver, il n'y a plus aucun déchet.

persuadé que desormais vous ne sauriez devenir pire que vous êtes, quelque mal que vous fassiez.

Sostrata. Mais, mon mari, que savez-vous si elle ne fait point semblant de me haïr, pour être plus long tems avec sa mere?

Laches. Que me dites-vous là? n'est ce pas une preuve assez évidente de la haine qu'elle a pour vous, que hier quand vous allates pour la voir, on ne voulut pas vous laisser entrer?

Sostrata. Ils me dirent qu'elle étoit fort foible & fort abattue; c'est ce qui fit qu'on ne me la laissa pas voir.

Laches. Je suis persuadé que la plus grande maladie qu'elle ait, c'est votre mauvaise humeur: & cela n'est pas bien surprenant; car il

(1) Ceux qui ont expliqué ce passage comme si *Laches* disoit, il ne peut nous arriver aucun mal de toutes vos fautes, lui donnent un sens ridicule & faux.

n'y a pas un de vous autres qui ne veuille que son fils se marie; lorsqu'on a trouvé un parti qui vous plaît, vous le pressez de le prendre; & ils ne sont pas plutôt mariés par vos sollicitations, que par vos sollicitations ils sont contraints de chasser leurs femmes.

ACTE SECOND.

SCENE II.

PHIDIPPE, LACHES, SOSTRATA.

Phidippe.

(1) PHilumene, quoique je sache bien que je pourrois user de

(1) *Philumene, quoique je sache fort bien que je pourrois user de mon autorité pour vous contraindre à m'obéir.*) *Phidippe* sort de sa maison, & en sortant il achève la conversation qu'il venoit d'avoir avec sa fille, pour l'exhorter à retourner dans la maison de son mari. Mais voyant la grande repu-

gnan-

de mon autorité pour vous contraindre à m'obeïr ; néanmoins vaincu par la tendreſſe paternelle, je veux bien faire ce que vous voulez, & ne pas m'opoſer à vos fantaiſies.

Lachès. Mais voila Phidippe fort à propos, je vais ſavoir de lui tout préſentement ce que c'eſt que ceci. J'avoue, Phidippe, que j'ai une fort grande complaiſance pour ma femme & pour mes enfans ; cette complaiſance ne va pourtant pas aſſez loin pour faire que je les gâte : ſi vous faiſiez la même choſe, nous en ſerions mieux, & vous auſſi. Mais je vois que vous vous laiſſez entierement gouverner par votre femme & par votre fille.

Phidippe. (2) Voila-t-il pas?

Lachès.

gnance qu'elle y avoit, & dont il ne ſavoit pas la cauſe, il n'a pas la force de la contraindre.

(2) *Voilà-t-il pas?*) Ne voila que deux mots qui paroiſſent très-faciles, cependant il me

Lachès. J'allai hier vous trouver pour vous parler de votre fille; vous me renvoyâtes aussi incertain que j'étois lorsque j'entrai chez vous. Cela n'est pas bien de celer ainsi de sujet de votre colere, si vous avez dessein que l'alliance que nous avons faite ensemble dure toujours. Avons-nous manqué en quelque chose? ayez la bonté de nous le dire, nous vous satisferons (3) ou en vous détrompant,

il me semble que personne ne les a bien expliqués *Phidippe* voyant les plaintes que *Lachès* lui venoit faire de ce qu'il souffroit que sa fille fût si long-tems hors de la maison de son mari, dit, *eia vero*, *voila-t-il pas?* ce qui doit se raporter à ce qu'il venoit de dire à sa fille, car c'est comme s'il disoit, ne l'avois-je pas bien dit, que votre beau-pere se viendroit plaindre de votre absence?

(3) *Ou en vous desrompant, ou en nous excusant.* Donat écrit en cet endroit, *refellit qui negat, purgat qui fatetur & sit defendit.* *Refellere*, c'est nier le fait, *purgare*, c'est s'excuser en l'avouant.

pas, ou en nous excusant; nous ne voulons point d'autre Juge que vous-même. Mais, Phidippe, si vous n'avez d'autre sujet de la retenir chez vous, que sa maladie, il me semble que vous me faites tort d'apréhender qu'elle ne soit pas bien traitée dans ma maison. En vérité je ne vous céderai point en cela; & quoique vous soyez son pere, vous ne souhaitez pas sa santé plus ardemment que moi. (4) Car j'aime

(4) *Car j'aime mon fils.*) Il y a dans ces mots une politesse & une bienséance de ces gens-là. Ce que *Lachès* vient de dire à *Phidippe*, qu'il ne souhaite pas la santé de sa fille plus ardemment que lui, pouvoit être suspect, & donner des soupçons qu'il avoit pour sa belle-fille des sentimens peu honnêtes, c'est pourquoi il ajoute que cette tendresse, qu'il a pour elle, vient de celle qu'il a pour son fils. Donat, *honeste amori nurus rationem subjecit pium. Nam non continuo rectum est nimis amari à socero nurum, nisi propter filium diligatur. Bene ergo gnati causa, incredibile est enim patrem non pietate superari.*

fut ma fille, (5) je sai qu'elle me lui est pas moins chere que lui-même, & je n'ignore pas combien il aura de déplaisir quand il aprendra tout ceci. C'est pourquoi je presse si fort qu'elle revienne chez nous avant qu'il soit de retour.

Phidippe. (6) Lachès, je con-

(5) *Je sai qu'elle me lui est pas moins chere que lui même.*) L'usage du mot *magnificare* est fort remarquable les Anciens disoient *magnificere*, & *magnificare* pour ce que nous disons, considerer, aimer, cherir. *Plaute* dans le Stichus, *pudicitia est, pater, eos magnificare quæ nos sorias sumpserunt sibi.* „Notre sagesse, mon pere, consiste à „aimer ceux qui ont bien voulu nous „prendre pour leurs femmes. Et *Lucilius*,

Contra defensorem bonitatis morumque bonorum,
Magnificare bos, bis bene velle, bis vivere amicum.

„Et d'être toujours le protecteur des bons, „de les aimer, de leur faire du bien, d'être „toujours leur ami.

(6) *Lachès, je connois l'affection que vous avez pour ma fille, & les soins que vous prendriez d'elle, &c.*) C'est là un très beau Vers,

mois l'affection que vous avez pour ma fille, & les soins que vous prendriez d'elle; je suis persuadé que tout ce que vous venez de dire est comme vous l'avez dit: je vous prie aussi de croire que je voudrois de tout mon cœur qu'elle retournât chez vous, si je pouvois l'y obliger par quelque voie.

Lachès. Eh qu'est-ce qui peut vous en empêcher? (7) Dites-moi,

diligentiâ est pour les soins, sur ce que *Lachès* a dit *satis ut mea domi curetur diligenter.* „Vous me faites tort d'aprehender „qu'elle ne soit pas bien soignée dans ma „maison.„ Et *benignitas* est pour la tendresse, sur ce qu'il a dit, *vous ne souhaitez pas sa santé plus ardemment que moi.*

(7) *Dites donc, est-ce qu'elle se plaint de son mari?*) *Lachès* dit cela en tendant l'oreille, & en s'aprochant de *Phidippe* comme pour entendre quelque secret qui ne pourroit pas être dit tout haut. C'est la force de cet *Ebo*, comme *Donat* l'a fort bien remarqué. *Ebo interjectio ponentis aurem propiorem & secretiora quærentis, nam illa quæri quæ solent de maritis puellæ matribus quæri.*

(8)

moi, est-ce qu'elle se plaint de son mari?

Phidippe. Point du tout. Quand j'ai voulu aprofondir cette affaire, & la contraindre de retourner chez vous, (8) elle m'a juré très-saintement qu'elle n'y pouvoit vivre tandis que Pamphile seroit absent. Les autres ont peut-être d'autres defauts, pour moi j'avoue que je suis doux, que j'aime la paix, & que je ne saurois m'opposer à ce que veut ma famille.

Lachès. (9) Entendez-vous, Sostrata? *Sostra-*

(8) *Elle m'a juré très-saintement qu'elle n'y pouvoit vivre tandis que Pamphile seroit absent.*) Voila les paroles de *Philumene*, auxquelles son pere répondoit en sortant de chez lui. *Quoique je sache bien, &c.* Cela est très-bien conduit, ce que dit *Philumene* est vrai au pied de la lettre, mais cela ne laisse pas de tromper les Spectateurs, & *Lachès* qui se confirme par là dans la mauvaise opinion qu'il a de sa femme.

(9) *Entendez-vous, Sostrata?*) *Lachès* s'adresse ici à sa femme pour lui faire voir

Sostrata. Que je fuis ce malheureuse !

Lachès. Est-ce là votre derniere resolution ?

Phidippe. Oui pour l'heure. Mais ne me voulez-vous plus rien ? car j'ai une affaire qui m'oblige d'aller à la Place.

Lachès. J'y vais avec vous. I

ACTE SECOND.

SCENE III.

Sostrata.

EN verité c'eſt bien injuſtement que nous ſommes trou-

ves que ce que vient de dire *Phidippe* eſt abſolument contre elle. En effet une belle-fille qui dit qu'elle ne peut retourner dans la maiſon de ſon beau-pere que ſon mari ne ſoit de retour, ne fait elle pas entendre qu'il n'y a que le retour de ſon mari qui puiſſe lui faire trouver cette maiſon ſupportable & faire ceſſer les chagrins qu'on lui donne continuellement ? Qui eſt-ce que cela regarde s'il ne regarde pas la belle-mere ? Il faut avouer que toutes les apparences ſont contre *Sostrata.* (L)

ces également haïssent nos maris (1) à cause de quelques méchantes femmes, qui font par leur mauvaise humeur, qu'il n'y a point de mauvais traitemens dont on ne nous croie dignes. Car pour la chose dont mon mari m'accuse présentement, que je meure si j'en suis coupable: mais il est difficile que je fasse voir mon innocence, tant ils sont persuadés que toutes les belles-meres sont injustes. Pour moi je puis jurer que je ne suis pas de ce nombre-là, & que ma bru ne m'a jamais été moins chere que si elle étoit ma propre fille; je ne sai pas pourquoi mon mari m'accuse ainsi. (2) Par toutes sortes de raisons

(1) *A cause de quelques méchantes femmes.*) *Apollodore* avoit pris ce sentiment dans *Homere*, qui fait dire par *Agamemnon* qu'une femme qui commet de méchantes actions deshonore par là tout le sexe, & fait rejaillir sa honte sur celles-là même qui sont les plus retenues & les plus sages.

(2) *Pour toutes sortes de raisons j'attends*

sons j'attens avec bien de l'impatience le retour de mon fils.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

PAMPHILE, PARMENON, MYRRHINE.

Pamphile.

(1) JE ne croi pas que l'amour ait jamais causé tant de maux à per-

avec bien de l'impatience le retour de mon fils.) *Multis modis, en beaucoup de maniere*, n'est autre chose ici que ce que nous disons *par beaucoup de raisons.* Elle attendoit son fils, & comme une mere, & comme une femme qui attend un homme qui doit la justifier & faire voir son innocence.

(1) *Je ne croi pas que l'amour ait jamais causé tant de maux, &c.*) *Donat* a fort bien vu que les six ou sept prémiers Vers de cette Scene seroient trop sublimes, & que les plaintes que fait *Pamphile* seroient plus dignes de la Tragédie que de la Comédie sans ce mot *ex amore, de l'amour*, qui corrige tout cela. Car l'amour inspire à peu près les mêmes sentimens à tout le monde, Ni-

mis

perſonne qu'à moi. Que je ſuis miſerable! à quoi bon ai-je conſervé cette vie ? N'avois-je tant d'empreſſement de revenir chez moi que pour y trouver tant de ſujets de chagrin ? Ah de combien m'auroit-il été plus avantageux de paſſer mes jours en quelque lieu du monde que ce pût être, que de revenir ici pour apprendre enfin à quel point je ſuis malhûreux ? Car (2) ce doit être une maxime pour tous les hommes, que quand on doit recevoir de quelque part une méchante nou-

mis tenthurnati & tragici in hac Scena dolores eſſent, non comici, niſi addiderit ex amuſe. Cela me paroit remarquable.

(2) *Ce doit être une maxime pour tous, &c.* La maniere dont *Terence* s'exprime paroit aſſez bizarre & a fait de la peine à *Donat.* On ne voit pas à quoi ſe raporte ce nominatif *nos omnes*, qui eſt là ſans aucun regime. Tout ce qu'on peut dire c'eſt que c'eſt une ellipſe, & qu'il faut ſousentendre *ſic exiſtimare debemus.* Dans ce paſſage de *Virgile* que *Donat* raporte,

nouvelle ; le plus tard qu'elle peut venir, c'eſt autant de gagné.

Parm. Au contraire: Monſieur, vous ne pouviez mieux faire que de revenir, & c'eſt le ſeul moyen de vous tirer bien vite de toutes vos peines. Si vous ne fuſſiez pas venu, ces brouilleries n'auroient fait qu'augmenter: au lieu que je ſuis ſûr que l'une & l'autre auront quelque conſideration pour vous. Vous prendrez connoiſſance de l'affaire, vous ferez ceſſer la mesintelligence, & enfin vous les remettrez bien enſemble. Ce que vous croyez ſi terrible, n'eſt qu'une bagatelle au fond.

Pamphile. Pourquoi veux-tu me conſoler? y a-t-il perſonne au monde auſſi infortuné que moi? Avant que d'être marié avec

Phi-

Craſtina lux, meâ ſi non iverit ante puellæ
Ingentes Rutulæ ſpectabis cædis acervos.

Il faut ſous-entendre ces deux mots *erit eum. Craſtina lux erit, eum, &c.*

Philumene, j'étois engagé ailleurs? déja, sans que je le dise, il est facile de juger quelle fut ma douleur; cependant quand mon pere vint me proposer ce mariage, je n'osai le refuser: j'avois à peine affranchi mon cœur de l'empire de Bacchis, & l'avois enfin donné à Philumene, que voilà un nouveau malheur qui vient aussi m'arracher à elle; d'ailleurs, je croi que dans cette affaire je trouverai que ma mere ou ma femme ont tort; & si cela est, puis-je être jamais que malhûreux? car, mon cher Parmenon, si la piété veut que je souffre la mauvaise humeur de ma mere, d'un autre coté j'ai mille obligations à ma femme; elle m'a toujours suporté avec tant de douceur & tant de patience: elle a toujours si bien caché à tout le monde les mauvais traitemens qu'elle a reçus de moi, Ah, Parmenon, il faut néceſſairement

qu'il ſoit arrivé quelque choſe de bien fâcheux, puiſqu'elles ſont ainſi brouillées, & que leur colere dure ſi long-tems.

Parmenon. Par ma foi, Monſieur, ſi vous examinez l'affaire de près, vous trouverez que ce n'eſt pas grand' choſe; (3) les plus grandes coleres ne viennent pas toujours des plus grands ſujets; car

(3) *Les plus grandes coleres ne viennent pas toujours des plus grands ſujets.*) *Parmenon* s'explique là d'une etrange maniere: Voici prémierement la conſtruction des mots. *Iræ quæ ſunt maximæ, non faciunt interdum maximas injurias*, mot à mot: *Les coleres qui ſont les plus grandes, ne font pas toujours les plus grandes injures.* Mais *Parmenon* dit là tout le contraire de ce qu'il devoit dire, car ce ne ſont pas les coleres qui font naître les injures, ce ſont les injures qui font naître les coleres. On a cruque *faciunt*, *font*, ſignifie ici *oſtendunt*, *montrent*, *declarent*. On pourroit croire auſſi que *Parmenon* fait ici ce que les Valets font encore aujourd'hui ſur notre Théatre quand ils veulent faire les Philoſophes, ils ſe brouillent & tranſpoſent les termes, & on ne laiſſe pas de les entendre.

(4)

car il arrive très-souvent que d'une chose dont l'un ne sera offensé en aucune maniere, l'autre qui sera d'un naturel violent & emporté, en deviendra votre mortel ennemi. Pour quelles petites batageles les enfans ne se mettent-ils pas tous les jours dans des coleres horribles les uns contre les autres? D'où vient cela, si ce n'est (4) de ce que l'esprit qui les gouverne est encore foible? Il en est de même des femmes, elles ont presque l'esprit

(4) *De ce que l'esprit qui les gouverne est encore foible.*) Mot à mot; *de ce qu'ils portent un esprit foible qui les gouverne.* Les *Latins* disoient *porter* pour *avoir*. *Plaute* dans l'*Amphitryon volucrem vocem gestito. Je porte une voix vilée*, pour dire *j'ai*. Et dans l'*Asinaire* en parlant des Valets.

Qui ad heri fraudationem callidum ingenium gerunt.

„Qui portent un esprit rusé pour tromper „leurs Maitres. „C'est à dire *qui ont*. J'ai remarqué qu'en certains endroits nous employons quelquefois notre mot *porter* dans le même sens.

l'esprit foible comme des enfans; & vous verrez que ce n'est que quelque petite parole qui aura causé tout ce grand courroux.

Pamphile. (5) Entre, Parmenon, va leur dire que je suis de retour.

Parmenon. Oh, qu'est-ce que j'entens?

Pamphile. Tais-toi.

Parmenon. J'entens qu'on se trémousse fort, qu'on va deça & delà; venez, approchez plus près de la porte. Et bien, entendez-vous?

Pamph. Ne dis rien, (6) Grand Jupiter! J'ai entendu crier.

Par-

(5) *Entre, Parmenon, va leur dire que je suis de retour.*) Quand un mari revenoit de la campagne, il ne manquoit jamais d'avertir sa femme de son retour, afin qu'elle ne pût pas croire qu'il étoit revenu pour la surprendre. J'ai parlé de cette coutume dans mes Remarques sur *Plaute*.

(6) *Grand Jupiter! j'ai entendu crier.*) Il y a un Critique qui prétend que c'est *Bbi-*

lum-

Parmenon. Vous me défendez de parler, & vous parlez vous-même?

Myrrhine dans sa maison. Taisez-vous, je vous prie, ma fille, ne criez point.

Pamphile. Il m'a semblé entendre la voix de la mere de Philumene, je suis perdu!

Parmenon. Comment cela?

Pamphile. Je suis mort!

Parmenon. Pourquoi donc?

Pamphile. (7) Ha, Parmenon, il y a quelque grand mal que l'on me cache.

Par-

lumene qui dit ces deux mots *Grand Jupiter!* & que sur cela *Pamphile* dit *j'ai entendu crier.* Mais je croi qu'il se trompe, la suite même le prouve fortement; car dans le Vers suivant *Pamphile* dit qu'il lui semble qu'il vient d'entendre la voix de la mere de *Philumene, matris vox visa est Philumenæ.* S'il avoit entendu la voix de *Philumene* même il l'auroit bien plutot dit.

(7) *Ah, Parmenon, il y a quelque grand mal que l'on me cache.*) Si l'on considere bien la situation de *Pamphile* elle est la plus

cruelle

Parmenon. Et Monſieur, (8) ils m'ont bien dit que votre femme avoit quelque petite émotion; mais de dire ſi cela eſt, je n'en ſai rien.

Pamphile. Je ſuis au deſeſpoir. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

Parmenon. Parceque je ne pouvois

cruelle que l'on puiſſe imaginer. Et je ne croi pas que dans aucune piéce on ait jamais vu de moment plus vif.

(8) *Ils m'ont bien dit que votre femme avoit quelque petite émotion.*) Les Anciens diſoient *pavitare* pour *horrere, être ému*, comme l'on eſt dans l'aproche de la fiévre. Le Critique dont je viens de parler dans la Remarque précedente, prétend que c'eſt *Pamphile*, qui dit *uxorem Philumenam pavitare aiunt*, & qu'il dit *pavitare*, ſur ce qu'on diſoit dans la maiſon *Philumena parit, Philumene accouche*, & qu'il avoit mal entendu *Philumena parit, Philumene tremble*. Mais cette conjecture me paroit très-mal fondée, car on n'avoit garde de parler d'accouchement dans cette maiſon, on avoit trop d'envie de tenir cela ſecret, c'eſt pourquoi on n'entend point invoquer *Junon*. Et ce que la mere dit, ne convient pas plus à un accouchement qu'à toute autre maladie.

(9)

vois pas vous dire tant de choses à la fois.

Pamphile. Quelle maladie est-ce ?

Parmenon. Je ne sai.

Pamphile. Eh quoi, est-ce que personne n'y a fait aller le Medecin ?

Parmen. Je ne sai pas non plus.

Pamphile. Mais pourquoi n'entrer pas moi-même pour m'éclaircir promptement de ce que c'est ? En quel état vais-je vous trouver, ma chere Philumene ? (9) ah, s'il y a du danger pour votre vie, je mourrai infailliblement.

Par-

(9) *Ah s'il y a du danger pour votre vie, je mourrai infailliblement.*) Il est bon de remarquer l'art du Poëte qui fait paroître *Pamphile* éperduement amoureux de sa femme sur le moment qu'il va être temoin de la chose du monde la plus effroyable pour un mari. Et cela afin que le contraste soit plus sensible s'*il y a du danger pour votre vie*. Il ne dit pas *si vous mourez*, mais s'il

y

Parmenon. Il n'eſt pas néceſſaire que je le ſuive là-dedans, car je vois bien que l'on y hait tous ceux de notre maiſon. Hier on refuſa la porte à Soſtrata; ſi par hazard le mal alloit augmenter, ce que je ſouhaite en verité qui n'arrive pas, principalement pour l'amour de mon Maitre; ils ne manqueroient jamais de dire que le Valet de Soſtrata y ſeroit entré; ils m'accuſeroient d'avoir fait empirer ſon mal, & de lui avoir porté malheur; (10) que ce malheur puiſſe plutot tomber

L 8

ſur la tête. Si le danger peuſſe met dans cet état que ne feroit pas la mort même.

(10) *Que ce malheur puiſſe plutot tomber ſur leur tête, &c.*) En cet endroit *vitus* ſignifie *la vie. Plaute* dans le *Pſeudolus*, a

In te mihi ſunt omnes ſpes ætatis meæ.

Et dans le *Rudens Gripus* dit à *Labrax*,

Venus eradicet cum ipſa ætatem tuam.

Mais je croi qu'on ne s'en ſervoit que quand on parloit de gens avancé en âge, comme les *Grecs* diſoient en pareille occaſion γῆρας σῦ, γῆρας σοῦ, ſon vieilleſſe.

(11)

tomber sur leur tête, l'on en feroit un crime à ma Maitresse, (11) & pour moi l'on me feroit quelque chose de pis.

ACTE TROISIEME.

SCENE II.

SOSTRATA, PARMENON, PAMPHILE.

Sostrate.

(1) IL y a déja long-tems que j'entens bien du bruit là-dedans, je ne sai ce qu'il y a, je crains

(11) *Et pour moi, on me feroit quelque chose de pis.*) Il veut dire qu'on le mettroit à la question pour lui faire avouer s'il n'auroit pas porté quelque drogue, ou fait quelque enchantement pour augmenter le mal de *Philumene*. Car les *Grecs* étoient fort superstitieux, & ils croyoient fort aux sortileges.

(1) *Il y a long-tems que j'entens faire bien du bruit dans cette maison.*) *Terence* a grand soin de marquer le voisinage des deux maisons de *Lachès* & de *Philippe*, car cela est important pour la suite.

(2)

craint furieusement que Philumene ne soit plus mal ; (2) c'est pourquoi je vous prie, grand Esculape, & vous Déesse de la Santé, faites que mes craintes soient mal fondées ; je vais présentement la voir.

Parmenon. Hé, Madame!

Sostrata. Quoi?

Parmenon. (3) L'on vous fermera encore la porte.

Sostra-

(2) *C'est pourquoi je vous prie, grand Esculape & vous Déesse de la Santé.*) Elle invoque la Déesse de la Santé avec *Esculape*, parcequ'en *Grece* leurs Statues étoient toujours mises ensemble, & qu'ainsi de prier l'un sans l'autre, c'auroit été faire un affront à celui qu'on auroit oublié. *Lucien* parle de ces Statues dans son *Hippias* : Καὶ εἰκόνες ἐν αὐτῷ λίθου λευκῆς τῆς ἀρχαίας ἐργασίας, ἡ μὲν ὑγείας, ἡδὲ Ἀσκληπιοῦ. *Il y a là dedans deux Statues de marbre blanc d'un ouvrage antique, l'une est de la Déesse de la Santé & l'autre d'*Esculape.

(3) *L'on vous fermera encore la porte.*) Il faut que *Sostrata* sorte pour aller voir sa belle-fille, & il faut que quelqu'un l'empêche de faire sa visite. Et c'est ce qui se fait,

Sostra-

Sostrata. Ha, Parmenon, étois-tu là ? miserable que je suis, que dois-je faire ? est-ce que je n'irai pas voir la femme de mon fils lorsqu'elle est malade si près de chez moi ?

Parmenon. Ni vous n'irez la voir, ni vous n'y enverrez personne de votre part, si vous m'en croyez : car je trouve que d'aimer les gens qui nous haïssent, c'est faire une double faute ; on prend une peine inutile, & l'on ne fait que les incommoder. D'ailleurs si-tot que votre fils a été arrivé, il est allé voir en quel état elle est.

Sostrata. Que dis-tu ? Est-ce que Pamphile est arrivé ?

Par-

Sostrata vient pour s'acquiter de son devoir & *Parmenon* se trouve là hûreusement pour l'empêcher d'entrer. Il l'en detourne par des raisons très-solides & très-fortes, en la faisant souvenir prémierement de l'injure qu'elle a reçue quand on a refusé de la voir, & en lui mettant devant les yeux le chagrin qu'elle fera à sa belle-fille.

Parmenon. Oui, Madame.

Sostrata. J'en rens graces aux Dieux. Ha, cette nouvelle me redonne la vie, & chasse tout le chagrin de mon cœur.

Parmenon. C'est là principalement ce qui fait que je ne vous conseille pas d'y aller; car si le mal de Philumene lui donne tant soit peu de relâche, je suis sûr qu'étant seule avec son mari, elle lui contera tout ce que vous avez eu ensemble, & ce qui a causé le commencement de votre froideur. Mais le voila qui sort. Qu'il est triste!

Sostrata. Oh, mon fils.

Pamphile. Bonjour, ma mere.

Sostrata. Je suis bien aise de vous voir arrivé en bonne santé. Philumene est-elle mieux?

Pamphile. Tant soit peu.

Sostrata. Dieu le veuille. Mais pourquoi donc pleurez-vous? qu'avez-vous à être si triste?

Pamphile. (4) Rien, ma mere.

Sostrata. Quel bruit faisoit-on? dites-le moi; est-ce que quelque mal l'a prise tout d'un coup?

Pamphile. Oui.

Sostrata. Quel mal?

Pamphile. La fiévre.

Sostrata. Quoi, (5) la fiévre continue?

Pamphile. Ils me l'ont dit ainsi. Je vous prie, ma mere, de vouloir bien rentrer, je vous suis présentement. *So-*

(4) *Rien, ma mere.*) Nous n'avons rien en notre Langue qui puisse exprimer la force de ce mot *recté*, car comme je l'ai déja remarqué ailleurs, on se servoit de cét adverbe quand on ne vouloit pas offenser celui qui faisoit la demande. *Hoc dicimus* dit fort bien *Donat, cum sine injuria interrogantis aliquid reticemus.*

(5) *Est-ce la fiévre continue.*) Il y a dans le Latin *est ce la fiévre quotidiene*, & je n'ai pas laissé de traduire *la fiévre continue*, quoique je sache bien que la fiévre quotidiene est du nombre des fiévres intermittentes. Mais il me semble qu'il est plus naturel que *Sostrata*, qui a peur que sa Belle fille soit fort mal, demande si c'est la fievre continue, que la quotidiene.

(1)

Sostrata. Je le veux.

Pamphile. Toi, Parmenon, cours au devant de mes gens, & leur aide à aporter mes hardes.

Parmenon. Quoi? est-ce qu'ils ne savent pas le chemin, & qu'ils ne pourront trouver la maison sans moi?

Pamphile. Veux-tu courir?

ACTE TROISIEME.

SCENE III.

Pamphile.

JE ne sai absolument par où commencer à dire tout ce qui m'est arrivé de surprenant, soit, ce que j'ai vu de mes propres yeux, ou ce que j'ai entendu de mes oreilles, & qui m'a obligé à sortir bien vite dans un trouble que je ne puis exprimer. Car tantot quand je suis entré précipitamment dans la maison saisi de crainte, & m'imaginant

que

que je trouverois ma femme malade d'un tout autre mal, quelle a été ma douleur ! Si tot que les servantes m'ont aperçu, elles se sont toutes mises à crier de joie, voila Pamphile ; parcequ'elles m'avoient aperçu tout d'un coup sans faire aucune réflexion. Mais un moment après j'ai vu que le visage leur a changé à toutes & qu'elles se sont troublées de ce que le hazard m'avoit fait venir si mal à propos. Cependant l'une d'elles a couru vite annoncer mon retour ; & moi dans l'impatience de voir Philumene, je l'ai suivie. Quand j'ai été entré, malhûreux que je suis ! tout aussi-tot j'ai connu ce que c'étoit que sa maladie ; car le tems ne lui permettoit plus de la cacher, & elle ne pouvoit se plaindre que comme une femme qui est en cet état-là. Quand je l'ai eu aperçue, quelle honte ! me suis-je écrié & je suis sorti en mê-

me remis en pleurant, & percé jusqu'au fond du cœur d'un coup si peu attendu, si cruel & si incroyable. Sa mere m'a suivi, & comme j'étois sur le point de sortir, la pauvre femme s'est jettée à mes genoux toute baignée de larmes, elle m'a fait pitié. En vérité je suis persuadé que selon que la fortune nous est, ou favorable ou contraire, (1) nous sommes ou humbles ou fiers. (2) D'abord elle a commencé à me parler de cette ma-

(1) *Nous sommes tous ou humbles, ou fiers,*) Mot à mot, *nous sommes grands & humbles.* Les *Latins* disoient *grand*, pour *fier, superbe.* C'est ainsi qu'*Horace* a apellé une langue superbe, *une grande langue*, *magnæ vindicem linguæ* *Donat* nous a conservé le passage d'*Apollodore* que *Terence* avoit traduit. Le voici, οὕτως ἕκαστος διὰ τὰ πράγματα σεμνὸς ἦν καὶ ταπεινός. *Ainsi chacun selon ses affaires est fier & humble.*

(2) *D'abord elle commencé à me parler de cette maniere.*) Cette Latinité est remarquable *à principio instituit, d'abord elle a commencé.*

manieres. Mon cher Pamphile, vous voyez ce qui a obligé cette pauvre créature à sortir de chez vous, elle fut violée il y a quelque tems par je ne sai quel malhonnête homme, & elle étoit venue se refugier ici pour pouvoir accoucher secretement, sans que cela fût su ni de vous ni de personne. Quand je pense aux prieres qu'elle m'a faites, helas je ne puis retenir mes pleurs. Quelle que soit la Fortune qui vous a ramené aujourd'hui, m'a-t-elle dit, nous vous conjurons toutes deux au nom de cette Déesse, si nous osons prendre cette liberté, de ne pas divulguer son malheur, & de le tenir caché à tout le monde. Si jamais Philumene vous

mencé. Ciceron & *Tite-Live*, qui ont tous deux formé leur stile sur *Terence*, ont pris de lui cet *insistit*. Le prémier dit : *Flagitium Senatus instituit Cornutum*. Et *Tite-Live* : *Vita se pravibus, puellis saltem ut parcerent orare instituit.*

vous a donné des marques de sa tendresse, elle vous prie, mon cher Pamphile, qu'en reconnoissance vous n'ayez point de peine à lui accorder cette grace. Au reste pour ce qui est de la reprendre, vous en userez selon ce qui vous sera le plus avantageux; vous êtes le seul qui sachiez qu'elle accouche, & que l'enfant n'est pas à vous. (3) Car on m'a dit que vos froideurs pour elle ont duré deux mois, & il n'y en a que sept qu'elle vous a été donnée. Le trouble où je vous vois marque assez quels sont vos sentimens là-dessus. Présentement je fais tout ce que je puis pour empêcher que ni son pere, ni qui que ce soit ne sache rien de tout ceci; mais s'il ne

(3) *Car on m'a dit que vos froideurs pour elle.*) Cette mere affligée n'a garde de dire *elle m'a dit*, Cela ne seroit pas honnête, mais elle dit, *on m'a dit*, ce qui est plus dans la bienséance & dans la modestie.

(4)

ne ſe peut faire qu'on ne s'en aperçoive, je dirai qu'elle eſt accouchée avant terme, je ſuis ſûre que perſonne ne ſoupçonnera que la choſe ſoit autrement. Tout le monde croira ſans peine que vous êtes le pere, & l'enfant ne ſera pas plutot venu au monde qu'on ira l'expoſer. En tout cela il n'y a rien qui vous puiſſe faire le moindre tort, & par ce moyen vous couvrirez l'affront qu'on a fait à cette pauvre malhûreuſe. J'ai promis tout ce qu'elle a voulu, & je tiendrai aſſûrément ma parole; car pour la reprendre, je croi que je ne le puis abſolument, & qu'il ne ſeroit pas honnête; je ne le ferai pas auſſi, quoi que j'aie toujours pour elle beaucoup d'amour, & que je conſerve fort cherement le ſouvenir de ſa tendreſſe? (4) Je ne puis retenir mes larmes, quand je

(4) *Je ne puis retenir mes larmes quand*

je penſe quelle vie va être deſormais la mienne, & dans quelle ſolitude je vais me trouver. Ah, Fortune, que vos faveurs ſont peu durables ! mais l'amour que j'ai eu pour Bacchis a dû m'accoutumer à tous vos caprices. La Raiſon m'a fait bannir ce prémier amour, il faut qu'aujourd'hui je faſſe de plus grands efforts pour me défaire de même de celui-ci. Voila Parmenon avec mes gens : il n'eſt nullement néceſſaire qu'il ſoit ici pendant que Philumene eſt en cet état ; car il eſt le ſeul à qui j'ai fait confidence de la maniere dont j'ai vécu avec elle au commencement de notre mariage ; je craindrois que s'il l'entendoit crier ſi

je penſe quelle vie va être deſormais la mienne.) *Pamphile* vient de decouvrir la choſe du monde la plus capable d'éteindre l'amour d'un mari, cependant il aime encore ſa femme. Peut-on voir une plus violente paſſion ?

(il)

souvent, il ne connût enfin ce que c'est. Il faut que je l'envoie quelque part jusqu'à ce qu'elle soit accouchée.

ACTE TROISIEME.

SCENE IV.

PARMENON, SOSIE, PAMPHILE.

Parmenon.

Dis-tu vrai? as-tu trouvé tant d'incommodité dans ce voyage?

Sosie. En vérité, Parmenon, il n'est pas possible d'exprimer la peine qu'on a sur mer, il faut y avoir été pour savoir ce que c'est.

Parmenon. Oui?

Sosie. Oh que tu es hûreux! (1) tu ne sais pas le mal que tu as évité de n'avoir jamais été sur mer. Car pour

(1) *Tu ne sais pas le mal que tu as évité de n'avoir jamais été sur mer.*) C'est un mot de

pour ne point parler des autres miseres, fais réflexion à celle-ci seulement ; j'ai été trente jours, ou davantage dans le Vaisseau, & pendant tout ce tems-là j'attendois la mort à tout moment ; tant nous avons toujours eu le vent contraire.

Parmen. Cela est incommode.

Sosie. Je sai bien qu'en dire ; enfin par ma foi je m'enfuirois plutot que d'y retourner de ma vie, si on vouloit m'y obliger.

Parmenon. Mon pauvre Sosie, il ne te faloit pas autrefois de si grands sujets pour te faire prendre la fuite. Mais je vois Pamphile devant la porte. Entrez, vous autres, je vais à lui pour voir s'il ne me veut rien. Monsieur, quoi ? vous êtes encore ici ?

Pamphile. Je t'attendois.

Parme-

Posidippe, ὁ μὴ πεπλευκὼς ἰδὲν ἐυραχεν κακὸν. Celui qui n'a pas été sur mer n'a eu aucun mal.

Parmenon. Que voulez-vous de moi?

Pamphile. Il faut courir bien vite à la Citadelle.

Parmenon. Qui?

Pamphile. Toi.

Parmenon. (2) A la Citadelle? eh que faire là?

Pamphile. Va trouver mon hôte Callidemides, de l'île de Mycone, qui eſt venu avec moi dans le même Vaiſſeau.

Parmenon. Je ſuis perdu! (3) je penſe ma foi qu'il a fait vœu que ſi jamais il étoit de retour en bonne ſanté, il me feroit mourir à

(2) *A la Citadelle.*) Il parle de la Forteresſe qui étoit au Port de Pirée; elle étoit éloignée d'*Athenes* de cent quatre ſtades.

(3) *Je penſe, ma foi, qu'il a fait vœu que ſi jamais il étoit de retour en bonne ſanté.*) Ceci eſt fondé ſur ce que *Soſie* vient de lui dire, qu'ils ont eu le vent contraire pendant tout le voyage, car dans ces ſortes d'occaſions on a accoutumé de faire des vœux.

à force de me donner de l'exercice.

Pamphile. D'où vient donc que tu demeures là?

Parmenon. Que voulez-vous que je lui dise? faut-il simplement que je l'aille trouver?

Pamphile. Tu lui diras que je ne puis l'aller voir aujourd'hui, comme je lui avois promis, afin qu'il n'attende pas inutilement; cours, vole.

Parmenon. Mais je ne sai pas moi comme cet homme-là est fait.

Pamphile. Mais moi je vais te le dépeindre si bien que tu ne pourras le méconnoitre. Il est grand & gros; il a le visage rouge, (4) les cheveux crêpés, les yeux

(4) *Les cheveux crêpés.*) On accuse *Terence* d'avoir eu tort, de dire que ce *Myconien* avoit les cheveux crêpés, & de n'avoir pas suivi *Apollodore* qui avoit dit qu'il étoit chauve. Ce reproche est fondé sur un Proverbe Grec que voici, Μυκώνιος ὁ φαλακρὸς.

yeux bleus, (5) la mine funeſte.

Parmenon. Que les Dieux le confondent. Mais s'il n'y eſt pas, l'attendrai-je juſqu'au ſoir ?

Parm-

Φαλαιρὸς. *Myconias calvus*, & ſur ce que *Lucilius* avoit dit *Myconi calva omnis juventus, à Myconе toute la jeuneſſe eſt chauve*; & que *Strabon* a écrit dans le dixiéme livre, τῶν Φαλαιρὸς δέ τινες Μυκωνίους καλοῦσιν, ἀπὸ τοῦ ὁμοίως ἔχειν τὴν νῆσον. *On apelle les Chauves* Myconiens, *parce que ce défaut eſt ordinaire à ceux de cette île.* Mais je ſuis perſuadée que *Terence* ſavoit tout cela auſſi bien que ceux qui l'accuſent de l'avoir ignoré, & qu'il ſavoit de plus qu'on peut avoir les cheveux crêpés & être chauve. D'ailleurs quand on a dit que tous les *Myconiens* étoient chauves, on a voulu dire ſimplement qu'il y en avoit beaucoup, dans cette île, & que la plus grande partie l'étoit ; mais on n'a pas prétendu qu'il n'y en eût pas un qui fût exempt de ce défaut. *Myconé* ou *Myconos*, eſt une des îles *Cyclades*, dans la mer *Egée*.

(5) *La mine funeſte.*) Ce *cadaver oſſa* a été expliqué diverſement, les uns lui ont fait ſignifier, *qui a le teint livide*, les autres,

Pamphile. Oui, va vite.

Parmenon. Il m'eſt impoſſible d'aller vite, je ſuis trop las.

Pamphile. Le voila parti Malhûreux, que dois-je faire? je ne ſai abſolument comment je pourrai tenir ſecret l'accouchement de Philumene, comme ſa mere m'en a prié. J'y ferai mon poſſible, car cette femme me fait compaſſion. Je veux pourtant me conduire de ſorte que je ne faſſe rien contre ce que je dois à ma mere: car il eſt plus juſte d'avoir de la complaiſance pour elle, que de ſuivre aveuglément ma paſſion. Ho, ho! voila

qui a le véſage charnu, mais cela ne ſauroit plaire. *Cadaveroſa facies* eſt aſſurément une mine funeſte, qui fait peur, & que l'on évite comme la rencontre d'un mort; & *Terence* n'ajoute ce *cadaveroſa facie*, que comme l'effet de tout ce qu'il vient de dire, *qu'il eſt grand & gros, qu'il a le viſage rouge, les cheveux crêpez, les yeux bleus*, cat tout cela fait un aſſemblage terrible, & une mine funeſte.

voila Phidippe & mon père, ils viennent de ce coté; je ne sai ce que je vais leur dire.

ACTE TROISIEME.

SCENE V.

LACHES, PHIDIPPE, PAMPHILE, &c

Lachès.

NE m'avez-vous pas dit tantot que Philumene n'attendoit que le retour de mon fils pour revenir chez nous?

Phidippe. Oui, je vous l'ai dit.

Lachès. Ils disent qu'il est arrivé, qu'elle revienne donc.

Pamphile. Je ne sai ce que je vais répondre à mon pere, ni quel sujet je puis lui dire que j'ai pour ne la pas reprendre.

Lachès. Qui est ce que je viens d'entendre parler ici?

Pamphile. Mais je suis très-resolu de poursuivre mon dessein.

Lachès. Voila l'homme dont je vous parlois tout à l'heure.

Pamphile. Ha, bonjour, mon pere.

Lachès. Bonjour, mon fils.

Phidippe. Je suis ravi de vous voir de retour, & sur-tout de vous voir de retour heureusement & en bonne santé.

Pamphile. J'en suis persuadé.

Lachès. Ne faites-vous que d'arriver, mon fils?

Pamphile. Tout à l'heure.

Lachès. Eh bien que nous a laissé notre cousin Phania?

Pamphile. En vérité ç'a toujours été un homme qui a tout donné à ses plaisirs; & ceux qui sont ainsi faits, ne font pas leurs héritiers fort riches; mais s'ils ne laissent rien aux autres, ils laissent au moins après eux cette louange, que pendant qu'ils ont vécu, ils ont su vivre agréablement.

Lachès. Donc, mon fils, pour tout

tout héritage vous ne nous aporrez ici qu'une ſentence.

Pamphile. Le peu que nous en héritons ne laiſſera pas de nous faire du bien.

Lachès. (1) Au contraire, mon fils, il nous fera beaucoup de mal; & je voudrois de tout mon cœur que ce pauvre homme fût en vie & en bonne ſanté.

Phidippe. Vous pouvez faire ce ſouhait ſans aucun riſque, (2) il ne reſſuſcitera pas; cependant je ſai bien lequel vous aimez le mieux.

La-

(1) *Au contraire, mon fils, il nous fera beaucoup de mal.*) C'eſt bien là le caractere d'un, vieillard avare, qui ne commence à témoigner ſa douleur que lors-qu'il ſait qu'il lui doit revenir du bien par la mort de ſon parent.

(2) *Il ne reſſuſcitera pas.*) *Donat* remarque ici que c'eſt l'envie qui porte *Phidippe* à parler ainſi à *Lachès. Mire Poëta his verbis Phidippum quoque ſubinvidere indicat.* On doit faire cas de ces obſervations, qui marquent les mœurs & les caracteres.

(*)

Lachès. Hier Phidippe nous envoya prier que Philumene allât chez lui. (*) Dites que vous l'avez fait.

Phidippe bas à Lachès. Oui, mais ne m'enfoncez pas les côtes *haut*. Il est vrai, j'envoyai hier la demander.

Lachès. Mais il nous la renverra incessamment.

Phidippe. Ah, sans doute.

Pamphile. Je sai toute l'affaire, & comme elle s'est passée; en arrivant j'ai tout apris.

Lachès. Que les Dieux confondent ces envieux qui content si volontiers les choses!

Pamphile. Je suis sûr au moins que j'ai fait tout mon possible pour ne pas vous donner le moindre sujet de vous plaindre de moi avec justice. Je pourrois présentement vous dire quel amour, quelle douceur & quelle complaisance j'ai eu

(*) *bas à Phidippe.*

eu pour votre fille, ſi je n'aimois mieux que vous l'apriſſiez d'elle-même : car de cette maniere vous ſerez bien mieux perſuadé de ma bonne conduite, ſi Philumene, qui me hait préſentement, vous rend pourtant de moi ce bon témoignage. Je prens auſſi les Dieux à témoin que ce deſordre n'eſt point venu par ma faute, (3) mais puiſqu'elle croit qu'elle ſe feroit tort (4) d'avoir quelque complaiſance pour ma mere, & de ſu-

(3) *Mais puis-qu'elle croit qu'elle ſe feroit tort.*) Cette façon de parler eſt remarquable *ſe ſe eſſe indignam deputat*, proprement *elle ſe croit trop grande Dame pour s'abaiſſer &c. indigna* eſt ici ἀναξίως.

(4) *D'avoir quelque complaiſance pour ma mere.*) Il ſeroit aſſez difficile de bien faire la conſtruction de ces datifs *matri meæ cui*, cela a d'abord l'air d'une phraſe Grecque, & je croi qu'on pourroit la ſauver par là ; cependant puiſque dans les manuſcrits de *Bembe* on trouve *matri meæ quæ concedat*, il vaut mieux ſuivre cette leçon qui eſt plus naturelle & plus aiſée. *Concedere alicui*, avoir de la complaiſance pour quelqu'un, nous l'avons déja vu.

(5)

supporter son humeur avec un esprit doux; & qu'à moins de cela il est impossible qu'elles vivent jamais en bonne intelligence, il faut que je me separe de ma mere, ou de Philumene; & (5) je vous déclare, Phidippe, qu'en cette rencontre mon devoir veut que je prenne sans balancer les interêts de ma mere.

Lachès. Mon fils, (6) tout ce que

(5) *Je vous declare, Phidippe, qu'en cette rencontre, &c.*) Il faut remarquer en passant les égards que *Pamphile* a toujours pour *Philumene*, & avec quelle douceur, & quelle honnêteté il déclare à son beau pere qu'il veut lui rendre sa fille.

(6) *Tout ce que vous venez de dire ne m'a pas déplu.*) Il y a une bien-séance merveilleuse dans cette réponse de *Lachès*. Il ne veut pas louer entierement ce que son fils vient de dire, ne temoigner qu'il lui a fait un très-grand plaisir, de peur d'aprouver par là le dessein qu'il a fait de quitter sa femme; il se contente donc de lui dire que cela ne lui a pas déplu. Si l'on traduit ce passage de cette maniere, *ce que vous venez de dire m'a fait un fort grand plaisir*, on lui fait perdre toute sa beauté & toute sa grace.

que vous venez de dire ne m'a pas déplu, puiſque par là je vois que vous préferez les interêts de votre mere à tout ce que vous avez de plus cher. Mais prenez bien garde que ce ne ſoit la colere qui vous faſſe prendre l'étrange reſolution où je vous vois.

Pamphile. Que pourrois-je avoir, mon pere, contre une perſonne qui ne m'a jamais donné aucun ſujet de chagrin, & qui bien loin de cela, a toujours fait tout ce qu'elle a pu pour me plaire? Je l'aime, je l'eſtime, & je deſirerois paſſionnément de pouvoir la garder: car pendant que nous avons vécu enſemble, je lui ai toujours trouvé à mon égard une douceur merveilleuſe; & je ſouhaite de tout mon cœur qu'elle paſſe ſa vie avec un homme plus heureux que moi, puiſque la néceſſité me force à me ſeparer d'elle.

Pli-

Phidippe. Il dépend de vous de ne vous en ſeparer pas.

Lachès. Faites-la revenir chez vous, ſi vous êtes ſage.

Pamphile. Ce n'eſt pas là mon deſſein, mon pere, & je veux pourvoir à la ſatisfaction de ma mere.

Lachès. Où allez-vous donc? demeurez, demeurez, vous dis-je? où eſt-ce que vous allez?

Phidippe. Quelle opiniâtreté eſt-ce là.

Lachès. Eh bien, Phidippe, ne vous ai je pas bien dit qu'il ſeroit très fâché de tout ce deſordre? Voila pourquoi je vous priois de nous renvoyer votre fille.

Phidippe. Je ne croyois pas qu'il ſeroit ſi dur. Eſt-ce donc qu'il s'imagine que je vais lui faire de grandes ſuplications? s'il veut reprendre ſa femme, il le peut; s'il n'eſt pas dans ce ſentiment, qu'il me rende ſa dot, & qu'il s'aille promener.

La-

Lachès. Voilà-t-il pas ? vous vous mettez auſſi en colere, & parlez du haut ton.

Phidippe. Ho, ho, Pamphile, vous êtes bien fier & bien mépriſant depuis votre voyage.

Lachès. Cette colere paſſera, quoi-qu'elle ſoit juſte.

Phidippe. Sous ombre qu'il vous eſt venu quelque bien, vous êtes devenus bien orgueilleux.

Lachès. Quoi, vous me querellez auſſi?

Phidippe. Qu'il prenne ſon parti, & qu'il me faſſe ſavoir aujourd'hui même s'il veut ſa femme, ou non, afinqu'elle ſoit à un autre, ſi elle ne peut être à lui.

Lachès. Arrêtez, Phidippe, je vous prie, écoutez un mot. Il s'en va; dans le fond qu'eſt-ce que cela me fait? qu'ils demêlent entr'eux leur differend comme ils voudront, puiſque ni mon fils, ni lui ne veulent ſuivre mes avis en aucune.

eune maniere, & qu'ils mépriſent tout ce que je leur dis. Je m'en vais porter ce beau ſujet de querelle à ma femme, par le conſeil de qui tout occi-ſe fait; & repandre ſur elle tout mon chagrin.

ACTE TROISIEME.

SCENE VI.

MYRRHINE, PHIDIPPE.

Myrrhine.

(1) JE ſuis perduë! que ferai-je? que deviendrai-je? miſerable que je ſuis, que puis-je dire à mon mari? il a ſans doute entendu

(1) On avoit fait de cette Scene la premiere de l'Acte IV. mais la ſuite prouve manifeſtement que la Scene ne demeure pas un moment vuide; car dès que *Phidippe* entre chez lui, ſa femme en ſort pour l'éviter, & elle vient ſur le Théatre quand *Lachès* a fait de parler & qu'il en ſort.

(2)

du crier l'enfant, car il eſt entré dans la chambre de ſa fille tout interdit, & avec une précipitation extraordinaire. En vérité s'il découvre qu'elle eſt accouchée, je ne ſai pas quel ſujet je lui dirai que j'ai eu de lui faire un ſecret de ſa groſſeſſe. Mais j'entens ouvrir la porte, je croi qu'il vient à moi. Je n'en puis plus.

Phidippe. (2) Si-tot que ma femme m'a vu entrer dans la chambre de ma fille, elle s'en eſt fuie de la maiſon. Mais la voila. Que faites-vous là, Myrrhine? hola, c'eſt à vous que je parle.

Myrrhine. A moi, mon mari?

Phidippe. Moi, votre mari? eſt-ce que vous me conſiderez comme tel? ou enfin, me prenez-vous ſeulement pour un homme? car ſi

(2) *Car dès que ma femme m'a vu entrer dans la chambre de ſa fille.*) C'eſt ce Vers qui prouve ce que je viens de dire, que c'eſt la VI. Scene de l'Acte III. & non pas la I. de l'Acte IV.

(3)

ſi jamais je vous avois paru l'un ou l'autre, vous ne m'auriez pas joué par vos menées, comme vous avez fait.

Myrrhine. Par quelles menées?

Phidippe. Vous me le demandez? ma fille n'a-t-elle pas accouché? vous ne dites mot? de qui eſt l'enfant?

Myrrhine. Eſt-ce là la demande d'un pere? Grands Dieux! de qui, je vous prie, penſez-vous qu'il ſoit, ſinon de celui à qui on l'a mariée?

Phidippe. Je le croi; & il ne ſeroit pas d'un pere d'avoir ſur celà une autre penſée; mais j'admire pourquoi vous avez pris tant de ſoin de nous cacher à tous cet accouchement (3) ſur-tout

(3) *Sur-tout puis-qu'elle eſt accouchée*, &c.) Ce mot *recte* ne ſignifie pas *heureuſement*, il ne regarde point du tout la mere. Les Anciens diſoient qu'une femme étoit bien accouchée d'un enfant, & qu'elle n'avoit point fait un monſtre.

tout (4) puisqu'elle est accouchée à terme, & comme nous le pouvions souhaiter. Est-il donc possible que vous soyez d'un naturel si pervers & si endurci, que vous aimassiez mieux faire perir ce pauvre enfant, que vous saviez fort bien qui alloit devenir le lien de notre amitié, que vous aimassiez mieux, dis-je, le faire périr, que de permettre que votre fille demeurât mariée à Pamphile contre votre gré ? J'avois toujours cru qu'ils avoient tout le tort, & c'est vous qui l'avez tout entier.

Myrrhine. Je suis bien malhûreuse!

Phidippe. (5) Plût à Dieu que je

(4) *Puisqu'elle est accouchée à terme,*) car l'accouchement à sept mois est aussi bon qu'à neuf.

(5) *Plût à Dieu que je fusse en être bien persuadé!*) *Phidippe* dit cela, parceque si la femme est malhûreuse, elle n'est donc pas coupable, car il n'y a que les innocens que l'on apelle mal-hûreux.

je puisse en être bien persuadé. Mais je viens de me souvenir de ce que vous me dites sur ce sujet lors que nous primes ce gendre; vous m'assurates que vous ne pouviez souffrir que notre fille fût mariée avec un homme qui avoit des Maitresses, & qui passoit les nuits hors de chez lui.

Myrrhine. J'aime mieux qu'il soupçonne tout ce qu'il voudra, que la vérité.

Phidippe. Je savois long-tems avant vous, ma pauvre femme, qu'il avoit une Maitresse, mais je n'ai jamais cru que ce fût là un grand crime à un jeune homme, car c'est une chose qui nait avec nous. Voici bien-tot venir le tems que non seulement il n'aimera plus les femmes, mais qu'il se haïra lui-même. Je vois bien que vous êtes encore la même que vous étiez alors. Vous n'avez eu ni repos ni cesse que vous ne l'ayez tirée

de chez ſon mari, & que vous n'ayez rompu un mariage que j'avois fait. Ce que vous venez de faire préſentement, marque aſſez avec quel eſprit vous avez conſenti que je le fiſſe.

Myrrhine. Croyez-vous donc que je ſois aſſez mechante & aſſez dure pour vouloir faire ce tort à ma fille, ſi ce meriage nous étoit avantageux?

Phidippe. Eſt-ce que vous êtes capable de voir ou de juger ce qui nous eſt avantageux ou deſavantageux? Vous aurez par hazard oui dire à quelqu'un qu'il aura vu Pamphile entrer chez la Maitreſſe, ou en ſortir. Eh bien que cela fait-il? pourvuque ce ne ſoit que rarement & avec modération. (6) Ne vaudroit il pas mieux diſſimuler

(6) *Ne vaudroit-il pas mieux diſſimuler que de faire tant de bruit à ſinqu'il nous haiſſe.*) Mot à mot, *ne ſeroit il pas plus humain de diſſimuler ces choſes, que de ſe donner la*

ler cela que de faire tant de bruit afinqu'il nous haïſſe? (7) D'ailleurs s'il étoit capable de ſe détacher tout d'un coup d'une perſonne avec qui il a eu un ſi long commerce, je ne le croirois pas un homme, (8) & je craindrois que Philumene

peine de les ſavoir pour nous faire haïr? Mais cela ne peut ſe ſouffrir en notre Langue, car on ne peut diſſimuler que ce que l'on ſait, ainſi quand *Terence* a dit *dure operam id ſcire*, il a voulu dire tâcher d'aprofondir les choſes, en faire du bruit, les faire éclater; & *diſſimuler* eſt ici faire ſemblant de ne pas voir, fermer les yeux. Et ce que *Phidippe* dit, une maxime ſûre, quand les homme veulent ſe cacher, ils ne manquent jamais de haïr ceux qui les découvrent, & ſi cela eſt vrai des hommes en général, il l'eſt encore plus des hommes qui ont des commerces qu'ils veulent tenir ſecrets.

(7) *D'ailleurs s'il étoit capable de ſe détacher tout d'un coup d'une perſonne avec qui il a eu un ſi long commerce.*) *Terence* étoit perſuadé qu'il n'y a rien de ſi fort, ni qui doive avoir tant de pouvoir ſur l'eſprit des hommes, qu'un long commerce & que le lien d'une longue ſocieté.

(8) *Et je craindrois que Philumene n'eût pas*

mene n'eût pas là un mari pour long-tems.

Myrrhine. Mon Dieu laissez-là Pamphile, & les pretendues fautes que vous dites que j'ai faites, allez le trouver, parlez-lui en particulier; demandez lui s'il arrive qu'il la veuille, rendez-la lui; mais s'il n'en veut point, soyez persuadé que j'ai bien fait de pourvoir au repos de ma fille.

Phidippe. S'il est vrai qu'il n'en veuille point, & que vous ayez connu ses sentimens, j'étois ici, ma fem-

pas là un mari pour long tems.) Ce que dit *Phidippe* est vrai pour l'amitié, on ne doit jamais compter sur un homme qui a été capable de se détacher tout d'un coup d'une personne qu'il a long tems aimée, *disjungendæ non disrumpendæ sunt amicitiæ*, comme a fort bien dit *Ciceron* dans les *Offices*. *Il faut desunir les amitiez, & non pas les déchirer.* Mais à l'égard des commerces dont il est ici question, il faut dire au contraire, *disrumpendæ non disjungendæ sunt amicitiæ*, Il ne faut pas se donner le tems de desunir ces sortes d'attachemens, il faut les rompre, les déchirer.

femme, il me ſemble qu'il étoit juſte de pourvoir à cela par mon conſeil. C'eſt pourquoi je ſuis dans une colere horrible, que vous ayez oſé entrependre cela ſans ma permiſſion. Je vous défens de faire porter l'enfant hors de la Maiſon. Mais je ſuis plus ſot qu'elle de demander qu'elle m'obeïſſe, je m'en vais au logis, pour dire à mes gens qu'ils ne ſouffrent pas que perſonne l'emporte.

Myrrhine. En vérité je ne croi pas qu'il y ait une femme au monde plus miſerable que moi: car je ne puis pas ignorer de quelle maniere il prendra l'affaire s'il vient à la ſavoir telle qu'elle eſt, puis qu'il eſt ſi fort en colere pour une choſe qui n'eſt qu'une bagatelle au prix, (9) & je ne vois pas le moyen de le faire

(9) *Et je ne vois pas le moyen de le faire changer.*) C'eſt à dire, de lui faire changer la defenſe qu'il vient de leur faire à elle de faire porter l'enfant hors de la maiſon, & à ſes gens de ſouffrir que perſonne l'emporte. (10)

faire changer. Voila le comble de mes malheurs, s'il me force à élever un enfant dont nous ne connoissons pas le pere. Car lors que cet accident arriva à ma fille, il étoit nuit, (10) elle ne put bien voir l'homme dans l'obscurité, ni lui rien prendre qui pût le faire reconnoitre dans la suite, mais lui en s'en allant il lui arracha seulement une bague, qu'elle avoit au doigt. Sur-tout cela j'apréhende que lors que Pamphile saura qu'on éleve l'enfant d'un autre, com-

(10) *Elle ne put bien voir l'homme dans l'obscurité.*) Anciennement le verbe *nequeo* avoit un passif *nequeor*. En voici un bel exemple dans *Saluste* in Jugurth. *Quicquid sine sanguine Civium ulcisci nequitur, jure fuctum*; où l'on voit non seulement *nequitur* passif, mais encore son *ulcisci* passif de même. *Possum* avoit encore son passif car on disoit fort bien *potereter* & *potestur*. *Festus* en marque des exemples de *Scipion l'Afriquain* & de *Gracchus*. Mais sans recourir à ces Anciens, *Lucrece* & *Virgile* on dit *potestur*.

comme étant de lui, il ne puisse plus garder le secret que je lui ai demandé.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

SOSTRATA, PAMPHILE.

Sostrata.

QUelque beau semblant que vous fassiez, mon fils, je vois fort bien que vous me soupçonnez d'être cause que votre femme s'en est allée de chez nous, & que vous êtes persuadé que c'est pour ma mauvaise humeur. Mais ainsi les Dieux me soient favorables, & (1) ainsi puissé-je recevoir de vous la joie

Cette Scene qui a toujours passé pour la seconde de l'Acte IV. n'en est que la premiere, & je ne sai pas pourquoi on n'a pas voulu commencer ici cet Acte, puisque la Scene est vuide, & qu'il n'y a plus de continuité d'action.

(1) *Ainsi puisse-je recevoir de vous la joie & la consolation &c.* Il n'y a rien de plus ten-

dre

joie & la consolation que j'en attens, comme il est vrai que je n'ai rien fait, que je sache, qui ait dû lui donner de l'aversion pour moi. (2) J'ai toujours cru que vous m'aimiez, & vous venez de me confirmer dans cette pensée; car votre pere vient de me conter chez nous comme vous avez toujours pré-

dire que ce ferment, mais il me semble qu'on a mal pris ce passage; car ces paroles *itaque obtingant ex te quæ exopto mihi*, ne signifient pas, *& ainsi puissé-je obtenir de vous ce que je souhaite*, ni *ainsi puisse-t-il m'arriver, ce que je vous souhaite.* Elles signifient, *ainsi les choses que je souhaite puissent m'arriver par vous, de votre part.* C'est à-dire, ainsi puisse-je recevoir de vous toute la joie & toute la consolation qu'une mere desire d'un fils.

(2) *J'ai toujours cru que vous m'aimiez, & vous venez de me confirmer dans cette pensée.*) Ce vers est un peu embarrassé, en voici la construction, *quam rebar ante te amare me, nunc ei rei firmasti fidem. Quam* est pour *quantum. Vous venez de me prouver que vous m'aimiez autant que je pensois que vous m'aimiez.*

préferé mes intérts à votre amour. Présentement, mon fils, je veux vous rendre la pareille, afin de vous faire voir que je sais reconnoitre votre piété. Mon cher Pamphile, je croi qu'il est nécessaire pour votre repos & pour ma reputation, que je me retire à la campagne avec votre pere, comme je l'ai absolument resolu, afinque ma présence ne vous cause aucun trouble, & qu'il n'y ait plus rien qui empêche votre chere Philumene de revenir avec vous.

Pamphile. Eh, ma mere, quelle resolution est-ce là, je vous prie? quoi par sa faute vous serez obligée de vous en aller demeurer aux champs? Cela ne sera pas, s'il vous plait, & je ne souffrirai pas que nos ennemis puissent me reprocher que votre retraite est un effet de mon opiniatreté, & non pas de votre bonté & de votre complaisance. D'ailleurs, ma mere, je ne veux pas que pour l'amour de moi vous ab-

abandonniez vos parentes, vos amies, les fêtes & les divertissemens.

Sostrata. Tout cela ne me divertit plus, mon fils; pendant que l'âge l'a pu permettre, j'ai assez joui de tous ces plaisirs, j'en suis lasse présentement, & desormais mon plus grand soin, (3) c'est que mon âge ne fasse de la peine à personne, & qu'on n'attende pas ma mort avec impatience. Je vois qu'on me hait ici sans aucun sujet; il est tems

(3) *C'est que mon âge ne fasse de la peine à personne, & qu'on n'atende pas ma mort avec impatience.*) *Sostrata* fait tout ce qu'elle peut pour persuader à son fils que la colere n'a aucune part à la resolution qu'elle a faite de se retirer; & elle s'explique avec toute la douceur imaginable. En effet elle ne dit pas un mot qui puisse choquer ni son mari, ni son fils, ni sa belle fille; mais dans toute cette moderation elle ne laisse pas de faire sentir que sa douleur est mêlée d'indignation; & *Terence* a ménagé cela avec beaucoup d'adresse, pour exprimer les mœurs & conserver les caracteres, *ad mores exprimendos, personasque reddendas.*

tems que quite la place. De cette maniere, comme je croi, je couperai chemin à la médisance, je guérirai les soupçons qu'on a de moi, & je contenterai les gens. Laissez-moi, je vous prie, éviter les reproches qu'on fait d'ordinaire aux femmes.

Pamphile. (4) Ah, sans une seule chose que je serois hûreux avec une mere comme celle que j'ai, & avec une femme comme la mienne!

Sostrata. (5) Eh mon Dieu, mon fils,

(4) *Ah sans une seule chose, que je serois hûreux! &c.*) M. *Guyet* rejette le Vers suivant, *Hunc matrem habens talem, &c.* & il explique ces mots, *absque una hac foret, sans la mere que j'ai.* Mais cela est manifestement contraire aux sentimens de *Pamphile*, qui touché de la complaisance que sa mere a pour lui, & plein d'amour pour *Philumene*, dit que sans le malheur qui lui est arrivé il seroit le plus hûreux homme du monde avec la mere qu'il a, avec une femme comme la sienne. Cela est tendre & poli, & le reste dur & grossier.

(5) *Eh mon Dieu, mon fils, ne vous imaginez pas que ce que vous avez là à souffrir soit*

fort

fils, ne vous imaginez pas que ce que ce que vous avez là à souffrir soit *fort grand' chose, de la maniere que les femmes vivent aujourd'hui.*) Ce passage m'a toujours paru très-difficile, & je n'ai vu personne qui l'ait bien expliqué à mon gré. *Pamphile* vient de dire qu'il seroit heureux sans une chose; sa mere, qui n'entend pas sa pensée, croit qu'il se plaint seulement de la mauvaise humeur de *Philumene*, en ce qu'elle ne peut compatir avec elle: c'est pourquoi elle lui répond qu'il ne doit pas se mettre en tête que ce qu'il a à souffrir de sa femme soit si facheux que cela doive troubler le bonheur qu'il a d'ailleurs; & que de ne pouvoir vivre avec une belle mere, c'est le moindre defaut qu'une jeune femme puisse avoir. Et voici la construction de ce passage; *Ut quæque uxor est, non tute inducas in animum te pati rem valde incommodam:* „de la maniere que les femmes sont faites aujourd'hui, ne vous imaginez pas que vous souffriez là une chose „bien difficile à suporter. Si d'ailleurs „tout le reste va bien comme vous le dites, & comme je le croi, vous ne devez „pas faire difficulté de reprendre votre „femme.„ Encore une fois *Sostrata* répond à ce que *Pamphile* vient de dire, *sans une seule chose que je serois heureux!* ces mots,

soit si grande chose, de la maniere dont des femmes vivent aujourd'hui. Si tout le reste est comme vous le souhaitez & comme je le croi, mon cher Pamphile, faites-moi ce plaisir, au nom des Dieux reprenez votre femme.

Pamphile. Que je suis miserable!

Sostrata. Et moi aussi. Car cette affaire ne m'afflige pas moins que vous.

ACTE

ut quæque, est, se rapportent au mot *uxorem* du Vers précedent, & non pas à *res*. *Sostrata* croyoit que son fils ne trouvoit à redire à sa femme que sa mauvaise humeur; ainsi elle ne peut pas lui dire, *quelle que soit la chose dont vous vous plaignez*, cela paroitroit ridicule, au lieu que le reste fait un beau sens.

ACTE QUATRIEME.

SCENE II.

LACHES, SOSTRATA, PAMPHILE.

Laches.

(1) MA femme, j'ai entendu d'ici près tout ce que vous avez dit à Pamphile. C'eſt là ce qui s'apelle être ſage, de faire de bonne heure & de bon gré ce qu'on ſeroit peut-être enfin obligé de faire par force, car par là on s'accoutume à être toujours maitre de ſon eſprit.

Soſtrata. (2) Que le Dieux me pré-

(1) *Ma femme, j'ai entendu d'ici près.)* Il faut joindre ces mots de cette maniere; *hinc accepi procul ſtans: j'ai entendu d'ici en me tenant tout près.* Car ici *procul* ſignifie *près*; comme ſouvent dans *Plaute* & dans *Virgile*, *Afranius* a dit de même, *hinc auſcultavi procul, j'ai écouté d'ici près.* Si on joignoit *procul* avec *hinc*, cela ſignifie. oit, *loin d'ici.*

(2) *Que les Dieux me préſervent de me voir jamais reduite à une ſi fâcheuſe extrémité!)*

(e;

préſervent de me voir reduite à une ſi facheuſe extrémité.

Lachès. Allez-vous en donc aux champs, (3) là je ſuporterai votre

Ces trois mots ſont plus difficiles qu'ils ne paroiſſent. *Lachès* vient de dire à ſa femme que c'eſt être ſage de faire de bonne heure & de bon gré ce qu'on ſeroit peut-être obligé de faire par force; & comme il y a là quelque choſe de dur & de fâcheux, quoi qu'il ſoit adouci par le mot *peut être*, *Sofrate* pour détourner l'effet de ce compliment, qui a tout l'air d'une menace, fait cette priere, *Fors ſint poſ, que la fortune ne ſoit plus favorable de pan Pollux*; comme ſi elle diſoit, *Que les Dieux m'empêchent de tomber jamais dans la fâcheuſe néceſſité d'avoir à ſortir par force de ma maiſon.* Ces petites choſes, qui ne paroiſſent rien, ſont très-difficiles dans *Terence*, qui a une juſteſſe merveilleuſe.

(3) *Là je ſupporterai votre humeur, & vous la mienne.*) C'eſt une eſpece de reproche que *Lachès* fait à ſa belle-fille & à ſon fils; & c'eſt comme s'il diſoit, *Puiſqu'on ne veut pas nous ſouffrir ici, allons-nous-en à la campagne, où nous nous ſouffrirons fort bien l'un l'autre.* Et il faut bien remarquer que *Lachès* ne dit pas *là nous nous rejouirons, nous paſſerons le tems*, &c. Mais, *nous ſupporterons*

votre humeur & vous la même.

Sostrata. Je l'espere en vérité.

Lachès. Allez-vous-en vite au logis, préparer tout ce que vous voulez porter avec vous. Allez, c'est assez dit.

Sostrata. J'y vais, mon mari.

Pamphile. Mon pere.

Lachès. Que voulez-vous, mon fils?

Pamphile. Quoi, ma mere quitter sa maison? que cela ne soit pas, je vous prie.

Lachès. Pourquoi non?

Pamphile. Parceque je suis encore incertain de ce que je pourrai faire à l'égard de ma femme.

Lachès. Eh que voudriez-vous faire, que la reprendre?

Pamphile bas. (4) En vérité j'en

porterons notre humeur car c'est le partage des vieilles gens qui vivent ensemble de se suporter l'un l'autre.

(4) *En vérité j'en ai grande envie, & j'ai bien de la peine à m'en empêcher.*) Il faut se souvenir du caractere de Pamphile, qui étoit éperdument amoureux de sa femme,

j'en ai grande envie, & j'ai bien de la peine à m'en empêcher. Cependant (5) je ne changerai rien dans ma resolution; & je suivrai jusqu'au bout ce que je croi le plus utile. *haut.* Je suis persuadé que le seul moyen de les rendre bonnes amies, c'est que je ne la reprenne pas. *La-*

me, & qui malgré l'accident qui lui étoit arrivé, mouroit d'envie de la reprendre. Il se fait donc dans son cœur un combat entre l'amour & la honte, & c'est ce combat qui rend ce passage très-passionné. La beauté de ce sentiment n'a pas empêché M. *Guyet* de chercher une explication fort éloignée : il prétend que *Pamphile* dit ; *En vérité j'ai grande envie de découvrir à mon pere l'accouchement de Bacchumene, & la raison que j'ai de ne la pas reprendre. Cependant je tiendrai la parole que j'ai donnée, & je ferai ce que je dois.* Je ne sai pas si, quelqu'un pourra goûter ce sens-là pour moi je le trouve entierement opposé au caractere de *Pamphile*.

(5) *Je ne changerai rien à ma resolution.*] *Terence* s'est déja servi du verbe *minuere* dans le même sens, Andr. II. 3. *Nec en ea causa minueris hæc quæ facis, vous ne diminuerez rien, pour vous ne changerez rien.*

Lachès. (6) Encore n'en ſavez-vous rien; mais il vous importe peu qu'elles ſoient amies ou ennemies quand celle-ci s'en ſera allée. Les gens de notre âge ne plaiſent point du tout à la jeuneſſe, & il eſt juſte que nous nous en allions; (7) en un mot, Pamphile, nous ne ſommes plus bons qu'à faire le ſujet d'un conte, *Il y avoit autrefois un bon-homme & une bonne femme,* Mais je vois Phidippe qui ſort

(6) *Encore n'en ſavez-vous rien.*) *Lachès* encherit encore ſur ce que ſon fils vient de dire que ſa mere & ſa femme ſeront bonnes amies lors-qu'elles ne ſe ſeront plus rien, & qu'elles ne demeureront plus enſemble. Ce bon-homme fait une ſatire de ces femmes, & il répond avec aigreur, *encore ne ſavez-vous ſi vous en viendrez à bout par là.* Il n'eſt nullement néceſſaire de corriger ce paſſage.

(7) *En un mot, Pamphile, nous ne ſommes plus bons qu'à faire le ſujet d'un conte:*) Ce paſſage m'a toujours plu extrémement; il eſt beau ſans être difficile: cependant des gens fort ſavans s'y ſont trompés. Mon pere étoit pour le ſens que j'ai ſuivi. M. *Guyet* avoit

fort de chez lui fort à propos, aprochons.

ACTE QUATRIEME.

SCENE III.

PHIDIPPE, LACHES, PAMPHILE.

Phidippe.

EN vérité, Philumene, je suis aussi en colere contre vous, & bien fort, car vous avez fait là une chose très-malhonnête ; il est vrai que c'est votre mere qui en est cause, & qui vous y a portée ; mais pour elle, elle n'a point d'excuse.

Lachès. Phidippe, je vous rencontre fort à propos.

Phi-

avoit eu la même pensée avant lui ; mais *Donat* les avoit prévenus l'un & l'autre, car il est le prémier qui a donné cette explication à ce passage. Voici ses termes : *Senex atque anus hæc duo nomina, ut posita sunt, caput indicunt, & inceptionem hujusmodi fabularum ; pronuntia, senex atque anus, quasi initium fabulæ.*

Phidippe. Qu'y a-t-il?

Pamphile. Que leur vais-je répondre? (1) & comment pourrai-je garder le ſecret?

Lachès, (2) Afinque notre fille n'ait plus de peine à revenir chez nous, dites lui que Soſtrata s'en va demeurer à la campagne.

Phidippe. Ah, votre femme n'a point eu de tort en toute cette affaire, tout le mal eſt venu de la mienne.

Pamphile. (3) Voici du changement. *Phi-*

(1) *Et comment pourrai-je garder le ſecret?*) Ce Vers eſt corrompu, car *Pamphile* dit le contraire de ce qu'il doit dire, s'il dit, *Et comment pourrai je leur declarer cela?* ce n'eſt nullement ſa penſée; au lieu de *aperiam,* qui ſignifie *je declarerai,* il faut lire *operiam, je cacherai,* comme dans les anciennes éditions.

(2) *Afin que notre fille &c.*) J'ai ſuivi ici la remarque de *Donat* qui nous avertit que *Lachès* par politeſſe & par tendreſſe dit *filiæ. Blande non addidit ſuæ quaſi dicat communi filiæ, & bene non Socrum ſed Soſtratam.*

(3) *Voici du changement.*) *M. Guyet* croyoit

Phidippe. C'eſt elle qui nous brouille tous, Lachès.

Pamphile bas. Pourvuque je ne ſois point obligé de la reprendre, qu'ils ſe brouillent tous tant qu'il leur plaira. *Phi-*

ôt que ces mots, *mutatio fit*, avoient été écrits à la marge par quelque Savant qui faiſoit cette remarque ſur ce Vers : *A Myrrhina hæc ſunt mea uxore exorta omnia*, *Tout le mal eſt venu de ma femme;* pour dire que ce n'étoit plus *Soſtrata* qu'on accuſoit, mais *Myrrhine :* & ſur ce pretexte, ce Critique prétend que ce Vers, *Mutatio fit, ea nos perturbat, Lachès*, doit être rejetté tout entier. Mais je ſuis perſuadée, qu'il ſe trompe; car non ſeulement *Donat* reconnoit ce Vers, non ſeulement il eſt dans les manuſcrits, mais ce qui eſt encore plus conſiderable, c'eſt que le Vers ſuivant préſupoſe néceſſairement celui là; car *turbent porro quam volent*, *qu'ils ſe brouillent tous tant qu'il leur plaira*, a été fait manifeſtement ſur ce *ea perturbat nos*, *Lache, c'eſt elle qui nous brouille tous*, *Lachès*, & y a un ſenſible raport. Ce n'étoit donc par là la critique qu'il faloit faire; il faloit ſeulement avertir que c'eſt *Pamphile*, & non pas *Phidipe*, qui dit, *mutatio fit, voici du changement*, comme je l'ai marqué dans cette édition. (4)

Phidippe. Je souhaite assurément que l'alliance qui est entre nous, soit ferme & durable. Mais si vous êtes dans d'autres sentimens, (4) vous n'avez qu'à prendre votre enfant.

Pamphile bas. Je suis perdu! il a découvert qu'elle a accouché.

Lachès. Son enfant? & quel enfant?

Phidippe. Il nous est né un petit fils; quand ma fille sortit de chez vous, elle étoit grosse, & je n'en ai jamais rien su qu'aujourd'hui.

Lachès. En vérité vous me donnez là une bonne nouvelle; je suis ravi qu'il nous soit né un petit-fils, & que Philumene soit heureusement accouchée. Mais quelle espèce de femme avez-vous donc? & quelle humeur est la sienne? faloit-il

(4) *Vous n'avez qu'à prendre votre enfant.* C'est à *Pamphile* qu'il parle, & non pas à *Lachès*. Par le Droit, les enfans mâles nés dans le mariage, suivent toujours le pere.

(5)

à nous tenir cela caché si long-tems ? je ne saurois dire combien je trouve ce procedé là mauvais.

Phidippe. (5) Je n'en suis pas plus content que vous, Lachès.

Pamphile. bas. J'étois tantot incertain de ce que je devois faire ; (6) mais présentement il n'y

(5) *Je n'en suis pas plus content que vous, Lachès.*) Voila une façon de parler bien singuliere, *Cette action ne vous plait pas moins qu'à moi* ; pour dire, *elle vous déplait moins qu'à moi.* Il faut joindre le *non* avec *placet*, & *non placet* est pour *displicet* ; comme dans l'*Andriene*, *non ita dissimili sunt argumento*, pour *ita sunt non dissimili argumento.* Il est vrai que ce passage de l'*Hecyre* est beaucoup plus hardi, & je ne conseillerois jamais à personne de l'imiter.

(6) *Mais présentement il n'y a plus lieu de balancer,*) C'est une ironie de *Pamphile*, qui dit que puisque *Philumene* a un fils dont il n'est pas le pere, il ne doit pas balancer à la reprendre, qu'il ne faut pas manquer un si beaucoup, & qu'il y a trop de gain à faire, puisque tout à la fois on aura la mere & l'enfant. Et c'est, comme *Donat* l'a remarqué, une metaphore empruntée des bêtes qui

n'y a plus lieu de balancer, puisqu'elle eſt ſuivie d'un enfant dont je ne ſuis pas le pere.

Lachès. A préſent, Pamphile, vous ne devez plus héſiter.

Pamphile. Je ſuis au deſeſpoir!

Lachès. (7) Nous avons ſouvent ſouhaité de vous voir pere; ce bonheur nous eſt arrivé, & j'en rens graces aux Dieux.

Pamphile. bas. Je ſuis mort!

Lachès. Reprenez votre femme, & ne vous opoſez point à ce que je ſouhaite.

Pam-

qui ſe vendent plus cher quand elles ſont ſuivies de leurs petits. C'eſt pourquoi auſſi *Terence* a mis le mot *conſequitur*, qui eſt le propre terme dont on ſe ſert en parlant des bêtes. *Metaphora à pecoribus, quæ ut mox nata fuerunt, matrem ſequuntur.*

(7) *Nous avons ſouvent ſouhaité de vous voir pere.*) Il y a dans le Latin. *Nous deſirions ſouvent de voir le jour où il naitroit de vous quelqu'un qui vous apellât ſon pere.* Mais cela ne fait un agréable effet en notre Langue, & ne peut y être ſouffert.

Pamphile. Mon pere, ſi elle étoit bien aiſe d'être ma femme, je ſuis ſûr qu'elle ne m'auroit pas caché ſa groſſeſſe, comme elle a fait. Maintenant donc puiſqu'elle ne m'aime plus, & que je ne croi pas que deſormais nous puiſſions vivre bien enſemble, pourquoi voudriez-vous que je la repriſſe?

Lachès. C'eſt une jeune perſonne qui a fait ce que ſa mere lui a conſeillé; celà eſt-il étonnant? croyez-vous pouvoir trouver une femme qui ne faſſe point de fautes? eſt-ce que les hommes n'en font point?

Phidippe. Oça, Lachès, & vous, Pamphile, aviſez enſemble ſi vous devez la repudier, ou ſi vous voulez la reprendre: je ne puis pas empêcher les ſottiſes de ma femme; de mon coté vous ne trouverez aucune difficulté, quelque parti que vous preniez. Mais que ferons nous de l'enfant?

La-

Lachès. Quelle demande ! quelque chose qui arrive, il faut enfin que vous lui rendiez son fils, & que nous nourrissions un enfant qui nous appartient.

Pamphile bas. (8) Quoi, je nourrirai un enfant que le pere même a abandonné ?

Lachès

(8) *Quoi, je nourrirai un enfant que le pere même a abandonné ?*) *Donat*, ou plutôt le faux *Donat*, marque en cet endroit une differente leçon qui change entierement tout le sens. La voici : *quem ipsa neglexit, patér, ipsa* au lieu de *ipse*, & *patet*, est un vocatif ; *Quoi, mon pere, je nourrirai un enfant que la mere même a abandonné ?* Quelques Critiques se sont declarés pour cette explication, mais elle me paroit insoutenable en toutes manieres. Et quoi ? parce qu'une mere aura abandonné son enfant, ce sera un sujet legitime au pere de refuser de le nourrir ? cela est effroyable, & entierement opose à la nature ; d'ailleurs *Lachès* n'avoit qu'à dire à son fils, *votre*

Lachès. (9) Que dites vous ? Quoi-donc, eſt-ce que nous ne l'éleverons pas, mon fils ? l'expoſerons-nous plutot, je vous prie ? quelle extravagance eſt-ce là ? hô enfin je ne puis plus me taire, & vous me forcez à dire devant Phidippe des choſes que je voudrois cacher. Croyez-vous que j'ignore le ſujet de vos larmes, & d'où vient le trouble où je vous voi ? Premierement, dès que vous avez voulu nous donner cette belle excuſe, qu'à cauſe de votre

femme n'a abandonné cet enfant qu'à cauſe des mauvais traitemens qu'elle reçoit de vous. Le ſens que j'ai ſuivi eſt aſſurément le ſeul véritable, il eſt plein de paſſion, & fait parfaitement ſentir le malhûreux état où Pamphile ſe trouvoit reduit.

(9) *Que dites-vous ?*) *Lachès* n'a pas bien entendu ce que *Pamphile* vient de dire, *quem ipſe neglexit pater.* C'eſt pourquoi il demande ce qu'il dit, car il peut avoir été trompé par la prononciation.

(10)

votre mere vous ne pouviez avoir cette femme chez vous, votre mere vous a auſſi tot promis de vous quitter la maiſon. A cette heure que vous voyez que cette excuſe vous eſt otée, vous en trouvez une autre; c'eſt qu'il vous eſt né un fils ſans qu'on vous ait rien dit de cette groſſeſſe. Vous vous trompez, ſi vous croyez que je ne ſache pas ce qui ſe paſſe dans votre cœur. Combien de tems ai-je ſouffert que vous euſſiez une Maitreſſe, afin que cette complaiſance vous obligeât enfin à penſer au mariage? Avec quelle bonté ai-je ſuporté les dépenſes que vous avez faites pour elle? je me ſuis tourmenté, j'ai employé les prieres auprès de vous, afin de vous porter à vous marier; je vous ai remontré qu'il étoit tems de vous retirer de ces débauches; enfin vous avez pris une femme, & en

obéissant vous avez fait votre devoir. Aujourd'hui vous vous engagez avec cette créature, (10) & c'est par ses inspirations que vous faites le plus grand de tous ses affronts à votre femme. Ne vous défendez point, car je connois très-bien que vous voilà replongé dans votre premier train de vie.

Pamphile. Moi, mon père?

Lachès. Oui vous même; & c'est une grande injustice que vous faites, d'aller inventer des prétextes pour vous séparer de votre femme, (11) afin que ne l'ayant plus pour témoin de vos actio-

(10) *Et c'est par ses inspirations que* &c.) Ce bon homme croit que c'est *Bacchis* qui porte *Pamphile* à chasser sa femme pour être seule maîtresse de son cœur.

(11) *Afin que ne l'ayant plus pour témoin de vos actions.*) *Donat* remarque que *Lachès* dit, *pour témoin*, ne voulant pas dire *obstacle*, & voulant louer la douceur & la modestie

actions, vous puissiez vivre avec cette coquine. Et enfin votre femme l'a fort bien vu; car quel autre sujet auroit-elle eu de quitter votre maison?

Phidippe. Il a deviné; c'est cela même.

Pamphile. Je suis pret de vous jurer qu'il n'est rien de tout cela.

Lachès. Reprenez donc votre femme, ou dites ce qui vous en empêche.

Pamphile. Il n'est pas tems présentement.

Lachès. Prenez donc votre fils, car pour lui il n'en peut mais; après cela nous songerons à la mere.

Pam-

dessie de cette femme, qui auroit vu le déreglement de son mari, sans rien faire pour l'empêcher. *Laudata est hic uxor modesta*, dit-il, *quum illam testem non impeditricem appellet socer.*

Pamphile. Je ſuis malheureux en toutes façons, & je ne ſai ce que je dois faire ; mon pere me preſſe par tant de bonnes raiſons, *que je n'ai rien à lui répondre.* Je m'en vais, puiſque j'avance ſi peu en me tenant ici. Je croi qu'ils n'éleveront pas cet enfant ſans que je l'ordonne, ſur-tout puiſque ma belle-mere eſt pour moi.

Lachès. Vous vous enfuyez ? ho, ho, & vous ne répondez rien de poſitif. Ne vous ſemble-t-il pas qu'il ait perdu le ſens ? (12) Laiſſez-le faire. Phidippe, donnez-moi l'enfant, j'en aurai ſoin.

Phi-

(12) *Laiſſez le faire.*) Ce mot eſt ici une menace, *laiſſez-le faire, je le ſaurai bien punir.* On a cru auſſi que *Lachès* diſoit, *laiſſez-moi*, comme ſi *Phidippe* le retenoit pour l'empêcher de ſe jetter ſur *Pamphile*, Le prémier ſens me paroit plus naturel.

Phidippe. Fort bien. Il n'eſt pas étonnant que ſa femme ait été choquée de ce déreglement. Les femmes ſont difficiles ſur ce chapitre, & ne pardonnent pas volontiers ces ſortes d'affronts. Voila d'où vient ſa colère; (13) car ma femme me l'a dit; & je n'ai pas voulu vous le dire devant Pamphile; d'abord j'avois de la peine à le croire, mais préſentement cela eſt clair, car je vois qu'il a l'eſprit tout-à-fait éloigné du mariage.

Lachès.

(13) *Car ma femme me l'a dit.*) En effet ſa femme lui avoit dit qu'elle ne pouvoit ſouffrir que ſa fille fût mariée à un homme qui avoit des maitreſſes & qui paſſoit les nuits hors de chez lui. *Act. III. Scen VI* 23. & le bon homme eſt perſuadé que ſa femme ne parloit ainſi qu'après ſa fille qui s'en étoit plainte. Voila pourquoi il aſſûre ici que ſa femme le lui a dit. Cette remarque eſt de *Donat.*

Lachès. Que ferai je donc, Phidippe? quel conseil me donnez-vous?

Phidippe. Ce que vous ferez? je suis d'avis que nous allions trouver cette créature qui débauche votre fils; que nous la prenions de douceur; que nous nous plaignions d'elle, & qu'enfin nous la menaçions, si elle a jamais aucun commerce avec lui.

Lachès. Je ferai ce que vous me conseillez. Hola, allez vite chez cette Bacchis, qui demeure ici près de nous; & la priez de ma part de venir jusques ici. Je vous prie aussi, Phidippe, de m'aider en cette affaire.

Phidippe. Ha, Lachès; je vous l'ai déja dit, & je vous le redis encore, je souhaite que notre alliance dure toujours, s'il est possible, comme je l'espere. (14) Mais vou-

(14) *Mais voudriez vous qui je fusse présente*

voudriez-vous que je fusse présent quand vous lui parlerez?

Lachès. Vous avez raison, allez-vous-en, & cherchez une Nourrice pour notre enfant.

ACTE

sent quand vous lui parlerez?) C'est pour dire, *mais vous ne voudriez pas, &c.* & il y a là une bienséance merveilleuse; car en effet la bienséance ne soufroit pas que *Phidippe* parlât à une créature qu'il soupçonnoit de tenir la place de sa fille auprès de *Pamphile*. Et c'est ce que *Donat* avoit fort bien vu; car il dit, *Bene servata sunt personis congruentia, nam socerum monere hanc rem tantum decuit, non etiam fingere ut eum pellice filiæ suæ nuptiis fermocinaretur.* „Le Poëte a fort bien conservé la bienséance des caracteres, car „l'honnêteté vouloit que le pere de la fille „donnât l'avis de parler à cette Courtisane, mais elle ne vouloit pas qu'il lui parlât „lui-même, & qu'il entrât en conversation avec la Maitresse de son gendre. C'est pourquoi, ajoute le même *Donat*, ce Vers *Visne? Vouldriez-vous?* est prononcé par *Phidippe* avec un visage refro-

ACTE QUATRIEME.

SCENE IV.

BACCHIS, LACHES, DEUX SERVANTES DE BACCHIS.

Bacchis.

CE n'eſt pas pour rien que Lachès ſouhaite de me parler, & je ſuis bien trompée ſi je ne devine à peu près ce qu'il me veut.

La

gné, & d'un homme qui refuſe; ce qui oblige *Lachès* de lui dire de s'en aller faire autre choſe. *Melius pronuntiaveris ſi renitente & improbante hoc pulsu dicere acceperis Phidippum, quæ ſi non oporteat intereſſe ſe ſocerum. Idea mutat ſententiam Lachès, relegat eum in procurationem alterius rei.*

On avoit fait de cette Scene le commencement du cinquiéme Acte; mais on s'étoit trompé; *Lachès* demeure ſur le Théatre pour attendre *Bacchis*; cela eſt ſi ſenſible, qu'il n'eſt pas beſoin de preuves, on verra

la

Lachès. (1) Il faut que je prenne bien garde que la colere où je ſuis ne m'empêche d'obtenir ce que je veux de cette Bacchis, ou que je ne faſſe rien de trop, & dont je puiſſe me repentir dans la ſuite. Je vais l'aborder. Bonjour, Bacchis.

Bacchis. Bonjour, Monſieur.

Lachès. Je croi en vérité que vous êtes un peu en peine de ce qui peut m'avoir obligé à vous envoyer prier de venir ici.

Bac-

Le Theatre vuide à la fin de la cinquiéme Scene, qui eſt la fin de cet Acte.

(1) *Il faut que je prenne bien garde que la colere où je ſuis ne m'empêche.*) Il faut bien remarquer ici l'adreſſe de *Terence*. Comme il voyoit traiter avec douceur une créature qu'il croyoit qui debauchoit ſon fils, il a ſoin d'avertir des raiſons qui l'obligent d'en uſer ainſi, afin-qu'on ne puiſſe pas l'accuſer d'avoir fait une faute contre le caractere. Donat: *quia non erat verisimile bonum eſſe patrem meretrici interturbanti, reddit rationem Senex, cur agat mitiùs, ne videatur perſonæ modus non eſſe ſervatus.*

Bacchis. Non seulement j'en suis en peine, mais quand je fais reflexion sur ce que je suis, je tremble que la vie que je mene ne me nuise dans votre esprit; (2) car à cela près je pourrai facilement vous faire voir que je suis à couvert de tout reproche.

Lachès. Si cela est, vous n'avez rien à craindre; car (3) je suis

(2) *Car à cela près je n'aurai pas de peine à vous faire voir que je suis à couvert de tout reproche.*) En notre Langue, une Courtisane qui diroit, *mores facile tutor*, nous paroitroit ridicule; nous sommes accoutumés à prendre une femme débauchée pour une créature qui a toutes sortes de defauts. Dans ce caractere de *Bacchis*, *Terence* n'a pourtant rien fait contre la vraisemblance; toutes les Courtisanes ne sont pas également méchantes, & il y en peut avoir qui malgré leur déreglement, ne laissent pas de se tenir dans les regles de la Morale.

(3) *Je suis déja dans un âge.*) Il veut dire qu'il se rendra à Raison, & qu'il n'aura contre elle aucun de tous les emportemens

que

suis déja dans un âge (4) auquel il n'est pas pardonnable de faire des fautes : c'est pourquoi aussi je

que les peres ont d'ordinaire dans ces sortes d'occasions : où ils ne veulent rien examiner, & où ils suivent aveuglément tout ce que la passion leur suggere.

(4) *Auquel il n'est pas pardonnable de faire des fautes.*) Beaucoup de Savans se sont trompés sur ce mot *peccato*, qu'ils ont joint avec *mihi*, comme si c'étoit un datif, & comme si *peccato mihi* tenoit lieu de l'Aoriste Grec ἐμοὶ ἁμαρτήσαντι. Ils ont fondé ce sentiment sur deux passages, l'un de *Ciceron*, & l'autre de *Quintilien*. Celui de *Ciceron* est de l'Oraison contre *Rullus*. *Quæ cum omnibus est difficilis & magnæ ratio, tum vero mihi præter cæteros ; cui erranti nulla venia, recte facto exigua laus.* Voici celui de *Quintilien*, dans le sixiéme Livre : *Qui vero judicem capere & in quem vellet habitum animi posset perducere, quo dicto flendum & irascendum esset ; vix ullus fuit.* Mais ces deux passages ont été fort mal expliqués, car qui pourroit jamais s'imaginer que l'on eût pu dire en Latin *recte facta sum* pour *recte feci*, *erravi sum* pour *erravi*, *dictus sum* pour *dixi* ? Cela seroit pourtant, si ce que ces Savans ont

je prens garde à moi de plus près, afin-que je ne faſſe rien à la legere. Si, comme vous le dites, vous avez toujours agi comme les perſonnes qui ont de l'honnêteté doivent faire; ou que vous avez deſſein d'en uſer ainſi préſentement, il ſeroit malhonnête à moi de vous chagriner; & je ſerois injuſte de vous faire de la peine ſans aucun ſujet.

Bac-

ont dit, devoit être reçu. Ils n'ont fait cette faute que pour n'avoir pas pris garde que la conſtruction de ce Vers de *Terence* doit être faite de cette maniere. *Non eſt æquum mihi ignoſci peccato.* „Il n'eſt pas juſte que l'on me pardonne, la faute étant „faite.„ *peccato* eſt un ablatif abſolu pour *ſi peccatum à me fuerit.* Il en eſt de même dans *Ciceron* & dans *Quintilien, cui nulla venia erranti*, c'eſt à dire *ſi erratum fuerit, remiſſe factum fuerit. Quo dicto*, c'eſt pour *quare dicto.* Cette remarque ne fait rien pour la traduction, mais elle eſt importante pour l'uſage de la Langue Latine.

Bacchis. En vérité je vous ſuis très-obligée de ces bons ſentimens; car les ſatisfactions qu'on nous fait après nous avoir rendu quelque déplaiſir, ne nous gueriſſent de rien. Mais que voulez-vous de moi?

Lachès. Vous recevez mon fils chez vous...

Bacchis. Ah!

Lachès. Laiſſez-moi achever; avant qu'il eût une femme, j'ai ſouffert votre amour. (*) Attendez, (5) je n'ai pas encore dit ce que je veux vous dire. Préſentement il eſt marié; pendant qu'il eſt encore tems, (6) ſongez

(*) *Il voit qu'elle veut parler.*

(5) *Attendez, je n'ai pas encore dit ce, &c.)* *Lachès* dit cela ſur ce qu'il voit que *Bacchis* veut l'arrêter pour parler. *Donat* dit, *Apparet ſenem tardè & longe loquentem interpellari vultu reſponſuræ meretricis.*

(6) *Songez à chercher un autre Amant.)* *Quærere* eſt le propre terme dont on ſe ſervoit

gez à chercher un autre Amant qui vous soit plus assuré : car Pamphile ne vous aimera pas toujours, & vous ne serez pas toujours à l'âge où vous êtes.

Bacchis. Qui vous a dit que je le reçois chez moi?

Lachès. Sa belle-mere.

Bacchis. Moi?

Lachès. Vous-même: Et c'est par cette raison qu'elle a retiré sa fille de chez nous, & que sans en rien dire à personne, elle a voulu envoyer exposer l'enfant dont Philumene vient d'accoucher.

Bacchis. Lachès, si je savois quelque chose de plus fort que le ser-

voit d'ordinaire dans ces occasions. Virgile, *Quærat sibi fœdera Turnus* : „ Que „Turnus cherche d'autres alliances. „ Mais il faut bien remarquer ici l'adresse de ce Vieillard, qui parle à *Bacchis* de maniere qu'il semble qu'il regarde autant à ses interêts qu'à ceux de son fils.

fermement, pour vous obliger à croire ce que je vais vous dire, je vous l'offrirois; car rien n'eſt plus ſûr que depuis que Pamphile eſt marié, je n'ai plus voulu le voir abſolument.

Lachès. Que vous êtes aimable! Mais ſavez-vous ce que je veux, s'il vous plait, que vous faſſiez?

Bacchis. Quoi, je vous prie?

Lachès. (7) Que vous alliez dans cette maiſon trouver ces femmes, & que vous leur offriez auſſi de jurer, *qu'il n'eſt rien de tout ce dont on vous accuſe.* Faites, je vous prie, qu'elles n'aient ſur cela aucun ſoupçon dans l'eſprit, & vous tirez de tout reproche.

Bac

(7) *Que vous alliez dans cette maiſon trouver ces femmes.*) Il ſe garde bien de lui dire d'aller trouver la femme & la belle mere de ſon fils, *Lachès* ſavoit que ce ſont des noms odieux à une Courtiſane; c'eſt pourquoi il adoucit la priere qu'il lui fait, en diſant ſimplement, *ces femmes.*

Bacchis. (8) Je le ferai ; quoique je sois sûre que de toutes celles qui vivent comme moi, il n'y en a pas une qui le fît, & qui pour une chose comme celle-là, voulût se présenter devant une femme mariée ; mais je ne veux pas que Pamphile soit soupçonné injustement : & que sans sujet il vous paroisse plus leger qu'il n'est, à vous, dis-je, à qui assurément il le doit le moins paroitre. Il en a usé avec moi d'une maniere qui m'oblige à lui rendre tous les services que je pourrai.

Lachès.

(8) *Je le ferai, je sais pourtant....* Terence pousse si loin l'honnêteté de cette Courtisane, que pour excuser la nouveauté de ce caractere, il voit bien qu'il est obligé de prendre des devants, & de prévenir le spectateur, qui croiroit faussement qu'il peche contre la vraisemblance ; parcequ'il n'est pas ordinaire qu'une Courtisane fasse ce que celle-ci fait. *Terence* en use toujours de même dans toutes les choses qui sont extraordinaires, & que l'on ne voit que rarement.

(1)

Lachès. Ce que vous venez de me dire me desarme, & m'apaise entierement; car ces femmes ne sont pas les seules qui vous ont accusée de recevoir mon fils, je l'ai cru aussi bien qu'elles. Présentement que je vois que vous êtes toute autre que nous ne pensions, je vous prie d'être toujours la même, & de vous servir de nous en tout ce qu'il vous plaira. Si vous changez de sentiment... Mais je veux me taire, de peur de vous dire quelque chose qui pût vous fâcher. Je vous avertis seulement d'une chose, c'est de m'avoir plutot pour ami que pour ennemi.

Bacchis. Je ferai tous mes efforts pour cela.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE V.

PHIDIPPE, LACHES, BACCHIS, DEUX SERVANTES DE BACCHIS.

Phidippe.

(1) NOurrice, tu ne manqueras de rien chez moi ; tu auras tout en abondance ; mais quand tu auras bien bu & bien mangé, je te prie que notre enfant trouve la bouteille pleine, & qu'il tette son fou.

Laches. Je vois notre beau-pere qui vient ; il amene une nourrice pour notre petit fils. Phidippe, Bacchis jure par tous les Dieux.

Phi-

(1) *Nourrice, tu ne manqueras de rien chez moi. Phidippe* revient avec une Nourrice ; & comme les Nourrices sont toujours difficiles à contenter, & qu'elles demandent mille choses, il faut présupposer que ce bon homme dit cela sur les demandes qu'elle lui faisoit.

Phidippe, Est-ce donc là elle?

Lachès, Elle même.

Phidippe, Ma foi ces créatures ne craignent guere les Dieux, (2) & je croi que les Dieux ne prennent guere garde à elles.

Bacchis. Je suis prête à donner mes esclaves; vous pouvez en tirer la vérité par tous les tourmens qu'il vous plaira. Il s'agit présentement de ceci; il faut que je faſſe en sorte que la femme de Pamphile retourne avec lui; si je puis en venir à bout, (3) j'aurai acquis une

(2) *Et je croi que les Dieux ne prennent guere garde à elles.*) Cette phraſe eſt équivoque, & présente deux ſens; car elle peut ſignifier, *Je ne croi pas qu'elles regardent les Dieux*; ou *je ne croi pas que les Dieux les regardent*. Le dernier ſens eſt le meilleur; il y a plus de mépris pour ces créatures. Il faut bien remarquer la difference qu'il y a entre le caractere de *Lachès*, & celui de *Phidippe*. Le pere de la femme doit être plus emporté contre une Courtiſane, que le pere du Mari. *Terence* connoiſſoit parfaitement la nature.

(3) *J'aurai acquis une aſſez grande reputation*

une assez grande réputation, & je serai bien contente d'avoir fait ce que toutes les autres femmes comme moi évitent de faire.

Lachès. (4) En examinant la cho-

sation d'avoir fait seule, &c.) De peur que le spectateur ne s'étonnât de voir *Bacchis* en user avec tant d'honnêteté, & s'éloigner si fort de son caractere, *Terence* a soin de faire voir qu'elle n'a d'autre but que de s'acquerir la reputation de ne pas ressembler aux personnes qui vivent comme elles & par là *Terence* sauve toute la vraisemblance de ce caractere. *Donat* a fait sur tout cet endroit une remarque qui mérite d'être raportée: *Multa* Terentius *feliciter ausus est arte fretus, nam & socrus bonas, & meretrices honesti cupidas, præter quam pervulgatum est, fecit. Sed tanta vigilantia causarum & rationum momenta subjungit, at ei soli merito videantur omnia licere. Nam hoc contra illudit quod alibi ait commune esse jam omnibus Comicis bonas matronas facere, meretrices vero malas.*

(4) *En examinant la chose à fond nous avons trouvé que nous avons eu de nos femmes des soupçons très mal fondez.*) Le mot *suspectas* est équivoque car il est actif & passif & on peut expliquer ce passage de deux

chose à fond, nous avons trouvé que nous avons eu de nos femmes des soupçons très-mal fondés.

Main-

deux manieres, ou *nos femmes ont eu des soupçons mal fondez*, ou *nous avons soupçonné nos femmes sans fondement*. Il semble d'abord que l'un & l'autre sens peuvent se soutenir. Car il est vrai que les deux vieillards ont cru effectivement que leurs femmes soupçonnoient *Bacchis* de retenir *Pamphile* & de l'empêcher de retourner avec sa femme, c'est ce que *Lachès* dit à la fin de la Scene précédente, *nam non sunt solæ arbitratæ hæc*; „Car ces femmes ne sont „ pas les seules qui vous ont accusée de re„cevoir mon fils. C'est pourquoi je m'étois declarée pour ce sens-là, mais aujourd'hui après avoir examiné ce passage de plus près, j'ai reconnu que le dernier sens est le seul veritable, qu'il s'ajuste mieux avec l'intrigue de la Piece, & que c'est une suite plus naturelle de ce que nous avons vu. Car les deux vieillards ont accusé leurs femmes, *Sostrata* & *Myrrhine*, d'être la seule cause de ce que *Philumene* ne retournoit pas avec son mari. Le mot *nobis* determine même entierement ce dernier sens, car il seroit difficile de l'ajuster avec le prémier.

Maintenant servons nous de Bacchis; car si votre femme connoit qu'elle a ajouté foi à une fausse accusation, elle cessera d'être en colere. Et d'un autre coté si mon fils est fâché que sa femme soit accouchée sans qu'elle lui ait rien dit de sa grossesse, ce n'est pas grand' chose, ce chagrin passera bien tot. En bonne foi, il n'y a rien là qui doive les porter à se separer.

Phidippe. Je souhaite que cela soit comme vous le dites.

Lachès. Mais interrogez-la vous même, la voila, elle vous donnera satisfaction.

Phidippe. A quoi bon tout ce discours, ne savez-vous pas là-dessus mes sentimens? faites seulement que nos femmes soient contentes.

Bacchis. Voulez-vous donc que j'entre pour cela?

La-

Lachès. Allez, tirez-les du ſoupçon où elles ſont & faites en ſorte qu'elles vous croient.

Bacchis. J'y vais; quoique je ſache très-bien que ma vue ne leur ſera pas fort agréable; car une femme mariée eſt ennemie des perſonnes de ma profeſſion, ſur-tout lorſqu'elle eſt mal avec ſon mari.

Lachès. Mais je vous aſſûre qu'elles ſeront de vos amies, quand elles ſauront pourquoi vous êtes-là.

Phidippe. Mais je vous promets que lors-qu'elles ſauront ce qui vous mene chez elles, elles ſeront de vos amies; car par là vous les tirerez de l'erreur où elles ſont, & vous vous juſtifierez.

Bacchis. Ah! je meurs de honte de me préſenter devant Philumene; à *ſes eſclaves*: Suivez-moi toutes deux.

Lachès. Qu'y a-t-il que je vouluſſe plutot ſouhaiter que ce qui arrive aujourd'hui à cette femme? Elle va nous faire un très-grand plaiſir ſans qu'il lui en coute rien, (5) & ſe rendre à elle-même un ſervice fort conſiderable. Car s'il eſt vrai qu'elle ait rompu tout de bon avec Pamphile, elle eſt ſûre que par ce moyen elle aquerra de la réputation du bien & de l'honneur; elle témoignera à mon fils ſa reconnoiſſance, & en même tems elle ſe fera des amis.

ACTE

(5) *Et ſe rendre à elle même un un ſervice fort conſiderable.*) J'ai ſuivi le ſens de mon pere, qui corrigeoit, *& ſibi proſit;* car autrement *Lachès* diroit deux fois la même choſe.

Cet-

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

PARMENON, BACCHIS, DEUX SERVANTES DE BACCHIS.

Parmenon.

PArbleu, mon Maître compte bien ma peine pour peu de chose, de m'avoir envoyé ainsi pour rien dans un lieu où il m'a fallu demeurer tout le jour inutilement à attendre cet hôte de Mycone, ce Callidemides. Fé-

tois

Cette Scene, dont on a fait la troisieme du cinquiéme Acte; n'en est que la prémiere; & c'est en cela qu'il faut bien remarquer l'adresse de *Terence*, qui n'a fait ce dernier Acte que de trois petites Scenes, pour ne faire pas languir le spectateur, qui n'a presque plus rien à attendre pour savoir tout le dénoument.

mois là assis comme un sot, & quand je voyois venir quelqu'un, j'allois au devant de lui ; Dites moi, je vous prie, lui disois-je, êtes-vous de Mycone ? Non. Mais ne vous apellez-vous Callidemides ? Non. N'avez-vous point ici quelque Hôte qui se nomme Pamphile ? Non, me disoient-ils ; & je croi aussi par ma foi qu'il n'y a point de Callidemides dans le monde. Enfin je commençois déja à avoir honte ; je m'en suis venu. (1) Mais d'où

(1) *Mais d'où vient que je voi Bacchis sortir de chez notre beau-pere ?*) A la fin de la Scene précedente on a vu que *Bacchis* est entrée chez *Phidippe* pour aller parler à *Myrrhine* & à sa fille, & que *Lachès* & *Phidippe* s'en sont allez d'un autre côté ; ce qui se passe dans la maison de *Phidippe* fait l'intervalle de l'Acte IV. A la fin *Parmenon* arriver de la Citadelle où *Pamphile* l'avoit enarrivant ouvre la prémiere Scene de l'Acte V. Un moment il voit sortir *Bacchis*, qui a dû être assez long tems avec ces femmes,

d'où vient que je voi Bacchis qui sort de chez notre beau-pere, quelle affaire a-t-elle là dedans?

Bacchis. Ha, Parmenon, tu arrives fort à propos, (2) cours vite chercher Pamphile.

Parmenon. Pourquoi faire?

Bacchis. Dis-lui que je le prie de venir.

Par-

mes, puisque c'est là que s'est fait la reconnoissance. Il étoit donc ridicule de penser que tout cela s'étoit passé pendant le tems que *Parmenon* prononce huit Vers. Cela est si clair qu'il n'est pas nécessaire d'en donner de plus grandes preuves.

(2) *Cours vite chercher Pamphile.*) Le caractere de *Parmenon*, c'est d'être fort curieux & fort paresseux, & *Terence* conduit l'intrigue de cette Piece de maniere, qu'on trouve toujours de nouvelles occasions de l'envoyer promener, & de lui cacher toujours ce qu'il meurt d'envie de savoir.

Parmenon. Vous trouver?

Bacchis. Non, trouver Philumene.

Parmenon. Qu'y a-t-il?

Bacchis. Ne t'informe pas de ce qui ne te regarde point.

Parmenon. Ne lui dirai-je rien davantage?

Bacchis. Dis-lui que Myrrhine a reconnû que la bague qu'il me donna autrefois, étoit à sa fille.

Parmenon. J'entens. Est-ce là tout?

Bacchis. Oui. Il sera d'abord ici quand tu lui auras apris ce que je te dis-là. Mais est-ce que tu t'endors?

Parmenon. Non en bonne foi, d'aujourd'hui on ne m'en a donné le tems, j'ai passé toute la journée à courir comme un miserable, j'ai toujours marché.

ACTE CINQUIEME.

SCENE II.

Bacchis.

QUelle joie la visite que je viens de faire va-t-elle causer à Pamphile! quel bonheur viens-je de lui procurer! combien lui ai-je épargné de chagrins! je lui rens un fils, que sa belle-mere, sa femme & lui-même ont pensé faire périr; je lui redonne une femme qu'il ne croyoit pas pouvoir jamais reprendre; je le tire de l'embarras qui causoit les soupçons que son pere & Phidippe avoient de lui; & c'est cette bague qui a donné lieu à tout cela. Car je me souviens qu'il y a à peu près dix mois, (1) que Pamphile entra un

(1) *Que Pamphile vint se refugier un soir*

un soir chez moi tout seul, hors d'haleine, plein de vin, & tenant cette bague. J'eus peur d'abord : Mon cher Pamphile, lui dis-je, je vous prie, d'où vient que vous êtes si troublé? & où avez-vous trouvé cette bague? dites-le moi. Il fait semblant de songer à autre chose. Voyant cela, je com-

chez moi tout seul, hors d'haleine, plein de vin, & tenant cette bague.) Avec quel art *Terence* rassemble ici dans un seul vers tous les signes qui ne laissent aucun doute que *Pamphile* ne soit l'auteur de cette méchante action, *il se refugia* comme un homme qui craignoit, qui venoit de commettre un crime, & qui vouloit se cacher. *Il étoit seul*, ces sortes d'actions ne demandent point de témoin? *Il étoit hors d'haleine*, il avoit fallu employer la force contre une personne qui se deffendoit. *Il étoit plein de vin*, cet état donne l'audace d'entreprendre. Enfin *il tenoit cette bague*; comme les dépouilles qui marquent le rapt. Je n'ai fait qu'expliquer *Donat* dans cette remarque.

commence à soupçonner quelque mystere, & là le presser davantage. Enfin il m'avoue qu'il avoit rencontré dans la rue je ne sai quelle fille, qu'il avoit violée; & à qui il avoit arraché cette bague, comme elle faisoit tous ses efforts pour se défendre. Myrrhine vient de la reconnoitre à mon doigt; elle m'a demandé d'où je l'avois, je lui ai conté toute l'histoire; & voila ce qui a fait découvrir que cette fille, que Pamphile avoit rencontrée dans la rue, étoit Philumene, & que l'enfant est à lui. Je suis ravie d'être cause qu'il lui arrive tant de sujets de joie, quoique ce ne soit pas là ce que demandent toutes les personnes comme moi; ce n'est pas aussi notre interêt que nos Amans se trouvent bien du mariage; mais le gain ne me portera jamais à faire rien de mal-honnête. Pendant que je l'ai pû, j'ai profité de sa liberalité & de son commer-

ce; j'avoue même que son mariage ne m'a pas été indifferent; mais au moins j'ai la consolation de n'avoir rien fait qui ait du m'attirer le déplaisir que cela me cause. Il est juste de souffrir les chagrins qui nous viennent des personnes de qui nous avons reçu mille bienfaits.

ACTE CINQUIEME.

SCENE III.

PAMPHILE, PARMENON, BACCHIS.

Pamphile.

ENcore une fois, mon cher Parmenon, je te prie, vois bien de ne pas me donner une nouvelle qui ne soit bien sûre & bien claire, ne viens pas me jet-

ter ici dans une fauſſe joie qui ſeroit de peu de durée.

Parmenon. Cela eſt tout vu.

Pamphile. En es-tu bien aſſûré.

Parmenon. Très-aſſûré.

Pamphile. Si cela eſt, je ſuis hûreux comme un Dieu.

Parmenon. Vous trouverez que cela eſt.

Pamphile. Attens, arréte un peu; j'ai peur de croire une choſe & que tu ne m'en diſes une autre.

Parmenon. J'entens.

Pamphile. Il me ſemble que tu m'as dit que Myrrhine a trouvé que la bague de Bacchis eſt la ſienne.

Parmenon. Cela eſt vrai.

Pamphile. Que c'eſt la même bague que je lui donnai autrefois; & que c'eſt Bacchis qui t'a dit de venir me le dire. Cela eſt-il ainſi?

Parmenon. Oui, vous dis-je.

Pamphile. Qui eſt plus hûreux que moi! & y a-t-il perſonne que l'amour favoriſe davantage? Mais que te donnerai-je pour cette nouvelle? quoi? que puis-je te donner? je ne ſai.

Parmenon. Mais moi je le ſai bien.

Pamphile. Quoi?

Parmenon. (1) Rien, en vérité, car je ne ſai ni quel avantage vous trouvez dans cette nouvelle, ni le plaiſir que je vous fais en vous l'apportant.

Pam-

(1) *Rien en vérité, car je ne ſai ni quel avantage vous trouvez dans cette nouvelle.*) C'eſt bien là le caractere d'un valet qui eſt toujours curieux. *Parmenon* eſt ſi fâché de ne ſavoir pas le ſecret, qu'il aimeroit mieux en être informé que d'être recompenſé de ſa bonne nouvelle. *Magis ſcire vult, quàm manus accipere*, dit fort bien *Donat.*

(2)

Pamphile. Je te laisserois aller sans te rien donner, moi qui étois mort, & que tu as retiré du tombeau? ha tu me crois trop ingrat. Mais je vois Bacchis, je vais l'aborder.

Bacchis. Bonjour, Pamphile.

Pamphile. Oh, Bacchis, ma chere Bacchis, à qui je dois la vie!

Bacchis. J'ai une grande joie de ce qui est arrivé, & cela me fait un véritable plaisir.

Pamphile. Par toutes vos actions vous me faites voir que cela est comme vous le dites. Vous avez toujours vos manieres charmantes, (2) & l'on peut dire

(2) *Et l'on peut dire de vous avec justice que dans tous les lieux où vous paroissez, vous portez toujours la joie & les plaisirs.)* Dans ce passage j'ai suivi le sens, sans m'attacher scrupuleusement aux paroles qui ne peuvent être bien traduites en notre Langue, elle n'est pas assez riche pour pouvoir exprimer

dire de vous avec justice que dans tous les lieux où vous paroissez, vous portez la joie & les plaisirs.

Bacchis. Et vous, en vérité, vous avez toujours la même politesse & le même esprit ; il n'y a jamais eu d'homme plus flateur ni plus obligeant que vous.

Pam-

primer tout ce que dit le Latin. Je me contenterai d'expliquer en quoi consiste la beauté de ce passage. *Ut voluptati obitus, fermo, adventus tuus ; quocunque adveneris semper fiet.* Cette beauté dépend de l'assemblage que *Pamphile* fait ici, & de la differente signification de *obitus* & d'*adventus ; obitus*, c'est une rencontre par hazard quand on ne fait que passer, & *adventus*, c'est quand on va en quelque lieu de dessein prémedité *Pamphile* dit, *Vous portez la joie & les plaisirs dans tous les lieux où vous paroissez, soit que vous ne faissiez que passer, qu'on fasse que vous entendre, ou que vous y arriviez de dessein prémedité.* Cela est galant en Latin, mais nous aimons les choses plus vives & plus courtes.

Pamphile. Ha, ha, ha, me dites-vous ces douceurs?

Bacchis. Vous avez eu raiſon, Pamphile, d'aimer votre femme; je ne l'avois jamais vue qu'aujourd'hui, que je ſache, mais elle m'a paru très-aimable.

Pamphile. (3) Dites la vérité.

Bacchis. Que je meure, ſi cela n'eſt vrai.

Pamphile. (4) Mais dites-moi, je

(3) *Dites la vérité.*) *Pamphile* prend plaiſir à entendre louer par *Bacchis* la beauté & le bon air de *Philumene*, parceque les perſonnes *Bacchis* ſont ſur ce ſujet plus délicates que les autres, ſoit qu'elles s'y connoiſſent mieux, ou que la jalouſie les rende plus difficiles. Il n'y a rien de plus agréable à un Amant que d'entendre louer ſa Maitreſſe par ſa rivale même.

(4) *Mais dites-moi, je vous prie, n'avez vous rien dit de tout ceci à mon pere?*) Ni *Lachès* ni *Phidippe* n'ont été preſens quand *Myrrhine* a reconnu la bague, ainſi ils ne ſavent

je vous prie, n'avez-vous rien dit de tout ceci à mon pere?

Bacchis. Rien.

Pamphile. Il n'eſt pas beſoin auſſi de lui en dire le moindre petit mot. (5) Je ſerois bien aiſe que l'on ne

ſavent rien de l'avanture. C'eſt pourquoi *Pamphile* demande à *Bacchis* ſi elle n'a rien dit à ſon pere de cette bague ni de ce qui l'avoit fait venir entre ſes mains, car il n'eſt pas néceſſaire que les vieillards en aient connoiſſance. Il a deſſein de reprendre ſa femme ſans qu'on ſache ce qui avoit donné lieu au chagrin qu'il avoit eu contre elle.

(5) *Je ſerai bien aiſe que l'on ne faſſe pas ici comme dans les Comédies, où tout le monde a connoiſſance de tout.*) *Terence* releve ici avec raiſon une choſe qui eſt particuliere à ſa piéce. Dans toutes les Comédies, on voit ordinairement que tout le monde, les Spectateurs & les Acteurs, ſont enfin également inſtruits & éclaircis de toute l'intrigue & du denonement. Ce ſeroit même un défaut ſi le Poëte laiſſoit ſur de la la moindre obſcurité. Mais *Terence* ſait ſe mettre au deſſus des regles, & trouver de nouvelles beauté en s'en éloignant.

Les

ne fît pas ici comme dans les Comédies, où tout le monde a connoissance de tout : ici ceux qui doivent en être informés, le sont; mais pour ceux à qui il n'est pas nécessaire de l'aprendre, il n'en sauront rien.

Bacchis. Bien loin de vouloir le dire, je vais vous faire voir que vous le cacherez très-facilement. C'est que Myrrhine a dit à Phidippe qu'elle m'avoit crue à mon ferment, & que cela suffisoit pour vous justifier dans son esprit.

Pamphile. Voila qui est très-bien, & j'espere que cela réüssira selon nos desirs.

Par-

Les raisons qu'il a ici de cacher à une partie des Acteurs le principal nœud, & le principal incident de son intrigue, sont si plausibles & si naturelles, qu'on peut dire qu'il auroit peché contre les mœurs, & la politesse, s'il avoit suivi le chemin battu. Ce tour extraordinaire & hardi fait un des plus grands agrémens de cette Piéce.

Parmenon. Mon Maître, m'eſt-il permis de ſavoir quel bien j'ai fait aujourd'hui ? ou qu'eſt ce que vous voulez dire là?

Pamphile. Non.

Parmenon. Je m'en doute pourtant. (6) Moi je l'ai tiré du tombeau ? comment l'ai-je pu faire?

Pamphile. Tu ne ſais pas, Parmenon, combien tu m'as fait de plaiſir aujourd'hui : & de quels chagrins tu m'as tiré.

Parmenon. (7) Pardonnez-moi, en

(6) *Moi? je l'ai retiré du tombeau, & comment l'ai-je pu faire?*) *Parmenon* dit ceci en penſant en lui-méme, pour tâcher de deviner ce qu'il voudroit ſavoir, & il reprend ce que *Pamphile* a dit dans le douziéme Vers.

Egone, qui ab orco mortuum me reducem in lumen feceris.

(7) *Pardonnez-moi, en vérité, je le ſais fort bien.*) *Parmenon* fait ſemblant de ſavoir tout, afin que ſon Maître ne ſe cache pas de lui, & qu'il lui en ait plus d'obligation. Mais il n'en fait rien pourtant, & il en eſt au deſeſpoir.

en vérité je le ſai fort bien, & je ne l'ai pas fait ſans y bien penſer.

Pamphile. Ho, j'en ſuis perſuadé.

Parmenon. Eſt-ce que Parmenon laiſſeroit échaper aucune occaſion de faire ce qu'il faut?

Pamphile. Sui-moi.

Parmenon. Je vous ſui, Monſieur; en bonne foi j'ai fait aujourd'hui plus de bien ſans y penſer, que je n'en ai fait de ma vie le voulant faire. Adieu, Meſſieurs, battez des mains.

LETTRE
DE
REMERCIMENT.

JE vous ſuis infinement obligé Monſieur, de la bonté qué vous avez eüe de prendre quelque part en l'honneur, que le Roi m'a fait de me pourvoir d'une charge. Je n'ai point eu de plus ſenſible plaiſir dans cette acquiſition, que de voir combien mes amis s'y ſont intereſſés. Mais, Monſieur, la joie, que vous avez eu la bonté de m'en temoigner, m'a été d'une ſatisfaction extreme. Comme je n'ai point de plus forte paſſion, que de vous temoigner à quel point je ſuis à

vous, je n'ai pas auſſi de plus grande joïe, que de ſavoir, que vous m'honorez de votre amitié, & que vous me donnez quelque part à l'honneur de vos bonnes graces, Continuez les moi, s'il vous plait, & ſoyez perſuadé, que perſonne n'eſt avec plus de paſſion & de Zele, que moi, &c.

A un mari ſur l'accouchement de ſon Epouſe.

J'Ai beaucoup de joie, Monſieur, d'aprendre l'hûreux accouchement de Madame votre femme. Ce ſont des bénedictions, que Dieu donne aux mariages, dont on doit le remercier. Il ſeroit à ſouhaiter, qu'il y eût beaucoup de peres comme vous, capables de bien élever leurs enfans, & de leur laiſſer autant de vertu de que

bien.

bien. Je me rejouirai toujours de tous les avantages, qui vous arriveront & je ſerai toute ma vie, &c.

Lettre de civilité & de Compliment.

Il n'eſt pas poſſible, Monſieur, de vous faire quelque plaiſir, qui ne ſoit ſuivi de quelque préſent de votre part, & votre reconnoiſſance va toujours plus loin, que l'intention qu'on a eue, ou le ſoin qu'on a pris de vous obliger. Je vous rens mille graces des gans, que vous m'avez envoyés. Je voudrois, qu'il y eût quelque choſe en ce païs, qui pût auſſi vous être propre. Le plaiſir, que j'ai eu de vous voir quelques jours chez moi, me fait ſouhaiter, que vous renouvelliez bien-tot la même partie:

car rien ne me ſauroit être plus agréable, que de jouir du fruit & de la douceur de votre amitié, & de vous pouvoir temoigner, qu'on ne peut être plus parfaitement, que je le ſuis, Monſieur, &c.

Lettre de remerciment ſur un compliment de Condoléance reçu.

JE n'ai point douté, Monſieur, que vous ne fuſſiez touché de la perte, que je viens de faire. Je connois la bonté de vôtre cœur, je ſai l'attachement, que vous avez bien voulu conſerver depuis long tems pour notre famille, & vous aviez d'ailleurs des liaiſons ſi étroites avec feu mon frere, qu'en amitié vous avez presque autant perdu que moi. La confiance, qu'il avoit en vous dans

ſes affaires, les ſecours qu'il tiroit de vos conſeils, le plaiſir, qu'il avoit de me faire ſavoir, combien il vous étoit obligé, étoient des marques de l'union ſincere, qui étoit entre vous & lui; il mérite, que vous le regrettiez un peu, & que ſa mémoire ne vous ſoit pas indifferente. Faites moi la grace de croire, que de mon côté, je n'oublierai pas les bontés, que vous avez eues pour lui, & que je ſerai toute ma vie parfaitement, Monſieur, Votre &c.

Lettre de Compliment.

C'Eſt la raiſon & l'inclination, Monſieur, plutot que la coutume & la bienſéance, qui m'engagent à ſouhaiter à votre Excellence de ſaintes & hùreuſe.
Je joins mes voeux pour vo[illegible]

conſervation à ceux que font les peuples, que vous gouvernez avec tant de douceur & de prudence, & je m'intereſſe avec eux au bonheur, que vous leur procurez. Nous ſommes aſſez voiſins pour aprendre avec quel eſprit de bonté & de juſtice vous calmez tout, vous reglez tout; & dans le trouble & la confuſion où eſt le païs, que nous habitons, nous ſavons quelle eſt la paix & la tranquillité dans la quelle vous contenez le vôtre. Une des plus ſenſibles conſolations, que je ſouhaite, Monſeigneur, dans ces tems triſtes & facheuz pour nous, c'eſt de mériter quelque part en l'honneur de vos bonnes graces, & de pouvoir témoigner à Votre Excellence, le reſpectueux & fidele attachement avec le quel je ſuis,

Mon-

Monſeigneur, de Votre Excellence, le &c.

Lettre de Compliment & de félicitation ſur un mariage.

PLus j'avois d'impatience, Madame, à vous faire mon compliment ſur votre mariage; plus j'ai de plaiſir à vous le faire aujourd'hui. Le Ciel ſembloit depuis pluſieurs années vous chercher, ou vous preparer un époux, qui fût digne de vous. Il vous l'a donné, il vous a donnée à lui; le bonheur eſt égal de part & d'autre. Jugez de quelles bénédictions ſera ſuivie l'union de deux cœurs bien aſſortis. Je ſuis faché, que la gloire vous l'enleve ſi-tôt, mais elle vous le rendra plus aimable. Comme perſonne ne s'intereſſe plus que moi

à tout ce qui peut vous ſatisfaire, perſonne ne fera plus volontiers, des voeux pour ſon retour. Agréez cependant, que je vous aſſûre, qu'on ne peut être plus parfaitement, que je le ſuis, Madame, Vôtre &c.

Lettre de Compliment & de Condoléance.

C'eſt avec bien du déplaiſir, Monſieur, que j'aprens la mort de M. votre pere, pour qui j'avois toujours eu beaucoup d'amitié. La perte de Madame votre mere, & de Mesdemoiſelles vos ſoeurs, dont je connoiſſois le mérite & la vertu, m'avoit fort touché, & je vois préſentement toute votre famille reduite à vous ſeul. Je ſai depuis long tems quel eſt votre bon naturel & votre ſageſſe, & je ne doute pas, que

que vous n'ayez reſſenti & ſuporté chrétiennement toutes vos tribulations domeſtiques ; c'eſt à vous à ſoûtenir la bonne reputation de vôtre maiſon, à recueillir comme la meilleure ſucceſſion les bons exemples qu'on vous a laiſſés, & à chercher dans votre piété les conſolations & le repos de votre vie. Pour moi, j'en conſerverai toujours très-chérement leur mémoire. Je vous prierai de vouloir bien me conſerver votre amitié, & d'être perſuadé, que je ſerai toujours porté à vous temoigner par mes ſervices, qu'on ne peut être plus parfaitement, que je le ſuis, Monſieur, votre &c.

Lettre de felicitation ſur une grace reçue du Roi.

L'interêt, que je prens, Mon-

ſieur, à tout ce qui vous regarde, m'a fait aprendre avec plaiſir la grace, qu le Roi vient de vous faire en vous donnant le Cordon de ſon Ordre. C'eſt un honneur, que votre naiſſance, vos ſervices & l'eſtime particuliere, que S. M. a toujours eue pour vous, vous ont attiré, & qui ſervira d'ornement à toutes les dignités dont vous êtes déja revêtu. Je ſouhaite, Monſieur, que toutes les années commencent auſſi hûreuſement que celle-ci, & qu'à l'occaſion des nouvelles faveurs, que vous recevrez, je puiſſe en vous en temoignant ma joie, vous renouveller ſouvent le ſincere & reſpectueux attachement, avec le quel je ſuis, Monſieur, votre &c.

Lettre de Condoléance.

QUe je vous plains, Monſieur, d'a-

d'avoir perdu un frere, que vous aimiez, & qui étoit eſtimé de tout le monde ! Il eſt difficile que les perſonnes de ſon courage & de ſon aplication au ſervice, échapent toujours aux dangers d'une guerre auſſi vive & auſſi longue que celle-ci. Leur vie eſt ſi précieuſe à l'Etat, que leur mort eſt une perte publique, & le regret univerſel pourroit ſervir de conſolation particuliere. Mais il y a des douleurs, que la religion ſeule peut ſoulager, & vous ne pouvez tirer que de vous même & du fonds de votre ſageſſe, & de votre pieté, le ſacrifice que vous faites de votre affliction. Je ne puis qu'y compatir, & vous renouveller dans cette triſte occaſion l'attachement & le reſpect ſincere avec le quel je ſuis, Monſieur, votre &c.

Lettre de remerciment.

JE ne puis assez vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez eue de me prêter votre belle & delicieuse maison. J'ai joui de toutes les douceurs & de tous les agrémens d'une campagne agréable & bien cultivée. Tout y est propre, tout y est fleuri ou verdoyant. Les fêtes me rappellent à N. & comme mon premier soin en entrant ici a été de reconnoître & de sentir le plaisir, que vous me faisiez ; le dernier en sortant, sera de vous en temoigner ma reconnoissance, en vous assûrant, qu'on ne peut être plus parfaitement, que je le suis, Monsieur, votre &c.

Lettre de civilité.

JE me console, Monsieur, d'être forcé d'avoir un procès, depuis que

que je ſais, que vous ſerez mon rapporteur. Quelques uns de vos amis & des miens, qui ſont ici m'en ont felicité, & m'ont offert même leurs recommendations auprès de vous, mais je les en ai remercié, & j'ai crû, qu'il valoit mieux vous laiſſer tout entier à vôtre equité & à votre juſtice naturelle. Je vous prie pourtant d'avoir égard aux chicanes, qu'on me fait, & de me croire très parfaitement, Monſieur, vôtre &c.

Lettre de civilité à une Demoiſelle.

NE ſoyez point en peine de ma ſanté, ma chere Fille, elle eſt auſſi bonne, que je puis la ſouhaiter. Les chaleurs ne m'ont pas beaucoup incommodé. J'ai ſupporté les mediocres par la patien-

tience, le repos, le ſoûterrain; les bains m'ont aidé à moderer les grandes. Nous en voici bien-tôt à la fin. Pour vous, qui agiſſez ſans ceſſe, & que Dieu a douée d'un temperement plus vif, que le mien, vous devez avoir plus ſouffert, que moi. Nous ſommes fait pour toutes les ſaiſons. Le Ciel nous doit toûjours également porter à ſervir & à loüer nôtre commun createur; & les hyvres & les étez qui ſe ſuccedent, ſi nous les paſſons à nous ſanctifier, compoſent nôtre éternité. Je ſuis, machere Fille, vôtre &c.

Lettre de Conſolation.

J'ai bien du deplaiſir, Monſieur, de la perte, que vous avez faite de Monſieur de N. vôtre beau-pere. Vous avez raiſon de croire que j'y prendrai part,

part, & que je ſerai touché de vôtre douleur & de celle de Madame vôtre Epouſe. La pieté de l'un & de l'autre vous ſervira de conſolation. Je voudrois pouvoir vous en donner quelqu'une, & vous temoigner efficacement la paſſion avec la quelle je ſuis, &c.

Lettre de Recommendation.

UN de nos bons marchands de N. Monſieur, a une affaire devant vous, qu'il croit juſte, & qui lui eſt de conſequence. Comme il ſait l'amitié, que vous avez pour moi, il croit, que ma recommendation auprès de vous ne lui ſera pas inutile. Je vous prie, Monſieur, de lui rendre la juſtice, qu'il vous demande, & de lui faire les graces, qui accompagnent le bon droit, ſ'il l'a Je

vous

vous en ſerai très obligé. Je ſuis Monſieur, avec une eſtime particuliere, vôtre &c.

Lettre de Civilité pour le commencement de le année.

JL y a long tems, Monſieur, que je joüis de la ſinceriré & de la conſtance de vôtre amitié. Sur celà les années finiſſent, comme elles ont commencé & commencent comme elles ont fini. Je ſuis pourtant bien-aiſe qu' il y ait un jour où vos voeux ſe reüniſſent, & où vôtre coeur ſ' ouvre tout entier. J' en connois tous les ſentimens, & j' aime à les entendre renouveller. Je vous ſouhaite à mon tour, une ſanté parfaite, un doux repos & des proſperitez plûtôt agréables qu' utiles, telles que je crois, que vous les deſirez vous-même. Vôtre

tre fille eſt en droit de m'écrire comme auparavant; elle a des ſuperioritez, qu' elle ne perd point, & elle eſt plus eſtimable par ſa vertu, qu'elle ne l' étoit par ſa charge. Je vous prie de la ſaluer de ma part, & de me croire autant que je le ſuis, Monſieur, vôtre &c.

Lettre de nouvelles.

LE Ciel n' eſt pas encore bien pour nous, Monſieur. La derniere affaire auroit pû être heureuſe, ſi le General n' eût été bleſſé, & ſi le nombre n' eût enfin prevalu ſur la valeur. On peut dire, que nous n' avons pas perdu la bataille mais que nous ne l' avons pas gagnée. Les ennemis ont plus ſouffert que nous. Nous avons pris de leurs drapeaux, ils ont été chargez pluſieurs fois; mais

mais enfin ils ſont demeurez maîtres au champ de bataille, & nous nous ſommes retirez ſous nos places comme vaincus, après d' aſſez grandes pertes. Je ſuis fort touché de la bleſſure de Monſieur le General de N. ſoit par le beſoin, qu' on a de lui, ſoit par l' amitié qu' il a pour moi. Je vous prie de me faire ſavoir les nouvelles, que vous aprendrez de ſa bleſſure, & de me croire autant que je le ſuis, Monſieur, vôtre &c.

Lettre de civilité à un ami, en lui envoyant une piece de poëſie.

VOus voulez bien, Monſieur, que je prenne la liberté de vous offrir une petite poëſie, que j'ai été obligé de rendre publique & par la ſollicitation de mes amis & par l' ordre de perſonnes d' une autorité abſolüe ſur moi. Je croi-

croirois manquer à ce que je dois à la bonté que vous m' avez temoignée, si je la faisois passer par vos mains, sans vous en presenter un exemplaire. Je vous prie, Monsieur, de la recevoir non pas comme un ouvrage digne de vôtre approbation, mais comme une marque d' estime & de confiance, & de croire, que si je ne suis fort bon poëte, je suis parfaitement, Monsieur, vôtre &c.

Lettre de remercîment à un ami pour la part qu' il a prise à la mort d'un de nos proches.

J' ai reçû, Monsieur, dans toutes les occasions des marques si sinceres & si touchantes de vôtre amitié, & de la bonté, que vous avez pour moi, que je n' ai pas douté, que vous n' ayez pris part

part à l' affliction domeſtique, que Dieu nous a en voyée. J'en ai été ſenſiblement touché, & quoique j'euſſe taché de m'y preparer ſur les nouvelles, que j'avois reçûes de l' extremité de ſa maladie, la nouvelle de ſa mort n'a pas laiſſé de m'affliger autant que ſi elle m'avoit ſurpris. Il faut chercher les veritables conſolations dans la ſoumiſſion aux ordres de la Providence de Dieu, qui diſpoſe de nous comme il lui plait, & recevoir avec reconnoiſſance les temoignages de bonté, que nos amis nous donnent dans ces facheuſes rencontres. Je vous ſuis obligé de vos ſoins, & je vous ſupplie d'être bien perſuadé, que perſonne n'eſt à vous avec plus de paſſion, que j'y ſuis ni plus ſincerement &c.